

EUGÈNE SUE

Eugène Sue

LES MYSTÈRES DU PEUPLE

Tome V

HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE PROLÉTAIRES À TRAVERS LES ÂGES

1849 – 1857

Il n’est pas une réforme religieuse, sociale ou politique que nos pères n’aient été forcés de conquérir, de siècle en siècle, au prix de leur sang, par l’INSURRECTION.

Correspondance avec les Éditeurs étrangers

L'éditeur des *Mystères du Peuple* offre aux éditeurs étrangers, de leur donner des épreuves de l'ouvrage, quinze jours avant l'apparition des livraisons à Paris, moyennant 15 francs par feuille, et de leur fournir des gravures tirées sur beau papier, avec ou sans la lettre, au prix de 10 francs le cent.

***

Travailleurs qui ont concouru à la publication du volume :

Protes et Imprimeurs : Richard Morris, Stanislas Dondey-Dupré, Nicolas Mock, Jules Desmarest, Louis Dessoins, Michel Choque, Charles Mennecier, Victor Peseux, Étienne Bouchicot, Georges Masquin, Romain Sibillat, Alphonse Perrève, Hy père, Marcq fils, Verjeau, Adolphe Lemaître, Auguste Mignot, Benjamin.

Clicheurs : Curmer et ses ouvriers.

Fabricants de papiers : Maubanc et ses ouvriers, Desgranges et ses ouvriers.

Artistes Dessinateurs : Charpentier, Castelli.

Artistes Graveurs : Ottweit, Langlois, Lechard, Audibran, Roze, Frilley, Hopwood, Massard, Masson.

Planeurs d'acier : Héran et ses ouvriers.

Imprimeurs en taille-douce : Drouart et ses ouvriers.

Fabricants pour les primes, Associations fraternelles d'Horlogers et d'ouvriers en Bronze : Duchâteau, Deschiens, Journeux, Suireau, Lecas, Ducerf, Renardeux, etc., etc.

Employés et correspondants de l'Administration : Maubanc, Gavet, Berthier, Henry, Rostaing, Jamot, Biais, Rousseau, Toussaint, Rodier, Swinnens, Porcheron, Gavet fils, Dallet, Delaval, Renoux, Vincent, Charpentier, Dally, Berlin, Sermet, Cbalenton, Blot, Thomas, Gogain, Philibert, Nachon, Lebel, Plunus, Grossetête, Charles, Poncin, Vacheron, Colin, Carillan, Constant, Fonteney, Boucher, Dams, Adolphe, Renoux, Lyons, Letellier, Alexandre, Nadon, Normand, Rongelet, Bouvet, Auzurs, Dailhaux, Lecerf, Bailly, Baptiste, Debray, Saunier, Tuloup, Richer, Daran, Camus, Foucaud, Salmon, Strenl, Seran, Tetu, Sermet, Chauffour, Caillaut, Fondary, C. de Poix, Bresch, Misery, Bride, Canon, Charles, Celcis,

Chartier, Lacoste, Dulac, Delaby, Kaufried, Cbappuis, etc., etc., de Paris ; Férand, Collier, Petit-Bertrand, Périé, Plantier, Etche-gorey, Giraudier, Gaudin, Saar, Dath-Godard, Hourdequin, Weelen, Bonniol, Alix, Mengelle, Pradel, Manlius Salles, Vergnes, Verlé, Sagnier, Samson, Ay, Falick, Jaulin, Fort-Mussat, Freund, Robert, Carrière, Guy, Gilliard, Collet, Ch. Celles, Laurent, Castillon, Drevet, Jourdan Moral, Bonnard, Legros, Genesley, Bréjot, Ginon, Féraud, Vandeuil, Châtonier, Bayard, Besson, Delcroix, Delon, Bruchet, Fournier, Tronel, Binger, Molini, Bailly, Fort-Mussot, Laudet, Bonamici, Pillette, Morel, Chaigneau, Goyet, Colin-Morard, Gerbaldi, Fruges, Raynaut, Chatelin, Bellue, etc., etc., des principales villes de France et de l'étranger.

La liste sera ultérieurement complétée, dès que nos fabricants et nos correspondants des départements, nous auront envoyé les noms des ouvriers et des employés qui concourent avec eux à la publication et à la propagation de l'ouvrage.

Le Directeur de l'Administration.

Paris – Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

L'AUTEUR AUX ABONNÉS DES MYSTÈRES DU PEUPLE.

Chers lecteurs,

Nous avons cru devoir donner de longs développements à l'épisode de *Ronan le Vagre*, ce récit vous retraçait la conquête de la Gaule, notre mère patrie, l'un des faits les plus capitaux de l'histoire des siècles passés, puisque les partisans de la royauté du droit divin et les ultramontains revendiquent encore aujourd'hui pour leurs *rois* et pour leur *foi*, cette sanglante et inique origine. Dernièrement encore, à l'Assemblée nationale, (séance du 15 janvier 1851), n'avons-nous pas entendu le plus éloquent défenseur du parti légitimiste prononcer ces paroles à propos de HENRI V : « *En rentrant en France… il ne peut être que le premier des Français… le* ROI… *de ce pays que ses aïeux ont* CONQUIS… » – Quelques jours auparavant, lors de la discussion du projet de loi sur l'observance forcée du dimanche, n'avons-nous pas entendu M. Montalembert invoquer LA FOI DE CLOVIS ! La foi de Clovis ! jugez, chers lecteurs, vous qui connaissez Clovis, sa foi et les actes de ce fervent catholique.

Telle est donc, de l'aveu même des partisans du droit divin, l'origine de ce droit : *la conquête*, c'est-à-dire, *la violence, la spoliation, le massacre*… Certes, nous ne prétendons point que les légitimistes d'aujourd'hui soient des hommes de violence, de spoliation, de massacre ; mais l'inexorable fatalité des faits, l'histoire en un mot, prouve à chacune de ses pages l'abominable et oppressive iniquité de ce prétendu droit divin, alors consacré par l'odieuse complicité de l'Église catholique. Puis vous aurez remarqué, chers lecteurs, la part que le clergé gaulois a prise à cette conquête, dont il a partagé les dépouilles ensanglantées.

Nous étudierons dans les récits suivants les conséquences de cette *conquête*, le sort des peuples toujours réduits aux douleurs et aux misères de l'esclavage, les désastres de la Gaule incessamment déchirée par les guerres civiles ou ravagée par les invasions des Arabes au huitième siècle, et des Normands au neuvième et au dixième… Oui, des Arabes, car, chose étrange, *Abd-el-Kader*, cet intrépide et dernier défenseur de la nationalité arabe (car tout en rendant un juste hommage à l'admirable bravoure de notre armée,

n'oublions pas que lui aussi, comme les Gaulois du vieux temps, combattait pour son foyer, pour sa religion, pour sa patrie…) tandis que Abd-el-Kader est aujourd'hui prisonnier au château de Blois, il y a onze siècles les ancêtres de cet émir, alors maîtres de presque tout le midi de la Gaule, où ils s'établirent durant de longues années, poussèrent leurs excursions guerrières jusqu'à *Bordeaux*, jusqu'à *Tours*, jusqu'à *Poitiers*, jusqu'à *Blois*… à *Blois* où à cette heure Abd-el-Kader, par un étrange revirement du sort des nations, semble expier la conquête de ses ancêtres, maîtres en ces temps-là d'une partie de notre sol, comme nous sommes aujourd'hui maîtres de l'Afrique.

Vous allez enfin, chers lecteurs, dans l'épisode de la *Crosse abbatiale*, assister à des scènes étranges qui se passent au milieu d'un couvent de femmes. Ces étrangetés, je dois les justifier par quelques citations relatives à de semblables scènes rapportées par les chroniqueurs contemporains.

« ……… Chrodielde et plusieurs de ses religieuses retournèrent à Poitiers et se mirent en sûreté dans la basilique de Saint-Hilaire, réunissant autour d'elles des voleurs, des meurtriers, des adultères, des criminels de toute espèce, car elles se préparaient à combattre…

»……… Les scandales que le diable avait fait naître dans le monastère de Poitiers devenaient de plus en plus déplorables… On accusait l'abbesse d'ouvrir les bains du monastère à des hommes, d'avoir continuellement autour d'elle des jeunes gens habillés en femmes, etc., etc. » (Grégoire, évêque de Tours, liv. IX, X et suivants.)

Un autre évêque, nommé *Venance Fortunat*, écrivait à deux religieuses les vers suivants pour rendre hommage aux repas succulents qu'elles lui préparaient de leurs mains chéries :

« ……… Au milieu des délices variées, lorsque tout flattait mon goût, je dormais et je mangeais tour à tour, j'ouvrais la bouche, je fermais les yeux, toutes les sauces tentaient mon appétit ; croyez-le bien, *mes chéries*, j'avais l'esprit troublé, il m'eût été difficile de m'exprimer librement ; ni mes doigts ni ma plume ne pouvaient tracer des vers : l'ivresse de ma muse avait rendu mes mains incertaines, car je ne suis pas à *l'abri des accidents qui menacent le commun des buveurs* ; la table même me semblait nager dans le vin, etc. » (*Poésies* de VENANCE FORTUNAT, liv. VII, p. 24.)

Un dernier mot de gratitude, chers lecteurs, pour vous

remercier de votre intérêt constant pour cette œuvre, que les prétentions monarchiques et cléricales, coalisées contre la république démocratique et sociale, rendent presque de circonstance.

Paris, 20 janvier 1851

EUGÈNE SUE,

Représentant du peuple pour le département de la Seine.

LA CROSSE ABBATIALE OU BONAÏK L'ORFÈVRE ET SEPTIMINE LA COLIBERTE. – 615-793.

CHAPITRE PREMIER.

Les Arabes en Gaule. – Ils ravagent la Bourgogne, le Limousin ; prenntent Bordeaux et s'avancent jusqu'à Blois, Tours *et* Poitiers. – Abd-el-Malek. – Abd-el-Kader *et ses cinq fils à Narbonne.* – Rosenaër. – *Arrivée de* Karl-Martel *(ou Marteau). – Le monastère de Saint-Saturnin.* – Septimine *la Coliberte. – Le dernier rejeton de* Clovis. – *Comment* Amael *avait changé son nom pour celui de Berthoald, capitaine aventurier. – Karl-Martel.*

Moi, Amael, pour accomplir le vœu de notre ancêtre *Joël, le brenn de la tribu de Karnak*, j'ai écrit les récits suivants : Né en l'année 712, j'avais pour père *Guen-aël*, pour grand-père *Wanoch*, pour bisaïeul *Alan*, fils de *Grégor*, petit-fils de *Ronan le Vagre*, mort en 616, dans la vallée de Charolles, paisible colonie ou, à l'abri des guerres civiles qui désolaient la Gaule, la descendance de Ronan vécut libre et heureuse jusqu'en 732. À cette époque, les Arabes, depuis longtemps établis dans le midi de la Gaule, envahirent la Bourgogne, pillèrent et incendièrent Châlons-sur-Saône, ravagèrent la vallée de Charolles, et emmenèrent esclaves le peu d'habitants qui avaient survécu à une défense désespérée. Pendant les cent vingt ans qui s'écoulèrent entre la mort de Ronan et l'année 737, où commence ce récit, dix rois de la race de CLOVIS régnèrent sur la Gaule : *Clotaire II*, justicier de Brunehaut, mourut en 628 ; *Dagobert* en 638, *Clovis II* en 660, *Childérik II* en 673, *Thierry III* en 690, *Clovis III* en 695, *Childebert III* en 711, *Dagobert II* en 715, *Chilpérik II* en 720, *Thierry IV* en 736.

Après la mort de Dagobert Ier, commença le véritable règne des *maires du palais*, fonctions devenues presque toujours héréditaires, entre autres dans la famille de *Pépin d'Héristal*, famille de race franke, issue de l'évêque *Arnulf*, dont les immenses domaines, dus à la sanglante iniquité de la conquête, embrassaient une grande partie de l'est de la Gaule. La plupart des rois descendant de Clovis, dépossédés de l'exercice de la royauté par l'ambition toujours croissante des maires du palais, se montrèrent dignes de leur royale lignée par leurs vices, leurs crimes, leurs précoces et honteuses débauches. N'ayant de rois que le nom, ils furent appelés *rois fainéants*. Sauf la Bretagne, toujours rebelle au joug

des Franks, et la Bourgogne, qui trouvait sa sécurité dans son éloignement des contrées que les Francs d'Austrasie et les Franks de Neustrie se disputaient dans de sanglantes batailles, la Gaule continua d'être livrée à toutes les misères de l'esclavage, à tous les désastres des guerres civiles, désastres portés à leur comble en 719 par la première invasion des Arabes venus d'Afrique à travers l'Espagne, leur première conquête. Ces fils de Mahomet, après s'être établis en Languedoc, en Provence et en Roussillon, ravagèrent la Bourgogne, s'avancèrent jusqu'à la Loire, prirent la cité de Bordeaux, pillèrent Tours, Blois, Poitiers, ville près de laquelle ils furent battus, en 732, par Karl-Martel, maire du palais de Thierry IV et bâtard de Pépin d'Héristal. Malgré cette défaite, les Arabes conservèrent le Languedoc, où ils vivaient en maîtres depuis plus de vingt ans.

Les premiers événements de cette nouvelle légende de notre famille se passent en Languedoc, pays cher à nos souvenirs ; l'époux de *Siomara*, cette vaillante Gauloise, aïeule de *Margarid*, femme de *Joel*, n'était-il pas chef d'une des tribus originaires de cette contrée, qui allèrent en Asie fonder l'empire oriental des Gaules ? Plus tard, grand nombre des mêmes peuplades accompagnèrent Brennus lors de cette campagne d'Italie, où il fit payer rançon à Rome, rançon que la Rome des empereurs et que la Rome des papes n'a fait que trop chèrement payer à la Gaule, conquise à son tour ! Les funestes divisions suscitées par les descendants des rois détrônés et rasés par *Ritta-Gaür* vinrent ensuite ébranler et désunir la glorieuse *république des Gaules*, à qui le pays, sous la sage et patriotique inspiration des druides, avait dû tant de siècles de grandeur et de prospérité ; alors le Languedoc, presque livré à ses propres forces pour résister à l'invasion romaine, combattit intrépidement, ayant à sa tête *Budok*, ce guerrier géant, qui, dédaigneux de la mort, allait demi-nu, à la bataille, armé d'une massue de fer ; *Bituit*, un des plus vaillants hommes de l'Auvergne, ce chef qui donnait pour repas à sa meute de guerre une légion romaine, se joignit à *Budok* ; mais, malgré leur résistance héroïque, ils furent écrasés par les forces supérieures des Romains, et ceux-ci établirent en Gaule leur première colonie, dont *Narbonne* fut la capitale. Triste souvenir !… ce fut non loin de *Narbonne* que notre aïeul SYLVEST, livré aux animaux féroces dans le cirque d'Orange, échappa à une mort presque certaine, pour entendre les cris déchirants de sa sœur *Siomara*, la courtisane, expirant dans les tortures sous les yeux de *Faustine*, la patricienne. Lors de la grande insurrection nationale

de *Vindex*, le Languedoc, à la voix de ses druides, se souleva de nouveau. À cette formidable insurrection, ce pays gagna d'être régi par ses propres lois, d'élire ses chefs, et de faire respecter le culte druidique, dont les innombrables monuments sont encore debout, à cette heure… pierres sacrées qui défieront les âges ! Cette fertile province, sous le nom de *Gaule narbonnaise*, grandit de nouveau en prospérité, en richesse ; et au temps où vivait *Victoria la Grande*, nulle contrée ne fut plus opulente, plus civilisée ; partout les arts, les lettres florissaient ; partout s'élevaient des écoles dont le renom s'étendait jusqu'aux confins du monde connu ; les vaisseaux de commerce sillonnaient la Méditerranée ou naviguaient sur la Garonne et sur le Rhône ; mais bientôt les prêtres catholique envahirent ces provinces, prêchant d'abord, ainsi qu'ils le firent partout ailleurs, la divine parole de Jésus ; puis, lui substituant peu à peu, en abusant de la confiante crédulité populaire, la religion des papes de Rome, ils commencèrent, là comme ailleurs, à dégrader, à hébéter les peuples.

Lors de l'invasion des hordes venues des forêts du Nord, les Franks de Clovis conquirent le nord de la Gaule ; les Wisigoths, autres tribus franques, conquirent le midi, et, après des ravages sans nombre, ils s'établirent en Languedoc, vers 460, sous leur chef *Théodorik*. Les peuples du midi de la Gaule avaient jusqu'alors professé *l'arianisme*, secte dissidente, qui, se rapprochant davantage du primitif Évangile, voyait avec raison dans Jésus, le charpentier de Nazareth, non pas un Dieu, mais un sage. Les Évêques, après avoir, selon leur coutume, lâchement adulé et consacré la conquête des Wisigoths, afin de partager avec eux la puissance et le butin, appelèrent à leur aide Clovis, l'orthodoxe, contre Théodorik, roi de ces Wisigoths, dont le crime était de tolérer l'hérésie arienne. Clovis, ce fils chéri de l'Église, accourut à l'appel de ses bons amis les évêques, et, pour mériter le paradis, il désola, pilla le pays sur son passage, exterminant ou emmenant esclaves les populations accusées d'arianisme. Dans cette guerre horrible, prêchée par les prêtres catholiques, de nouveau le sang coula par torrents, de nouveau les ruines s'amoncelèrent, et, en 508, Clovis, entrant à Toulouse, incendie, massacre, et s'en retourne au nord de la Gaule, traînant à sa suite de nombreux captifs. Après son départ, les anciens chefs wisigoths se disputent cette contrée, les discussions civiles la déchirent encore. En 561, elle est partagée entre les trois fils de *Clotaire I*er. Nouvelles guerres, nouveaux désastres. En 613, le Languedoc

rentre sous la domination de *Clotaire II*, justicier de Brunehaut, et seul roi de toute la Gaule ; plus tard, en 630, le *bon roi Dagobert* cède à son frère *Charibert* une partie du Languedoc, l'Aquitaine et la *Septimanie* (ainsi nommée à cause des sept villes principales de cette province). Bientôt *Charibert* meurt ; son fils est tué au berceau par ordre de Dagobert. Plus tard, ce roi cède l'Aquitaine, à titre de duché héréditaire, aux deux frères de *Charibert* ; leur descendant *Eudes*, duc d'Aquitaine, se soulève alors contre les rois franks du nord, déjà gouvernés par les maires du palais ; de cruelles guerres intestines dévastent encore ce pays jusqu'à l'invasion et la conquête des Arabes, en 719. Ceux-ci chassent ou asservissent les Wisigoths ; les Gaulois, énervés par l'Église, subissent la domination arabe, comme ils avaient autrefois subi la domination des Wisigoths, gagnant presque à ce changement, les conquérants du Midi, fidèles à la religion de Mahomet, étaient du moins, malgré leur ardeur guerrière, plus civilisés que les conquérants du Nord. Un grand nombre de ces Gaulois, hommes libres, colons, *Coliberts*(1) ou esclaves, avaient même, autant par haine de l'Église catholique que pour vivre en paix avec leurs nouveaux dominateurs, embrassé la religion de Mahomet(2), religion qui, du moins, exaltant le sentiment de nationalité chez ses croyants, et ne mettant pas son paradis au prix d'atroces souffrances, ou d'une lâche résignation à la conquête de l'étranger, promettait à ses élus un paradis peuplé de charmantes houris. – *Le croyant vertueux* (disait le Koran, évangile des Mahométans) *doit être introduit dans les délicieuses demeures d'Éden, jardins enchantés où coulent des fleuves aux rives ombragées. Là le croyant, paré de bracelets d'or, vêtu d'habits verts tissus de soie, rayonnant de gloire, reposera sur le lit nuptial, prix fortuné du séjour de délices.*

Ainsi, grand nombre de Gaulois du midi, préférant les blanches houris promises par le Koran aux séraphins joufflus du paradis des catholiques, embrassèrent avec ardeur le mahométisme. Les mosquées s'élevaient en Languedoc à côté des basiliques ; les Arabes, plus tolérants que les évêques, permettaient aux catholiques restés fidèles à leur culte de l'exercer paisiblement. Le mahométisme, fondé par Mahomet pendant le siècle passé (vers 608), proclamait d'ailleurs la divinité des saintes Écritures, reconnaissait Moïse et les prophètes juifs comme élus du Seigneur ; mais ne reconnaissait pas Jésus comme fils de Dieu. – *Ô vous qui avez reçu les Écritures, ne passez pas les bornes de la foi ; ne dites de Dieu que la vérité : Jésus est le fils de Marie, l'envoyé du Très-*

Haut, mais non son fils. Ne dites pas qu'il y ait une Trinité en Dieu, il est un. Jésus ne rougira pas d'être le serviteur de Dieu : les anges qui environnent le trône de Dieu obéissent à Dieu ! – Telles sont les paroles du Koran ; elles sembleront peut-être curieuses à notre descendance, à nous, fils de Joel… Voilà pourquoi Amael les cite ici.

La ville de Narbonne, capitale du Languedoc, sous la domination arabe, avait, en 737, un aspect tout oriental, autant par la pureté du ciel et l'ardeur du soleil, que par le costume et les habitudes d'un grand nombre de ses habitants : les lauriers-roses, les chênes verts, les palmiers, rappelaient la végétation africaine. Les femmes sarrasines allaient aux fontaines ou en revenaient une amphore d'argile rouge, élégamment posée sur leur tête, et drapées dans leurs vêtements blancs, comme les femmes du temps d'Abraham ou du jeune homme de Nazareth, que Geneviève, notre aïeule, avait vu mettre à mort plus de six siècles avant cette époque. Des chameaux au long cou, chargés de marchandises, sortaient de la cité pour se rendre à *Nîmes*, à *Béziers*, à *Toulouse* ou à *Marseille* ; souvent ces caravanes rencontraient dans les champs, tantôt des masures de boue, recouvertes de roseaux, habitées par les Gaulois laboureurs, tour à tour esclaves des Wisigoths et des Musulmans, tantôt les tentes d'une tribu de *Berbères*, montagnards arabes, descendus des sommets de l'Atlas, et qui conservaient en Gaule leurs habitudes nomades et guerrières, toujours prêts à monter leurs infatigables et rapides chevaux pour aller combattre au premier appel de l'émir de la province ; de loin en loin, sur les crêtes des montagnes, l'on voyait des tours élevées, où les Sarrasins, en temps de guerre, allumaient des feux afin de correspondre entre eux par ces signaux de nuit.

Dans la cité presque musulmane de Narbonne, ainsi que dans toutes les autres villes de la Gaule, soumises aux Franks et aux évêques, il y avait, hélas ! des marchés publics où l'on vendait des esclaves ; mais ce qui donnait au marché de Narbonne un caractère particulier, c'était la diversité de race des captifs que l'on offrait aux acheteurs : on voyait là grand nombre de nègres, de négresses et de négrillons d'Éthiopie d'un noir d'ébène ; des *métis*, au teint cuivré, de belles jeunes filles et de beaux enfants grecs venant d'Athènes, de Crète ou de Samos, captifs enlevés lors des nombreuses courses des Arabes, chez qui Mahomet, leur prophète, avait, en politique habile, développé la passion des expéditions maritimes : – *Le croyant qui meurt sur terre n'éprouve qu'une douleur à peine comparable à celle d'une piqûre de fourmi,* –

dit le Koran ; – *mais le croyant qui meurt sur mer éprouve, au contraire, la délicieuse sensation qu'éprouverait l'homme en proie à une soif ardente, à qui l'on offrirait de l'eau glacée mélangée de citron et de miel.* – Autour du marché aux esclaves s'élevaient de nombreuses boutiques arabes remplies d'objets fabriqués surtout à Grenade et à Cordoue, alors centres des arts et de la civilisation sarrasine : c'étaient des armes brillantes, des tasses d'or et d'argent ornées d'arabesques délicats, des coffrets d'ivoire ciselé, des coupes de cristal, de riches étoffes de soie, des chaussures brodées, des colliers, des bracelets précieux ; à l'entour de ces boutiques se pressait une foule aussi variée de race que de costume : ici les Gaulois originaires du pays, avec leurs larges braies, vêtement qui avait fait, depuis des siècles, donner à cette partie de la Gaule le nom de *Bracciata* (ou brayée) ; là les descendants des Wisigoths conservaient, fidèles à la vieille mode germanique, leurs habits de fourrures malgré la chaleur du climat ; ailleurs c'étaient des Arabes portant robes et turbans de couleurs variées ; de temps à autre, les cris des prêtres musulmans, appelant les croyants à la prière du haut des mosquées, se joignaient aux tintements des cloches des basiliques, appelant les catholiques à la prière. – Chiens de chrétiens ! – disaient les Arabes ou Gaulois musulmans. – Maudits païens ! damnés renégats ! – répondaient les catholiques ; et chacun s'en allait, paisiblement d'ailleurs, exercer son culte. Mahomet, beaucoup plus tolérant que ces évêques de Rome qui faisaient massacrer, au nom du Seigneur, les Gaulois ariens par les Franks de Clovis, Mahomet ayant dit dans le Koran : – *Ne faites aucune violence aux hommes à cause de leur foi*.

Ab-el-Kader, l'un des plus vaillants chefs des guerriers *d'Abd-el-Rhaman*, lors du vivant de cet émir, tué depuis cinq ans dans les plaines de Poitiers, où il livra une grande bataille à *Karl-Martel* (ou *Marteau*), Abd-el-Kader, après avoir ravagé et pillé le pays et les églises de Tours et de Blois, occupait une des plus belles maisons de la cité de Narbonne, depuis la conquête arabe ; il avait fait accommoder cette demeure à la mode orientale, boucher les fenêtres extérieures, et planter de lauriers-roses la cour intérieure, au milieu de laquelle jaillissait une fontaine d'eau vive : son sérail occupait une des ailes de cette maison ; dans l'une des chambres de ce harem, tapissée d'une riche tenture, entourée de divans de soie et éclairée par une fenêtre garnie d'un treillis doré, se trouvait une femme encore d'une beauté rare, quoique elle eût environ quarante ans. Il était facile de reconnaître, à la blancheur de son teint, à la couleur blonde de ses cheveux, à l'azur de ses

yeux, qu'elle n'était pas de race arabe ; on lisait sur ses traits pâles, attristés, l'habitude d'un chagrin profond ; le rideau qui fermait la porte de la chambre où elle se tenait se souleva et Abd-el-Kader entra ; ce guerrier, au teint basané, avait environ cinquante ans ; sa barbe et sa moustache grisonnaient ; sa figure, calme, grave, avait une expression de dignité douce. Il s'avança lentement vers la femme et lui dit : – *Rosen-Aër*, nous nous voyons peut-être aujourd'hui pour la dernière fois…

La matrone gauloise parut surprise et répondit : – Si je ne dois plus vous revoir, je vous regretterai ; je suis votre esclave ; mais vous avez été compatissant et généreux envers moi. Jamais je n'oublierai qu'il y a six ans, lorsque les Arabes ont envahi la Bourgogne, et sont venus ravager la vallée de Charolles, où ma famille vivait libre, paisible, heureuse, depuis plus d'un siècle, vous m'avez respectée : prise par vos soldats et conduite à votre tente, je vous ai déclaré qu'à la moindre violence je me tuerais… vous m'avez crue, depuis vous m'avez toujours dignement traitée en femme libre et non pas en esclave…

– *La miséricorde est le partage des croyants*, – dit notre Koran ; je n'ai fait qu'obéir à la voix du prophète ; mais toi, Rosen-Aër, peu de temps après avoir été amenée ici captive, lorsque *Ibrahim*, mon dernier né, a failli mourir, ne m'as-tu pas demandé à lui donner les soins d'une mère ? ne l'as-tu pas veillé durant de longues nuits comme s'il eût été ton propre fils ? Aussi, par récompense, et pour accomplir ces paroles du Koran : – *Délivrez vos frères de l'esclavage*, – je t'ai offert la liberté.

– Qu'en aurais-je fait ? où serais-je allée ?… J'ai vu tuer sous mes yeux mon frère, mon mari, dans leur résistance désespérée contre vos soldats, lors de l'attaque de la vallée de Charolles, et déjà, en ce triste temps, je pleurais mon fils Amael, disparu depuis six années, je le pleurais, hélas ! comme je le pleure encore chaque jour.

Rosen-Aër, en disant ces mots, ne put retenir ses larmes ; elles inondèrent son visage. Abd-el-Kader la regarda tristement et reprit :

– Ta douleur de mère m'a souvent touché ; je ne peux malheureusement ni te consoler ni te donner quelque espoir. Comment retrouver ton enfant disparu si jeune, car il avait, m'as-tu dit, quinze ans à peine ?

– Oui, et maintenant il en aurait vingt-cinq ; mais, – ajouta

Rosen-Aër en essuyant ses larmes, – ne parlons plus de mon fils ; il est à jamais perdu pour moi… Pourquoi m'avez-vous dit que nous nous voyions peut-être aujourd'hui pour la dernière fois ?

– *Karl-Martel*, le chef des Franks, s'avance à marches forcées à la tête d'une armée formidable pour nous chasser des Gaules. Hier, nous avons été instruits de son approche ; dans deux jours peut-être les Franks seront sous les murs de Narbonne. Abd-el-Malek, notre nouvel émir, venu d'Espagne, pense, et je partage cet avis, que nos troupes doivent aller à la rencontre de Karl… Nous partons ; la bataille sera sanglante : peut-être Dieu voudra-t-il m'envoyer la mort dans ce combat ; voilà pourquoi je viens te dire : Rosen-Aër, il se peut que nous ne nous voyions plus… Si tel est le dessein de Dieu, que deviendras-tu ?

– Vous le savez, la mort de mon époux et de mon frère m'a brisée ; un espoir insensé de retrouver mon enfant me rattache seul à la vie… Plus d'une fois vous m'avez généreusement offert, non-seulement la liberté, mais de l'or, mais un guide pour voyager à travers les Gaules à la recherche de mon fils ; mais le courage, mais la force m'ont manqué, ou plutôt ma raison m'a démontré la folie d'une pareille entreprise au milieu des guerres civiles qui désolent ce malheureux pays… Aussi mes jours se passent à gémir sur la vanité de mes espérances, et cependant à espérer malgré moi ; si je ne dois plus vous revoir, si je dois quitter cette maison, où j'ai du moins pu pleurer en paix, à l'abri des hontes et des misères de l'esclavage, j'ignore ce que je deviendrai : si ma triste vie m'est trop pesante… je m'en délivrerai…

– Je ne veux pas que toi, qui as été une seconde mère pour mon fils, tu te désespères ainsi. Rosen-Aër, voici ce que je crois sage : Pendant mon absence, tu quitteras Narbonne.

– Pourquoi cela ?

– Nous allons à la rencontre des Franks ; notre armée est vaillante, mais la volonté de Dieu est immuable ; ils peuvent nous vaincre, nous poursuivre, mettre le siège devant cette ville et la prendre. Alors, toi, ainsi que tous les habitants, vous serez exposés au sort de ceux qui se trouvent dans une ville enlevée d'assaut : ce sort, c'est la mort ou l'esclavage. Pour ne pas t'exposer à ces maux, je t'offre de te faire conduire à quelques lieues d'ici, dans un lieu écarté, chez l'un des colons gaulois qui cultivent mes terres.

– Vos terres ! – reprit Rosen-Aër avec amertume, – dites plutôt

celles dont vos guerriers se sont emparés par la force et la violence.

– Telle a été la volonté de Dieu…

– Ah ! pour vous et votre race, Abd-el-Kader, je souhaite que la volonté de Dieu vous épargne la douleur de voir un jour les champs de vos pères à la merci des conquérants !

– Les desseins de Dieu sont à lui… l'homme se soumet. Si Dieu veut que dans la prochaine bataille contre Karl-Martel nous soyons victorieux, tu reviendras ici à Narbonne ; si nous sommes vaincus, si je suis tué dans le combat, si nous sommes chassés des Gaules, tu n'auras rien à craindre, je l'espère, dans la solitude où je t'envoie. Le colon est, comme toi, de race gauloise ; il est honnête homme. Tu resteras près de lui et de sa famille… Voici un petit sac de pièces d'or : tu vivrais jusqu'à cent ans, que tu ne seras jamais à charge à ce colon, et tu te souviendras de moi comme d'un homme humain.

– Je me souviendrai de vous, Abd-el-Kader, comme d'un homme généreux, malgré le mal que votre race a fait à la mienne.

– Dieu nous a envoyés ici pour faire triompher la religion prêchée par Mahomet, la seule vraie.

– Les évêques disent aussi leur religion la seule vraie.

– Qu'ils le prouvent… nous les laissons libres de prêcher leurs croyances. La foi musulmane, depuis un siècle à peine qu'elle a été proclamée, a déjà soumis l'Orient presque tout entier, l'Espagne et une partie de la Gaule… Nous sommes, je te le répète, les instruments de la volonté divine. Si elle veut que je meure dans la prochaine bataille, nous ne nous reverrons plus ; si, malgré ma mort, nos armes triomphent, mes fils, s'ils me survivent, prendront soin de toi… Ibrahim te vénère comme sa mère.

– Quoi ! lui si jeune, vous l'emmenez à la guerre !

– L'adolescent qui peut dompter un cheval et tenir un sabre est en âge de se battre… Ainsi, tu acceptes mes offres, Rosen-Aër ?

– Je les accepte… J'aurais horreur de tomber aux mains des Franks ! Triste temps que le nôtre ! l'on n'a que le choix de la servitude. Heureux du moins ceux qui, comme moi, rencontrent des cœurs compatissants.

– Fais donc tes préparatifs de voyage… Moi-même je vais partir

dans une heure à la tête d'une partie de nos troupes ; je reviendrai te chercher, et nous quitterons ensemble cette maison, toi, pour aller chez le colon, moi, pour aller à la rencontre de l'armée des Franks.

Lorsque Abd-el-Kader revint chercher Rosen-Aër, il avait revêtu son costume de bataille : il portait une cuirasse d'acier brillant, un turban rouge enroulé autour de son casque doré ; à son côté pendait un cimeterre d'un merveilleux travail : le fourreau, d'or massif ainsi que la poignée, était orné d'arabesques, de corail et de diamants. Le guerrier arabe dit à Rosen-Aër avec une émotion contenue : – Permets que je t'embrasse comme ma fille.

Rosen-Aër tendit son front en répondant à Abd-el-Kader : – Je fais des vœux pour que vos enfants conservent longtemps leur père.

L'Arabe et la Gauloise quittèrent ensemble le harem. À l'extérieur de la maison, ils trouvèrent les cinq fils du vieillard : *Abd-Allah, Hasem, Ibul-Casem, Mohamed* et *Ibrahim*, son dernier né, tous armés et à cheval, portant par-dessus leurs armes de longs et légers manteaux de laine blanche à houppes noires. Le plus jeune de la famille, adolescent de quinze ans au plus, descendit de cheval en voyant Rosen-Aër, alla lui prendre la main, la baisa respectueusement et lui dit : – Tu as été pour moi une mère, permets que je te salue comme un fils.

La matrone gauloise répondit les larmes aux yeux en songeant à son fils Amael, qui avait aussi quinze ans lorsqu'il disparut de la vallée de Charolles : – Que Dieu te protège, toi, qui, si jeune encore, vas courir les danger de la guerre !

– *Croyants, lorsque vous marchez à l'ennemi soyez inébranlables*, dit le prophète, – reprit l'adolescent d'une voix grave et douce. – Nous allons guerroyer contre ces Franks, maudits infidèles ! Je combattrai vaillamment sous les yeux de mon père… Dieu a marqué le terme de notre vie !

Et le jeune Arabe, après avoir de nouveau respectueusement baisé la main de Rosen-Aër, l'aida à monter sur une mule amenée par un esclave noir qui la tenait par la bride. Alors on entendit au loin le bruit guerrier des clairons. Abd-el-Kader fit de la main et du regard un dernier adieu à Rosen-Aër ; puis l'Arabe, dont l'âge n'avait pas affaibli la vigueur, s'élança sur son cheval, et partit bientôt au galop suivi de ses cinq fils. Pendant un moment encore, la Gauloise suivit des yeux les longs manteaux blancs que

soulevait la course rapide de l'Arabe et de ses fils ; puis, lorsqu'ils eurent disparu à ses yeux, dans un nuage de poussière, Rosen-Aër dit à l'esclave noir de diriger la mule vers la porte de Narbonne, afin de gagner la campagne et la demeure du colon.

* *

*

Environ un mois s'était passé depuis le départ d'Abd-el-Kader et de ses cinq fils, allant à la tête de l'armée arabe combattre les Franks de Karl-Martel.

Un enfant de onze à douze ans, renfermé dans le couvent de Saint-Saturnin, en Anjou, s'accoudait à l'appui d'une étroite fenêtre, située au premier étage, de l'un des bâtiments de l'Abbaye, ayant vue sur la campagne ; la chambre voûtée où se tenait cet enfant était froide, vaste, nue et dallée de pierres ; dans un coin l'on voyait un petit lit, et sur une table quelques jouets grossièrement taillés dans du bois brut ; des escabeaux et un coffre meublaient seuls cette grande salle. L'enfant, vêtu d'une robe de serge noire, tout usée, çà et là rapiécée, était d'un aspect malingre ; ses traits, d'une pâleur bilieuse, avaient une expression de tristesse profonde ; il regardait au loin les champs, et des larmes coulaient lentement sur ses joues creuses. Pendant qu'il rêvait ainsi, la porte de sa chambre s'ouvrit, et une jeune fille de seize ans au plus entra doucement ; elle avait le teint très-brun, mais d'une fraîcheur extrême, la bouche vermeille, les cheveux d'un noir de jais, ainsi que ses grands yeux, et ses sourcils finement arqués ; l'on ne pouvait imaginer une plus gracieuse personne, malgré son cotillon de bure et son tablier de grosse toile bise, rattaché par les coins à sa ceinture, et rempli de chanvre prêt à être filé, car Septimine tenait sa quenouille d'une main, et de l'autre un petit coffret de bois. À la vue de l'enfant, toujours tristement accoudé à la fenêtre, la jeune fille soupira et se dit d'un air apitoyé :

– Pauvre petit… toujours chagrin… je ne sais si cette nouvelle sera pour lui un mal ou un bien… S'il accepte, puisse-t-il ne jamais regretter ce sombre couvent… – Puis elle s'approcha légèrement de l'enfant, toujours sans qu'il l'entendît, lui mit avec une gentille familiarité la main sur l'épaule, en disant d'un air enjoué : – À quoi pensez-vous là ?

L'enfant tressaillit de surprise, tourna son visage baigné de

larmes vers Septimine, et répondit en se laissant tomber avec accablement sur un escabeau près de la fenêtre : – Hélas ! je m'ennuie… je m'ennuie à mourir. – Et ses pleurs continuèrent de couler de ses yeux fixes et rougis.

– Allons, séchez ces vilaines larmes, – lui dit affectueusement la jeune fille : – Je viens justement vous désennuyer ; j'ai apporté une grosse provision de chanvre afin de filer auprès de vous, en causant, à moins que vous ne préfériez une partie d'osselets, qu'en dites-vous ?

– Rien ne m'amuse…

– Voilà ce que je vous reproche : rien ne vous amuse, rien ne vous plaît, vous êtes toujours accablé, taciturne, vous ne prenez aucun soin de votre personne. Voyez comme vos cheveux sont emmêlés… et cette vieille robe toute rapiécée ? elle vous fait honte. Pourquoi n'en pas demander une neuve au père Clément ?

– À quoi bon !

– Vous seriez du moins proprement vêtu, et puis si vos cheveux étaient lissés sur votre front, au lieu de tomber ainsi en désordre, vous n'auriez pas l'air d'un petit sauvage… Voilà deux jours que vous ne m'avez pas voulu laisser arranger votre chevelure, mais aujourd'hui il n'en sera pas ainsi.

– Non… non, je ne veux pas, – dit l'enfant en frappant du pied avec une impatience fébrile, – laisse-moi…

– Oh ! oh ! vos trépignements ne me font pas peur, – reprit gaiement Septimine, – j'ai ma volonté aussi… Allons, tournez votre escabeau du côté du jour ; j'ai apporté dans cette boîte tout ce qu'il me faut pour vous peigner.

– Septimine, je t'en prie… laisse-moi.

Mais la jeune fille, bon gré, mal gré, tourna la chaise du récalcitrant, et avec l'autorité d'une *grande sœur,* le força de laisser démêler sa chevelure en désordre ; tout en lui rendant ces soins avec autant d'affection que de bonne grâce, Septimine, debout derrière l'enfant, lui disait : – Je vous demande si vous n'êtes pas ainsi cent fois plus gentil ?

– Que m'importe cela ! je m'ennuie tant dans ce couvent… ne pouvoir jamais en sortir, mon Dieu… qu'ai-je donc fait pour être si malheureux ?

– Hélas ! mon pauvre petit… vous êtes fils de roi !

L'enfant ne répondit rien, cacha sa figure entre ses mains, et se mit à pleurer de nouveau en disant d'une voix étouffée : – Mon père… mon père…

– Oh ! si vous recommencez à pleurer et surtout à parler de votre père, vous me ferez pleurer aussi, car si je vous gronde de votre incurie, j'ai grand'pitié de vos chagrins, oui, grand'pitié ; je venais ici ce matin pour vous donner peut-être un bon espoir.

– Que veux-tu dire, Septimine ?

La jeune fille ayant donné ses soins à la chevelure de l'enfant, s'assit près de lui sur un escabeau, prit sa quenouille et commençant à filer lui dit à demi-voix d'un air grave et mystérieux : – Me promettez-vous d'être discret ?

– À qui veux-tu que je parle ? j'ai en aversion tous ceux qui sont ici.

– Excepté moi… n'est-ce pas ?

– Oui, excepté toi, Septimine… tu es la seule qui m'inspires un peu de confiance.

– Quelle défiance pourrait vous inspirer une pauvre *Coliberte*, comme on dit en Septimanie, où je suis née ? ne suis-je pas esclave, ainsi que ma mère, femme du portier extérieur de ce couvent ? Lorsqu'il y a dix-huit mois, vous avez été conduit ici, je n'avais pas quinze ans, j'étais enfant comme vous ; on m'a mis auprès de votre personne pour tâcher de vous distraire, en partageant vos jeux ; depuis ce temps-là nous avons grandi ensemble ; vous vous êtes habitué à moi… n'est-il pas naturel que vous me témoigniez quelque confiance ?

– Tout à l'heure tu me disais que peut-être tu me ferais espérer… quelle espérance peux-tu me donner ?

– D'abord me promettez-vous d'être discret ? très-discret ?

– Je te le promets.

– Promettez-moi aussi de ne pas recommencer à pleurer… car il faut que je vous parle du roi, votre père…

– Je ne pleurerai plus, Septimine.

– Il y a dix-huit mois de cela, le roi Thierry, votre père, est mort dans son domaine de Compiègne, et le maire du palais, ce méchant *Karl-Marteau*, vous a fait conduire et emprisonner ici…

– Pourtant mon père m'avait toujours dit : « Mon petit

Chilpérik, tu seras roi ! comme moi, tu auras des chiens et des faucons pour chasser, de beaux chevaux, des chars pour te promener, des esclaves pour te servir… » Et ici je n'ai rien de tout cela, moi ! Mon Dieu ! mon Dieu !… que je suis malheureux !

– Quoi ! vous allez recommencer à pleurer, malgré vos promesses ?

– Non, Septimine… non je ne pleure pas.

– Ce méchant Karl-Marteau vous a donc fait conduire en ce couvent pour régner à votre place, comme il régnait, dit-on, à la place de votre père.

– Il y a pourtant en ce pays des Gaules assez de chiens, de faucons, de chevaux, d'esclaves pour que ce Karl en ait sa suffisance, et moi la mienne.

– Oui… si régner c'est seulement avoir toutes ces choses… mais moi, pauvre fille, je n'en sais rien. Voilà seulement ce que je sais : votre père avait des amis qui sont les ennemis de Karl-Marteau, et ils voudraient vous voir hors de ce couvent.

– Et moi aussi, va, Septimine, je voudrais être hors d'ici !

Après un moment d'hésitation la jeune fille, cessant de filer, dit au jeune prince d'une voix plus basse encore et regardant autour d'elle comme si elle eût craint d'être entendue : – Vous voulez sortir de ce couvent… cela dépend de vous.

– De moi ! – s'écria Chilpérik, – et comment faire ?

– De grâce, ne parlez pas si haut, – reprit Septimine avec inquiétude en jetant les yeux sur la porte. – Je crains toujours que quelqu'un soit là… à épier… – Puis se levant elle alla sur la pointe du pied écouter à la porte et regarder par le trou de la serrure. Rassurée par cet examen, Septimine revint prendre sa place, se remit à filer, et dit à Chilpérik : – Durant le jour vous pouvez vous promener dans le jardin ?

– Oui, mais ce jardin est entouré d'une clôture, et je suis toujours suivi d'un moine ; aussi j'aime mieux rester dans cette chambre que de me promener.

– Le soir on vous renferme ici…

– Et un moine couche au dehors à ma porte.

– Regardez un peu par cette fenêtre.

– Pourquoi cela ?

– Pour voir si l'élévation de cette croisée à terre vous semble très-effrayante…

Chilpérik regarda au dehors et répondit : – C'est très-haut, Septimine.

– Très-haut ? il y a là peut-être huit à dix pieds au plus… Supposez qu'une corde garnie de gros nœuds soit attachée à cette barre de fer que voilà… auriez-vous le courage, la nuit, de descendre le long de cette corde ?

– Moi, Septimine… oh ! mon Dieu !

– Vous auriez peur ?

– Hélas !

– Êtes-vous peu courageux… Je n'aurais pas peur, moi qui ne suis qu'une fille…

L'enfant regarda de nouveau par la fenêtre et reprit en réfléchissant : – Tu as raison… c'est moins élevé que cela ne me l'avait paru d'abord ; mais cette corde, Septimine, comment me la procurer ? et puis lorsque je serais en bas… pendant la nuit ? que ferais-je !

– Au bas de cette fenêtre vous trouveriez mon père, il vous jetterait sur les épaules la mante à capuchon que je porte habituellement ; je ne suis guère plus grande que vous ; en croisant bien la mante et rabaissant le capuchon sur votre visage, mon père pourrait, la nuit aidant, vous faire passer pour moi, traverser l'intérieur du couvent, regagner sa loge au dehors ; là des amis de votre père vous attendraient avec des chevaux ; vous partiriez vite, vous auriez toute la nuit devant vous, et le matin quand on s'apercevrait de votre fuite, il serait trop tard pour courir après vous… Maintenant, répondez, aurez-vous le courage de descendre par cette fenêtre pour regagner votre liberté ?

– Ô Septimine ! j'en ai fort envie, mais…

– Mais vous avez peur… Fi ! un grand garçon comme vous !

– Et cette corde qui me la donnerait ?

– Moi… Répondez : êtes-vous décidé ? Il faut vous hâter, les amis de votre père sont dans les environs… ils viendront durant cette nuit et celle de demain attendre avec les chevaux, non loin des murs du couvent…

– Septimine, j'aurai le courage de descendre…

– Un dernier mot, Chilpérik, – dit la jeune fille d'une voix triste et émue : – Ma mère, mon père et moi nous nous exposons à des peines terribles, à la mort peut-être… en favorisant votre fuite ! nous n'avons d'autre intérêt à cela que la pitié que vous nous faites… lorsque l'on a proposé à mon père d'aider à votre évasion, on lui a offert de l'argent ; il a refusé, disant : « – Je ne veux d'autre récompense que la satisfaction de contribuer à la délivrance de ce pauvre petit, qui est toujours triste ou pleurant depuis dix-huit mois, et qui périrait ici de chagrin. »

– Oh ! sois tranquille ; quand je serai roi comme mon père, je te ferai de beaux présents.

– Je n'ai pas besoin de vos présents ; vous êtes un enfant très à plaindre ; voilà ce qui nous touche, et comme disait mon père, qui sait bien des choses, quoique esclave : « – Ce n'est pas parce que ce pauvre petit est fils de roi qu'il m'intéresse, car, après tout, il est de la race de ces Franks qui nous tiennent en esclavage, nous autres Gaulois, depuis Clovis ; non, je veux tâcher de le sauver parce qu'il me fait peine à voir… » – Songez-y, Chilpérik, la moindre indiscrétion de votre part attirerait sur nous de terribles malheurs.

– Septimine, je te le promets, je ne dirai rien à personne, j'aurai du courage, et cette nuit même, je tâcherai de fuir pour aller rejoindre les amis de mon père. Oh ! quel bonheur ! – ajouta l'enfant en frappant dans sa main, – quel bonheur ! demain je serai libre… je redeviendrai Roi comme mon père…

– Attendez pour vous réjouir que vous soyez hors d'ici… Maintenant, écoutez-moi bien : on vous enferme toujours après la prière du soir ; la nuit est alors tout à fait noire ; il vous faudra attendre environ une demi-heure, puis attacher votre corde et descendre ; mon père, je vous l'ai dit, vous attendra au bas de cette fenêtre… Est-ce pour cette nuit ?

– Oui, c'est convenu ; mais cette corde, où est-elle ?

– Tenez, – dit Septimine en tirant du milieu du chanvre contenu dans son tablier, une corde enroulée, mince, mais très-forte, garnie çà et là de gros nœuds, – il y a, vous le voyez, à ce bout, un crochet de fer ; vous l'attacherez à la barre de cette croisée, puis vous descendez, nœud à nœud, jusqu'à terre ; vous n'aurez ainsi rien à craindre.

– Oh ! je n'ai plus peur. Mais, cette corde, où la cacher ?

– Sous les matelas de votre lit.

– Tu as raison… donne vite… – Et le jeune prince, aidé de Septimine, cacha la corde vers le milieu du lit, entre deux matelas. À peine le lit était-il recouvert, que l'on entendit au loin et au dehors un bruit lointain de clairons. Septimine et Chilpérik se regardèrent un moment interdits ; puis la jeune fille dit vivement en retournant s'asseoir sur son escabeau et reprenant sa quenouille. – Il se passe quelque chose d'inaccoutumé au dehors de l'abbaye : on va peut-être venir ici… prenez vos osselets et jouez vite, vite…

Chilpérik obéit machinalement à la jeune fille, s'assit à terre, et se mit à jouer aux osselets, tandis que Septimine continuait de filer tranquillement sa quenouille auprès de la fenêtre. Peu d'instants après, la porte de la chambre s'ouvrit ; le père Clément, abbé du monastère, entra, et dit à la jeune fille : – Laisse-nous.

Septimine se hâta de se retirer ; mais croyant profiter d'un moment où le moine ne la verrait pas, elle mit son doigt sur ses lèvres, pour recommander une dernière fois la discrétion à Chilpérik. L'abbé s'étant alors retourné brusquement, elle n'eut que le temps de porter la main à sa chevelure pour dissimuler la signification de son premier geste ; cependant la Coliberte craignit d'avoir éveillé les soupçons du père Clément, qui la suivit d'un regard pénétrant, ainsi qu'elle s'en aperçut, lorsque arrivée au seuil de la porte, et se retournant une dernière fois pour saluer le père, elle rencontra l'œil scrutateur du moine toujours fixé sur elle.

– Que Dieu nous sauve, – dit la jeune fille saisie d'une angoisse mortelle, en sortant de la chambre. – À la vue du moine, le malheureux enfant est devenu pourpre, et il ne quitte pas des yeux son lit, où est caché la corde. Ah ! je tremble pour le petit prince et pour nous.

* *

*

Karl-Marteau (ou Martel) venait d'arriver au couvent de Saint-Saturnin, escorté seulement d'une centaine de guerriers ; il devait bientôt rejoindre un détachement de son armée, qui faisait halte à quelque distance du monastère. Le maire du palais et l'un des chefs de bande qui l'accompagnait venaient d'être introduits dans l'appartement du père Clément, pendant que celui-ci se rendait auprès du jeune prince. Karl-Marteau, alors dans toute la vigueur de l'âge, exagérait encore, dans son langage et dans son costume,

la rudesse de la race germanique ; sa barbe et sa chevelure d'un blond vif, incultes, hérissées, encadraient ses traits fortement colorés, où se peignait une rare énergie jointe à une sorte de bonhomie parfois joviale et narquoise ; son regard audacieux révélait une intelligence supérieure ; il portait, comme le dernier de ses soldats, une casaque de peau de chèvre par-dessus son armure ternie ; ses bottines de gros cuir étaient armées d'éperons de fer rouillé ; à son baudrier de buffle pendait une longue et large épée de *Bordeaux*, ville alors renommée pour la fabrication de ses armes.

Le guerrier qui accompagnait Karl-Marteau paraissait âgé d'environ vingt-cinq ans ; grand, svelte, robuste, il portait avec une aisance militaire sa brillante armure d'acier, à demi cachée par un long manteau blanc à houppes noires à la mode arabe ; son magnifique cimeterre à fourreau et à poignée d'or massif, orné d'arabesques de corail et de diamants, était aussi d'origine arabe ; l'on ne pouvait imaginer une figure d'une beauté plus accomplie que celle de ce jeune homme ; il avait déposé son casque sur une table ; sa chevelure noire bouclée, séparée au milieu de son front, sillonné d'une profonde cicatrice, tombait de chaque côté de son mâle visage, ombragé d'une légère barbe brune ; ses yeux bleus de mer, au regard ordinairement doux et fier, semblaient cependant exprimer parfois l'obsession d'un chagrin ou d'un remords caché… Alors un tressaillement nerveux fronçait ses noirs sourcils, ses traits, pendant quelques instants, devenaient sombres ; mais bientôt ils reprenaient leur expression habituelle, grâce à la mobilité de ses impressions, à l'ardeur de son sang et à l'impétuosité de son caractère. Karl, gardant depuis quelques instants le silence, contemplait son jeune compagnon avec une sorte de satisfaction narquoise. Enfin il lui dit de sa grosse voix rauque : – Berthoald, comment trouves-tu cette abbaye et les champs que nous venons de traverser ?

– L'abbaye me semble vaste, les champs fertiles ; mais pourquoi cette question ?

– Parce que je voudrais te faire un cadeau selon ton goût, mon garçon. – Le jeune homme regarda le chef des Franks avec une surprise profonde. Karl-Marteau continua : « Écoute… En 732, il y a bientôt six ans de cela, lorsque ces païens d'Arabes, établis en Gaule, s'étaient avancés jusqu'à Tours et à Blois, je marchais vers eux ; j'ai vu arriver à mon camp un jeune chef suivi d'une cinquantaine de braves diables…

– Ce guerrier, c’était moi…

– C’était toi… fils d’un seigneur frank, mort, m’as-tu dit, dépossédé de ses bénéfices, comme tant d’autres ; peu m’importait à moi ta naissance ; quand la lame est de bonne trempe, je me soucie peu du nom de l’armurier, – poursuivit Karl sans remarquer un léger tressaillement des sourcils de Berthoald, dont le front rougit et dont le regard s’abaissa avec une sorte de confusion involontaire. – Tu cherchais fortune à la guerre, tu avais rassemblé ta bande de gens déterminés, tu venais m’offrir ton épée et leurs services. Le lendemain, dans les plaines de Poitiers, toi et tes hommes, vous vous battiez si rudement contre les Arabes, que tu perdais les trois quarts de ton monde ; tu tuais de ta main Abd-el-Rhaman, le général de ces païens, et tu recevais deux blessures en me dégageant d’un groupe de cavaliers Berbères qui sans toi me tuaient.

– C’était mon devoir de soldat de défendre mon chef.

– Et à moi, mon devoir de chef était de récompenser ton courage de soldat. Jamais je ne l’oublierai, ta vaillance m’a sauvé la vie : mes fils ne l’oublieront pas non plus, ils liront dans quelques notes que j’ai fait écrire sur mes guerres : *Lors de la bataille de Poitiers, Karl a dû la vie à Berthoald; que mes fils s’en souviennent en voyant la cicatrice que porte au front ce courageux guerrier*.

– Karl, tes louanges m’embarrassent.

– Il me plaît de te louer ; je t’aime sincèrement ; depuis la bataille de Poitiers je t’ai regardé comme l’un de mes meilleurs compagnons d’armes, quoique tu sois parfois têtu comme un mulet et bizarre dans tes goûts.

– Comment cela ?

– Oui, s’il s’agissait de guerroyer au nord ou à l’est contre les Frisons ou les Saxons, au midi contre les Arabes, il n’était pas de plus enragé tapeur que toi ; mais lorsqu’il a fallu deux ou trois fois comprimer quelques révoltes de gens de race gauloise, tu bataillais mollement, presque à contre-cœur…

– Karl, les goûts varient, – reprit Berthoald en souriant d’un air forcé qui trahissait une pensée amère. – Il en est souvent du goût des batailleurs comme de celui des femmes : les uns aiment les blondes, les autres les brunes ; ils sont de feu pour celles-ci, de glace pour celles-là… Ainsi je préfère à toutes la guerre contre les Saxons et les Arabes.

– Moi, je ne connais point ces délicatesses ; aussi vrai que l'on m'a surnommé *Marteau*, pourvu que je frappe ou que j'écrase ce qui me fait obstacle, tout ennemi m'est bon ; je démolis pour fonder… Écoute encore, je croyais après leur déroute à Poitiers, ces chiens d'Arabes, si rudement martelés, qu'ils repasseraient en hâte les Pyrénées ; je me suis trompé, ils ont tenu, ils tiennent encore ferme dans le Languedoc ; malgré le succès de notre dernière bataille nous n'avons pu nous emparer de Narbonne, place de refuge de ces païens. Il me faut retourner dans le nord de la Gaule ; les Saxons redeviennent menaçants. Je regrette de laisser Narbonne aux mains des Sarrasins ; mais du moins nous avons ravagé les environs de cette grande cité, fait un immense butin, emmené beaucoup d'esclaves, dévasté, en nous retirant, les pays de Nîmes, de Toulouse et de Béziers ; bonne leçon pour ces populations qui avaient pris parti pour les Arabes ; elles se rappelleront ce qu'on gagne à quitter l'Évangile pour le Koran, ou plutôt, car je me soucie de Mahomet comme du Pape, ce qu'on gagne à s'allier aux Arabes contre les Franks. Du reste, quoiqu'ils restent maîtres de Narbonne, ces païens m'inquiètent peu : des voyageurs arrivés d'Espagne m'ont appris que la guerre civile a éclaté entre les deux kalifes de Grenade et de Cordoue ; occupés à batailler entre eux, ils n'enverront pas de nouvelles troupes en Gaule, et ces maudits Sarrasins n'oseront sortir du Languedoc, d'où je les chasserai plus tard… Tranquille au midi, je retourne au nord ; je voudrais auparavant caser à leur goût et au mien bon nombre de braves soldats, qui, comme toi, m'ont vaillamment servi, et faire d'eux de gros abbés, de riches évêques ou de grands bénéficiers.

– Karl, tu voudrais faire de moi un abbé ou un évêque ?

– Pourquoi non ? L'abbaye et l'évêché ne font-ils pas l'évêque et l'abbé ?

– Je ne te comprends pas.

– Écoute encore… Tu l'as vu, je n'ai pu soutenir mes grandes et continuelles guerres du nord et du midi, qu'en recrutant sans cesse des tribus germaines au delà du Rhin, afin de renforcer mes armées ; les descendants de ces seigneurs bénéficiers, créés par Clovis et par ses fils, se sont amollis ; ils sont devenus aussi fainéants que leurs rois ; ils tâchent d'échapper à leur obligation d'amener leurs colons à la guerre, sous prétexte que faute de colons pour cultiver la terre elle ne produit point ; enfin, à part quelques évêques batailleurs, vieux endiablés, qui ont quitté le

casque pour la mitre, et qui, reprenant la cuirasse, m'amenaient leurs hommes, l'Église n'a pas voulu, ne veut pas contribuer aux frais de la guerre… Or, foi de Marteau, cela ne peut durer… Mes braves guerriers, nouveaux venus de Germanie, les chefs de bande qui, comme toi, m'ont bravement servi, ont droit à leur tour au partage des terres de la Gaule ; voyons ! n'y ont-ils pas plus droit que ces évêques rapaces, que ces abbés débauchés, qui ont pardieu des sérails comme les kalifes des Arabes ! Non, non, je veux mettre ordre à cela, récompenser les courageux, châtier les fainéants et les lâches… Je distribuerai à mes hommes nouvellement arrivés de Germanie, une bonne partie des biens de l'Église… J'établirai ainsi mes chefs et leurs hommes ; au lieu de laisser tant de terres et d'esclaves au pouvoir de paresseux tonsurés, je me créerai une forte réserve aguerrie, toujours prête à marcher au premier signal. Donc, pour commencer, je te fais comte en ce pays, et te fais don, Berthoald, de cette abbaye(3), terres, bâtiments, esclaves, à la charge par toi de payer une somme à mon fisc, et de te rendre, avec tes hommes, en armes à mon premier appel.

– Quoi ! moi comte en ce pays ! moi, possesseur de tant de biens ! – s'écria le jeune chef avec joie, pouvant à peine croire à une donation si magnifique ; – mais les biens de cette abbaye sont immenses !

– Tant mieux, mon garçon ; toi et tes hommes vous vous établirez ici, il doit y avoir de jolies esclaves, vous ferez bonne souche de soldats ; d'ailleurs, cette abbaye, et voilà surtout pourquoi je te la donne à toi, cette abbaye doit, par sa position, devenir un poste militaire important. Je concéderai à l'abbé de ce couvent d'autres terres… s'il en reste. Mais ce n'est pas tout, Berthoald, j'ai pour toi autant d'affection que de confiance… je te fais ce don, voilà pour l'affection ; reste la confiance, je veux t'en donner une grande preuve en t'établissant ici, et te chargeant d'un devoir si important que…

– Karl, pourquoi t'interrompre ? – dit Berthoald en voyant le chef des Franks réfléchir au lieu de continuer de parler.

– Écoute, – reprit Karl après quelques moments de silence. – Depuis près d'un siècle et demi que nous régnons de fait, nous autres, maires du palais… à quoi servaient les rois, ces descendants de Clovis ?

– À quoi ? mais à rien. Ne t'ai-je pas entendu dire cent fois que ces lâches fainéants passaient leur vie à boire, à manger, à jouer, à

chasser, à dormir dans les bras de leurs concubines et à aller à la messe pour racheter quelques crimes commis dans la furie du vin ?

– Je t'ai dit, mon garçon, la vérité… Telle était la vie de ces *rois fainéants*, les bien nommés. Nous autres, maires du palais, nous gouvernions de fait ; à chaque assemblée du champ de Mai, nous tirions un de ces mannequins royaux de sa résidence de *Compiègne*, de *Kersy-sur-Oise* ou de *Braine* ; on vous plantait mon homme sur un char doré, attelé de quatre bœufs, selon la vieille coutume germanique, et, couronne en tête, sceptre en main, pourpre au dos, le visage orné d'une longue barbe postiche(4), s'il était imberbe, afin de lui donner un certain air de majesté, on promenait autour du champ de Mai ce royal simulacre, qui recevait, pour la forme, foi et hommage des duks, des comtes et des évêques, venus à cette assemblée de tous les coins de la Gaule… La comédie jouée, l'on remettait l'idole dans sa boîte jusqu'à l'an suivant. Or, à quoi bon ces momeries ? le vrai roi, le seul roi est celui qui gouverne et se bat ! aussi, n'aimant point le superflu, j'ai supprimé la royauté…

– De ceci, Karl, je te loue et t'ai loué ; autant qu'à toi, plus qu'à toi, peut-être, tout obscur soldat que je sois, les rois franks, ces descendants de Clovis, m'inspiraient la haine et le mépris…

– Et d'où te venait cette haine ?

Berthoald rougit, fronça ses noirs sourcils, et répondit : – J'ai toujours haï la fainéantise et la cruauté.

– Alors tu as eu de quoi haïr amplement… Revenons à ces rois. Le dernier d'entre eux, Thierry IV, mort il y a dix-huit mois, a laissé un fils, un enfant de neuf ans… je l'ai envoyé ici…

– Ici ? qu'en veux-tu faire ?

– Le garder… voici pourquoi. Nous autres Franks, nous avons l'esprit variable ; nous sommes habitués, depuis un siècle et demi, à mépriser ces rois, que jadis nous glorifiions… Aussi, lors du premier champ de Mai qui s'est passé sans la momerie royale, abolie par moi, les comtes et les évêques n'ont eu souci de l'idole qui manquait à la fête ; mais, cette année, quelques-uns ont demandé où était le roi ; un plus grand nombre, il est vrai, a répondu : À quoi bon le roi ?… Cependant il se peut qu'ils veuillent un an ou l'autre revoir le mannequin royal faire son tour du champ de Mai, selon la vieille coutume… peu m'importe, pourvu que je règne. Aussi je leur tiens en réserve l'enfant qui est ici ; ce marmot, moyennant une fausse barbe au menton et une

couronne sur la tête, figurerait dans le char, ni mieux ni pire que tant d'autres rois de douze ou quinze ans qui ont figuré avant lui ! il serait au besoin, l'an prochain, le roi Chilpérik III.

– Des rois de douze ans !… À quel abaissement arrivent les royautés !…

– Il s'en est fallu de peu que la charge de maire du palais, devenue héréditaire, fût non moins abaissée… N'ai-je pas eu un frère, âgé de onze ans, maire du palais d'un roi de dix ans ?

– Karl, tu plaisantes !

– Non, pardieu ! car ce temps-là ne fut point plaisant pour moi… Ma marâtre *Plectrude* m'avait fait jeter en prison après la mort de mon père, *Pépin d'Héristal*… Oui, selon cette bonne dame, je n'étais qu'un bâtard, bon pour le gibet ou pour le froc, tandis que mon père laissait à mon frère Théobald la charge de maire du palais, héréditaire dans notre famille… De sorte que mon frère, âgé de onze ans, devint maire du palais de ce Dagobert III, roi de dix ans(5), qui fut plus tard l'aïeul de ce petit Chilpérik, prisonnier en ce monastère… Ce roi et ce maire du palais enfantins ne pouvaient guère, tu le vois, usurper l'un sur l'autre que des toupies ou des osselets. Aussi la bonne dame Plectrude comptait régner à la place de ces deux marmots, pendant qu'ils joueraient aux billes… Tant d'audace et de sottise ont soulevé les seigneurs franks. Plectrude, au bout de quelques années, a été chassée, son fils aussi. Tandis que moi, Karl, le maudit, le bâtard, je sortais de prison, et devenais, à mon tour, maire du palais de Dagobert III ; depuis lors j'ai tant fait de bruit dans le monde en martelant de ci, de là, Saxons, Frisons et Sarrasins, que le nom de *Marteau* m'en est resté… Dagobert III laissa un fils, Thierry IV, mort il y a dix huit mois, lequel Thierry était père de ce petit Chilpérik, prisonnier ici. J'ai voulu, en passant dans cette contrée, visiter ce marmot afin de savoir comment il supportait sa captivité. Maintenant, écoute… Je t'ai parlé d'une marque de confiance que je voulais te donner, la voici : Je te confie la garde de cet enfant, le dernier rejeton de Clovis…

– À ma garde ! à moi ! ce dernier rejeton de Clovis ! – s'écria Berthoald, d'abord avec stupeur ; puis, tressaillant d'une joie farouche : – À ma garde ! celui-là qui eut pour ancêtres Clotaire, le tueur d'enfants ! Chilpérik, le Néron des Gaules ! Frédégonde, la Messaline ! Clotaire II, justicier de Brunehaut, et tant d'autres monstres couronnés ! À ma garde, à moi, leur dernier rejeton !

– Que signifient ces mots ?… l'égarement où je te vois ?… Es-tu fou ?…

– La destinée des hommes est parfois étrange… Moi, gardien du dernier descendant de ce conquérant des Gaules, si abhorré par mes pères !… Oh ! les dieux sont justes !…

– Berthoald, encore une fois es-tu fou ? Qu'il y a-t-il de si étonnant à ce que tu sois gardien de cet enfant ?

– Excuse-moi, Karl, – reprit Berthoald en revenant à lui, craignant de s'être trahi. – J'étais profondément frappé de cette pensée : moi, obscur soldat, avoir pour prisonnier le dernier rejeton de tant de rois !…

– Oui, elle finit misérablement cette race de Clovis, si vaillante autrefois, si abâtardie depuis… Que veux-tu ? ces roitelets, pères avant quinze ans, caduques à trente, hébétés par le vin, abrutis par l'oisiveté, énervés par une débauche précoce, étiolés, rabougris, stupides, devaient finir comme tu vois… Tandis que nous autres, maires du palais, rudes hommes, toujours allant, venant, du nord au midi, de l'est à l'ouest, toujours chevauchant, toujours bataillant, gouvernant, nous aboutissons au bonhomme Karl, et il n'est point frêle ou rabougri, celui-là ! sa barbe n'est point postiche, et, quelque beau jour, il pourra faire à son tour souche de vrais rois… car, foi de Marteau, ces rois-là ne se laisseront pas mettre sous le hangar ni avant ni après les assemblées du moi de mai… vu qu'ils auront de vrai poil au menton…

– Qui sait, Karl ? peut-être si tu fais souche de rois, leur race s'abâtardira-t-elle comme cette race de Clovis, dont tu veux confier à ma garde le dernier rejeton…

– Par le diable ! est-ce que nous nous sommes abâtardis, nous autres fils de Pépin l'Ancien, maires du palais, héréditaires dès avant le règne de Brunehaut !

– Vous n'étiez pas rois, Karl, et la royauté porte en soi un poison qui à la longue énerve et tue les races les plus viriles…

Berthoald achevait à peine ces paroles, dont le chef des Franks parut fort surpris, lorsque le père Clément, abbé du monastère, entra précipitamment dans la salle, et s'adressant à Karl : – Seigneur, je viens de découvrir un terrible complot ! mais le jeune prince s'est obstinément refusé à m'accompagner ici…

– Un complot ? ah ! ah ! l'on complote donc dans ton abbaye ?

– Grâce au ciel, seigneur, moi et mes frères nous sommes étrangers à cette indigne trahison ; les coupables sont de misérables esclaves qui seront châtiés selon leurs mérites.

– Explique-toi, dépêchons !

– D'abord, seigneur, je dois vous apprendre qu'à l'arrivée du jeune prince en ce couvent, le comte Hugh, qui l'avait amené, me recommanda de mettre auprès de l'enfant une jeune esclave, jolie s'il était possible, et surtout provocante… à cette fin que…

– Oui, oui, une éducation à la façon de celle que la vieille Brunehaut donnait à ses petits-fils… Le comte Hugh a dépassé mes ordres, et toi, saint homme, tu n'as pas rougi de te faire l'entremetteur de cette infamie ?…

– Ah ! seigneur ! quelle abomination ! les deux enfants sont restés purs comme des anges…

– Et cela malgré toi… mais ce complot ?

– L'on avait donc placé, seigneur, une jeune esclave auprès du petit prince ; cette fille, innocente créature jusqu'à son crime d'aujourd'hui, je dois l'avouer, s'est, ainsi que son père et sa mère, apitoyée sur le sort de Chilpérik ; ils ont ouvert l'oreille à des propositions détestables, et cette nuit même, au moyen de cette corde (le moine la tira de dessous son froc), l'enfant devait s'évader de sa chambre, grâce à la complicité de l'esclave-portier, puis rejoindre des fidèles du feu roi Thierry, cachés dans les environs du couvent.

– Ah ! ah !… le vieux parti royal se remue ? On me croyait pour longtemps occupé à la guerre contre les Arabes ! l'on voulait rétablir la royauté en mon absence ? Mais Karl va vite, fait vite et revient vite… Continue.

– Tout à l'heure, en entrant chez le jeune prince, mes soupçons ont été éveillés ; son trouble, sa rougeur, m'ont frappé ; il ne quittait pas son lit du regard ; une idée subite me vient, je cours au lit, je soulève le matelas, je trouve cette corde, puis je presse l'enfant de questions, et il m'avoue tout…

Le chef des Franks s'écria en affectant plus de courroux qu'il n'en ressentait : – Trahison ! voilà ce que c'est que d'avoir confié cet enfant à la garde de ces moines, traîtres ou incapables de défendre leurs prisonniers.

– Ah ! seigneur !… nous des traîtres !…

– Ces paroles t'offensent ? Or donc, réponds… Combien cette abbaye a-t-elle envoyé d'hommes à l'armée ?

– Seigneur… nos colons et nos esclaves suffisent à peine à cultiver nos terres, nous n'avons pu envoyer personne à l'armée.

– Combien avez-vous payé au fisc pour les frais de la guerre ?…

– Seigneur… nous avons employé tous nos revenus en bonnes œuvres…

– Oui, vous vous faisiez de grasses charités à vous-mêmes. Les voilà bien ces gens d'église ! toujours recevoir ou prendre, jamais donner ou rendre.

– Seigneur…

– De qui cette abbaye tient-elle ses terres ?

– Des libéralités du pieux roi Dagobert ; notre charte de donation est de l'an 640 de notre Seigneur Jésus-Christ.

– Et crois-tu, moine, que les rois franks vous aient fait ces donations, à vous autres tonsurés, à cette seule fin de vous voir engraisser dans la fainéantise et l'abondance, sans jamais concourir aux frais de guerre en hommes et en argent ?…

– Seigneur…

– Quoi ! je vous confie un prisonnier important, et vous ne pouvez le garder sûrement…

– Seigneur, nous sommes innocents et incapables de…

– Oui, incapables… tu as dit le mot ; aussi je veux établir ici des hommes de guerre… *capables* de garder le prisonnier, et, au besoin, de défendre cette abbaye, si les gens du parti royal tentaient d'enlever le petit prince ; – Karl ajouta, s'adressant au jeune chef : – Toi et tes hommes, vous prendrez possession de cette abbaye, je te la donne !

L'abbé leva les mains au ciel, en signe de muette désolation, tandis que Berthoald, jusqu'alors pensif, dit au chef des Franks :

– Karl… après mûre réflexion, cet emploi de geôlier me répugne, et, quoiqu'il puisse y avoir pour moi une sorte de plaisir vengeur à être le gardien du dernier rejeton de Clovis… je refuse.

– Ton refus m'afflige. N'as-tu pas entendu ce moine ? ne vois-tu pas qu'il faut ici un gardien vigilant ? ne t'ai-je pas dit que cette abbaye devait devenir, par sa position, un poste militaire important ?

– Karl, d'autres guerriers de ton armée mieux que moi garderont cet enfant, et aussi bien que moi défendront ce poste. Je te le répète, le métier de geôlier me répugne.

Le chef des Franks resta quelques moments muet, soucieux, puis il reprit : – Moine, combien as-tu de terres, de colons et d'esclaves ici ?

– Seigneur, nous possédons cinq mille huit cents arpents de terre, sept cents colons et dix-neuf cents esclaves…

– Berthoald… tu entends, voilà ce que tu refuses pour toi et pour tes hommes, et, en outre, je t'aurais fait comte en ce pays ?

– Je ne saurais être geôlier. Réserve pour d'autres que pour moi la faveur que tu voulais m'accorder ; je t'en saurai autant de gré.

– Seigneur, – reprit le père Clément avec une sainte résignation qui cachait mal son courroux contre Karl, – vous êtes chef des Franks et tout-puissant. Si vous établissez vos hommes de guerre en ce lieu et leur donnez nos terres, il nous faudra obéir, mais que deviendrons-nous ?

– Et que deviendront mes compagnons d'armes, qui m'ont si vaillamment servi durant tant de guerres, pendant que vous disiez ici vos patenôtres ? Dis, qui les nourrira mes hommes ? qui les logera ? qui les vêtira ? qui les servira ? Ne veux-tu pas, moine, qu'ils aillent, ces vaillants, voler ou mendier sur les routes ?

– Seigneur… il y aurait moyen de satisfaire vos compagnons d'armes et nous-mêmes.

– Comment cela ?

– Vous voulez changer cette abbaye en un poste militaire ; je l'avoue, vos hommes de guerre seront meilleurs gardiens du jeune prince que nous autres, pauvres moines. Mais puisque vous disposez de cette abbaye, daignez, illustre seigneur, vous qui pouvez tout, nous en donner une autre.

– Laquelle ?

– Il existe près de Nantes l'abbaye de Meriadek ; un de nos frères, mort depuis peu, y était resté plusieurs années comme intendant ; il nous a même laissé ici un Polyptique renfermant la désignation exacte des biens et des personnes de l'abbaye. Elle était alors sous la règle de saint Benoît. L'on nous a dit que plus tard elle avait été changée en une communauté de femmes ; mais nous n'avons, à ce sujet, aucune certitude…

– Et cette abbaye, – reprit Karl en se frottant la barbe d'un air sournois et narquois, – tu me la demandes charitablement pour toi et pour tes moines ?

– Oui, seigneur, puisque vous nous dépossédez de celle-ci.

– Et les possesseurs actuels de l'abbaye que tu sollicites… que deviendront-ils ?

– Hélas ! ce que nous serions devenus nous mêmes. La volonté de Dieu soit faite en toute chose !

– Oui, pourvu que cette volonté soit faite en ta faveur. Et cette abbaye est-elle riche ?

– Seigneur, avec l'aide de Dieu, nous y pourrons vivre humblement dans la retraite et la prière.

– Moine, pas de mensonge ! Cette abbaye vaut-elle plus ou moins que celle-ci ?… ne me trompe pas ; je veux savoir si je donne un bœuf ou un chevreau. Or, si tu me trompes, je pourrai revenir un jour sur cette donation ; d'ailleurs tu m'as appris tout à l'heure que tu avais ici une exacte désignation des biens.

– Oui, seigneur, – reprit l'abbé en se mordant les lèvres et allant chercher plusieurs rouleaux de parchemin formant le Polyptique. – Vous verrez par ces pièces que les biens et revenus de l'abbaye de Meriadek valent au moins ceux dont nous jouissons ici… nous pourrions même, en réduisant, hélas ! le nombre de nos bonnes œuvres, payer deux cents sous d'or par année à votre fisc.

– Tu dis cela un peu tard, – reprit Karl en feuilletant les pièces du Polyptique qui désignaient parfaitement l'étendue et les limites de la donation. – As-tu ici des parchemins pour écrire ?…

– Oui, seigneur, – s'écria joyeusement le moine en courant à son coffre, et croyant déjà tenir l'abbaye de Meriadek ; – voici, gracieux seigneur, un parchemin ; veuillez dicter… à moins que vous ne préfériez la formule ordinaire. Je la sais, et vais l'écrire à l'instant.

L'abbé se mettait en devoir de s'asseoir et de prendre la plume, lorsque Karl lui dit, en l'écartant de la table : – Moine, je ne suis point comme les rois fainéants et ignorants, moi, je sais écrire, j'aime fort à faire mes affaires…

Karl, consultant les parchemins que venait de lui remettre l'abbé, se mit à écrire, jetant parfois un regard sur Berthoald, qui demeurait pensif et presque étranger à ce qui se passait autour de

lui ; le moine, à quelques pas de la table, suivant d'un œil avide la main de Karl, se félicitait de s'être souvenu si à propos de l'abbaye de Meriadek, supputant déjà, sans doute, l'avantage qui résulterait pour lui de cet échange ; aussi, s'adressant au chef des Franks, qui, silencieux, écrivait toujours, il lui dit avec une expression de bonheur contenu : – Puissant seigneur, voici mes noms : *Bonaventure Clément,* prêtre indigne et moine selon la règle de saint Benoît.

Karl releva la tête, regarda fixement l'abbé, sourit d'une façon singulière ; puis, s'étant remis à écrire, il dit au bout de quelques instants : – De la cire !… que j'appose mon sceau à cette charte.

L'abbé s'empressa d'apporter ce qu'on lui demandait ; Karl tira de son doigt un large anneau d'or, l'apposa sur la cire brûlante, et dit : – Voici la charte de donation bien en règle.

– Gracieux seigneur, – s'écria l'abbé en tendant les mains, – nous appellerons chaque jour sur vous la protection du ciel.

– Grâces te soient rendues, moine ; les prières désintéressées doivent être particulièrement agréables au Tout-Puissant ; – et se tournant vers le jeune chef, Karl lui dit : – Berthoald, par cette charte, je te fais comte au pays de Nantes, et te fais don à toi, à tes hommes, de l'abbaye de Meriadek…

L'abbé resta pétrifié, Berthoald tressaillit de joie, et s'écria avec l'accent d'une profonde reconnaissance : – Karl, ta générosité ne se lasse donc pas ?

– Non, mon vaillant ! pas plus que ton bras ne se lasse à la bataille… Et maintenant à cheval, à cheval ! mon noble comte. Si l'abbaye de Meriadek est un couvent de tonsurés et qu'il se trouve à sa tête quelque abbé batailleur qui refuse de te faire place, tu as ton épée, tes hommes ont leurs lances ; si c'est un couvent de femmes, et que les nonnaines soient jeunes et jolies, tes braves et toi, vous pourrez, de par le diable… – Karl n'acheva pas, car, à ce moment, des pas précipités se firent entendre derrière la porte ; elle s'ouvrit brusquement, et Septimine, entrant, pâle, épouvantée, le visage baigné de larmes, les cheveux dénoués, se jeta aux pieds de l'abbé en criant : – Grâce ! mon père, grâce !…

Presque aussitôt deux esclaves, armés de fouets et portant à la main des trousseaux de corde, arrivèrent, en courant, sur les pas de la jeune fille ; mais ils s'arrêtèrent respectueusement à la porte. Septimine était si belle, si touchante, ainsi éplorée, suppliante, que Berthoald resta frappé d'admiration, et ressentit soudain pour

cette infortunée un intérêt inexprimable ; Karl lui-même ne put s'empêcher de s'écrier : – Foi de Marteau ! la jolie fille ! moine, tu choisis tes esclaves en connaisseur !

– Que viens-tu faire ici ? – s'écria brutalement le père Clément, furieux d'avoir vu la donation lui échapper ; puis, se retournant vers les deux esclaves, immobiles au seuil de la porte : – Pourquoi ne l'avez-vous pas encore châtiée, cette misérable ?

– Mon père… nous allions la dépouiller de ses vêtements pour l'attacher au chevalet malgré sa résistance, lorsqu'elle nous a échappé.

– Oh ! mon père, – s'écria Septimine d'une voix suffoquée par les sanglots, et tendant vers l'abbé ses mains suppliantes, – faites-moi mourir, mais épargnez-moi tant de honte…

– Seigneur, – s'écria le père Clément, – c'est cette esclave qui voulait faire évader le jeune prince ! Double scélérate !… c'est toi qui es cause de tous nos maux ! c'est nous que l'on punit de ton complot ! tu le payeras cher. Qu'on l'emmène, – ajouta-t-il, de plus en plus courroucé, en se tournant vers les esclaves, – qu'on la châtie sur l'heure !

Les esclaves firent un pas dans la chambre ; mais Berthoald, les arrêtant d'un geste menaçant, s'approcha de Septimine, et, lui tendant la main : – Ne crains rien, pauvre enfant ; Karl, le chef des Franks, ne souffrira pas que tu sois châtiée.

La jeune fille, n'osant encore se relever, tourna son charmant visage vers Berthoald, et resta non moins frappée de la générosité du jeune homme que de sa beauté. En ce moment, leurs regards se rencontrèrent ; Berthoald ressentit une émotion profonde, tandis que Karl disait à la *Coliberte* : – Allons, je te fais grâce… mais pour quoi diable, ma fille, te mêles-tu de faire évader ce royal marmot ?

– Hélas ! seigneur, il est si malheureux ! Mon père et ma mère ont été, comme moi, apitoyés : voilà tout notre crime… Seigneur, je vous le jure sur le salut de mon âme… – Et les sanglots étouffèrent la voix de la jeune fille ; elle ne put qu'ajouter en joignant les mains : – Grâce ! grâce ! pour mon père, pour ma mère !

– Voilà que tu pleures encore à suffoquer, – dit Karl, touché, malgré sa rudesse, de tant de jeunesse, de douleur et de beauté. – Si l'on veut aussi châtier ton père et ta mère, je le défends.

– Seigneur… on veut me vendre et me séparer d'eux…

– Qu'est-ce à dire, moine ? – demanda Karl à l'abbé, tandis que Berthoald, sentant à chaque instant s'augmenter son trouble, son admiration et sa pitié, ne pouvait détacher ses regards de Septimine.

– Seigneur, voici le fait, – reprit le père Clément : – j'ai ordonné qu'après avoir été châtiés, ces trois esclaves, le père, la mère et la fille, seraient vendus et emmenés hors de ce couvent ; un de ces marchands d'esclaves qui courent le pays est venu justement ce matin me proposer deux charpentiers dont nous avons besoin ; je lui ai offert en troc cette jeune fille, ainsi que son père et sa mère ; mais Mardochée a refusé l'échange.

– Mardochée ! – s'écria involontairement Berthoald, dont les traits, soudain pâlissants, exprimèrent autant de crainte que d'anxiété, – ce juif ici !…

– Que diable as-tu ? – dit Karl au jeune homme, – te voilà blanc comme ton manteau.

Berthoald tâcha de vaincre l'émotion qui le trahissait, baissa les yeux, et répondit d'une voix altérée : – L'horreur que m'inspirent ces juifs maudits est si grande… que je ne peux les voir, ou seulement entendre prononcer leur nom sans frissonner malgré moi. – En disant ces mots, Berthoald prit vivement son casque, qu'il avait déposé sur la table, et le remit sur sa tête, l'enfonçant le plus possible, afin que la visière cachât, du moins, le haut de son visage.

– Je comprends ton horreur des juifs, – reprit Karl ; – les araignées me causent le même dégoût ; pourtant je ne suis point une femmelette… Mais continue, moine !

– Mardochée consent à s'accommoder de la Coliberte, dont il a le placement ; mais il ne veut ni du père ni de la mère : je lui ai donc vendu cette fille, me réservant le droit de la faire châtier avant de la livrer ; je vendrai ses parents à un autre marchand.

– Seigneur ! – s'écria Septimine en fondant de nouveau en larmes, – c'est une cruelle condition que l'esclavage ; mais il semble moins dur lorsqu'on le subit avec ceux qu'on aime…

– Le marché est conclu, – dit l'abbé ; – Mardochée m'a donné des arrhes, il a ma parole, il attend ici la Coliberte.

En entendant dire que le juif se trouvait près de là, Berthoald tressaillit de nouveau, et ramena le capuchon de son long manteau blanc arabe par-dessus son casque, de sorte que ses traits

étaient entièrement cachés; puis, s'adressant au chef des Franks d'une voix précipitée, comme s'il avait hâte de sortir de l'abbaye: – Karl, avant que je te quitte, pour longtemps peut-être, mets le comble à ta générosité envers moi; rends la liberté au père et à la mère de cette pauvre enfant, rachète-la au juif, qu'elle ne soit plus séparée de sa famille. Si elle a été coupable, la pitié seule l'a égarée. Tu vas placer ici des guerriers vigilants; l'évasion du petit prince ne sera plus à craindre. Pardonne à ces pauvres gens et rends-les libres…

Septimine, entendant les paroles compatissantes et émues de Berthoald, leva vers lui son visage, empreint d'une reconnaissance ineffable.

– Sois satisfait, Berthoald, – dit Karl, – relève-toi, ma fille; cette abbaye, où je veux établir mes guerriers, comptera trois esclaves de moins; mais je n'aurai rien refusé à l'un de mes plus vaillants chefs.

– Tiens, mon enfant, – dit le jeune homme en mettant plusieurs pièces d'or arabes dans la main de la Coliberte: – Voilà pour vous aider à vivre, toi, ton père et ta mère. Sois heureuse! bénis la générosité de Karl, et souviens-toi quelquefois de moi.

Septimine, par un mouvement supérieur à sa volonté, saisit la main que lui tendait Berthoald, et, sans prendre les pièces d'or qu'il lui offrait et qui roulèrent sur le plancher, elle baisa la main du jeune homme avec une reconnaissance si passionnée, qu'il sentit ses yeux, malgré lui, mouillés de larmes. Karl s'en aperçut, et cria en riant de son gros rire germanique: – Foi de Marteau! je crois qu'il pleure!… quelle femmelette!

Berthoald profita de ces paroles de Karl pour rabaisser davantage encore le capuchon de son manteau, et cacher ainsi presque entièrement ses traits. Aussi Karl lui dit: – Tu as raison de rabattre ton capuchon sur ton nez: c'est sans doute pour cacher tes larmes?

– Je ne te donnerai pas longtemps le spectacle de ma faiblesse, Karl… Tu m'as dit tout à l'heure: à cheval! Permets-moi de me mettre en route à l'instant avec mes hommes pour l'abbaye de Meriadek.

– Va… mon bon compagnon de guerre, j'excuse ton impatience. Sois vigilant! exerce journellement tes hommes; qu'ils soient prêts, ainsi que toi, à se rendre à mon premier appel, ou peut-être à aller, sous tes ordres, attaquer et dompter enfin ces damnés

Bretons, qui, depuis Clovis, résistent à nos armes… Te voilà comte au pays de Nantes, près des frontières de cette Armorique endiablée. Là, ta loyale et brave épée pourra me rendre de tels services, que ce soit moi, Karl, qui devienne ton obligé… Au revoir ! Heureux voyage et grasse abbaye je te souhaite, mon vaillant !

Berthoald, grâce au capuchon qui voilait presque entièrement ses traits, put cacher sa cruelle angoisse lorsqu'il entendit Karl lui dire qu'un jour peut-être il lui donnerait l'ordre d'aller combattre les Bretons, toujours indomptés ; il fléchit le genou devant le chef des Franks, et sortit en proie à une telle anxiété, qu'il n'eut pas un dernier regard pour Septimine la Coliberte, qui, toujours agenouillée au milieu des pièces d'or sarrasines éparses autour d'elle, ne quittait pas des yeux son libérateur, qui sortit précipitamment.

Le jeune chef traversait la cour de l'abbaye pour aller reprendre son cheval, lorsqu'à l'angle d'un mur il se trouva face à face avec un petit homme à barbe grise et pointue. C'était le juif Mardochée. Berthoald tressaillit, passa rapidement ; mais, quoiqu'il eût autant que possible caché ses traits sous le capuchon de son manteau, ses yeux rencontrèrent le regard perçant du juif qui, ne semblant nullement surpris, sourit d'un air sardonique, tandis que le jeune chef s'éloigna rapidement, de plus en plus désireux de quitter l'abbaye de Saint-Saturnin.

CHAPITRE II.

L'abbaye de Meriadek. – Les esclaves orfèvres. – Vie d'une abbesse au huitième siècle. – État et redevance des colons et des esclaves. – Punitions. – La chair vive et l'épervier. – Broute-Saule. – L'atelier. – Le meurtre et le souper. – L'inondation. – Les fugitifs. – Les frontières de l'Armorique.

Un atelier d'orfèvrerie est agréable à voir pour l'artisan, libre ou esclave, qui a vieilli dans la pratique de ce bel art, illustré par ÉLOI, le plus célèbre des orfèvres gaulois. L'œil se repose avec plaisir sur le fourneau incandescent, sur le creuset où bouillonne le métal en fusion, sur l'enclume qui semble être d'argent veinée d'or, tant on a battu sur elle de l'argent et de l'or ; l'établi, garni de ses limes, de ses marteaux, de ses doloires, de ses burins, de ses polissoirs de sanguine et d'agate, n'est pas moins agréable à l'œil ; ce sont encore les moules d'argile où se verse le métal fondu, et çà et là, sur des tablettes, quelques modèles en cire, empruntés aux débris de l'art antique, retrouvés parmi les ruines de la Gaule romaine ; il n'est pas jusqu'au choc des marteaux, jusqu'au grincement des limes, jusqu'au bruit haletant du soufflet de la forge, qui ne soit une musique douce à l'oreille de l'artisan qui a vieilli dans le métier. Telle est la passion de l'art, que parfois l'esclave oublie sa servitude pour ne songer qu'aux merveilles qu'il fabrique pour ses maîtres.

L'abbaye de Meriadek avait, ainsi que les riches couvents de la Gaule, son petit atelier d'orfèvrerie ; un vieillard de quatre-vingts ans et plus surveillait les travaux de quatre jeunes apprentis, esclaves comme lui, et réunis dans une salle basse voûtée, éclairée par une fenêtre cintrée, garnie de barreaux de fer, qui s'ouvrait sur un fossé rempli d'eau, le couvent ayant été bâti au milieu d'une espèce de presqu'île, entourée d'étangs immenses. La forge s'adossait à l'un des murs dans l'épaisseur duquel était creusé une sorte de petit caveau ; l'on y descendait par plusieurs marches, il contenait la provision de charbon nécessaire aux travaux. Le vieil orfèvre, à la figure et aux mains noircies par la fumée de la forge, portait une souquenille à demi cachée par un large tablier de cuir, et ciselait avec amour une crosse abbatiale en argent :

– Père Bonaïk, – dit un des jeunes esclaves au vieillard, – voici le huitième jour que notre camarade Éleuthère ne vient pas à l'atelier… où peut-il être ?

– Dieu le sait, mes enfants… mais, croyez-moi, parlons d'autre chose.

– Je suis à moitié de votre avis, vieux père, car, à propos d'Éleuthère, j'ai autant envie de parler que de me taire. Je sais un secret ; il me brûle la langue, et je crains qu'on me la coupe, si je bavarde.

– Alors, mon garçon, – reprit le vieillard en ciselant toujours son orfèvrerie, – garde ton secret, c'est prudent.

Mais les jeunes gens, plus curieux que le vieillard, firent tant d'instances auprès de leur compagnon que, vaincu par leurs prières, il leur dit : – Avant-hier… c'était le septième jour de la disparition d'Éleuthère, j'étais allé reporter, par ordre du père Bonaïk, un bassin d'argent dans l'intérieur de l'abbaye. La tourière me dit d'attendre pendant qu'elle va s'enquérir s'il n'y a pas de pièces d'argent à nettoyer. Resté seul, pendant l'absence de la tourière, j'ai la curiosité de monter sur un escabeau afin de regarder par une petite fenêtre très-élevée donnant sur le jardin du monastère. Là, qu'est-ce que je vois ? ou plutôt qu'est-ce que je crois voir ! car il y a de ces ressemblances si frappantes…

– Eh bien ! – dirent les jeunes gens, – qu'as-tu vu dans ce jardin ?

– J'ai vu l'abbesse, reconnaissable à sa taille élevée, marchant entre deux nonnes, l'un de ses bras appuyé sur l'épaule de chacune d'elles.

– Ne dirait-on pas qu'elle a près de cent ans, comme le père Bonaïk, notre abbesse ? elle qui monte à cheval comme un guerrier ! elle qui chasse au faucon, elle dont la lèvre est ombragée d'une petite moustache rousse, ni plus ni moins que celle d'un jouvenceau de dix-huit ans.

– Ce n'était point par faiblesse, mais sans doute par tendresse que l'abbesse s'appuyait ainsi sur ses deux nonnes : l'une d'elles ayant marché sur sa robe, au moment où je traversais la cour, fait un faux pas, trébuche, se retourne, et je reconnais, ou je crois reconnaître, devinez qui… Éleuthère…

– Habillé en nonne ?

– Habillé en nonne…

– Allons donc… tu rêvais.

– Pourtant, – reprit un autre esclave moins incrédule, – il faut dire que notre camarade n'a pas encore dix-huit ans, et que son menton est aussi imberbe que celui d'une jeune fille.

– Et je soutiens, moi, que si cette nonne n'est pas Éleuthère, c'est sa sœur… s'il a une sœur.

– Et je vous dis, moi, – ajouta le vieil orfèvre avec une impatiente anxiété, – je vous dis, moi, que vous êtes des oisons, et que si vous voulez aller au chevalet faire de nouveau connaissance avec les lanières du fouet, vous n'avez qu'à tenir des propos pareils.

– Mais, père Bonaïk…

– Je comprends qu'en travaillant l'on jase ; mais quand les paroles se peuvent traduire en coups de fouet sur l'échine, l'entretien me semble mal choisi. Ne savez-vous pas, comme moi, que l'abbesse…

– Est endiablée, père Bonaïk.

– Encore ! Mais vous voulez donc qu'il ne vous reste pas un morceau de peau sur le dos !

– Et de quoi jaser, père Bonaïk, sinon de ses maîtres ?

– Tenez, – dit le vieillard, voulant détourner l'entretien qu'il trouvait, avec raison, dangereux pour ces jeunes gens, – je vous ai souvent promis de vous parler de mon illustre maître en orfèvrerie, la gloire des artisans de la Gaule, une bonne gloire, celle-là… car elle n'a coûté de sang ni de larmes à personne…

– Il s'agit du bon *Éloi*, père Bonaïk, l'ami du *bon* roi Dagobert ?

– Dites le *bon Éloi*, mes enfants, car jamais homme n'a été meilleur ; mais ne dites pas le *bon* roi Dagobert, car ce roi faisait égorger ceux qui lui déplaisaient, et avait un sérail comme en ont maintenant les kalifes des Arabes. Donc, mes enfants, le bon Éloi était né, vers 588, à Catalacte, petite ville des environs de Limoges. Ses parents étaient libres, mais d'une condition obscure et pauvre.

– Père Bonaïk, si Éloi est né en 588, sa naissance date donc d'environ cent cinquante ans ?

– Oui, mes enfants, puisque nous sommes bientôt en 738.

– Et vous l'avez connu ? – dit un des jeunes gens avec un

sourire d'incrédulité, – vous l'avez connu, le bon Éloi ?

– Certes, je l'ai connu, puisque j'ai bientôt quatre-vingt-seize ans et qu'il est mort le siècle dernier, en 659, il y a près de quatre-vingts ans de cela.

– Vous étiez tout jeune alors ?

– J'avais seize ans et demi la dernière fois que je l'ai vu, et mes souvenirs me sont encore présents… Mais, pour revenir au bon Éloi, son père s'appelait *Eucher* et sa mère *Terragie*. Eucher, remarquant que son fils, tout enfant, machinait toujours de petites figures ou de petits ustensiles en bois d'un joli dessin, l'envoya comme apprenti chez un habile orfèvre de Limoges, nommé maître *Abbon*, qui, à cette époque, dirigeait aussi pour le fisc l'atelier des monnaies dans la ville de Limoges. Après s'être tellement perfectionné dans son art, qu'il dépassa son maître en quelques années, Éloi quitta son pays et sa famille, laissant après lui de grands regrets, car tout le monde l'aimait pour sa gaieté, sa douceur, et son excellent cœur, il alla chercher fortune à Paris, l'un des séjours des rois franks. Éloi était recommandé par son ancien maître à un certain *Bobbon*, orfèvre et trésorier de Clotaire II. Ce Bobbon ayant pris notre Éloi comme ouvrier, remarqua bientôt son talent. Un jour, le roi Clotaire II voulut avoir un siège d'or massif, travaillé avec art, et enrichi de pierres précieuses.

– Un siège d'or massif, père Bonaïk ! quelle magnificence !

– Hélas ! mes enfants, l'or ne coûtait aux rois franks que la peine de le prendre en Gaule, et ils ne s'en faisaient point faute. Clotaire II eut donc la fantaisie de posséder un siège d'or ; mais personne, dans les ateliers du palais, n'était capable d'accomplir une pareille œuvre. Le trésorier Bobbon, connaissant l'habileté d'Éloi, lui proposa de se charger de ce travail. Éloi accepta, se mit à la forge, au creuset, et avec la grande quantité d'or qu'on lui avait donnée pour orner un seul siège, il en fit deux. Portant alors au palais le siège qu'il a achevé, il cache l'autre…

– Ah ! ah ! – dit en riant l'un des jeunes esclaves, – le bon Éloi faisait comme les meuniers, il tirait de son sac deux moutures…

– Attendez, mes enfants, attendez, avant de porter votre jugement. Clotaire II, émerveillé de l'élégance et de la délicatesse du travail de l'artisan, ordonne aussitôt de le récompenser largement… Alors Éloi montre à Bobbon le second siège qu'il avait ouvragé, en disant : « Voici à quoi, afin de ne rien perdre, j'ai

employé le restant de ton or. »

– Vous aviez raison, père Bonaïk, nous nous étions trop hâtés de juger le bon Éloi.

– Ce trait de probité, si honorable pour le pauvre artisan, mes enfants, fut l'origine de sa fortune. Clotaire II voulut se l'attacher comme orfèvre. Alors Éloi fit ses plus beaux ouvrages : c'étaient des vases d'or ciselés, enrichis de rubis, de perles et de diamants ; des meubles d'argent massif d'un dessin admirable, rehaussés de pierres dures ; c'étaient encore des reliquaires, des patères, des boîtes à Évangile, travaillées à jour et incrustées d'escarboucles… J'ai vu le calice d'or émaillé, de plus d'un pied de haut, qu'il fit pour l'abbaye de Chelles : c'était un miracle d'émail et d'or.

– Cela éblouit, rien que de vous entendre parler de ces beaux ouvrages, père Bonaïk.

– Ah ! mes enfants ! cette salle ne contiendrait pas les chefs-d'œuvre de cet artisan, la gloire de l'orfèvrerie gauloise ; les monnaies qu'il a frappées comme monétaire de Clotaire II, de Dagobert et de Clovis II, sont admirables de relief : ce sont des *tiers de sou d'or* d'une superbe empreinte… Enfin, que vous dirai-je, mes enfants ? Éloi réussissait dans tous les genres d'orfèvrerie ; il excellait, comme les orfèvres de Limoges, dans l'incrustation des émaux et l'enchâssement des pierres fines ; il excellait encore, comme les orfèvres de Paris, dans la statuaire d'or et d'argent au marteau ; il ciselait les bijoux aussi délicatement que les orfèvres de Metz, et les étoffes tissées de fils d'or, que l'on fabriquait sous ses yeux, d'après ses dessins, étaient non moins magnifiques que celles de Lyon. Mais aussi, mes enfants, quel rude travailleur que le bon Éloi ! toujours à sa forge au point du jour, toujours le tablier de cuir aux reins, la lime, le marteau ou le burin à la main, souvent il ne quittait son atelier qu'à une heure avancée de la nuit, aidé surtout par l'un de ses apprentis de prédilection, Saxon d'origine, et nommé *Thil*. Je l'ai connu ce Thil, il était bien vieux alors.

– Éloi n'étant pas esclave, et jouissant des fruits de son travail, a dû devenir très-riche, père Bonaïk !

– Oui, mes enfants, très-riche ; car Dagobert, succédant à Clotaire II, son père, garda Éloi pour orfèvre ; mais le bon Éloi, se souvenant de sa dure condition d'artisan, et du sort cruel des esclaves qui avaient souvent été ses compagnons de travail, dépensait, lorsqu'il fut riche, tout son gain au rachat des esclaves ;

il en délivrait quelquefois vingt, trente, cinquante en un jour ; souvent même il allait à Rouen acheter des cargaisons entières de captifs des deux sexes, qu'on amenait de tous pays en cette cité fameuse par son marché de chair humaine. On voyait parmi ces malheureux des Romains, des Gaulois, des Anglais, même des Maures ; mais surtout des Saxons. S'il arrivait que le bon Éloi n'eût pas assez d'agent pour acheter les esclaves, il leur donnait, pour soulager leur misère, tout ce qu'il possédait. « – Que de fois, sa bourse épuisée, – me disait Thil, son apprenti favori, – j'ai vu mon maître vendre son manteau, sa ceinture, et jusqu'à sa chaussure. » – Mais il faut vous dire, mes enfants, que ce manteau, cette ceinture, cette chaussure, étaient brodés d'or, souvent enrichis de perles ; car le bon Éloi, qui ornait les vêtements des autres, se plaisait aussi à orner ses habits, et, dans sa jeunesse, il allait toujours magnifiquement vêtu.

– C'était bien le moins qu'il se parât, lui qui parait autrui. Ce n'est pas comme nous, qui travaillons l'or et l'argent et ne quittons jamais nos haillons.

– Mes pauvres enfants, nous sommes esclaves, tandis qu'Éloi avait le bonheur d'être libre ; mais de cette liberté il usait pour le bonheur de son prochain. Il avait autour de lui plusieurs serviteurs qui l'adoraient ; j'en ai connu quelques-uns qui se nommaient *Bauderic, Tituen, Buchin, André, Martin* et *Jean*. Vous voyez que le vieux Bonaïk ne manque pas de mémoire ; mais comment ne pas se rappeler tout ce qui touche le bon Éloi ?

– Savez-vous, maître, que c'est un honneur pour nous, pauvres esclaves-orfèvres, d'avoir eu un tel homme dans notre état ?

– Si c'est un honneur, mes enfants ! certes, il faut nous en enorgueillir. Imaginez-vous donc que la réputation de charité du bon Éloi était si grande, si grande ! que l'on connaissait son nom dans toute la Gaule, et en d'autres pays encore. Les étrangers tenaient à honneur de visiter cet orfèvre, à la fois si grand artiste et si grand homme de bien. Aussi, lorsqu'à Paris l'on demandait sa demeure, le premier passant répondait : « Tu veux savoir où loge le bon Éloi ? » va à l'endroit où tu trouveras le plus grand nombre de pauvres rassemblés, c'est là qu'il demeure(6). »

– Oh ! le bon Éloi ! – dit l'un des jeunes gens, les yeux humides de larmes. – Oh ! le bon Éloi ! le bien nommé !

– Oui ! mes amis ! car il était aussi actif pour la charité que pour le travail. Le soir, à l'heure du repas, il envoyait ses serviteurs de

différents côtés pour rassembler ceux qui souffraient de la faim et les voyageurs malheureux. On les lui amenait, il leur donnait à manger ; remplissant auprès d'eux l'office d'un serviteur, il débarrassait les uns de leurs fardeaux, répandait de l'eau tiède sur les mains des autres, versait le vin dans les coupes, rompait le pain, tranchait la viande, la distribuait ; puis, après avoir ainsi servi chacun avec une joie douce, il allait s'asseoir sur un siège ; seulement alors il prenait sa part du repas qu'il offrait à ces pauvres gens.

– Et quel visage avait-il, père Bonaïk, ce bon Éloi ? on aime à se figurer un tel homme.

– Il était grand de taille et avait le visage coloré. Dans sa jeunesse, m'a dit Thil, son apprenti, sa chevelure noire bouclait naturellement ; sa main, quoique endurcie par le marteau, était blanche et bien faite ; il y avait quelque chose d'angélique dans son visage : son regard loyal était cependant rempli de finesse.

– C'est ainsi, père Bonaïk, que j'aime à me le représenter, vêtu de ses magnifiques habits, qu'il vendait souvent pour racheter des esclaves.

– Lorsque l'âge vint, le bon Éloi, renonçant à toute magnificence, ne porta plus qu'une robe de laine grossière avec une corde pour ceinture… Vers quarante ans, il fut nommé évêque de Noyon.

– Lui… évêque ?

– Oui, mes enfants… Affligé de voir tant de cupides et méchants prélats dévorer le bien des pauvres qu'il aimait tant, le bon Éloi demanda au roi l'évêché de Noyon, se disant que cet évêché serait au moins gouverné selon la douce morale de Jésus, et il la pratiqua jusqu'à la fin de sa vie, sans renoncer à son art ; il fonda plusieurs monastères où il établit de grands ateliers d'orfèvrerie, sous la direction des apprentis qu'il avait formés dans l'abbaye de Solignac, entre autres, en Limousin. Ce fut là, mes enfants, que je fus conduit esclave à seize ans, après beaucoup de vicissitudes ; car je suis né en Bretagne… dans cette Bretagne encore libre aujourd'hui, et que je ne reverrai plus, quoique cette abbaye ne soit pas très-éloignée du berceau de ma famille. – Et le vieillard, qui n'avait pas jusqu'alors discontinué de travailler à la crosse abbatiale qu'il ciselait, laissa tomber sur ses genoux la main qui tenait son burin. Pendant quelques instants il resta muet et pensif ; puis se réveillant bientôt, comme en sursaut, il reprit,

s'adressant aux jeunes esclaves, étonnés de son silence : – Mes enfants, je me suis laissé entraîner malgré moi à des souvenirs à la fois doux et amers pour mon cœur… Que vous disais-je ?

– Vous nous disiez, père Bonaïk, que vous aviez été conduit esclave à seize ans à l'abbaye de Solignac, en Limousin.

– Oui… et c'est là où, pour la première fois, je vis ce grand artisan. Chaque année, il quittait Noyon pour venir visiter ce monastère. Il y avait établi, comme abbé, Thil le Saxon, son ancien apprenti, qui dirigeait l'atelier d'orfèvrerie. Il était bien vieux alors, le bon Éloi ; mais il aimait à venir à l'atelier surveiller et diriger nos travaux. Souvent il prenait de nos mains la lime et le burin pour nous montrer la manière de nous en servir, et cela si paternellement, que tous les cœurs étaient à lui. Ah ! c'était le bon temps… Les esclaves ne pouvaient quitter les terres du monastère, mais ils étaient aussi heureux qu'on peut l'être en servitude ; car, à chaque visite, Éloi s'enquérait d'eux, pour savoir s'ils étaient doucement traités ; mais après la mort du bon Éloi, le père des pauvres et des esclaves, tout changea.

Le vieil orfèvre en était là de son récit, lorsque la porte de l'atelier s'ouvrit, et deux nouveaux personnages entrèrent : l'un était le seigneur Ricarik, intendant de l'abbaye, Frank à figure basse et dure ; l'autre était *Septimine la Coliberte*, de qui Berthoald, plusieurs jours auparavant, avait demandé et obtenu la liberté, ainsi que celle de sa famille. Depuis son départ de l'abbaye de Saint-Saturnin, la pauvre enfant était presque méconnaissable, tant elle avait souffert et pleuré ; elle suivait l'intendant silencieuse et confuse.

– Notre sainte dame l'abbesse Méroflède t'envoie cette esclave, – dit Ricarik au vieil orfèvre en lui désignant du geste Septimine, qui, honteuse de se trouver parmi ces jeunes gens, n'osait lever les yeux. – Méroflède l'a achetée hier au juif Mardochée… Il faut que tu apprennes à cette fille à nettoyer les bijoux ; notre sainte abbesse la conservera près d'elle pour cet emploi. Il faut que dans un mois, au plus tard, cette esclave soit dressée à ce service, sinon elle sera châtiée et toi aussi.

À ces mots, la Coliberte tressaillit, et pour la première fois elle osa lever les yeux sur le vieillard, qui, s'approchant d'elle, lui dit avec bonté : – Ne craignez rien, mon enfant ; avec un peu de bon vouloir de votre part nous pourrons satisfaire aux désirs de notre sainte abbesse. Vous travaillerez là, près de moi, et je vous donnerai tous mes soins…

Pour la première fois, depuis longtemps, les traits de la jeune fille exprimèrent d'autres sentiments que ceux de la crainte et du chagrin. Elle leva timidement les yeux sur Bonaïk, et, frappée de la douceur de ses traits vénérables, elle lui dit avec l'accent d'une profonde reconnaissance : – Oh ! merci, bon père ! merci ! d'avoir ainsi pitié de moi.

Tandis que les apprentis échangeaient à voix basse quelques remarques sur la beauté de leur nouvelle compagne de travail, Ricarik, qui portait sous son bras un coffret, dit au vieillard : – Je t'apporte de l'or et de l'argent pour fabriquer la ceinture que tu sais, ainsi que le vase de forme grecque ; notre dame Méroflède est impatiente de posséder ces deux objets.

– Ricarik, je vous l'ai dit, ce que vous m'avez déjà apporté, soit en morceaux, soit en sous d'or et d'argent, ne suffit point ; tout est là dans le coffre de fer, dont, ainsi que moi, vous avez la clef. Il faudrait de plus, pour parfaire une de ces belles ceintures d'or, pareille à celles que j'ai vu fabriquer dans les ateliers fondés par l'illustre Éloi, il faudrait une vingtaine de perles et pierreries.

– J'ai ici dans ce sac et cette cassette autant d'or, d'argent et de pierreries qu'il t'en faudra... tiens... – Et Ricardik versa d'abord sur l'établi du vieil orfèvre le contenu d'un sac de sous d'argent, puis il tira de la cassette un assez grand nombre de sous d'or, plusieurs lames, aussi d'or, bossuées, comme si elles eussent été arrachées de l'endroit qu'elles ornaient, et enfin, un reliquaire d'or enrichi de pierreries. – Auras-tu ainsi suffisamment d'or et de pierreries ?

– Je le crois ; ces pierreries sont superbes... ce reliquaire est orné de rubis sans pareils.

– Ce reliquaire, donné à notre sainte abbesse, contient un pouce de *Saint-Loup*.

– Ricarik, lorsque j'aurai déchâssé les rubis et fondu l'or du reliquaire, que ferai-je du pouce ?

– Quel pouce ?

– Le bienheureux pouce du bienheureux Saint-Loup, qui est là-dedans ?

– Eh ! fais-en ce que tu voudras... porte-le en relique !

– Alors, je vivrai deux cents ans au moins.

– Qu'examines-tu là ?

– Ces sous d'argent : quelques-uns ne me semblent pas de bon aloi.

– Quelque colon m'aura friponné… C'est aujourd'hui le jour où ils payent leur redevance ; l'on dirait, quand ils donnent leur argent, qu'ils s'arrachent la peau. Malheureusement il est trop tard pour découvrir les fripons qui auront donné ces mauvais sous d'argent ; mais, j'y songe, quelques colons sont en retard, ils viendront sans doute payer à l'heure où les esclaves de l'abbaye apportent leur redevance en nature, tu seras là, tu examineras les pièces d'argent, et malheur au larron qui donnerait une pièce de mauvais aloi !

– Je ferai selon votre volonté… Nous allons serrer ces métaux précieux et les pierreries dans le coffre de fer, en attendant que je les mette en œuvre.

– Cela me fait songer qu'hier je n'ai point visité le coffre.

Pendant que le Frank, ayant ouvert le coffre, examinait son contenu, le vieil orfèvre se rapprocha des jeunes apprentis et leur dit à voix basse : – Mes enfants, jusqu'ici j'ai toujours pris votre défense contre nos maîtres, palliant ou cachant vos fautes, afin de vous épargner des châtiments quelquefois mérités…

– C'est vrai, père Bonaïk.

– En retour, je vous demande de traiter comme une sœur cette pauvre enfant qui est là toute tremblante. Je vais sortir avec l'intendant durant une heure peut-être, promettez-moi d'être réservés en vos propos pendant mon absence : ne confusionnez pas cette jeune fille. Que le chagrin qu'elle semble éprouver vous la rende respectable…

– Ne craignez rien, père Bonaïk, nous ne dirons rien qu'une nonne ne puisse entendre.

– Cela ne me suffit point du tout ; promettez-moi de ne dire que ce que vous diriez devant votre mère.

– Nous vous le promettons, maître Bonaïk.

Cet entretien avait eu lieu à l'autre bout de l'atelier, tandis que Ricarik inventoriait le contenu du coffre. Le vieillard revint alors près de Septimine, et lui dit à demi-voix : – Mon enfant, je vais vous quitter pendant quelques instants ; mais, rassurez-vous, ces jeunes gens vous traiteront en sœur.

À peine Septimine avait-elle remercié le vieillard par un regard

rempli de gratitude, que l'intendant dit en fermant le coffre : – Et l'on n'a pas de nouvelles d'Éleuthère, ce fuyard ?

Le vieil orfèvre fit un signe d'intelligence aux esclaves qui avaient tous levé la tête au moment où le nom d'Éleuthère avait été prononcé ; tous se remirent à leurs travaux, tandis que le vieillard disait à l'intendant : – Vous le voyez, Ricarik, rien ne manque dans le coffre.

– Tout esclave est larron… s'il ne dérobe rien, ce n'est pas l'envie de voler qui lui manque. – Puis refermant le coffre : – Ainsi donc aucune nouvelle de cet Éleuthère ?

– Aucune.

– Que peut-il être devenu ?

– Nous ne savons.

– Cette disparition doit cependant vous étonner, vous autres ? – dit Ricarik en promenant son regard perçant sur les apprentis.

– Il aura trouvé moyen de s'enfuir, – dit le jeune garçon qui avait cru reconnaître Éleuthère dans le cloître ; – il avait depuis longtemps l'idée de se sauver.

– Oui, oui, – répétèrent les deux autres apprentis, – Éleuthère nous avait toujours dit qu'il voulait se sauver.

– Ah ! il vous l'avait dit ?

– Oui, seigneur Ricarik.

– Et pourquoi ne m'en avez-vous pas instruit, chiens d'esclaves ? – s'écria l'intendant. – Vous êtes donc ses complices ?

Les jeunes gens restèrent cois, les yeux baissés. Le Frank ajouta :

– Ah ! vous avez gardé le silence ! votre échine vous cuira !

– Ricarik, – reprit le vieil orfèvre, – ces jeunes gens babillent comme des geais, et n'ont pas plus de cervelle que ces oisillons… Éleuthère a souvent dit comme tant d'autres : « Ah ! que je voudrais donc courir les champs au lieu d'être tenu à l'atelier de l'aube au soir ! » Voilà ce que ces garçons appellent ses confidences ; pardonnez-leur donc : de plus, songez-y, notre sainte dame Méroflède est impatiente d'avoir la ceinture et le vase ; or, si vous faites châtier mes apprentis, ils passeront plus de temps à se frotter l'échine qu'à manier la lime et le marteau, et notre travail n'avancera guère.

– Soit, ils seront châtiés plus tard, car il faut non-seulement que toi et eux vous travailliez le jour, mais encore la nuit : le jour vous façonnerez l'or et l'argent ; la nuit vous fourbirez le fer.

– Que voulez-vous dire ?

– Ce soir on apportera ici des armes que j'ai envoyé acheter à Nantes.

– Des armes ! – dit le vieillard fort surpris, – des armes ! les Arabes menacent-ils encore le cœur de la Gaule ?

– Vieillard, on t'enverra ce soir des armes, veille à ce que les lances soient bien aiguisées, les épées bien affilées, les haches bien tranchantes ; ne t'inquiète pas du reste. Mais voici l'heure où les esclaves apportent leurs redevances ; les colons retardataires sont sans doute avec eux pour payer leur redevance en argent. Suis-moi, afin de vérifier si ces larrons ne me donnent point de pièces de mauvais aloi.

Bonaïk, avant de quitter Septimine, lui dit tout bas : – Rassurez-vous, mon enfant, je reviens bientôt. – Puis passant auprès de l'établi des apprentis, il ajouta : – Tout à l'heure je vous ai encore sauvés des lanières. Songez à votre promesse : soyez réservés à l'égard de cette jeune fille.

Le vieil orfèvre quittant l'atelier avec Ricarik, le suivit sous un immense hangar situé au dehors de l'abbaye. Là étaient déjà réunis presque tous les esclaves et colons qui apportaient au monastère leurs redevances. Il y avait ainsi par an quatre jours fixés pour le payement des grandes redevances. À ces époques les produits des terres, si péniblement cultivées par les Gaulois, affluaient à l'abbaye ; l'abondance et l'oisiveté régnaient ainsi dans ce saint lieu comme dans tant d'autres monastères, tandis que les populations asservies qui, par leur écrasant labeur, produisaient seules cette abondance, à peine abritées sous des masures de boue et de roseaux, vivaient au milieu d'une misère atroce, accablées de charges de toutes sortes. Le vieil orfèvre et l'intendant de l'abbaye de Meriadek se rendirent donc dans l'immense hangar où étaient réunies toutes les richesses variées d'une terre féconde, richesses qui auraient pu assurer le bien-être de ceux qui les avaient créées à force de sueurs et de privations ; pourtant ceux-là venaient religieusement, dans leur soumission catholique, augmenter le superflu de la fainéantise abbatiale en se privant du nécessaire. Rien n'était à la fois plus triste et plus animé que ce tableau d'un jour de redevance : ces hommes des

champs, à peine vêtus, esclaves ou colons, dont la maigreur trahissait l'infortune, arrivaient, portant sur leurs épaules ou charroyant les produits les plus nombreux et les plus variés. Au bruit tumultueux de la foule, se joignaient les bêlements des moutons et des veaux, le grognement des porcs, les beuglements des bœufs, le gloussement des volailles, animaux que les redevanciers apportaient ou amenaient vivants ; d'autres ployaient sous le poids de grands paniers remplis d'œufs, de fromage, de beurre ou de gâteaux de miel ; d'autres roulaient des tonneaux de vin, conduits jusqu'à l'abbaye sur des espèces de traîneaux ; ailleurs on déchargeait des chariots de leurs pesants sacs de froment, de seigle, d'épeautre, d'avoine ou de graine de moutarde. Là s'amoncelaient le foin et la paille, plus loin s'empilait le bois de chauffage ou de charpente, tel que poutres, voliges, bardeaux (petites planchettes de chêne pour couvrir les toits), échalas pour les vignes, pieux pour les clôtures ; les esclaves forestiers apportaient des daims et des sangliers, venaison destinée à être fumée ; des colons amenaient en laisse des chiens courants pour la vénerie qu'ils devaient élever, ou tenaient en cage des faucons et des éperviers qu'ils devaient dénicher pour la fauconnerie ; d'autres, taxés à un certain nombre de livres de fer et de plomb, nécessaires à l'entretien des bâtiments de l'abbaye, apportaient ces métaux ; plus loin, c'étaient des rouleaux de toile de lin, des ballots de laine ou de chanvre à filer, d'immenses pièces de serge tissée au métier, des paquets de peaux de mouton, de bœuf ou de veau, corroyées, toutes préparées pour la main-d'œuvre. Il y avait encore des redevanciers tenus de fournir une certaine quantité de livres de cire, d'huile, de savon, et jusqu'à des torches de bois résineux, des paniers, de l'osier, de la corde tissée, des haches, des cognées, des houes, des bêches et autres instruments aratoires(7).

Ricarik s'était assis dans l'un des coins du hangar, auprès d'une table, pour percevoir les taxes en argent des colons retardataires, tandis que plusieurs sœurs tourières du monastère, vêtues de leurs robes noires et de leurs voiles blancs, allaient de groupe en groupe, tenant un parchemin où elles inscrivaient les redevances en nature. Le vieil orfèvre, debout auprès de Ricarik, examinait l'un après l'autre les sous ou les deniers d'argent et de cuivre que donnaient en payement les redevanciers, et trouvait toute monnaie de bon aloi ; il eût craint d'exposer par son refus ces pauvres gens à de mauvais traitements, car l'intendant était un homme impitoyable. Les colons hors d'état de payer ce jour-là formaient un groupe assez nombreux, attendant avec anxiété

l'appel de leurs noms ; plusieurs étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants ; ceux qui purent payer leur taxe s'étant acquittés, Ricarik appela à haute voix Sébastien. Le colon s'avança tout tremblant ; sa femme et ses deux enfants, aussi misérablement vêtus que lui.

– Non seulement tu n'as pas payé ta redevance fixée à vingt sous d'argent, – dit l'intendant, – mais, la semaine passée, tu as refusé de charroyer des laines, des toiles de lin et des peaux corroyées, que l'abbesse envoyait vendre à Rennes.

– Hélas ! seigneur, si je n'ai pas payé ma redevance, c'est que peu de temps avant la moisson l'ouragan a couché mes blés mûrs. J'aurais pu en retirer quelque chose s'ils avaient été moissonnés à temps ; mais les esclaves qui cultivent avec moi ont été requis cinq jours sur sept pour travailler aux nouvelles clôtures du parc de l'abbaye et pour curer l'un des étangs. Seul, je ne pouvais moissonner le champ ; de grandes pluies sont venues, le blé a germé sur terre, la récolte a été perdue. Il me restait un champ d'épeautre, moins maltraité par l'ouragan ; mais ce champ avoisine la forêt de l'abbaye, et les cerfs ont, comme l'an passé, ravagé ma moisson sur pied.

Ricarik haussa les épaules et ajouta : – Tu dois en outre six charretées de foin, tu ne les as pas apportées ; cependant les prairies du domaine que tu cultives sont excellentes ; tu pouvais avec le surplus des six charretées te procurer de l'argent.

– Hélas ! seigneur, je ne vois jamais la première coupe de ces prés ; les troupeaux qui appartiennent en propre à l'abbaye viennent paître sur mes terres dès le printemps ; si, pour les garder, j'y mets des esclaves, tantôt ils sont battus par ceux du monastère, tantôt ils les battent ; mais toujours leurs bras me font faute. De plus, vous le savez, seigneur, presque chaque jour amène sa redevance personnelle : aujourd'hui il nous faut aller façonner les vignes de l'abbaye : demain, labourer, herser, ensemencer ses terres, charroyer ses récoltes, construire ses clôtures ; il a fallu, de plus, creuser des tranchées dans la chaussée des Étangs, lorsque l'abbesse a craint de voir le couvent attaqué par des bandes errantes. Il nous a aussi fallu en ce temps-là faire le guet… Aussi, que voulez-vous, seigneur, lorsque sur trois nuits on est forcé d'en veiller deux pour la sûreté de l'abbaye, et qu'il faut se remettre à l'ouvrage dès l'aube, la fatigue est grande et le temps manque.

– Et les charrois que tu as refusés ?

– Refusé ! non, seigneur ; lors du dernier charroi que mes chevaux ont dû faire pour le service de l'abbaye, l'un d'eux a été fourbu par suite d'une charge trop lourde et d'un trop long trajet : il est mort… Il ne me restait qu'un cheval très-chétif ; à lui seul pouvait-il traîner le chariot pesamment chargé de toiles, de peaux et de laines que l'on voulait me donner à conduire ?

– Ainsi, tu n'as plus qu'un cheval ? Comment cultiveras-tu tes terres ? comment t'acquitteras-tu des redevances que tu dois et de celles de l'an prochain ?

– Hélas ! seigneur, je suis dans un embarras cruel ; j'ai amené ma femme et mes enfants que voici ; ils se joignent à moi pour vous implorer et vous demander la remise de ce que je dois ; peut-être à l'avenir n'éprouverai-je pas tant de désastres coup sur coup.

Et à un signe du malheureux Gaulois, sa femme et ses enfants se jetèrent aux pieds du Frank en l'implorant avec larmes. Alors il dit au colon : – Tu as sagement fait d'amener ici ta femme et tes enfants, tu m'épargnes la peine de les envoyer chercher. Je connais certain juif de Nantes, nommé Mardochée ; il prête sur les personnes(8) ; ta femme et tes deux enfants, déjà en âge de travailler, peuvent valoir, à eux trois, dix-huit à vingt sous d'or, le juif en payera au moins dix comptant, sur lesquels je prélèverai le prix du charroi que tu aurais dû faire et le prix d'un bon cheval de trait que je t'achèterai pour remplacer celui que tu as perdu… Lorsque tu rembourseras le juif de ses avances, il te rendra ta femme et tes enfants(9).

Le colon et sa famille avaient écouté l'intendant avec une sorte de stupeur douloureuse ; mais bientôt ils éclatèrent en sanglots et en prières. – Seigneur, – disait le Gaulois, – vendez-moi, si vous le voulez, comme esclave, ma condition ne sera pas pire que celle ou je vis ; mais ne me séparez pas de ma femme et de mes enfants… Jamais je ne pourrai payer mes redevances arriérées et rembourser le juif ; je préfère l'esclavage avec les miens à ma misérable vie de colon !

– Assez ! assez !… – dit Ricarik, – je tiens à toi ; tu es un bon cultivateur, mais tu as à nourrir une famille trop nombreuse, cela te ruine… Lorsque tu n'auras à subvenir qu'à tes seuls besoins, tu pourras payer tes redevances, et le prêt de Mardochée te mettra à même de continuer ta culture. – Et, s'adressant à l'un de ses hommes : – Que l'on emmène la femme et les enfants de Sébastien… Justement le juif Mardochée se trouve ici.

Bonaïk tâcha d'apitoyer le Frank sur le sort de cette pauvre famille gauloise ; ses supplications furent inutiles. Ricarik continuait d'appeler par leurs noms d'autres colons retardataires, lorsqu'on amena devant lui un jeune garçon de dix-sept à dix-huit ans, qui se débattait vigoureusement contre ceux qui l'entraînaient en s'écriant courroucé : – Laissez-moi ! laissez-moi ! j'ai apporté pour la redevance de mon père trois faucons et deux autours pour le *perchoir* de l'abbesse. Je les ai dénichés au risque de me briser les os… que voulez-vous de plus ?

– Ricarik, – dit l'un des deux esclaves de l'abbaye qui amenaient le jeune garçon, – nous étions près de la clôture de la cour du perchoir, lorsque nous avons vu un épervier, encore chaperonné, qui venait sans doute de s'échapper des mains du fauconnier. L'oiseau a quelque peu volé ; puis, sans doute empêché par son chaperon, il est allé s'abattre près de la clôture : aussitôt le jeune garçon a jeté son bonnet sur l'épervier, puis s'est précipité à terre pour s'emparer de l'oiseau qu'il a mis dans son bissac. Nous avons alors couru et saisi le larron sur le fait. Voici le bissac ; l'épervier est encore dedans tout chaperonné.

– Qu'as-tu à répondre ! – demanda Ricarik au jeune garçon, qui resta sombre et silencieux. – Tu n'oses pas nier avoir voulu voler l'épervier ? Sais-tu de quelle manière la loi punit le vol de l'épervier ? elle condamne le voleur à payer trois sous d'argent ou à se laisser manger six onces de chair sur la poitrine par l'oiseau(10), or, cette loi, j'ai fort envie de te l'appliquer, elle serait d'un salutaire exemple pour les larrons d'éperviers… Qu'en dis-tu ?

– Je dis, – reprit audacieusement le jeune garçon, – je dis que si notre abbesse du diable, que tu dois représenter au naturel, car je ne l'ai jamais vue, donne en pâture à ses oiseaux de chasse notre chair, seul bien qu'elle nous laisse, elle le peut, puisque je ne saurais m'échapper ; mais aussi vrai que je m'appelle *Broute-Saule*, tôt ou tard je me vengerai !

– Tu es un insolent scélérat ! – s'écria l'intendant furieux. – Il me plaît à moi de t'appliquer la loi de l'épervier !

– Et si j'en réchappe, il me plaira de te répondre par la loi du couteau, qui est la loi de tous pays, pourvu que pour l'appliquer l'on ait le cœur ferme, la main sûre…

– Qu'on le saisisse ! – s'écria Ricarik, – qu'on l'attache sur un des bancs qui sont au dehors du hangar, afin que son châtiment

soit public… Que la chair de sa poitrine soit donnée en pâture à l'oiseau ; il becquettera dans le vif jusqu'à ce que je dise : assez !

– Oh ! bourreau ! – s'écria Broute-Saule que l'on entraînait, – si je peux quelque jour, un couteau à la main, te joindre en un lieu écarté, toi ou ton abbesse du diable, vous aurez beau dire *assez*, moi, vous frappant, je dirai : Non, ce n'est pas assez !

– Misérable sacrilège ! tu oses dire que tu lèverais le poignard sur notre vénérable abbesse, notre sainte mère en Christ !

La foule des esclaves assistant à cette scène éclata en violents murmures d'indignation contre Broute-Saule, assez impie pour parler ainsi de l'abbesse Méroflède ; et ces malheureux, dans leur hébétement farouche, se pressèrent, curieux d'assister à son supplice. Le jeune Gaulois, nu jusqu'à la ceinture, fut garrotté sur un banc au dehors du hangar ; Ricarik, afin d'appâter l'oiseau carnivore, tira son couteau et fit une légère blessure au sein droit du patient : l'épervier, à la vue du sang, enfonça ses serres aiguës dans la blanche et large poitrine de Broute-Saule, dont il commença de becqueter la chair vive. L'esclave, impassible malgré la douleur, tâchait de redresser la tête afin de voir l'oiseau, et disait : – Mange, mange, épervier de la sainte abbesse Méroflède… mange, c'est de la chair gauloise !

Soudain, on entendit le pas de plusieurs chevaux. Bientôt les esclaves et les colons, témoins du supplice de Broute-Saule, s'agenouillèrent en disant : – L'abbesse ! notre sainte abbesse !

C'était l'abbesse Méroflède. Elle montait hardiment un vigoureux étalon gris à crins noirs. Curieuse de savoir la cause du rassemblement groupé en dehors du hangar, l'abbesse arrêta brusquement sa monture, qui, rongeant impatiemment son frein d'argent couvert d'écume, creusa la terre de son sabot. Méroflède, vêtue d'une longue robe noire, avait sur la tête un voile blanc dont les plis encadraient son visage et son menton ; par-dessus le costume monastique elle portait, agrafé à la hauteur du cou, une sorte de mante flottante d'étoffe rouge à capuchon. Cette femme, d'une taille svelte, souple et élevée, avait alors environ trente ans ; ses traits eussent été beaux, sans leur expression tour à tour sensuelle, insolente ou farouche. Son visage, pâli par les excès, défiait, par l'éclat de son teint éblouissant, la blancheur des voiles qui l'entouraient ; de même que la couleur de sa mante luttait d'incarnat avec ses lèvres pourpres et charnues, ombragées d'une

légère moustache d'un roux doré ; son nez, recourbé, se terminait par des narines presque toujours palpitantes et gonflées ; ses grands yeux, vert de mer, étincelaient sous ses épais sourcils roux. Méroflède s'était arrêtée à la vue du rassemblement qui encombrait les abords du hangar, la foule s'agenouillant au passage de l'abbesse, découvrit ainsi à ses regards le jouvenceau demi-nu, dont l'épervier commençait à déchiqueter la robuste poitrine… À l'aspect de Méroflède, Broute-Saule tourna vers elle son hardi visage encadré de sa chevelure noire et bouclée. Alors, malgré la douleur atroce que lui causaient les morsures de l'oiseau, le jeune Gaulois, dont les traits exprimèrent soudain la stupeur et l'admiration, s'écria d'une voix assez haute pour être entendue de l'abbesse : – Qu'elle est belle !

Méroflède, immobile, appuyant sur sa cuisse la main gantée dont elle tenait sa houssine, ne quitta pas des yeux l'esclave dont l'épervier becquetait toujours la chair vive ; mais Broute-Saule, insensible à la souffrance, répétait à demi-voix en contemplant l'abbesse avec une sorte de ravissement : – Qu'elle est belle ! oh ! qu'elle est belle !…

Au bout de quelques instants de ce spectacle, les narines de Méroflède se gonflèrent davantage encore ; la prunelle de ses grands yeux verts, toujours fixés sur le jeune esclave, sembla se dilater ; cette horrible femme appelant alors Ricarik d'une voix légèrement altérée, se pencha sur sa selle, dit au Frank quelques mots à l'oreille ; jetant un dernier regard sur Broute-Saule, elle partit au galop, sans songer à donner aux esclaves et aux colons agenouillés la bénédiction que ces fervents catholiques attendaient de leur sainte abbesse.

* *

*

Berthoald, en quittant le couvent de Saint-Saturnin, s'était mis en route avec ses hommes, afin de se rendre à l'abbaye de Meriadek, généreux don de Karl-Marteau. La marche de cette troupe de Franks avait été retardée par la rupture de deux ponts, qu'ils trouvèrent à demi démolis sur leur route, et par la dégradation des chemins, où plusieurs fois s'embourbèrent les chariots qui contenaient la part du butin de ces guerriers, ainsi que plusieurs esclaves arabes et gauloises, prises par eux dans les environs de Narbonne, lors du siège de cette ville.

Le surlendemain du jour où Broute-Saule avait été livré aux

serres de l'épervier, Berthoald et ses hommes arrivèrent enfin non loin de Nantes. Le soleil baissait, la nuit approchait. Le jeune chef, à cheval, devançait de quelques pas ses compagnons. Parmi ceux-ci, plusieurs nouveaux venus de Germanie, lors des incessantes recrues faites par Karl-Marteau au delà du Rhin, avaient l'air aussi farouches, aussi sauvages que les premiers soldats de Clovis ; comme ceux-là, ils étaient vêtus de peaux de bêtes, et portaient leurs cheveux reliés au sommet de la tête, ainsi que les portait, il y avait plus de deux siècles, Neroweg, un des leudes du roi des Franks ; les autres guerriers étaient casqués et cuirassés. Berthoald se montrait réservé, presque hautain avec les hommes de sa bande ; entre eux, ils lui reprochaient sa froideur, sa fierté ; mais l'ascendant de son brillant courage, dont ils lui avaient vu donner tant de preuves éclatantes, sa force physique redoutable, sa rare dextérité à manier les armes, la promptitude de ses expédients de guerre, enfin la haute faveur dont il jouissait auprès de Karl, imposaient à ces farouches guerriers. Berthoald chevauchait donc seul à la tête de sa troupe. Souvent, depuis son départ de l'abbaye de Saint-Saturnin, il était devenu rêveur en se rappelant la charmante image de Septimine la Coliberte ; il songeait à cette jeune fille, lorsque Richulf, l'un des guerriers franks, rejoignant le jeune chef, lui dit : – D'après les renseignements que nous avons pris en route, nous devons être dans le voisinage de Nantes ; *notre* abbaye doit se trouver non loin d'ici… Voilà des esclaves travaillant aux champs ; si nous les interrogions ?

Berthoald, sortant de sa rêverie, fit un signe de tête affirmatif à son compagnon : tous deux pressèrent l'allure de leurs chevaux.

– Moi, – dit en chevauchant Richulf, espèce de géant germain, au ventre énorme, – moi, je ris d'avance de la figure de l'abbé de *notre* couvent, lorsque nous allons lui dire : Nous sommes ici par la grâce du bon Karl ; cède-nous la place et ouvre-nous ta cave et ton garde-manger.

Berthoald, étant arrivé auprès des esclaves, dit à l'un d'eux : – L'abbaye de Meriadek est-elle loin d'ici ?

– Non, seigneur ; la route de traverse que vous voyez là-bas, bordée de peupliers, y conduit.

– Est-ce un abbé ou une abbesse qui est à la tête de cette abbaye ?

– C'est notre sainte dame Méroflède.

– Une abbesse ! – reprit Berthoald un peu surpris. Puis,

souriant, il ajouta : – Est-elle jeune et jolie, l'abbesse Méroflède ?

– Seigneur, je ne sais… je ne l'ai jamais vue que de loin, enveloppée dans ses voiles.

– Si elle s'enveloppe dans ses voiles, elle doit être vieille et laide en diable, – reprit Richulf en hochant la tête. – Mais, réponds, esclave : les terres de l'abbaye sont-elles fertiles ? Y a-t-il de nombreux troupeaux de porcs ? moi, j'aime fort le porc !

– Les terres de l'abbaye sont très-fertiles, seigneur… les troupeaux de porcs et de moutons très-nombreux. Il y a deux jours, nous avons porté nos redevances à l'abbaye, les colons leur argent, et c'est à peine si le vaste hangar du monastère pouvait contenir le bétail et les provisions de toutes sortes.

– Berthoald, dit le Frank, – Karl-Marteau nous a généreusement partagés ; mais nous arrivons deux jours trop tard : les redevances sont payées, peut-être consommées ; nous ne trouverons plus de porcs…

Le jeune chef ne parut pas partager les appréhensions de son compagnon, et dit à l'esclave : – Ainsi, pauvre homme, cette route bordée de peupliers conduit à l'abbaye de Meriadek ?

– Oui, seigneur ; dans une demi-heure vous y serez.

– Merci de tes renseignements, – dit Berthoald à l'esclave.

Et il se préparait à rejoindre les autres guerriers, lorsque Richulf, riant d'un gros rire, reprit : – Par ma barbe, je n'ai jamais vu quelqu'un plus doux que toi envers ces chiens d'esclaves, Berthoald.

– Il me plaît d'agir ainsi…

– Soit… Aussi es-tu un homme étrange en ce qui touche les esclaves ; on dirait qu'ils te font mal à voir… car enfin, depuis Narbonne, nous traînons à notre suite dans des chariots une vingtaine de femmes esclaves, notre part du butin ; il y en a parmi elles de très-jolies, tu n'as jamais voulu seulement t'approcher des chariots pour regarder les femmes… elles t'appartiennent cependant autant qu'à nous.

– Je vous ai dit cent fois que je ne prétendais à aucune part sur ce lot de chair humaine, – reprit impatiemment Berthoald. – La vue seule de ces pauvres créatures me serait pénible. Vous n'avez pas voulu leur rendre la liberté… ne me parlez plus d'elles…

– Leur rendre la liberté ! tandis qu'après nous en être amusé

durant la route, nous pouvons les vendre au moins quinze à vingt sous d'or chacune ; car durant notre halte aux environs du monastère de Saint-Saturnin, un juif, qui était venu les visiter et les estimer, nous a dit que…

– C'est assez… c'est trop parler du juif et des esclaves ! – s'écria Berthoald en interrompant Richulf ; et voulant mettre terme à un entretien qui lui semblait pénible, il approcha ses éperons des flancs de son cheval afin de rejoindre les autres guerriers franks, et leur cria de loin en tâchant de sourire : – Compagnons, bonne nouvelle ! notre abbaye est riche, fertile, et nous venons succéder à une abbesse, est-elle jeune ou vieille, laide ou jolie, je ne sais… Avant une heure nous la verrons.

– Vive Karl-Marteau ! – dit un des guerriers, – il n'y a pas d'abbesse sans nonnes… nous rirons avec les nonnains.

– Moi, j'aurais préféré quelque abbé batailleur à déposséder ; mais je me console en pensant que nous allons être maîtres de nombreux troupeaux de porcs.

– Toi, Richulf, tu ne penses qu'aux horions et aux jambons !

En causant ainsi gaiement, les guerriers prennent et suivent l'avenue bordée de peupliers. Enfin on aperçoit au loin l'abbaye, bâtie au milieu d'une sorte de presqu'île, où l'on arrivait de ce côté par une étroite chaussée pratiquée entre deux étangs.

– Beau bâtiment ! vois donc, Berthoald.

– Vastes dépendances ! Et ces grands bois à l'horizon, sans doute ils dépendent de notre abbaye…

– Ils doivent être giboyeux. Nous chasserons le cerf, le daim, le sanglier… Vive Karl-Marteau !

– Et les étangs, qui là-bas s'étendent de chaque côté de la route, ils doivent être poissonneux… nous pêcherons ; j'aime fort la pêche. Vive le bon Karl !

– Ne trouvez-vous pas, compagnons, que cette abbaye a une certaine mine guerrière avec ses bâtiments élevés, les contreforts de ses murailles, ses rares fenêtres, et ces étangs qui l'entourent comme une défense naturelle ?

– Tant mieux, Berthoald ! nous serons là retranchés comme dans une forteresse ; et s'il plaisait aux successeurs du bon Karl, ou à ces fantômes de rois, descendance énervée de Clovis, de vouloir nous déposséder à notre tour, ainsi que nous allons déposséder

cette abbesse, nous prouverions que nous portons des chausses et non des jupes.

– Oui, oui… nos cierges sont des lances, nos bénédictions des coups d'épée…

– Hâtons nos chevaux de l'éperon, car le jour baisse et j'ai grand'faim… Foi de Richulf, deux jambons et une montagne de choux ne me rassasieront pas.

– Aiguise tes dents, gros glouton ! moi je propose d'inviter au festin l'abbesse et ses nonnes.

– Moi, je propose d'inviter celles qui seront jeunes et jolies à partager avec nous le séjour de l'abbaye.

– Quoi ! les inviter ! Sigewald… il faut, par ma barbe ! les forcer à rester avec nous tant qu'elles nous plairont… Le bon Karl rira du tour. Si l'évêque de Nantes se plaint, nous lui dirons de venir chercher ses brebis, et nous le recevrons à la pointe de nos piques.

– Au diable l'évêque de Nantes ! le temps des tonsurés est passé, celui des soldats est venu… nous serons maîtres chez nous !

Pendant que ses compagnons se livraient à cette joie grossière, Berthoald, silencieux et pensif, les précédait. Karl l'avait revêtu de la haute dignité de comte ; il traînait à sa suite, dans les chariots, un riche butin. La donation de l'abbaye lui assurait de grands biens, cependant le jeune chef paraissait soucieux ; un sourire amer et douloureux effleurait parfois ses lèvres. Le soleil venait de disparaître derrière la forêt qui bornait l'horizon. Les cavaliers franks cheminaient sur l'étroite chaussée de chaque côté de laquelle deux étangs immenses s'étendaient à perte de vue. Au bout de quelques instants, Richulf dit au jeune chef : – Je ne sais si le crépuscule embrouille ma vue, mais est-ce que la chaussée ne te paraît pas là-bas comme coupée par un amoncellement de terre ?

– Voyons cela de plus près, – répondit Berthoald en mettant son cheval au galop. Richulf et Sigevald le suivirent ; bientôt tous trois se trouvèrent en face d'une large et profonde coupure pratiquée dans la chaussée, coupure remplie d'eau par la jonction des deux étangs à cet endroit. Au delà de cette tranchée s'élevait une sorte de parapet de terre, renforcé de pieux énormes. Cet obstacle était considérable, la nuit baissait de plus en plus, et de chaque côté les deux lacs s'étendaient à perte de vue. Berthoald se retourna fort surpris vers ses compagnons non moins étonnés que lui, et leur dit : – Que signifie cela ? Ce retranchement a, comme l'abbaye, une mine tout à fait guerrière.

– Ces terres ont été fraîchement remuées, l'écorce de ces pieux est encore fraîche, ainsi que la feuillée de cette espèce de haie qui couronne ce parapet… Pourquoi diable ces préparatifs de défense ?

– Par le marteau de Karl ! – dit Berthoald, – voici une abbesse bien versée dans l'art des retranchements ! mais il doit y avoir une autre route pour se rendre à l'abbaye, et… – Berthoald ne put achever ses paroles ; une volée de pierres, vigoureusement lancées par des frondeurs embusqués derrière la haie qui couronnait le parapet, atteignirent les trois guerriers : leurs casques et leurs cuirasses amortirent le choc ; mais le jeune chef fut assez rudement contus à l'épaule, et le cheval de Richulf, arrêté au bord de la chaussée, atteint à la tête, se cabra si violemment, qu'il se renversa sur son cavalier, tous deux tombèrent dans l'étang, si profond en cet endroit, que, pendant un instant, cheval et cavalier disparurent complètement ; mais bientôt le Frank surnagea, parvint à se cramponner au rebord de la chaussée et à y remonter, non sans peine et ruisselant d'eau, tandis que son cheval éperdu s'éloignait en nageant vers le milieu de l'étang, où, épuisé de fatigue, il se noya.

– Trahison ! – s'écria Berthoald en tirant vainement son épée, car cette profonde coupure remplie d'eau avait vingt pieds de large ; et pour la combler, selon l'art de la guerre, il eût fallu aller au loin couper cinq ou six cents fascines et commencer un véritable siège ; de plus, la nuit s'assombrissait de plus en plus. Tandis que le jeune chef se consultait avec ses compagnons sur cette occurrence imprévue, une voix, sortant de derrière la haie dont était couronné le retranchement, dit : – Cette volée de pierres est une pluie de roses en comparaison de ce qui vous attend si vous tentez de forcer ce passage.

– Qui que tu sois, tu payeras cher cette attaque ! – s'écria Berthoald. – Nous venons ici par ordre de Karl, chef des Francs, qui m'a fait don, à moi, Berthoald, ainsi qu'à mes hommes, de l'abbaye de Meriadek.

– Et moi, – reprit la voix, – je te fais don, en attendant mieux, de cette volée de pierres.

– Prends garde ! – s'écria Berthoald, – tous mes compagnons ne sont pas là ; ils nous suivent à quelque distance. Nous ne pourrons ce soir forcer le passage ; mais nous camperons cette nuit sur cette chaussée ; demain, au point du jour, nous enlèverons ce retranchement ; or, je t'en préviens, songes-y, l'abbesse de ce

couvent et ses nonnes seront traitées comme on traite les femmes en ville conquise…

– Notre sainte dame Méroflède se rit de tes menaces ; de plus, elle a chrétiennement pitié de toi et de tes compagnons, – répondit la voix ; – l'abbesse consent à te recevoir, toi, chef de ces bandits ; mais seul, dans le couvent… tes compagnons camperont cette nuit sur la levée ; demain, au point du jour, tu viendras les rejoindre ; quand tu leur auras raconté ce que tu as vu dans le monastère, et de quelle façon l'on se dispose à vous recevoir, vous reconnaîtrez que vous n'avez rien de mieux à faire que de retourner promptement guerroyer auprès de Karl, ce païen, aussi païen que les Arabes, qui continue de donner aux brigands de son armée les biens sacrés de l'Église de Dieu !

– Oh ! je châtierai ton insolence !

– Mon cheval est noyé, – ajouta Richulf en fureur ; – l'eau ruisselle sous mon armure, je suis transi, j'ai le ventre vide, et nous passerions la nuit ainsi !

– Assez de vaines paroles, décide-toi, – reprit la voix. – Si tu acceptes mon offre, toi, chef de ces hommes, on va jeter, du haut de ce retranchement, une longue planche, et pour peu que tu aies le pied sûr, tu traverseras ainsi la tranchée ; je te conduirai à l'abbaye ; demain, tu rejoindras tes compagnons, et que le diable qui vous a amenés vous remmène !

Durant ce débat, les autres Franks, compagnons de Berthoald, et plus tard les chariots et les bagages, s'engageant sans défiance sur l'étroite chaussée, avaient rejoint le jeune chef. Il leur raconta ce qui venait de se passer, leur montrant la coupure et le retranchement, en ce moment infranchissables. Les nouveaux bénéficiers de l'abbaye, d'abord non moins interdits, puis non moins furieux que Berthoald, éclatèrent en menaces et en imprécations contre l'abbesse ; mais la nuit était venue, il fallut songer à camper sur la chaussée ; il fut aussi convenu que Berthoald se rendrait seul à l'abbaye, et que le lendemain, au point du jour, selon son rapport, ses compagnons aviseraient, très-décidés d'ailleurs à recourir à la force ; enfin, ils recourraient encore à la force dans le cas où Berthoald, victime d'une trahison, ne reparaîtrait pas. Quant à lui, insoucieux du danger, il insista pour se rendre au monastère, cédant autant à son esprit d'aventure qu'à sa curiosité de voir cette abbesse guerrière. Ainsi que Ricarik (car c'était lui) l'avait offert à Berthoald, une planche fut poussée horizontalement du dedans du retranchement, puis

elle bascula et s'abaissa, de sorte que l'une de ses extrémités reposait sur la levée, l'autre sur le faîte du parapet, où elle était solidement maintenue. Berthoald confia son cheval à l'un de ses compagnons, et d'un pas ferme et léger s'aventura sur la planche. – Que personne de vous ne s'avise de vouloir suivre votre chef, – dit Ricarik ; – la planche est trop faible pour supporter le poids de deux hommes, je la ferais d'ailleurs tomber dans le fossé.

Après le passage de Berthoald, la planche fut retirée ; le jeune chef, contraignant sa colère, suivit l'intendant, tandis qu'une douzaine de frondeurs, colons et esclaves, requis par ordre de l'abbesse pour être de guet, gardaient la tranchée à la faible clarté de cette nuit étoilée. Berthoald vit deux chevaux de l'autre côté du retranchement. Ricarik lui fit signe d'enfourcher une de ces deux montures, enfourcha l'autre, et partit en avant. Le jeune chef suivait son guide en silence, éprouvant non moins de courroux que de curiosité à l'égard de cette abbesse batailleuse, si peu résignée à céder la place aux nouveaux bénéficiers. En deux autres endroits, Berthoald trouva une chaussée coupée et retranchée, mais praticable, grâce à des ponts volants. Bientôt il arriva non loin de la première clôture de l'abbaye, formée de madriers solidement reliés les uns aux autres et plantés à peu de distance de la berge des étangs qui, environnant l'espace où s'élevaient les bâtiments de l'abbaye, faisaient de ce vaste terrain couvert de constructions une sorte de presqu'île à laquelle, de ce côté, l'on ne pouvait arriver que par la chaussée mise récemment en état de défense ; derrière le monastère une langue de terre, rejoignant la forêt, dont la cime bornait l'horizon, offrait un autre passage. Berthoald remarqua en dedans de la clôture de vives lueurs projetées sans doute par des torches. L'intendant prit un cornet de cuivre suspendu à l'arçon de sa selle, sonna quelques appels ; aussitôt une porte bardée de fer, faisant face à la jetée, s'ouvrit. Berthoald, précédé de son guide, entra dans l'une des cours de l'abbaye : là, il se trouva en face de l'abbesse à cheval, entourée de plusieurs esclaves portant des torches. Méroflède avait à demi rabattu sur son front le capuchon de sa mante écarlate ; à son côté pendait un couteau de chasse à fourreau d'acier et à poignée d'or. Berthoald resta saisi d'étonnement à l'aspect de cette femme ainsi éclairée à la lueur des flambeaux ; son costume à la fois monastique et guerrier faisait valoir la souple et grande taille de l'abbesse. Le jeune chef la trouva belle, autant qu'il en put juger à travers l'ombre que projetait sur ses traits son camail à demi rabattu.

– Je sais qui tu es : tu te nommes Berthoald, – dit Méroflède d'une voix vibrante et mâle comme celle d'un homme ; – tu viens prendre possession de mon abbaye ?

– Oui, cette abbaye m'a été donnée à moi et à mes compagnons de guerre par une charte écrite de la main de Karl, chef des Franks. Cette charte, je l'apporte.

Méroflède se prit à rire d'un air dédaigneux, et malgré l'ombre qui voilait ses traits, ce rire découvrit aux yeux de Berthoald des dents blanches comme des perles ; mais l'abbesse, donnant un léger coup de talon à son cheval, dit au jeune homme : – Suis-moi…

Au moment où le cheval de Méroflède se mit en marche, Broute-Saule, sans doute guéri du becquetage de l'épervier, mais non plus vêtu de haillons, portant au contraire une élégante tunique verte, des chausses de daim, des bottines de cuir et un riche bonnet de fourrure, Broute-Saule se tint auprès de la monture de l'abbesse ; ainsi placé entre elle et Berthoald, le jeune voleur d'épervier, attentif aux moindres mouvements de Méroflède, la couvait d'un œil ardent et jaloux ; de temps à autre, il jetait un regard inquiet sur le jeune chef. Les esclaves, porteurs de flambeaux, s'étaient mis en marche pendant que l'abbesse, entrant dans une des cours intérieures du couvent, montrait au jeune chef une cinquantaine de colons rangés en bon ordre et armés d'arcs et de frondes.

– Cette enceinte, – dit Méroflède à Berthoald, – te paraît-elle suffisamment gardée ? Réponds, vaillant capitaine ?

– Pour moi et pour mes hommes, un frondeur ou un archer n'est pas plus dangereux qu'un chien qui aboie de loin. On laisse siffler les traits, bruire les pierres, et l'on arrive à longueur d'épée. Demain, au point du jour, tu verras ceci, dame abbesse… si tu t'opiniâtres à défendre ce monastère.

Méroflède se prit encore à rire et reprit : – Si tu aimes à te battre de près, tu trouveras tout à l'heure de quoi satisfaire tes goûts.

– Non pas tout à l'heure ! – s'écria Broute-Saule en regardant Berthoald d'un air de haineux défi, – si tu veux combattre à l'instant… ici, dans cette cour, à la clarté des torches et sous les yeux de notre sainte abbesse, je suis prêt, quoique je n'aie, moi, ni casque ni cuirasse.

Méroflède donna familièrement un coup de houssine sur le

bonnet de Broute-Saule et lui dit en souriant : – Tais-toi.

Berthoald sourit, ne répondit rien à la provocation de l'ardent jouvenceau, et continua de suivre l'abbesse, qui, sortant de cette seconde enceinte, se dirigea vers un vaste bâtiment d'où partaient des cris confus ; elle se baissa sur son cheval et dit deux mots à l'oreille de Broute-Saule ; celui-ci parut hésiter à obéir et à s'éloigner de l'abbesse ; alors elle lui dit d'une voix impérieuse et dure : – M'as-tu entendue ?

– Sainte dame…

– Obéiras-tu ? – dit impétueusement Méroflède ; et, frappant Broute-Saule de sa houssine, elle ajouta : – Va donc, vil esclave !

Broute-Saule tressaillit, ses traits devinrent d'une pâleur livide et ses regards féroces s'arrêtèrent, non sur Méroflède, mais sur Berthoald, fort indifférent à ce démêlé. Cependant le jeune esclave, après un violent effort sur lui-même, se résigna et courut accomplir l'ordre de Méroflède. Bientôt après, une centaine d'hommes à figures sinistres, déterminées, vêtus de haillons, sortirent en tumulte du bâtiment, se rangèrent à peu près en haie en agitant des lances, des épées, des haches, et criant : – Vive notre sainte abbesse Méroflède ! – Plusieurs femmes, mêlées parmi ces hommes, criaient non moins bruyamment : – Vive l'abbesse !

– Toi qui viens prendre possession de ce monastère, – dit Méroflède au jeune chef avec un sourire sardonique, – sais-tu ce que c'est que le droit d'asile ?

– Je le sais… tout criminel réfugié dans une église est à l'abri de la justice des hommes.

– Tu es un vrai trésor de science, digne de porter la crosse et la mitre, toi qui viens me déposséder de cette abbaye ! Or donc, ces bonnes gens que tu vois là sont la fleur des bandits du pays ; le plus innocent a commis un meurtre ou deux. Apprenant ta venue, je leur ai offert de quitter de nuit l'asile de la basilique de Nantes, leur promettant asile dans la chapelle de l'abbaye et la tolérance du bon vieux temps où l'on menait si joyeuse vie dans les saints asiles. S'ils sortent d'ici, le gibet les attend ; c'est te dire avec quelle rage ils défendront le monastère contre toi et tes hommes, qui ne conserveriez pas chrétiennement ici de pareils hôtes, tandis que moi je les nourris et les héberge. Tu le vois, jeune homme, donner une abbaye est facile, en prendre possession est difficile. Je ne te parle pas des nombreux esclaves qui m'obéissent au nom du Seigneur, et que je compte armer. Maintenant tu connais les

forces dont je dispose, rentrons au monastère ; après ta longue route, tu dois être fatigué. Je t'offre l'hospitalité ; tu souperas avec moi… ce n'est point canonique, je le sais ; mais nous sommes à peu près en temps de guerre, et la guerre a ses licences… Demain, au point du jour, tu rejoindras tes compagnons ; tu dois être homme de bon conseil, tu engageras donc ta bande à se mettre en quête d'une autre abbaye, et tu les guideras dans cette recherche.

– Je vois avec plaisir, sainte abbesse, que la solitude et les austérités du cloître n'ont pas altéré l'humeur joviale que tu parais posséder.

– Ah ! tu me crois d'humeur joviale ?

– Ne dis-tu pas avec un sérieux fort plaisant, que moi et mes hommes, qui depuis la bataille de Poitiers guerroyons contre les Arabes, les Frisons et les Saxons, nous tournerons casaque devant cette poignée de meurtriers et de larrons, renforcés de pauvres colons qui ont quitté la charrue pour la lance, et la pioche pour la fronde !

– Guerrier fanfaron ! – s'écria Broute-Saule, qui était revenu prendre sa place à la tête du cheval de Méroflède, – veux-tu que nous prenions chacun une hache ? nous nous mettrons nus jusqu'à mi-corps, et tu verras si les hommes d'ici sont des lâches !

– Tu me parais, toi, un vaillant garçon, – reprit Berthoald en souriant ; – si tu veux rester avec nous dans l'abbaye, tu y trouveras ta place.

Broute-Saule allait répondre… Méroflède lui coupa la parole et dit à Berthoald : – D'ici à demain matin, nous ferons trêve… Tu dois être fatigué ; on va te conduire au bain, cela te délassera, après quoi nous souperons ; je ne te donnerai pas un festin pareil à ceux que sainte Agnès et sainte Radegonde donnaient à leur poète favori l'évêque Fortunat, dans leur abbaye de Poitiers ; mais enfin tu ne jeûneras point. Puis s'adressant à Ricarik : – Tu as mes ordres, suis-les.

Méroflède, en parlant ainsi, s'était rapprochée de la porte intérieure de l'abbaye. D'un bond léger, elle descendit de sa monture et disparut dans le cloître après avoir jeté la bride de son cheval à Broute-Saule ; le jouvenceau la suivit d'un regard presque désespéré, puis il regagna lentement les écuries, après avoir montré de loin le poing à Berthoald. Celui-ci, de plus en plus frappé des étrangetés de cette abbesse, demeurait pensif, lorsque Ricarik, l'arrachant à sa rêverie, lui dit, en lui montrant deux

esclaves : – Descends de cheval, ces esclaves te conduiront au bain ; ils t'aideront à te désarmer, et comme tes bagages ne sont pas ici, ils te donneront de quoi te vêtir convenablement, des chausses et une robe toute neuve que je n'ai jamais portée ; tu endosseras ces vêtements, si tu préfères quitter ta coquille de fer ; puis je te viendrai quérir pour souper avec notre sainte dame.

Une demi-heure après, Berthoald, sortant du bain et conduit par Ricarik, entrait dans l'appartement de l'abbesse.

* *

*

Lorsque Berthoald parut dans la salle où l'attendait Méroflède, il la trouva seule ; elle avait quitté ses vêtements noirs pour revêtir une longue robe blanche ; un léger voile cachait à demi les tresses de son épaisse chevelure d'un roux ardent et doré : un collier et des bracelets de pierreries ornaient son cou et ses bras nus. Les Franks ayant conservé l'habitude, jadis introduite en Gaule par les Romains, d'entourer leurs tables d'espèces de lits ; l'abbesse, à demi couchée sur un long et large siège à dossier garni de coussins, fit signe au jeune chef de s'asseoir auprès d'elle. Berthoald obéit, de plus en plus frappé de l'étrange beauté de Méroflède. Un grand feu flambait dans l'âtre ; une riche vaisselle d'argent brillait sur la table recouverte de lin brodé ; des amphores, précieusement ciselées, se dressaient à côté des coupes d'or ; les plats contenaient des mets appétissants ; un candélabre, où brûlaient deux petits cierges de cire, éclairait à peine cette salle immense, qui, par l'insuffisance du luminaire, devenant presque obscure à quelques pas des deux convives, était plongée dans les ténèbres à ses deux extrémités. Le lit s'adossait à une muraille boisée, deux portraits y étaient suspendus, l'un, grossièrement peint sur un panneau de chêne, à la mode de Byzance, représentait un guerrier frank, barbarement accoutré, ainsi que se vêtissaient, trois siècles auparavant, les leudes de Clovis, ces premiers conquérants des Gaules ; au-dessous de cette peinture on lisait : *Gonthramm Neroweg*. À côté de ce portrait on voyait celui de l'abbesse Méroflède, enveloppée de ses longs voiles noirs et blancs ; elle tenait d'une main sa crosse abbatiale, de l'autre, une épée nue. Cette image, beaucoup plus petite que la première, était peinte sur parchemin, à la façon des miniatures dont on ornait alors les livres saints. Berthoald aperçut ces deux portraits au moment où il allait s'asseoir aux côtés de l'abbesse. À cette vue, il tressaillit, resta un moment frappé de surprise ; puis

reportant tour à tour ses yeux de Gonthramm Neroweg sur Méroflède, il semblait comparer la ressemblance qui existait entre eux, ressemblance évidente en cela que, comme Neroweg, Méroflède avait la chevelure rousse, le nez en bec d'aigle, et les yeux verts. Le jeune chef ne put cacher son étonnement. L'abbesse lui dit : – Qu'as-tu à contempler ainsi le portrait de l'un de mes aïeux, mort il y a plusieurs siècles ?

– Ainsi… tu es de la race des Neroweg ?

– Oui, et ma famille habite encore ses grands domaines de l'Auvergne, conquis par l'épée de mes ancêtres, ou octroyés par dons royaux… Mais assez parlé du passé, gloire aux morts, joie aux vivants ! Sieds-toi là, et soupons… Je te semble une étrange abbesse ? mais, par Dieu ! je vis comme les abbés et les évêques, sinon qu'ils soupent avec de jolies jouvencelles, et que moi je soupe ce soir avec un brave et beau soldat… T'en plaindrais-tu ? – Et soulevant d'un poignet viril une des lourdes amphores d'argent, elle remplit jusqu'au bord la coupe d'or placée près d'Amael ; puis après y avoir seulement mouillé ses lèvres rouges et charnues, elle la tendit au jeune chef et lui dit résolûment : – Buvons à ta bienvenue dans ce couvent !

Berthoald garda un moment la coupe entre ses mains, et tout en jetant un dernier regard sur le portrait de Neroweg, il sourit d'un air sardonique, réfléchit un instant, attacha sur l'abbesse un regard non moins hardi que ceux qu'elle lui jetait, et reprit : – Buvons, belle abbesse ! – Et d'un trait, vidant la large coupe, il ajouta : – Buvons à l'amour !…

– Soit, buvons à l'amour, le dieu du monde ! comme disaient les païens, – répondit Méroflède en remplissant sa coupe d'un vin contenu dans une petite amphore de vermeil. Versant alors de nouveau à boire au jeune chef, qui la couvait d'un œil étincelant, elle ajouta : – J'ai bu selon tes vœux ; maintenant, bois aux miens !

– Quels qu'ils soient, sainte abbesse ; cette coupe fût-elle remplie de poison, je la viderai, je le jure par ton beau bras aussi blanc que la neige !

– Alors, – dit l'abbesse en jetant un regard pénétrant sur le jeune homme, – buvons au juif Mardochée !

Berthoald portait la coupe à ses lèvres ; mais au nom du juif il frissonna, posa brusquement le vase d'or sur la table, ses traits s'assombrirent, et il s'écria presque avec effroi : – Le juif Mardochée !…

– Allons, par Vénus ! la patronne des amoureux, ne tremble pas ainsi, mon vaillant !

– Boire au juif Mardochée, moi !…

– Tu m'as dit : Buvons à l'amour… j'ai bu, j'y boirai encore, si tu veux, – ajouta l'abbesse en regardant fixement Berthoald ; – tu m'as juré par la blancheur de ce bras, – et elle releva davantage encore sa large manche, – tu m'as juré de boire selon mes vœux, accomplis ta promesse !

– Femme ! – reprit Berthoald avec impatience et embarras, – qu'est-ce que ce juif ? pourquoi veux-tu que je…

– Ah ! ah ! ah ! – fit Méroflède en riant aux éclats et interrompant le jeune chef, – moi, qui te croyais un brave ! tu te troubles pour si peu ?… Sais-tu pourquoi je veux boire au juif Mardochée ?…

– Non.

– Écoute-moi… Si Mardochée ne t'avait pas vendu comme esclave au seigneur Bodégésil, tu n'aurais pas, une nuit, volé le cheval et l'armure de ton maître pour courir les aventures en te donnant à ce Karl endiablé, toi, Gaulois de race asservie, pour noble de race franque, et fils d'un bénéficier dépossédé… Karl, dont tu es devenu un des meilleurs capitaines, ne t'aurait pas octroyé cette abbaye. Donc tu ne serais pas ici à côté de moi, à cette table, où nous buvons ensemble à l'amour… Voilà pourquoi, mon vaillant, je vide cette coupe en mémoire de ce juif immonde ! – Et elle la vida. – Maintenant, boiras-tu au juif ?

Pendant que Méroflède parlait ainsi, Berthoald la contemplait avec une surprise croissante mêlée d'anxiété, ne pouvant trouver un mot à répondre. – Ah ! ah ! ah ! – dit l'abbesse en riant de nouveau, – le voici muet ! De quoi pâlis-tu et rougis-tu tour à tour ? Que m'importe à moi que tu sois de race gauloise ou de race franque ? cela rend-il tes yeux moins bleus, tes cheveux moins noirs, ta figure moins avenante ? Tu t'es moqué de Karl par ta fourberie, tant mieux ! nous rirons ensemble de ce stupide… Allons, déride-toi donc, beau vaillant. Faut-il que ce soit moi, abbesse, qui te donne, à toi soldat, l'exemple de vider les coupes ?

Berthoald croyait rêver… Méroflède, en ses paroles, ne lui témoignait ni le dédain que devait lui inspirer l'odieux mensonge dont il s'était rendu coupable, ni le triomphe méchant qu'elle devait éprouver de posséder des secrets redoutables pour lui. Franche dans son cynisme, elle contemplait le jeune chef d'un œil

fauve et ardent. Ces regards, qui jetaient le trouble dans son esprit et le feu dans ses veines, l'étrangeté de l'aventure, la large coupe de vin qu'il venait de vider d'un trait, vin très-capiteux ou mélangé de quelque philtre, commençaient à égarer la raison de Berthoald ; voulant lutter d'audace avec l'abbesse, il lui dit : – Puisque tu es de la race de Neroweg, sais-tu que ce n'est pas la première fois qu'elle se rencontre à travers les âges avec la race de Joel ?

– Qu'est-ce que la race de Joel ?

– La mienne !

– Nous boirons aussi à Joel… il a fait souche de beaux soldats !

– Sais-tu quelle a été la mort du fils de ce Gonthramm Neroweg dont voici le portrait ?

– Une tradition de ma famille rapporte qu'il fut tué dans ses domaines d'Auvergne, par le chef d'une troupe de bandits et d'esclaves révoltés.

– Le chef de ces bandits se nommait *Karadeuk*… il était le bisaïeul de mon grand-père !

– Par Dieu ! voilà qui est singulier ! Et comment ce bandit a-t-il tué Neroweg ?

– Ton aïeul et le mien se sont vaillamment combattus à coups de hache, le comte a succombé.

– En effet… tu rappelles mes souvenirs d'enfance. Ton aïeul n'avait-il pas écrit quelques mots sur le tronc d'un arbre après ce combat ?

– Il avait écrit ceci : *Karadeuk, descendant de Joel, a tué le comte Neroweg !*

– C'est cela !… et la femme du comte, Godégisèle, quelques mois après la mort de son mari, mit au monde un fils qui fut le grand-père de mon grand-père.

– Voilà qui est étrange… toi, fille des Neroweg, tu écoutes ce récit avec calme ?

– Aussi vrai qu'il laisse sa coupe pleine, ce soldat est, pardieu ! encore plus stupide qu'il n'est beau !… Et que me font à moi ces batailles de nos aïeux et de nos races ? Par Vénus ! je ne connais, moi, qu'une race au monde : celle des amoureux !… Donc, vide ta coupe, mon vaillant, et soupons gaiement. C'est trêve entre nous cette nuit… À demain la guerre !

– Honte ! remords ! raison ! devoir ! noyons tout dans le vin… Je ne sais si je veille ou si je rêve en cette nuit étrange ! – s'écria le jeune chef ; puis, prenant à la main sa coupe pleine, il se leva et ajouta d'un air de défi sardonique en se tournant vers le sombre et farouche portrait du guerrier frank : – Je bois à toi, Neroweg ! – Puis Berthoald, sa coupe vidée, se rejeta sur le lit dans une sorte de vertige, en disant à Méroflède : – Vive l'amour ! abbesse du diable ! Aimons-nous ce soir et battons-nous demain !

– Battons-nous sur l'heure ! – cria une voix rauque et strangulée, qui parut sortir des profondeurs de cette grande salle que l'ombre envahissait à quelques pas de la table où siégeaient les deux convives ; puis les rideaux de l'une des portes s'étant soudain écartés, Broute-Saule, qui, à l'insu de l'abbesse, et poussé par une jalousie féroce, était parvenu à s'introduire dans l'intérieur de cet appartement, s'élança, agile comme un tigre, fut en deux bonds auprès de Berthoald, le saisit d'une main aux cheveux, tandis que de l'autre il levait son poignard pour le lui plonger dans la gorge. Le jeune chef, quoique surpris à l'improviste, tira son épée, étreignit de son poignet de fer la main armée que Broute-Saule levait sur lui, et plongea son glaive dans le ventre de ce malheureux, qui pirouetta sur lui-même et tomba en disant : – Bonheur à moi, Méroflède… je meurs sous tes yeux !

Berthoald, son épée sanglante à la main, sentant sa raison se troubler de plus en plus, retomba machinalement sur le lit ; il jetait autour de lui des regards effarés, lorsqu'il vit l'abbesse renverser d'un coup de poing le candélabre qui seul éclairait cette salle ; et au milieu des ténèbres il se sentit passionnément enlacer dans les bras de ce monstre, qui lui dit d'une voix basse et palpitante : – Tu t'es battu pour moi… je t'adore…

* *

*

L'aube allait succéder à cette nuit où Broute-Saule avait été tué par Berthoald. Ce jeune chef, profondément endormi et chargé de liens qui assujettissent ses mains derrière son dos, est étendu sur le plancher de la chambre à coucher de Méroflède. L'abbesse, enveloppée d'une mante noire, la figure pâlie, à demi voilée par son épaisse chevelure rousse dénouée, qui traînait presque à terre, se dirigea vers la fenêtre, tenant à la main une torche de résine allumée. Se penchant alors à cette croisée d'où l'on découvrait au loin l'horizon, l'abbesse agita sa torche par trois fois en regardant du côté de l'orient, qui commençait à se teinter des lueurs du jour

naissant. Au bout de quelques instants, la clarté d'une grande flamme, s'élevant au loin à travers les dernières ombres de la nuit, répondit au signal de Méroflède. Ses traits rayonnèrent d'une joie sinistre ; elle jeta son flambeau dans le fossé rempli d'eau qui entourait le monastère ; et, à plusieurs reprises, elle secoua rudement Berthoald pour le réveiller. Celui-ci sortit difficilement de son sommeil léthargique. Voulant porter ses mains à son front, il s'aperçut qu'elles étaient garrottées ; se dressant alors péniblement sur ses jambes alourdies, l'esprit encore troublé, il regarda silencieusement Méroflède. Celle-ci, étendant son bras demi-nu vers l'horizon que l'aube éclairait faiblement, dit à Berthoald : – Vois-tu là-bas, au loin, cette chaussée qui traverse les étangs et se prolonge jusqu'à l'enceinte de ce couvent ?

– Oui, – répondit Berthoald, luttant contre la torpeur étrange qui paralysait encore son esprit et sa volonté, sans cependant obscurcir tout à fait son intelligence, – oui, je la vois.

– Tes compagnons d'armes ont campé cette nuit sur cette chaussée ?

– En effet, – reprit le jeune chef en tâchant de rassembler ses souvenirs confus, – hier soir… mes compagnons…

– Écoute, – reprit vivement l'abbesse en mettant sa main sur l'épaule du jeune homme, – écoute… de ce côté où le soleil va se lever, qu'entends-tu ?

– J'entends un grand bruit… il se rapproche… On dirait le bruit des grandes eaux…

– Tu l'as dit, mon vaillant. – Et, s'appuyant sur l'épaule de Berthoald : – Il y a là-bas, à l'orient, un lac immense contenu par une digue et des écluses…

– Un lac ?

– Le niveau de ses eaux est élevé de huit à dix pieds au-dessus du niveau de ces étangs… Comprends-tu maintenant ?

– Non, mon esprit est appesanti… je ne sais où je suis… c'est à peine si je me souviens… et puis… pourquoi suis-je ainsi garrotté ?…

– C'est afin de contenir les élans de ta joie, lorsque tout à l'heure tu auras complètement recouvré ta raison… Cependant elle commence à te revenir. Tu dois maintenant comprendre que les écluses de la digue étant ouvertes, et elles le sont, les eaux de ces étangs vont tellement se gonfler, qu'elles submergeront la

chaussée où tes compagnons d'armes ont campé cette nuit avec leurs chevaux et les chariots qui contiennent leur butin et leurs esclaves… Tiens, vois-tu comme l'eau monte, monte au loin… Vois-tu ? elle atteint déjà la berge de la jetée… avant une heure elle sera submergée. Pas un de tes compagnons n'aura pu échapper à la mort… et s'ils veulent fuir, une tranchée profonde, pratiquée cette nuit par mes ordres à l'extrémité de la levée, du côté de la route, les arrêtera, et pas un n'échappera au trépas… Entends-tu, mon vaillant ?

– Tous morts ! – murmura Berthoald sans sortir de sa morne stupeur, – tous morts !… il y avait pourtant parmi eux de braves guerriers !

– Ah ! la mort de tes compagnons ne te va pas assez au cœur pour te faire sortir de ton engourdissement ! !… essayons un autre moyen. – Et l'abbesse, jetant sur Berthoald un regard horrible, reprit d'une voix éclatante : – Écoute encore… Parmi ces esclaves ramenées du Languedoc, et que ta bande traînait à sa suite en chariot, il y avait une femme… elle sera tout à l'heure noyée comme les autres, et cette femme, – ajouta Méroflède en accentuant ces mots comme s'ils devaient frapper Berthoald au cœur, – cette femme, c'était ta mère !… entends-tu ? ta mère !…

Berthoald tressaillit de tout son corps, bondit dans ses liens, tâchant, mais en vain, de les rompre, poussa un cri terrible, jeta un regard de désespoir et d'épouvante sur l'immense nappe d'eau, qui, rougie par les premiers rayons du soleil levant, s'étendait alors à perte de vue, et s'écria : – Ma mère ! ma mère !…

– Vois-tu, – lui dit Méroflède avec une joie féroce, – vois-tu là-bas ? l'eau a presque entièrement envahi la chaussée ; c'est à peine si l'on aperçoit encore les couvertures de toile qui surmontent les chariots. Le flot monte toujours, et à cette heure, pour ta mère, c'est l'angoisse de la mort, angoisse plus horrible que la mort même.

– Oh ! démon ! – s'écria le jeune homme en se tordant sous ses liens ; puis il s'écria : – Tu mens ! ma mère n'est pas là… tu mens !…

– Ta mère a quarante ans ; elle s'appelle Rosen-Aër, elle habitait la vallée de Charolles en Bourgogne…

– C'est vrai !… malheur ! malheur sur moi !

– Ta mère, faite esclave par les Arabes lors de leur invasion en Bourgogne, a été par eux emmenée en Languedoc ; et, après le

dernier siège de Narbonne par Karl-le-Maudit, ta mère, ainsi que d'autres femmes, a été prise dans les environs de cette ville. Lorsque l'on a partagé le butin et les esclaves, Rosen-Aër, tombée dans le lot des hommes de ta bande, a été conduite jusqu'ici… tu doutes encore ? voici une dernière preuve. Cette femme porte, comme toi, tracés sur le bras droit, en caractères ineffaçables, ces deux mots : *Brenn – Karnak*…

– Oh ! ma mère ! – s'écria le malheureux en jetant un regard noyé de larmes vers les étangs.

– Ta mère est morte !… Vois, la jetée a disparu sous les eaux, et elles montent encore… Oui, ta mère, à cette heure, est noyée dans le chariot couvert où elle était enfermée avec les autres esclaves !

– Mon cœur se brise, – murmura Berthoald écrasé sous le poids de la douleur et du désespoir ; – c'est trop souffrir !

– Trop souffrir ! – s'écria Méroflède avec un éclat de rire infernal ; – oh ! non ! non ! ce n'est pas assez. Quoi ! stupide esclave ! Gaulois renégat ! lâche menteur ! qui te pares effrontément du nom d'un noble frank ! Quoi ! tu as cru que la vengeance ne bouillonnait pas dans mes veines parce que, hier soir, tu m'as vue sourire au récit de la mort de mon aïeul tué par un bandit de ta race ! Oui, j'ai souri, parce que je pensais qu'au point du jour je te ferais assister de loin à l'agonie, à la mort de ta mère ! Mais j'avais la nuit à moi… et je te trouvais beau !

– Oh ! monstre de luxure et de férocité ! – s'écria Berthoald en faisant des efforts surhumains pour briser ses liens. – Il faudra pourtant que je venge ma mère… Je t'étranglerai de mes mains !…

L'abbesse, voyant l'impuissance de la fureur de Berthoald, haussa les épaules et reprit : – Ah ! ton aïeul le bandit a incendié, il y a un siècle et demi, le château de mon aïeul, le comte Neroweg, et l'a ensuite tué à coups de hache. Moi, je réponds à l'incendie par l'inondation, et je noie ta mère !… Quant à toi, le sort qui t'attend sera terrible !…

– Tue-moi promptement ; mais, un dernier mot… Ma mère sait-elle que j'étais le chef des hommes dont le sort de la guerre l'avait rendue esclave ?

– Malheureusement elle l'ignorait. Ceci a manqué à ma vengeance !

– Ce que tu sais de ma mère, qui te l'a dit ?

– Le juif Mardochée.

– Il la connaît donc ? où l'a-t-il vue ?

– À la halte que tu as faite au couvent de Saint-Saturnin avec Karl-Martel ; là, le juif t'a reconnu…

– Merci, Dieu ! ma mère a ignoré ma honte ! sa mort eût été doublement horrible… Et maintenant, monstre ! délivre-moi de la vie, j'ai hâte de mourir !

– Je ne partage pas cette hâte, tu m'appartiens…

* *

*

Ce matin-là, Bonaïk, l'orfèvre, entra, comme d'habitude, dans l'atelier ; il y fut bientôt rejoint par les jeunes esclaves apprentis.

Après avoir allumé le feu de la forge, le vieillard, afin de donner issue à la fumée, ouvrant la fenêtre qui donnait sur le fossé, remarqua, non sans grand étonnement, que le niveau de l'eau de ce fossé avait tellement augmenté, qu'entre elle et le soubassement de la fenêtre, il restait à peine un pied de distance. – Ah ! mes enfants, – dit-il aux apprentis, – je crains qu'il soit arrivé cette nuit un grand malheur ! Depuis nombre d'années les eaux de ce fossé n'ont jamais atteint à la hauteur où elles sont aujourd'hui, sinon lors de la rupture de la digue du lac supérieur aux étangs. Tenez, voyez de l'autre côté du fossé, l'eau s'élève presque jusqu'au soupirail de la cave creusée sous le bâtiment qui nous fait face.

– Et l'on dirait que l'eau monte toujours, père Bonaïk.

– Hélas ! oui, mes enfants, elle monte encore. Ah ! la rupture de ces digues amènera des désastres !

À ce moment, on entendit la voix de Septimine criant au dehors : – Père Bonaïk, ouvrez-moi ! ouvrez-moi ! – L'un des apprentis courut à la porte, et bientôt la Coliberte entra, soutenant une femme aux longs cheveux ruisselants, aux vêtements trempés d'eau, livide, se traînant à peine, et si défaillante, qu'à quelques pas de la porte, elle tomba évanouie entre les bras du vieil orfèvre et de Septimine.

– Pauvre femme ! elle est glacée, – dit le vieillard, et s'adressant aux apprentis : – Vite, vite, enfants ! prenez du charbon dans le réduit, faites jouer le soufflet, augmentez le feu de la forge, cela réchauffera cette infortunée. Ah ! je l'avais prévu… cette

inondation aura causé de grands maux !

À la voix de l'orfèvre deux apprentis coururent au profond réduit pratiqué derrière la forge, et descendirent dans ce caveau pour y prendre du charbon ; les autres esclaves attisèrent le feu, firent jouer le soufflet, tandis que le vieillard s'approcha de Septimine, qui, agenouillée devant la femme évanouie, pleurait en disant : – Hélas ! mon Dieu ! elle va mourir !

– Rassure-toi, – reprit le vieillard, – les mains de cette pauvre créature, tout à l'heure glacées, reprennent un peu de chaleur. Mais qu'est-il donc arrivé ? tes vêtements sont trempés d'eau ?

– Bon père, ce matin, au point du jour, je me suis levée comme mes compagnes, nous sommes allées dans la cour ; là, nous avons entendu d'autres esclaves crier : La digue est crevée ! Et ils sont sortis en courant pour aller voir les progrès de l'inondation. Moi, machinalement, je les ai suivis. Ils se sont dispersés. Je m'étais avancée jusqu'à une pointe de terre que baigne l'eau des étangs. Il y a là un gros saule ; bientôt j'ai vu à peu de distance de moi un chariot à demi submergé ; il flottait entre deux eaux, une toile tendue sur des cerceaux le recouvrait.

– Grâce à Dieu ! cette toile, ainsi tendue, faisait ballon ; elle a dû empêcher ce chariot de sombrer tout à fait… Achève ?

– Le vent soufflant dans cette espèce de voile poussait le chariot vers la rive où je me trouvais. Alors j'ai vu cette infortunée, cramponnée à cette toile, le corps à demi plongé dans l'eau.

– Qu'as-tu fait ?

– Il n'y avait pas un instant à perdre : les mains défaillantes de cette pauvre créature, dont les forces étaient à bout, allaient abandonner la toile, son seul soutien. J'attachai le bout de ma ceinture à une des basses branches du saule, l'autre bout à mon poignet gauche, et je me penchai vers l'infortunée en lui criant : Courage ! Elle m'entendit, saisit convulsivement ma main entre les siennes ; mais dans ce brusque mouvement mes pieds glissèrent de la berge, et je tombai à l'eau…

– Heureusement, ton poignet gauche était toujours attaché à l'un des bouts de ta ceinture nouée à l'arbre ?

– Oui, bon père ; mais la secousse fut violente, je crus mon bras arraché de mon corps. Par bonheur, la pauvre femme saisit un pan de ma robe. Ma première douleur passée, je fis de mon mieux, et à

l'aide de ma ceinture nouée à l'arbre, sur laquelle je me hâlais, je parvins à regagner le bord et à retirer de l'étang celle avec qui j'allais périr. Notre atelier étant l'endroit le plus voisin, je l'ai amenée ici, elle pouvait à peine se soutenir… Mais, hélas ! – ajouta la Coliberte en pleurant de nouveau et regardant les traits inanimés de Rosen-Aër, car c'était la mère de Berthoald que Septimine venait de sauver, – j'aurai seulement retardé sa mort ! Voyez sa pâleur…

– Ne te désespère pas, – reprit le vieillard, – de moment en moment ses mains se réchauffent… Approchons-la davantage de la forge, le feu la ranimera.

En effet, grâce à l'activité des apprentis, non moins apitoyés que Septimine et le vieillard, Rosen-Aër, assise sur un escabeau, fut rapprochée du foyer. Peu à peu elle ressentit la salutaire influence de cette chaleur pénétrante, reprit lentement ses esprits, revint enfin tout à fait à elle, et rassemblant ses souvenirs, elle tendit ses bras à Septimine en disant d'une voix faible : – Chère enfant, tu m'as sauvée !

La Coliberte se jeta au cou de Rosen-Aër en versant de douces larmes, et reprit : – Nous avons fait ce que nous avons pu ; nous sommes de pauvres esclaves…

– Hélas ! mon enfant, je suis esclave comme vous, amenée en ce pays du fond du Languedoc. Nous avions passé la nuit sur la chaussée qui sépare les deux étangs, dont ce monastère est entouré, l'on avait dételé les bœufs des chariots, lorsqu'au point du jour l'inondation nous a surpris, et… – Mais Rosen-Aër s'interrompit, se dressa de toute sa hauteur, son visage exprima d'abord la stupeur ; puis une sorte de joie délirante, elle se précipita vers la fenêtre ouverte, et passa ses bras à travers les épais barreaux, en s'écriant : – Mon fils ! mon fils Amael !…

Septimine et Bonaïk crurent un moment cette infortunée privée de sa raison ; mais lorsqu'ils se furent approché de la fenêtre vers laquelle Rosen-Aër s'était précipitée, la jeune fille s'écria en joignant les mains : – Le chef frank ! lui ! dans un des souterrains de l'abbaye !…

Rosen-Aër et la Coliberte voyaient, de l'autre côté du fossé, Berthoald, se tenant des deux mains aux barreaux du soupirail de la cave. Soudain il reconnut sa mère, et, en proie à une sorte d'extase, il s'écria d'une voix vibrante, qui, malgré la distance, arriva jusqu'à l'atelier : – Ma mère !…

– Septimine, – dit précipitamment Bonaïk à la Coliberte, – tu connais ce jeune homme ?

– Oh ! oui… il a été bon pour moi comme un ange du ciel ! Je l'ai vu au couvent de Saint-Saturnin ; c'est à ce guerrier que Karl a fait don de cette abbaye.

– À lui ! – reprit le vieillard d'un air surpris et pensif. – Alors comment se trouve-t-il dans ce souterrain ?

– Maître Bonaïk ! – accourut dire un des esclaves, – j'entends au dehors la voix de Ricarik ; il s'est arrêté sous la voûte pour gourmander quelqu'un ; dans un instant il sera ici ; il vient faire sa ronde matinale selon son habitude.

– Grand Dieu ! – s'écria le vieillard avec épouvante, – il va trouver cette femme en ce lieu, l'interroger ; elle peut se trahir, avouer qu'elle est la mère de ce jeune homme, victime sans doute de l'abbesse… – Et le vieillard, courant à la fenêtre, saisit Rosen-Aër par le bras, et lui dit en l'entraînant : – Au nom de la vie de votre fils, venez ! venez !

– La vie de mon fils ! qui la menace ?

– Suivez-moi… ou il est perdu et vous aussi ! – Et Bonaïk, sans répondre à Rosen-Aër, lui montra le petit caveau pratiqué derrière la forge ; et ajouta : – Cachez-vous là, ne bougez pas. – S'adressant ensuite aux apprentis en courant à son établi : – Vous, enfants, martelez de toutes vos forces et chantez à tue-tête. Toi, Septimine, polis ce vase. Songez que si l'intendant se doute de quelque chose, nous avons tout à craindre. Dieu veuille que ce malheureux garçon ne reste pas au soupirail de la cave, ou qu'il ne soit pas vu de Ricarik ! – Ce disant, le vieil orfèvre se mit à marteler à tout rompre sur son enclume, entonnant d'une voix sonore ce vieux chant des orfèvres à la louange du bon Éloi : – « De la condition d'ouvrier élevé à celle d'évêque, – Éloi, dans sa charge de pasteur, a purifié l'orfèvre ; – Son marteau est l'autorité de sa parole, – Son fourneau la constance du zèle, – Son soufflet l'inspirateur, – Son enclume l'obéissance(11) ! »

Ricarik entra dans l'atelier. L'orfèvre ne parut pas l'apercevoir, et continua de chanter en aplatissant à coups de marteau une feuille d'argent qui terminait la crosse abbatiale dont la ciselure supérieure était achevée. – Vous êtes bien gais ici, ce matin, – dit l'intendant en s'avançant au milieu de l'atelier. – Cessez ces chants… ils m'assourdissent…

– Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines, – murmura

tout bas Septimine à Bonaïk. – Ce méchant homme s'approche de la fenêtre… s'il allait voir le chef frank…

– Pourquoi tant de feu dans cette forge ? – reprit l'intendant en faisant un pas vers le foyer derrière lequel se trouvait le réduit où se cachait Rosen-Aër. – T'amuses-tu donc à brûler du charbon sans nécessité ?

– Sans nécessité ? Non, puisque ce matin même je vais fondre l'or et l'argent que vous m'avez apportés hier.

– Mensonge ! les métaux se fondent au creuset, non pas à la forge…

– Ricarik, à chacun son métier. J'ai travaillé dans les ateliers du grand Éloi. Je sais mon état. Je vais d'abord exposer mes métaux au feu ardent de la forge, les marteler ensuite, puis je les mettrai au creuset ; la fonte en sera plus liée.

– Tu ne manques jamais de raisons.

– Parce que j'en ai toujours de bonnes à donner. Mais puisque vous voici, Ricarik, j'ai à vous demander plusieurs objets nécessaires pour cette fonte, la plus considérable que j'aie jamais faite dans ce monastère, puisque le vase d'argent doit avoir deux pieds de hauteur, ainsi que vous le voyez d'après le moule que voilà sur cette tablette.

– Que te faut-il ?

– J'aurais besoin d'un baril que je remplirai de sable au milieu duquel je placerai mon moule… Ce n'est pas tout… J'ai vu souvent, malgré les cercles qui entouraient les douves des barils, où l'on mettait les moules plongés dans le sable, ces douves éclater lorsque l'on versait dans le creux le métal en fusion. Il me faudrait donc une longue corde que j'enroulerais très-solidement autour du tonneau ; si les cercles éclatent, la corde du moins ne se rompra point. Il me faudrait, de plus, une non moins longue petite cordelle pour assujettir les parois du moule.

– Tu auras le baril, la corde et la cordelle.

– Encore un mot, Ricarik. Moi, et ces jeunes gens, nous serons forcés, pour cette fonte, de passer ici une partie de la nuit, les jours sont courts en cette saison. Faites-nous donner une outre de vin, à nous, qui ne buvons jamais que de l'eau ; cette largesse soutiendra nos forces durant notre rude labeur nocturne. J'ajouterai que les jours de fonte, dans l'atelier du grand Éloi, on régalait toujours les esclaves…

– Soit ! vous aurez votre outre de vin… aussi bien, c'est aujourd'hui jour de liesse en ce couvent, car un grand miracle vient d'avoir lieu…

– Un miracle ?

– Oui… un juste châtiment du ciel a frappé une bande d'aventuriers, à qui Karl le maudit avait eu l'audace de concéder cette abbaye, bien sacré de l'Église. Ils campaient cette nuit sur la jetée, comptant attaquer le monastère au point du jour ; mais l'Éternel, par un redoutable et surprenant prodige, a ouvert les cataractes du ciel. Les étangs se sont grossis, et tous les scélérats ont été noyés.

– Gloire à l'Éternel ! – cria le vieil orfèvre en faisant signe aux apprentis d'imiter son enthousiasme, – gloire à l'Éternel ! qui noie les impies dans les cataractes de sa colère !

– Gloire à l'Éternel ! – répétèrent à tue-tête et en chœur les jeunes esclaves, – gloire à l'Éternel ! qui noie les impies dans les cataractes de sa colère !

– Miracle qui ne me surprend point du tout, Ricarik, – ajouta l'orfèvre, – il est dû sans doute au bienheureux *pouce* de Saint-Loup, cette sainte relique que vous nous avez apportée hier. Elle aura opéré ce divin prodige.

– C'est probable… ainsi tu n'as pas besoin d'autre chose ?

– Non, – répondit le vieillard en se levant et examinant plusieurs caisses, – j'ai là pour la fonte du soufre et du bitume en suffisante quantité, le charbon ne manque point, l'un de mes apprentis va vous accompagner, Ricarik, il rapportera le baril, les cordes et l'outre de vin, seigneur intendant, ne l'oubliez pas !

– On vous la donnera plus tard, en vous distribuant vos pitances.

– Ricarik, nous ne pourrons quitter l'atelier d'un instant à cause de la fonte. Faites-nous distribuer ce matin, s'il vous plaît, notre pitance quotidienne, afin que nous ne soyons pas dérangés ; nous allons fermer la porte pour être tranquilles !

– J'y consens, que l'un de tes apprentis me suive, il rapportera toutes ces choses, mais que le vase soit fondu demain, sinon l'échine vous cuira.

– Vous pouvez assurer notre sainte et vénérable abbesse que le vase, en sortant du moule, sera digne d'un artisan qui a vu le

grand Éloi manier la lime et le burin. – Et, s'adressant tout bas à l'un de ses apprentis, tandis que Ricarik se dirigeait vers la porte : – Ramasse en chemin une douzaine de cailloux gros comme des noix, cache-les dans ta poche et rapporte-les. – Et il ajouta tout haut : – Accompagne le seigneur intendant, mon garçon ; surtout, en revenant, ne t'amuse pas en route.

– Soyez tranquille, maître, – dit l'apprenti en faisant un signe d'intelligence au vieillard et suivant l'intendant, – vos ordres seront exécutés !

Le vieillard resta quelques instants sur le seuil, prêtant l'oreille aux pas de l'intendant qui s'éloignait ; après quoi, fermant la porte au verrou, il courut vers le caveau où se cachait Rosen-Aër, Septimine courut à la fenêtre, afin de voir si Berthoald s'y trouvait encore ; mais soudain elle s'écria, saisie d'effroi : – Grand Dieu ! le jeune chef est perdu !… l'eau a gagné le soupirail !

– Perdu ! mon fils ! – s'écria Rosen-Aër avec désespoir en se précipitant à la croisée malgré les efforts du vieillard pour la retenir. – Ô mon fils ! t'avoir revu pour te perdre… Amael ! Amael !…

– Elle nous trahit… si on l'entend au dehors ! – dit le vieillard avec terreur, en tâchant en vain d'arracher des barreaux où elle se cramponnait, cette malheureuse femme, qui appelait son fils d'une voix déchirante. Mais Amael (puisque Berthoald était pour lui un nom d'emprunt), Amael ne reparut pas. Le flot avait gagné l'ouverture du soupirail, et malgré la largeur du fossé qui séparait les deux bâtiments l'un de l'autre, on entendait le bruit sourd des eaux qui, s'engouffraient par cette ouverture, tombaient au fond du souterrain. Septimine, pâle comme une morte, ne trouvait pas une parole. Rosen-Aër, dans l'égarement de son désespoir, tâchait d'ébranler les épais barreaux de la fenêtre en murmurant d'une voix entrecoupée de sanglots : – Oh ! savoir qu'il est là… dans l'agonie… mourant !…

– Espoir ! – cria le vieillard, dont les larmes coulaient à la vue de cette douleur maternelle, – espoir !… Je fixe depuis un instant cette pierre couverte de mousse, à l'angle du soupirail, l'eau ne l'envahit pas ; elle ne monte plus… Voyez, voyez !

Septimine et Rosen-Aër essuyèrent leurs yeux et regardèrent la pierre que leur indiquait Bonaïk. Elle ne fut pas, en effet, submergée… Bientôt même le bruit des eaux s'engouffrant dans le soupirail s'amoindrit et cessa peu à peu.

– Il est sauvé ! – s'écria Septimine. – Merci, mon Dieu !

– Sauvé… – murmura Rosen-Aër d'un air de doute accablant. – Et s'il est tombé dans cette cave assez d'eau pour le noyer… Oh ! s'il vivait encore, il eût répondu à ma voix… Non, non ! il se meurt ! il est mort !…

– Maître Bonaïk, on frappe à la porte, – accourut dire l'un des apprentis. – Faut-il ouvrir ?

– Vite, retournez dans votre cachette, – dit le vieillard à Rosen-Aër ; et comme elle ne semblait pas l'entendre, il ajouta : – Mais vous voulez donc vous perdre, nous perdre tous ! nous qui sommes prêts à nous dévouer pour vous et votre fils ? – À ces mots, Rosen-Aër quitta la fenêtre et rentra dans le réduit, tandis que le vieillard, s'approchant de la porte, disait : – Qui est là ?

– Moi, maître Bonaïk, – répondit au dehors la voix de l'apprenti qui était sorti avec Ricarik, – moi, Justin.

– Entre vite, – dit l'orfèvre au jeune garçon qui portait sur son épaule un baril vide et à sa main un panier renfermant des provisions, l'outre de vin et un gros paquet de cordes. Le vieillard, poussant les verrous de la porte, prit l'outre de vin dans le panier, et, allant vers le réduit où se cachait Rosen-Aër, lui dit : – Buvez un peu de vin pour vous réconforter ; c'est pour vous que je l'ai demandé.

Mais la mère d'Amael repoussa l'outre en s'écriant d'une voix désespérée : – Mon fils ! mon fils !

– Justin, – dit le vieillard à l'apprenti, – as-tu des cailloux ?

– Oui, maître Bonaïk, j'en ai rempli mes poches.

– Donne-m'en un. – Le vieillard prit la petite pierre et courut à la fenêtre en disant : – Si ce malheureux n'est pas noyé, il se doutera, en voyant tomber ce caillou dans la cave, que c'est un signal. – Et après avoir judicieusement visé et calculé le jet de sa pierre, l'orfèvre la lança dans l'ouverture du soupirail. Rosen-Aër et Septimine, en proie à une anxiété mortelle, attendaient le résultat de la tentative de Bonaïk : les apprentis eux-mêmes gardaient un profond silence. Quelques moments se passèrent ainsi dans une attente pleine d'angoisses. – Rien… – murmura l'orfèvre, les yeux ardemment fixés sur l'ouverture du soupirail, – rien…

– Il est mort ! – s'écria Rosen-Aër, tandis que Septimine la retenait entre ses bras. – Je ne le verrai plus !

– Une autre pierre ! – dit le vieillard. Et il lança un second caillou dans le souterrain. Ce fut encore un moment d'angoisse : toutes les respirations étaient suspendues. Enfin, au bout de quelques instants, Rosen-Aër, se dressant sur la pointe des pieds, s'écria : – Ses mains ! je vois ses mains ! il se cramponne aux barreaux du soupirail ! Merci, Hésus ! merci… vous me l'avez rendu ! – Et elle tomba à genoux.

Bonaïk vit alors la pâle figure d'Amael encadrée de ses longs cheveux ruisselants d'eau, apparaître entre les barreaux. Le vieillard lui fit signe de disparaître de nouveau, en disant à voix basse, et comme s'il avait pu être entendu par le prisonnier : – Et maintenant, cachez-vous, cachez-vous, et attendez ! – Se retournant alors vers Rosen-Aër : – Votre fils m'a compris ; mais, je vous en supplie, du calme… pas d'imprudence. – Allant ensuite à son établi, où se trouvaient plusieurs morceaux de parchemin, dont il se servait pour dessiner les modèles de ses orfèvreries, il écrivit ces mots : – « Si l'eau n'a pas tellement envahi le souterrain que vous puissiez y rester sans danger jusqu'à la nuit, donnez trois secousses à la cordelle au bout de laquelle sera attachée la pierre qui aura ce billet pour enveloppe ; en ce cas, cette cordelle nous servira de moyen de communication ; lorsque vous la verrez s'agiter, préparez-vous à recevoir un nouvel avis : jusque-là, ne paraissez pas au soupirail. Votre mère espère comme nous vous sauver. Courage et confiance ! »

Ces mots écrits, l'orfèvre enveloppa un caillou avec ce parchemin, heureusement, de sa nature, imperméable, lia le tout au moyen de la corde, au milieu de laquelle il attacha un petit morceau de fer afin de la faire plonger dans l'eau, et de rendre ainsi invisible ce moyen de correspondance entre l'atelier et le souterrain ; puis il lança dans le soupirail la pierre, à laquelle était attachée la cordelle, dont il garda l'extrémité dans sa main. Quelques moments après, trois secousses données à cette corde annoncèrent à Bonaïk qu'Amael pouvait rester jusqu'au soir sans danger dans sa prison, et qu'il exécuterait les recommandations du vieillard. Cette espérance ranima l'espoir de Rosen-Aër, et, dans l'élan de sa reconnaissance, elle prit les mains de l'orfèvre en lui disant : – Bon père, vous le sauverez, n'est-ce pas ? vous le sauverez ?

– J'y tâcherai, pauvre femme ! mais laissez-moi rassembler mes esprits… À mon âge, voyez-vous, de pareilles émotions sont rudes ; il faut, pour réussir, agir avec prudence et réflexion. Aussi

vais-je réfléchir, l'entreprise est difficile…

Pendant que l'orfèvre pensif, accoudé sur son établi, appuyait son front dans sa main, et que les apprentis demeuraient silencieux et inquiets, Rosen-Aër, rappelant ses souvenirs, dit à Septimine : – Mon enfant, vous avez dit que mon fils avait été bon pour vous comme un ange du ciel… où l'avez-vous donc connu ?

– Près de Poitiers, au couvent de Saint-Saturnin… Ma famille et moi, touchées de compassion pour un jeune prince, un enfant, retenu prisonnier dans ce monastère, nous avons voulu favoriser l'évasion de ce pauvre petit ; tout a été découvert ; on voulait me châtier d'une manière honteuse, infâme ! – ajouta la Coliberte en rougissant encore à ce souvenir. – On voulait me vendre, me séparer de mon père, de ma mère… Alors, votre fils, favori de Karl, le chef des Franks…

– Mon fils !

– Oui, le seigneur Berthoald.

– Berthoald ?

– Hélas ! ainsi s'appelle celui qui est renfermé dans ce souterrain…

– Mon fils Amael, portant le nom de Berthoald ! mon fils, favori du chef des Franks ! – s'écria Rosen-Aër, frappée de stupeur. – Mon fils, élevé dans l'horreur des conquérants de la Gaule, ces oppresseurs de notre race ! mon fils, favori de l'un d'eux ! non, non… tes souvenirs te trompent…

– Mes souvenirs me tromper… Oh ! je vivais cent ans, que jamais je n'oublierai ce qui s'est passé au couvent de Saint-Saturnin, la touchante bonté du seigneur Berthoald envers moi, qu'il ne connaissait pas. N'a-t-il pas obtenu de Karl ma liberté, celle de mon père et de ma mère ? N'a-t-il pas été assez généreux pour me donné de l'or afin de subvenir aux besoins de ma famille ?

– Ma raison se perd à chercher le secret de ce mystère ; la troupe de guerriers qui nous emmenaient esclaves, s'est en effet arrêtée à l'abbaye de Saint-Saturnin, – reprit Rosen-Aër avec angoisse et elle ajouta : – Mais si celui-là, que tu appelles Berthoald, a obtenu ta liberté du chef des Franks, comment es-tu esclave ici, pauvre enfant ?

– Le seigneur Berthoald s'est fié à la parole de Karl, et Karl s'est fié à la parole du supérieur du couvent ; mais après le départ du

chef des Franks et de votre fils, l'abbé, qui m'avait déjà vendue à un juif, a maintenu le marché… En vain j'ai imploré les guerriers que Karl avait laissés au monastère pour en prendre possession et garder le petit prince, mes prières ont été vaines ; j'ai été séparée de ma famille. Le juif a gardé l'or que votre fils m'avait donné généreusement, et m'a emmenée en ce pays ; il m'a vendue à l'intendant de cette abbaye, qui a été octroyée par Karl au seigneur Berthoald, ainsi que je l'ai appris au couvent de Saint-Saturnin.

– Cette abbaye octroyée à mon fils !… lui, compagnon de guerre de ces Franks maudits ! lui, traître ! lui, renégat ! Oh ! si tu dis vrai, honte et malheur sur mon fils !…

– Traître ! renégat ! le seigneur Berthoald ! lui, le plus généreux des hommes ! lui, qui m'eût arrachée à l'esclavage sans la cruauté de l'abbé, qui m'a livrée au juif Mardochée.

– Ce juif s'appelait ainsi ?

– Vous le connaissez ?

– Écoute, pauvre enfant, et tu comprendras ma douleur… Après une grande bataille livrée près de Narbonne contre les Arabes, j'ai été prise par les guerriers de Karl : le butin, les esclaves ont été tirés au sort ; on nous a dit, à moi et à mes compagnes, que nous appartenions au chef Berthoald et à ses hommes.

– Vous… esclave de votre fils ! Mais il l'ignorait, mon Dieu !

– Oui, de même que j'ignorais que mon nouveau maître Berthoald… fût mon fils Amael.

– Durant ce voyage du Languedoc ici, votre fils ne vous a pas vue ?

– Nous étions huit ou dix femmes esclaves dans chaque chariot couvert ; nous suivions l'armée de Karl. Parfois les hommes du chef Berthoald venaient nous voir, et… mais je n'offenserai pas ta pudeur, pauvre enfant, en te racontant ces violences infâmes ! – ajouta Rosen-Aër en frémissant à ces souvenirs de dégoût et d'horreur. – Mon âge m'a préservée d'une honte à laquelle j'aurais d'ailleurs échappé par la mort… Mon fils n'a jamais pris part à ces immondes orgies mêlées de cris, de larmes et de sang ; car on frappait jusqu'au sang les malheureuses qui voulaient échapper à ces outrages. Nous sommes ainsi arrivées jusqu'aux environs du couvent de Saint-Saturnin ; là, nous avons fait une halte de quelques heures. Le juif Mardochée se trouvait alors dans ce

monastère ; apprenant sans doute qu'à la suite de l'armée il y avait des esclaves à acheter, il s'est rendu près de nous, accompagné de quelques hommes de la bande de Berthoald. Tu as été vendue, pauvre enfant, tu sais l'horrible examen que vous font subir ces marchands de chair gauloise ?

– Oui, oui, cette honte, je l'ai subie devant les moines de Saint-Saturnin lorsqu'ils m'ont vendue au juif, – répondit Septimine en cachant dans ses mains son visage empourpré de confusion. Rosen-Aër poursuivit : – Des femmes, des jeunes filles, malgré leurs prières, leur résistance, ont été dépouillées de leurs vêtements et profanées, souillées par les regards des hommes qui voulaient nous vendre et nous acheter ! À cette honte, mon âge n'a pu me soustraire… – Et, fondant en larmes et tordant ses mains avec désespoir, la mère d'Amael ajouta en gémissant : – Et voilà ces Franks dont mon fils est le compagnon de guerre ! Il s'unit avec eux ! combat avec eux ! possède comme eux des esclaves de sa race ! et parmi ces esclaves, ainsi outragées, il a sa mère ! justice du ciel ! sa mère !

– Oh ! c'est horrible ! mais il ignorait cela… et puis, comment, lui, étant de notre race, s'est-il réuni aux Franks ?

– Cette indignité confond ma raison, révolte mon cœur. À l'âge de quinze ans, mon fils a disparu de la vallée de Charolles, où nous vivions libres et heureux… Que s'est-il passé depuis ? je l'ignore…

En entendant prononcer le nom de la vallée de Charolles, Bonaïk, jusqu'alors pensif, tressaillit, puis prêta l'oreille à la suite de l'entretien de la Coliberte et de la mère d'Amael, qui reprit : – Revenons à ce juif, il a peut-être le secret de la vie de mon fils.

– Ce juif… et comment ?

– Malgré ma douleur, lorsque ce juif vint nous marchander, je subis le sort commun, je fus dépouillée de mes vêtements… Ah ! pour la sainteté de mon nom de mère, que mon fils ignore toujours ma honte ! cette pensée serait l'éternel et juste remords de sa vie, s'il doit vivre… – ajouta Rosen-Aër à voix basse, afin de n'être entendue que de Septimine. – Pendant que je subissais donc le sort de mes compagnes d'esclavage… le juif remarqua sur mon bras gauche ces deux mots tracés en caractères ineffaçables : *Brenn-Karnak*.

– *Brenn-Karnak* ! – reprit la Coliberte d'une voix plus élevée ; aussi fut-elle entendue par le vieillard. – Quels sont ces noms ?

pourquoi étaient-ils tracés sur votre bras ?

– Cet usage, depuis plusieurs générations, a été adopté parmi nous, car, hélas ! en ces temps de troubles, de guerres continuelles, les familles sont exposées à être séparées, dispersées au loin, et un signe indélébile peut les aider à se reconnaître. – À peine Rosen-Aër avait-elle prononcé ces mots, que s'approchant d'elle, Bonaïk, ému, troublé, s'écria : – Vous êtes de la race de Joel, le brenn de la tribu de Karnak ?

– Oui, bon père ; mais d'où savez-vous ?…

– Vous habitiez en Bourgogne la vallée de Charolles ? jadis concédée à Loysik, frère de Ronan, par le roi Clotaire Ier ?

– Mais encore une fois, bon père, comment savez-vous cela ? – Le vieillard releva la manche de son sarrau, et, du doigt, montra ces deux mots : *Brenn-Karnak*, tracés sur son bras. – Vous aussi ? – s'écria Rosen-Aër, – vous aussi… de la famille de Joel ?…

– L'un de mes aïeux était Kervan, frère de Ronan.

– Votre famille habitait en Bretagne, près de Karnak ?

– Oui, et mon frère Allan ou ses enfants n'ont sans doute pas quitté le berceau de notre race.

– Et comment êtes-vous tombé en esclavage ?

– Notre tribu, passant la frontière, est venue, selon la coutume immémoriale, vendanger en armes les vignes des Franks, vers le pays de Rennes. J'avais quinze ans, j'accompagnais mon père dans cette expédition ; une troupe de Franks nous a attaqués ; pendant le combat, j'ai été séparé de mon père, puis emmené esclave au loin. Revendu d'un maître à un autre, le hasard m'a conduit en ce pays où je suis depuis douze ans. Hélas ! souvent mes yeux se sont tournés vers les frontières de notre vieille et bien-aimée Bretagne, toujours libre ! mais mon grand âge, l'habitude d'un métier qui me plaît et me console, m'ont empêché de songer à une évasion. Ainsi, nous sommes parents !… Ce malheureux qui est là, près de nous, captif, est de notre sang ?… Mais comment était-il devenu le chef de cette troupe de Franks que l'inondation vient d'engloutir ?

– Je racontais à cette pauvre enfant qu'un juif, marchand d'esclaves, ayant vu sur mon bras ces deux mots : *Brenn-Karnak*, parut surpris, et me dit : – « N'as-tu pas un fils âgé de vingt-quatre ans, qui porte, comme toi, ces deux mots tracés sur son bras ? – » Malgré l'horreur que m'inspirait ce juif, ces mots ranimèrent en moi l'espérance de retrouver mon fils : – Oui, – ai-je répondu ; –

depuis dix ans mon fils a disparu des lieux que j'habitais. – « Et tu habitais la vallée de Charolles ? » – m'a demandé le juif. – Tu connais donc mon fils ? – me suis-je écriée ; mais, cet homme, sans me répondre, s'est éloigné avec un sourire cruel…

– Et depuis, – reprit Septimine, – ne l'avez-vous jamais revu ?

– Jamais ! Les chariots se sont remis en route pour ce pays, où je suis arrivée avec mes compagnes d'esclavage. Toutes ont dû périr par l'inondation de cette nuit, et sans le dévouement de cette courageuse enfant, je perdais aussi la vie…

– Le juif Mardochée, – reprit le vieil orfèvre en réfléchissant, – ce marchand de chair gauloise, grand ami de l'intendant Ricarik, est venu depuis peu de jours fort souvent ici ; il se trouvait au couvent de Saint-Saturnin lors de la donation de cette abbaye à votre fils et à ses hommes ; il aura, sans nul doute, pris les devants afin d'avertir l'abbesse, aussi a-t-elle fait ses préparatifs de défense contre les guerriers qui venaient la déposséder.

– Le juif a, en effet, voyagé très-rapidement depuis son départ du couvent de Saint-Saturnin, d'où il m'a emmenée, – reprit Septimine. – Nous n'étions que trois esclaves et lui dans un petit chariot léger, attelée de deux chevaux. Il a dû arriver ici deux ou trois jours avant la troupe du seigneur Berthoald, retardée dans sa marche par ses nombreux bagages.

– Ainsi, le juif aura prévenu Méroflède, lui révélant sans doute que le prétendu chef frank Berthoald était de race gauloise, – reprit Bonaïk ; – de là cette vengeance de l'abbesse, qui a fait jeter votre fils dans ce souterrain, croyant sans doute l'exposer à une mort certaine. Il s'agit maintenant de le sauver, vous aussi, nous aussi ; car rester en ce couvent après l'évasion de votre fils, ce serait exposer à la vengeance de l'abbesse ces pauvres apprentis et Septimine.

– Oh ! bon père ! comment faire ? – reprit Septimine en joignant les mains. – Personne ne peut entrer dans ce bâtiment au-dessous duquel est enfermé le seigneur Berthoald…

– Nomme-le Amael, mon enfant, – reprit Rosen-Aër avec amertume. – Ce nom de Berthoald me rappelle sans cesse une honte que je voudrais oublier…

– Tirer Amael de ce souterrain n'est point chose impossible, – reprit l'orfèvre en hochant la tête. – J'ai réfléchi là-dessus tout à l'heure, et nous avons, je crois, quelques chances de succès.

– Mais, bon père, – dit Rosen-Aër, – et les barreaux de la fenêtre de cet atelier ? ceux du soupirail de la cave où est enfermé mon fils ? enfin ce large et profond fossé ? que d'obstacles !

– Ces obstacles ne sont pas les plus difficiles à surmonter. Supposons la nuit venue, Amael délivré nous a rejoint, que faire ?

– Quitter l'abbaye, – dit Septimine ; – fuir tous…

– Et par quel moyen, mon enfant ? Ignores-tu qu'à la chute du jour la porte de la jetée est fermée ? Le gardien veille ; puis, eût-on franchi cette porte, l'inondation couvre la chaussée ; il faudra deux ou trois jours pour que les eaux se soient retirées tout à fait ; d'ici là, cette abbaye restera environnée d'eau comme une île.

– Maître Bonaïk, – reprit un des jeunes apprentis, – et les bateaux de pêche ?

– Où sont-ils amarrés d'ordinaire, mon garçon ?

– Du côté de la chapelle.

– Il faudrait donc, pour y arriver, traverser la cour intérieure du cloître, et la porte est chaque soir verrouillée intérieurement !

– Hélas ! – dit Rosen-Aër, – faut-il renoncer à tout espoir ?

– Jamais il ne faut désespérer. Occupons-nous d'abord d'Amael. Quoi qu'il lui arrive, une fois hors du souterrain, son sort ne pourra guère empirer. Maintenant, mes enfants, un dernier mot, – ajouta l'orfèvre en s'adressant aux apprentis. – Ce que nous allons tenter est grave ; il y va de votre vie et de la nôtre… Vous n'avez pas à hésiter : il faut nous seconder ou nous trahir. Nous trahir serait une méchante action, cependant vous n'avez d'autre intérêt à cette évasion que l'espoir incertain de recouvrer votre liberté. Voulez-vous nous trahir ? dites-le franchement, tout de suite… alors je n'entreprendrai rien, le sort de cette digne femme et de son fils s'accomplira… Si, au contraire, avec notre aide, nous parvenons à sauver Amael et à sortir de cette abbaye, voici mon projet : Il y a, dit-on, près de quatre journées de marche d'ici aux limites de l'Armorique, seule terre libre de la Gaule aujourd'hui. Nous tâcherons d'y arriver ; une fois en Bretagne, nous n'aurons rien à craindre, nous prendrons la route de Karnak ; nous y trouverons mon frère ou ses descendants, notre tribu vous accueillera comme des enfants de la famille ; d'apprentis orfèvres, vous deviendrez apprentis laboureurs, à moins que vous ne préfériez continuer votre métier dans quelques villes de Bretagne ; non plus en artisans esclaves, mais en artisans libres. Réfléchissez

mûrement, et décidez-vous : la journée s'avance, le temps est précieux.

Justin, l'un des apprentis, après s'être consulté à vois basse avec ses compagnons, répondit au vieillard : – Notre choix n'est pas douteux, maître Bonaïk ; nous tâcherons, comme vous, de rendre un fils à sa mère ; quoi qu'il arrive, nous partagerons votre sort !

– Merci, oh ! merci, généreux enfants ! – dit Rosen-Aër les yeux remplis de larmes. – Hélas ! je ne peux vous offrir que la reconnaissance d'une mère !…

– Et maintenant, – reprit vivement l'orfèvre, qui parut retrouver la vivacité de sa jeunesse, – assez de paroles, agissons ! Deux d'entre vous vont s'occuper de scier les barreaux de la fenêtre de l'atelier, mais sans les faire tomber.

– C'est entendu, père Bonaïk, – dit Justin ; – les barreaux resteront en place… il ne faudra plus qu'un coup de lime pour les mettre à bas.

– Bon ; il n'y a, du reste, pas à craindre d'être vu au dehors ; le corps du bâtiment qui nous fait face est dépourvu de croisées donnant de notre côté.

– Mais les barreaux du soupirail de la cave où est enfermé mon fils ?…

– Il les sciera au moyen de cette lime lancée dans son cachot, enveloppée d'un nouveau billet, dans lequel je vais écrire à Amael ce qu'il doit faire. – Et le vieillard, s'asseyant à son établi, écrivit les lignes suivantes, que la Coliberte, penchée derrière lui, lisait à mesure et tout haut : – « Avec cette lime, vous scierez les barreaux du soupirail sans les détacher complètement ; la nuit venue, vous les enlèverez. Trois secousses données à la cordelle dont vous avez l'un des bouts, nous avertiront que vous êtes prêt. Alors, vous attirerez vers le soupirail un baril vide que nous aurons attaché à l'extrémité de la cordelle. »

– Oh ! – s'écria Septimine, – je comprends maintenant pourquoi vous avez demandé ce baril !

– Quoi ! – reprit Rosen-Aër, non moins étonnée que la jeune fille, – vous avez eu, bon père, assez de présence d'esprit pour songer à l'instant même à ce moyen d'évasion ?

– Il fallait y songer alors… ou point du tout, mes enfants, – répondit le vieil orfèvre en continuant d'écrire.

– Et nous autres, qui sommes du métier pourtant, nous croyions bonnement qu'il s'agissait de la fonte, – reprit Justin. – Quel bon tour ! C'est ce méchant Ricarik qui aura lui-même fourni la corde et le baril !

– « Lorsque le baril sera près du soupirail, » – reprit Septimine en continuant de lire ce qu'écrivait le vieillard, – « vous saisirez fortement, de vos deux mains, une corde dont ce tonneau sera entouré ; puis, y prenant votre appui, vous vous mettrez à l'eau, vous le pousserez devant vous, et nous l'attirerons doucement jusqu'à la fenêtre, qu'il vous sera très-facile alors d'escalader avec notre aide. »

– Oh ! bon père, – dit Rosen-Aër avec attendrissement, – il est sauvé !

– Hélas ! non, pas encore, pauvre femme ! Je vous l'ai dit : le tirer de ce souterrain est possible ; mais ensuite il faudra sortir de ce maudit couvent… Enfin, nous essayerons. – Et il se remit à écrire ces dernières lignes, aussi lues tout haut par Septimine : – « Il se peut que vous sachiez nager ; mais pas d'imprudence ! les meilleurs nageurs se noient ; réservez vos forces afin de pouvoir aider votre mère à fuir de cette abbaye. Lorsque vous aurez lu ce parchemin, déchirez-le, ainsi que le premier, en petits morceaux, jetez-les dans le coin le plus obscur de votre cachot, car il est possible que l'on vienne vous retirer de ce souterrain avant ce soir. »

– Ô mon Dieu ! – dit Rosen-Aër en joignant les mains avec douleur, – nous n'y avions pas songé : ce malheur est possible.

– Hélas ! il faut tout prévoir, – reprit le vieillard en terminant d'écrire ce qui suit : – « Ne désespérez pas, et confiez-vous en Hésus, le Dieu de nos pères ! »

– Ah ! – murmura douloureusement Rosen-Aër, – la foi de ses pères, les enseignements de sa famille ! les souffrances de sa race ! la haine de l'étranger… il a tout oublié !

– Mais la vue de sa mère lui aura tout rappelé, – répondit le vieillard. – Et il donna une secousse à la cordelle pour avertir Amael ; celui-ci répondit de la même manière à ce signal. Alors, Bonaïk, enveloppant la lime dans le parchemin, la lança de l'autre côté du fossé, visant de nouveau avec justesse le soupirail de la cave au fond duquel elle tomba. Amael, après avoir pris connaissance des nouvelles instructions du vieillard, parut derrière les barreaux. Ses regards avides semblaient demander la

présence de sa mère. – Il vous cherche des yeux, – dit, sans pouvoir retenir ses larmes, la Coliberte à Rosen-Aër ; – ne lui refusez pas cette consolation !

La matrone gauloise soupira, et, s'appuyant sur Septimine, fit deux pas vers la croisée ; alors, d'un air solennel et résigné, elle leva un doigt vers le ciel, comme pour dire à son fils de se confier au dieu de ses pères. Amael, à la vue de sa mère et de Septimine, dont la douce image lui était toujours restée présente depuis leur première entrevue au couvent de Saint-Saturnin, joignit ses mains avec force, et ses traits exprimèrent à la fois résignation, respect, reconnaissance.

– Et maintenant, mes enfants, – dit l'orfèvre aux jeunes esclaves, – prenez vos limes et sciez les barreaux ; moi et l'un de vous, nous allons mettre le creuset sur le brasier, y fondre les métaux. Ricarik peut venir, il faut qu'il nous croie occupés de notre fonte. La porte est fermée en dedans : vous, Rosen-Aër, restez près de l'entrée du caveau, afin de pouvoir vous y cacher dans le cas où ce maudit intendant reviendrait ici, ce qui est peu probable, car, sa tournée du matin finie, nous ne le revoyons, Dieu merci, presque jamais dans la journée ; mais la moindre imprudence pourrait nous perdre tous !

* *

*

La nuit est venue, l'abbesse Méroflède, vêtue de ses habits religieux, est à demi couchée sur le lit de la salle du festin, où, la veille, Amael s'est assis près d'elle : le pâle visage de cette femme est sinistre, pensif. Ricarik, assis devant la table éclairée par un flambeau de cire, vient d'écrire une lettre sous la dictée de l'abbesse : – Madame, – lui dit-il, – vous n'avez plus qu'à apposer votre signature sur cette missive à l'évêque de Nantes. – Et comme Méroflède ne répondait pas, absorbée qu'elle était dans ses pensées, l'intendant reprit d'une voix plus haute : – Madame, j'attends votre signature.

Alors, Méroflède, le front appuyé sur sa main, l'œil fixe, le sein palpitant, dit à l'intendant d'une voix lente et creuse : – Lorsque ce matin tu es allé le revoir dans ce cachot, que t'a-t-il dit ?

– De qui parlez-vous, madame ?

– Eh ! de qui te parlerai-je, sinon de Berthoald ?

– Il est, madame, resté muet et sombre.

L'abbesse se leva brusquement, marcha çà et là avec agitation ; faisant ensuite un violent effort sur elle-même, elle dit à l'intendant : – Va chercher Berthoald !

– Madame…

– Obéiras-tu !…

– Mais le messager que vous avez demandé attend cette lettre pour l'évêque de Nantes : le bateau est prêt avec quatre rameurs.

– Que me fait l'évêque de Nantes et ton bateau ? Va me chercher Berthoald…

– J'obéis.

Ricarik se dirigea lentement vers l'entrée de la salle ; il allait disparaître derrière le rideau, lorsque Méroflède, après une violente hésitation, lui cria : – Non… reviens ! – Et, se laissant tomber sur son lit en cachant sa figure entre ses mains, l'abbesse poussa des gémissements douloureux qui ressemblaient aux hurlements d'une louve blessée. L'intendant se rapprochant attendit, silencieux, que la crise violente à laquelle Méroflède était en proie fût calmée. Au bout de quelques instants l'horrible femme se releva, la joue en feu, l'œil étincelant, la lèvre dédaigneuse, s'écriant : – Je suis trop lâche ! Oh ! cet homme ! cet homme ! il me payera cher ce qu'il me fait souffrir ! – Et après s'être encore promenée avec agitation, elle parut se calmer, se rejeta sur le lit, et dit à l'intendant : – Relis-moi cette lettre… j'étais folle…

L'intendant lut ce qui suit : – « Méroflède, servante des servantes du Seigneur, à son très-cher père en Christ, Arsène, évêque du diocèse de Nantes, salut respectueux. Très-cher père, le Seigneur, par un éclatant miracle, nouvelle preuve de sa prédilection pour les humbles vierges qui vivent de sa foi et de parole, vient de montrer quels terribles châtiments il réserve aux impies qui l'outragent en la personne de ses pauvres filles. Karl, chef des Franks, contempteur de toutes les lois divines, désolateur de l'Église, dévastateur de ses biens sacrés, persécuteur des fidèles, avait eu la sacrilège audace d'octroyer à une bande de ses hommes de guerre la possession de cette abbaye-ci, patrimoine de Dieu ; le chef de ces aventuriers m'a sommée outrageusement d'avoir à quitter ce monastère, ajoutant que si je n'obéissais, il nous attaquerait de vive force au point du jour. Ces maudits, fils aînés de Satan, pour être plus à portée d'accomplir leur œuvre de damnation éternelle, ont campé la nuit dernière aux approches de

l'abbaye, menaçant moi et mes chères filles en Christ, d'un sort épouvantable. Mais l'œil du Seigneur veillait sur nous autres, faibles brebis ; il a su nous défendre contre les loups ravisseurs. Cette nuit, par la vengeresse volonté du Tout-Puissant, les cataractes du ciel se sont ouvertes avec un fracas effrayant ; un déluge non moins formidable que celui qui a couvert la terre en punition des crimes des premiers hommes, est venu fondre sur les suppôts du démon et de Karl le maudit, qui, dans l'ombre de la nuit, attendaient l'aurore pour profaner la sainte retraite des vierges du Seigneur. Les flots des étangs, ainsi miraculeusement gonflés, ont englouti ces sacrilèges, pas un n'a échappé au châtiment céleste ! Prodige effrayant ! ces eaux, jusqu'alors limpides, sont devenues tout à coup bitumineuses et bouillantes par l'immersion des âmes infernales qu'elles engouffraient. Des lueurs rouges et sulfureuses ont, pendant un instant, sillonné la profondeur des ondes, comme si une bouche de l'enfer se fût ouverte pour recevoir sa détestable proie. La justice du Seigneur accomplie, les eaux redevenues calmes, limpides, sont rentrées paisiblement dans leur lit, de même qu'elles se sont retirées après le déluge ; de même encore qu'après le déluge, le ciel étant redevenu serein, la blanche colombe de paix et d'espérance est sortie de l'arche sainte, cette lettre, ô mon vénérable père en Christ, ira vers toi t'apprendre ce récent et prodigieux miracle, afin que, si tu le juges à propos, tu le fasses connaître dans toute l'étendue de ton diocèse ; cette nouvelle et éclatante preuve de la toute-puissance du Seigneur devant édifier, réconforter, consoler, délecter les âmes pieuses et terrifier les impies. Je termine en te demandant ta bénédiction apostolique. » Après avoir lu cette lettre, Ricarik dit à l'abbesse : – Et maintenant, madame, veuillez signer.

Méroflède prit la plume, écrivit au bas de l'épître : – *Méroflède, abbesse de Meriadek*. – Après quoi elle ajouta avec un sourire sardonique : – Le miracle me semble suffisamment justifié ; l'évêque de Nantes est habile homme, il saura faire valoir la chose ; dans cent ans encore l'on parlera du prodige insigne qui a protégé les vierges saintes du couvent de Meriadek… Ah ! – reprit Méroflède d'un air sinistre en appuyant son front brûlant entre ses mains, – je rirais bien si je n'avais l'enfer dans l'âme !

– Quoi ! madame, toujours ce Berthoald ?

– Oui, malheur à moi ! Oh ! ce que j'éprouve pour lui est un mélange de mépris, de haine et de frénésie amoureuse… Cela

m'épouvante… Jamais, non, jamais jusqu'ici je n'ai ressenti ce que je ressens à cette heure pour cet homme !

– Il est pourtant un moyen, madame, de vous délivrer de ces angoisses… Ce moyen, je vous l'ai proposé…

– Prends garde ! ta vie me répond de la sienne !

– Mais quels sont vos desseins ?

– Est-ce que je le sais… tantôt je veux lui faire souffrir mille morts, tantôt tomber à ses genoux, lui demander grâce… tantôt… mais, tiens, je te l'ai dit, je suis folle… folle ! – Et l'horrible créature se tordit en hurlant sur le lit, mordant les coussins ou les déchirant de ses ongles avec une sorte de furie sauvage ; puis, se relevant soudain, les yeux à la fois humides de larmes et étincelants de passion, elle dit à Ricarik : – Où est la clef du cachot de Berthoald ?

– Elle est dans ce trousseau, – répondit l'intendant en montrant plusieurs clefs pendues à sa ceinture.

– Donne-moi cette clef.

– Quoi ! vous voulez ?…

– Donne… donne…

– La voici, – dit l'intendant en détachant du trousseau une grosse clef de fer. Méroflède prit la clef, la regarda en silence, et resta quelques instants rêveuse.

– Madame, – reprit Ricarik, – je vais faire partir le messager qui attend votre lettre pour l'évêque de Nantes.

– Va, va… porte cette lettre et reviens.

– J'irai aussi jeter un coup d'œil dans l'atelier du vieil orfèvre… il doit fondre aujourd'hui le grand vase d'argent.

– Eh ! que m'importe ! je ne songe plus au vase d'argent !

– Moi, j'y songe, madame. Je ne sais pourquoi il m'est venu quelque doute à l'esprit ; il m'a semblé, ce matin, remarquer certain embarras sur les traits de ce rusé vieillard ; il m'a prévenu qu'il s'enfermerait toute la journée ; il complote peut-être avec ses apprentis de dérober une partie du métal. Il m'a prévenu que la fonte ne commencerait guère qu'à la nuit ; voici la nuit, je veux assister à la fonte, puis je reviendrai, madame. Vous n'avez pas d'autres ordres à me donner ?

Méroflède resta plongée dans ses rêveries, tenant dans sa main

la clef du cachot d'Amael ; après quelques moments de silence, et sans lever ses yeux toujours fixés sur le sol, elle dit à l'intendant :

– En sortant d'ici tu diras à Madeleine de m'apporter ma mante et une lampe allumée.

– Votre mante, madame ? Vous voulez donc sortir ? Serait-ce pour aller trouver Berthoald dans son cachot ?...

Méroflède interrompit l'intendant en frappant du pied avec colère, et d'un geste impérieux lui montra la porte.

* *

*

Bonaïk, ses apprentis, Rosen-Aër et Septimine, enfermés depuis le matin dans l'atelier, avaient impatiemment attendu la nuit ; tout était préparé pour l'évasion d'Amael lorsque le jour tomba : la lueur du brasier de la forge et du fourneau éclairait seule l'atelier ; les barreaux des fenêtres venaient d'être enlevés.

– Vous êtes jeunes et vigoureux, – dit le vieillard aux esclaves apprentis ; – à défaut d'autres armes, les barres de fer enlevées de la croisée pourront vous servir ; déposez-les dans un coin. Maintenant, passez le baril par la fenêtre, et attachez à l'un des cercles cette cordelle, dont l'un des bouts est aux mains d'Amael ; il est prêt, car il vient de répondre à notre signal.

Rosen-Aër et la Coliberte, le cœur palpitant d'espérance et d'angoisse, se tenaient auprès de la fenêtre serrées l'une contre l'autre. Les apprentis mirent le baril dehors ; les ténèbres étaient profondes, l'on ne distinguait pas même la blancheur du bâtiment dont la partie basse servait de cachot à Amael. Bientôt, attiré par lui, le baril disparut dans l'ombre ; à mesure qu'il s'éloignait, l'un des apprentis déroulait peu à peu la corde dont le tonneau était entouré ; elle devait servir à le ramener, lorsque le fugitif y aurait pris son point d'appui. À ce moment, il se fit un grand silence dans l'atelier ; toutes les respirations semblaient suspendues ; malgré la nuit, nuit si noire que l'on n'apercevait absolument rien au dehors, tous les regards cherchaient à percer ces ténèbres. Enfin, au bout de quelques minutes d'anxiété, l'apprenti qui, penché à la fenêtre, tenait la corde destinée à ramener le baril, dit au vieillard : – Maître Bonaïk, le prisonnier est sorti de la cave ; il s'appuie sur le tonneau, je viens de sentir la corde se raidir.

– Alors, mon garçon, tire à toi... tire doucement sans secousse.

– Il vient, – reprit joyeusement l'apprenti ; – le poids du

prisonnier pèse maintenant sur le tonneau.

– Grand Dieu ! – s'écria Rosen-Aër, – voyez, dans le souterrain, cette lumière… tout est perdu !…

En effet, une vive lueur, produite par la clarté d'une lampe, apparaissant soudain dans l'intérieur de la cave, l'ouverture demi-circulaire du soupirail se dessina lumineuse à travers les ténèbres ; cette réverbération, se projetant jusque sur l'eau du fossé, éclaira le fugitif, qui, à demi plongé dans l'onde, se soutenait en s'appuyant des deux mains sur le tonneau flottant. À ce moment, Méroflède, enveloppée de sa mante écarlate à capuchon rabattu, parut au soupirail ; elle se cramponnait à deux des barreaux qu'Amael n'avait pas eu besoin de scier pour se frayer un passage… À la vue du fugitif, l'abbesse poussa un hurlement de rage, et cria par deux fois : – Berthoald ! Berthoald !… – Puis elle disparut, emportant sa lampe avec elle, de sorte qu'au dehors tout fut de nouveau plongé dans l'obscurité. L'apprenti qui attirait le tonneau, effrayé de l'apparition de l'abbesse, se rejeta vivement en arrière et abandonna la corde de sauvetage… l'orfèvre, heureusement, la saisit, et au milieu de l'épouvante de tous, amena le baril jusqu'au bord de la fenêtre en disant : – Sauvons d'abord Amael…

Grâce au tonneau qui flottait presque à fleur de la croisée, elle fut facilement escaladée par le prisonnier ; son premier mouvement, en arrivant dans l'atelier, fut de se jeter au cou de sa mère… Tous deux oubliaient le danger dans un embrassement passionné, lorsque l'on frappa fortement à la porte.

– Malheur à nous… – murmura l'un des apprentis, – c'est l'abbesse !…

– Impossible, – dit l'orfèvre ; – pour remonter du cachot, faire le tour du cloître, traverser les cours et venir ici, il lui faut plus de dix minutes.

– Bonaïk, – dit au dehors la rude voix de Ricarik, – ouvre à l'instant la porte…

– Oh ! que faire ! Le réduit au charbon est trop étroit pour y cacher Rosen-Aër et son fils, – murmura le vieillard ; et il répondit très-haut en se tournant vers la porte : – Seigneur intendant, nous sommes au moment de la fonte ; nous ne pouvons la quitter…

– C'est justement à la fonte que je veux assister ! – cria l'intendant. – Ouvre à l'instant…

– Vous, votre fils et Septimine, restez près de la fenêtre, penchez-vous au dehors, vous seriez suffoqués, – dit le vieillard à Rosen-Aër après un instant de réflexion. Et poussant vers la croisée Amael, sa mère et la Coliberte, il dit à l'un des apprentis : – Vide sur le brasier de la forge la boîte remplie de soufre et de bitume…

Le jeune esclave obéit machinalement, et au moment où Ricarik heurtait à la porte à coups redoublés, une fumée sulfureuse, bitumineuse, commençant de se répandre dans l'atelier, devint bientôt si intense, que l'on voyait à peine à deux pas devant soi. Aussi, lorsque le vieillard alla enfin ouvrir la porte à l'intendant, celui-ci, aveuglé, suffoqué par une bouffée de cette épaisse et âcre vapeur, se recula vivement au lieu d'entrer.

– Avancez donc, seigneur intendant, – dit Bonaïk ; – c'est l'effet de la fonte à la mode du grand Éloi… Nous n'avons pu vous ouvrir plus tôt, de peur de laisser refroidir les métaux en fusion que nous versions dans le moule… Avancez, cher seigneur, venez donc voir la fonte…

– Va-t'en au diable ! – répondit Ricarik en toussant à s'étrangler et reculant au delà du seuil. – Je suis suffoqué, aveuglé…

– C'est l'effet de la fonte, cher seigneur. – Puis avisant le trousseau de clefs à la ceinture de l'intendant, qui, des deux mains, frottait ses paupières endolories par l'âcreté de la fumée, Bonaïk le saisit à la gorge et s'écria : – À moi, mes enfants, il a les clefs des portes !

À l'appel du vieillard, les apprentis et Amael accoururent, se précipitèrent sur l'intendant, étouffèrent ses cris en lui serrant le cou, pendant que Bonaïk, s'emparant du trousseau de clefs, disait : – J'ai les clefs. Entraînez cet homme dans l'atelier, et jetez-le vite dans le fossé ; ce sera plutôt fait. Excusez, cher seigneur Ricarik, c'est la fonte…

Les ordres du vieillard furent exécutés malgré la résistance furieuse du Frank… Bientôt l'on entendit le bruit d'un corps tombant dans l'eau… – Et maintenant, – s'écria le vieillard, – venez tous ! suivez-moi et courons. L'abbesse du diable ne peut tarder à arriver avec les bandits qui ont ici droit d'asile. – Le vieillard avait à peine fait quelques pas dans le corridor, lorsqu'il vit au loin s'avancer l'esclave portier tenant une lanterne à la main. – Restez cachés dans l'ombre, – dit tout bas l'orfèvre aux fugitifs. Et il alla vivement au-devant du portier qui lui cria : – Eh !

vieux Bonaïk, est-ce que l'intendant n'est pas dans ton atelier ? le ne sais à quoi il pense ; voilà deux heures que le bateau attend son messager…

– Quel bateau ?

– Le bateau que Ricarik a fait préparer. Les rameurs attendent le messager.

– Ils n'attendront pas longtemps, car ce messager, c'est moi.

– Toi ?…

– Connais-tu ce trousseau de clefs ?

– Ce sont celles que l'intendant porte à sa ceinture.

– Il me les a confiées afin que je puisse sortir de l'enceinte du monastère dans le cas où tu ne serais pas à ta loge. Allons vite retrouver le bateau. Marche devant. – Le portier, persuadé par l'accent de sincérité du vieillard, dont la présence d'esprit, le sang-froid semblaient augmenter avec les périls, le précéda ; mais Bonaïk ralentit son pas, et appelant à voix basse un des apprentis : – Justin, toi et les autres, suivez-moi à distance ; la nuit est noire, la lueur de la lanterne du portier vous guidera ; mais dès que vous m'entendrez siffler, accourez tous. – Et, s'adressant au portier qui l'avait beaucoup devancé : – Eh ! Bernard ! ne va pas si vite ; tu oublies qu'à mon âge on n'est pas ingambe. Bonaïk, précédé du portier, et suivi de loin, dans les ténèbres, par les fugitifs, arriva ainsi dans la cour extérieure du monastère… Soudain Bernard s'arrêta et prêta l'oreille. – Qu'as-tu ? – lui dit le vieil orfèvre, – pourquoi rester en chemin ?

– Ne vois-tu pas la lumière des torches éclairer la crête du mur de la cour intérieure du monastère ? n'entends-tu pas ce tumulte ?

– Marche, marche. J'ai autre chose à faire que de m'occuper de ces torches et de ce tumulte ; il me faut accomplir au plus tôt le message de Ricarik. Je n'ai pas un instant à perdre, vite, dépêchons-nous.

– Mais il se passe quelque chose d'extraordinaire dans l'intérieur du monastère !

– C'est pour cela que l'intendant m'envoie si précipitamment en message… Hâte-toi, le temps presse…

– Ah ! c'est différent, vieux Bonaïk, – répondit Bernard en doublant le pas. Il arriva bientôt à la clôture extérieure dont il ouvrit la porte. À ce moment, le vieillard siffla ; le portier, très-

surpris, lui dit : – Qui siffles-tu ?

– Moi ?

– Oui…

– Comment ?

– Es-tu sourd ? je te demande qui tu siffles ?

– Qui je siffle, moi ?

– Oui, toi. Voici la porte ouverte. Sors donc, puisque tu es si pressé. Mais j'entends des pas ; on accourt de ce côté. Qu'est-ce que ces gens-là ? – dit Bernard, en haussant sa lanterne. – Il y a deux femmes…

Bonaïk coupa court aux réflexions du portier en criant : – Ôtez la clef de la porte et tirez-la sur vous, le portier restera enfermé. À peine le vieillard eut-il prononcé ces paroles, qu'Amael, les apprentis, Rosen-Aër et Septimine se précipitèrent à travers l'issue ouverte ; puis l'un des jeunes esclaves, repoussant rudement Bernard dans l'intérieur de la cour, ôta la clef de la serrure, tira la porte à lui et la ferma en dehors. Bonaïk ramassa la lanterne et cria : – Hé ! du bateau !

– Par ici ! – répondirent plusieurs voix, – par ici… il est amarré au gros saule.

– Maître Bonaïk, – dit un des apprentis, – nous sommes poursuivis ; le portier appelle à l'aide. Voyez ces lueurs ; elles apparaissent maintenant dans la cour que nous venons de quitter !

– Il n'y a rien à craindre, mes enfants ; la porte est bardée de fer et fermée en dehors ; avant qu'on ait eu le temps de la défoncer, nous serons embarqués ! – Ce disant, le vieillard continua de se diriger vers le gros saule ; remarquant alors un bissac gonflé que Justin, l'un des apprentis, portait sur son dos, il lui dit : – Qu'as-tu dans ce sac ?

– Maître Bonaïk, pendant que vous parliez à l'intendant, nous deux Gervais, nous doutant de quelque manigance de votre part, nous avons pris, par précaution, moi, mon bissac, où j'ai mis le restant de nos vivres, et Gervais, l'outre de vin encore à demi pleine.

– Vous êtes de judicieux garçons, car nous aurons à faire une longue route après avoir débarqué. – Le vieillard et ses compagnons arrivèrent bientôt près du gros saule ; un bateau y était amarré, quatre esclaves rameurs sur les bancs, le pilote au

gouvernail. – Enfin ! – dit-il d'un ton bourru, – voilà trois heures que nous attendons ; nous sommes transis de froid, et nous allons avoir à ramer pendant plus de deux heures…

– Je vais vous donner une bonne nouvelle, mes amis, – répondit l'orfèvre aux bateliers. – J'ai amené du monde pour ramer ; les rameurs peuvent donc rentrer au monastère ; le pilote seul restera pour guider le bateau.

Joyeux et prestes, les esclaves s'élancèrent hors du bateau. Le pilote se résigna, non sans murmurer. Bonaïk fit entrer Rosen-Aër et Septimine dans la barque ; Amael et les apprentis s'emparèrent des avirons. Le pilote prit le gouvernail, l'embarcation s'éloigna du rivage, et le vieil orfèvre, essayant son front baigné de sueur, dit avec un grand soupir d'allègement : – Ah ! mes enfants ! voilà un jour de fonte comme je n'en vis jamais dans l'atelier du grand Éloi !

* *

*

Le lendemain de la nuit où les fugitifs avaient quitté l'abbaye, ils se reposèrent vers midi, après avoir marché pendant toute la nuit et le commencement de cette journée ; ils réparèrent leurs forces, grâce à la précaution des apprentis, dont l'un s'était chargé de l'outre de vin, l'autre du bissac rempli de provisions. Les voyageurs s'étaient assis sur l'herbe, sous un grand chêne au feuillage jauni par l'arrière-saison. À leurs pieds coulait un ruisseau d'eau vive, derrière eux s'élevait une colline qu'ils avaient gravie, puis descendue, en suivant une antique voie romaine, alors délabrée, effondrée ; cette voie se prolongeait à une assez grande distance jusqu'au tournant d'un coteau boisé, derrière lequel elle disparaissait. Enfin, à l'extrême horizon se dessinaient les cimes bleuâtres de hautes montagnes, limites et frontières de la Bretagne. Les fugitifs, guidés par l'un des apprentis qui connaissait les environs de l'abbaye, avaient facilement rejoint l'ancienne route romaine ; elle conduisait de Nantes aux frontières de l'Armorique, près desquelles César, sept siècles auparavant, avait établi plusieurs camps retranchés, afin de protéger ses colonies militaires. Amael, habitué par le métier de la guerre à évaluer les distances, pensait qu'en marchant jusqu'au soleil couchant, et qu'en se remettant en route, après une heure de repos, il serait possible d'arriver à la fin du jour suivant aux confins de la Bretagne. Septimine était assise auprès de Rosen-Aër et d'Amael ; les apprentis, étendus sur l'herbe, terminaient leur

frugal repas. Le vieil orfèvre, ayant aussi réparé ses forces, tira d'une poche de son sarrau un paquet soigneusement enveloppé d'un morceau de peau. Les jeunes gens suivirent avec curiosité les mouvements du vieillard. À leur grande surprise, il dégagea de cette enveloppe la crosse abbatiale en argent, à la ciselure de laquelle il avait commencé de travailler depuis quelque temps. Dans ce paquet se trouvaient aussi deux burins. Bonaïk, remarquant la physionomie ébahie des apprentis, leur dit : – Cela vous étonne, mes enfants, de me voir emporter de l'abbaye cette crosse d'argent ? Vous croyez peut-être que la valeur du métal m'a tenté ? Non, non ; d'abord cet objet n'a pas grand prix ; ensuite, depuis douze ans que je travaille, sans salaire, à l'atelier du monastère, j'aurais bien pu, en m'enfuyant, me payer ainsi de mes peines.

– Sans doute, maître Bonaïk ; mais alors pourquoi avoir emporté cette crosse ?

– Que voulez-vous, mes enfants, j'aime mon art d'orfèvre ; je ne trouverai plus à l'exercer pendant le peu de temps que j'ai encore à vivre… J'ai gardé mes deux meilleurs burins, je veux ciseler cette crosse si finement, si purement, qu'en y travaillant un peu tous les jours, j'emploierai à ce travail le restant de ma vie.

– Vous qui nous félicitez d'être des garçons de précaution, maître Bonaïk, parce que nous avions songé à l'outre et aux provisions, votre prévoyance dépasse la nôtre.

– Bon père, et vous, mes amis, – dit Amael en s'adressant au vieil orfèvre et aux apprentis, – veuillez vous approcher ; ce que j'ai à dire à ma mère, vous l'entendrez aussi ; j'ai fait le mal, je dois avoir le courage de l'avouer tout haut…

Rosen-Aër soupira et attendit le récit de son fils avec une curiosité triste et sévère. Septimine, la regardant d'un air presque suppliant, semblait implorer pour Amael l'indulgence de cette mère si justement, si douloureusement irritée.

– Depuis que tout péril a cessé pour moi, – reprit Amael, – ma mère, durant notre longue marche de jour et de nuit, ne m'a pas adressé la parole ; elle a refusé l'appui de mon bras, préférant celui de cette pauvre enfant, qui lui a sauvé la vie. La sévérité de ma mère est juste, je ne m'en plains pas, j'en souffre… Puisse le récit sincère de mes fautes, puisse mon repentir me mériter son pardon !

– Une mère pardonne toujours, – dit Septimine en regardant

timidement Rosen-Aër ; mais celle-ci répondit d'une voix émue et grave :

– L'abandon de mon fils a, depuis des années, chaque jour, déchiré mon cœur ; en proie à des angoisses sans cesse renaissantes, tour à tour je m'abandonnais au désespoir ou à une espérance insensée… ces longs tourments, je les pardonne à mon fils ; ce que je ne peux lui pardonner, c'est son alliance criminelle avec les oppresseurs de notre race, avec ces Franks maudits, qui ont asservi nos pères et asservissent nos enfants !

– Ma mère, écoutez-moi… Mon crime est grand ; mais, je vous le jure, avant de vous avoir revue, je connaissais le remords. Voici la vérité. Il y a dix ans, j'ai quitté notre vallée de Charolles ; pourtant j'y vivais heureux auprès de ma famille ; mais, que vous dirai-je ? je cédai à la curiosité, à un invincible besoin d'aventures, car, selon moi, en dehors de nos limites, un monde tout nouveau devait s'offrir à mes yeux. Un soir donc je partis, non sans verser des larmes.

– Dans mon enfance, – dit le vieillard – mon père m'a souvent raconté que Karadeuk, l'un de nos aïeux, avait aussi abandonné sa famille pour courir la Bagaudie… Rosen-Aër, que le souvenir de notre aïeul vous rende indulgente pour votre fils !

– Les Bagaudes et les Vagres guerroyaient contre les Romains et contre les Franks, nos oppresseurs, au lieu de s'allier et de combattre avec eux, ainsi que l'a fait mon fils.

– Vos reproches sont mérités, ma mère ; la suite de ce récit vous prouvera que plus d'une fois, je me les suis adressés. Presque au sortir de la vallée, je tombai entre les mains d'une bande de Franks. Ils revenaient d'Auvergne et se rendaient dans le nord ; ils me firent esclave. Leur chef me garda pendant quelque temps pour soigner ses chevaux et fourbir ses armes. J'avais l'instinct de la guerre ; la vue d'une armure ou d'un beau cheval me passionnait dès l'enfance. Vous le savez, ma mère ?

– Oui, vos jours de fête étaient ceux où les colons de la vallée se livraient à l'exercice des armes…

– Emmené esclave par ce chef frank, je ne cherchai pas à fuir ; il me traitait avec assez de douceur. Puis, c'était pour moi un plaisir de fourbir ses armes, et, durant la route, de monter ses chevaux de bataille. Enfin, je voyais un pays nouveau. Hélas ! bien nouveau, car les terres ravagées, les maisons en ruines, l'effroyable misère des populations asservies que nous traversions,

contrastaient cruellement avec l'indépendante et heureuse vie des habitants de notre paisible vallée. Alors, vous me croirez, ma mère, puisque je dis le bien comme le mal, alors, me rappelant notre heureux pays, songeant à vous, à mon père, mes larmes coulaient, mon cœur se brisait ; quelquefois j'étais tenté de fuir, de revenir à vous ; mais la crainte de recevoir l'accueil que méritait ma faute me retenait.

– C'est si naturel ! – dit Septimine qui écoutait ce récit avec un tendre intérêt. – J'aurais éprouvé la même crainte, si j'avais commis la même faute.

– Enfin, – reprit Amael, – après être resté plus d'une année chez ce chef frank, j'étais devenu bon écuyer, je domptais les chevaux les plus fougueux ; passé maître dans l'art de fourbir les armes, à force de les fourbir j'avais appris à les manier. Le Frank mourut. Pris par lui, je devais être vendu. Un juif, nommé Mardochée, qui, comme tant d'autres, courait la Gaule pour trafiquer de chair humaine, se trouvait alors à Amiens ; il vint visiter les esclaves. Il m'acheta, me disant qu'il me revendrait à un riche seigneur frank, nommé Bodégesil, duk au pays de Poitiers. Il possédait, ajouta le juif, les plus beaux chevaux, les plus belles armures que l'on pût voir… – « En prenant la fuite, tu peux me faire perdre une grosse somme d'argent, – me dit Mardochée, – car je t'ai acheté d'autant plus cher que je savais te revendre un bon prix au seigneur Bodégesil ; mais, si tu fuis, tu perdras peut-être une occasion de fortune pour toi ; Bodégesil est un généreux seigneur, sers-le fidèlement, il t'affranchira, t'emmènera en guerre avec lui, lorsqu'il sera requis de marcher avec ses hommes, et l'on a vu, dans ces temps de guerre où nous vivons, des affranchis devenir comtes. » – L'ambition m'entra au cœur, l'orgueil m'enivra, je crus aux promesses du juif, je ne cherchai pas à m'échapper ; lui-même, pour m'affermir dans cette résolution, me traita de son mieux, me promit même de vous faire parvenir, par un autre juif qui devait aller en Bourgogne, une lettre que je vous écrivis, ma mère…

– Cet homme n'a pas tenu sa promesse, – dit Rosen-Aër. – Aucune nouvelle de vous ne m'est parvenue.

– Ce manque de parole ne me surprend pas. Ce juif était cupide et sans foi. Il me conduisit chez le duk Bodégesil. Ce Frank élevait, en effet, de superbes chevaux dans les immenses prairies de ses domaines ; l'une des salles de son burg, ancien château romain, était remplie de splendides armures ; mais le juif m'avait menti sur le caractère de ce duck, homme violent et cruel ; cependant, dès

mon arrivée, frappé de la manière dont je domptai un poulain sauvage, jusqu'alors l'effroi de ses esclaves et de ses écuyers, il me traita moins durement que mes compagnons gaulois ou franks ; car, par la vicissitude des temps, vous le savez, ma mère, un grand nombre de descendants des premiers conquérants de la Gaule sont tombés dans la misère, et de la misère dans l'esclavage. Bodégesil se montrait aussi cruel envers ses esclaves, de race germanique comme lui, qu'envers ceux de race gauloise. Toujours à cheval, toujours occupé du fourbissement ou du maniement des armes, je poursuivais une idée qui devait enfin se réaliser. Le renom de Karl, maire du palais, était venu jusqu'à moi ; j'avais entendu dire à d'autres Franks, amis de Bodégesil, que Karl, obligé de défendre la Gaule, au nord, contre les Frisons, au midi, contre les Arabes, et se trouvant mal secondé dans ces guerres par les anciens seigneurs bénéficiers et par l'Église qui ne lui donnaient que peu d'argent et peu d'hommes, accueillait favorablement les aventuriers, dont quelques-uns, en combattant bravement sous ses ordres, parvenaient à des fortunes inespérées. J'avais vingt ans, lorsque j'appris que Karl se rapprochait du Poitou afin de repousser les Arabes qui menaçaient d'envahir cette contrée. Ce moment longtemps rêvé par mon ambition arrivait enfin. Un jour, sous prétexte de la fourbir, j'emportai et cachai pièce à pièce la plus belle armure de Bodégesil ; je dérobai aussi une épée, une hache, une lance et un bouclier. La nuit venue, j'allai chercher dans les écuries le plus beau et le plus vigoureux des chevaux du duk. Je revêtis l'armure et m'éloignai rapidement du château. Je voulais me rendre auprès de Karl, décidé à cacher mon origine et à me dire fils d'un seigneur de race germanique, afin d'intéresser à mon sort le chef des Franks. Environ à cinq ou six lieues du château, je fus attaqué au point du jour par plusieurs de ces bandits qui infestaient la Gaule. Je me défendis vigoureusement ; je tuai deux de ces larrons et dis aux autres : – « Karl a besoin d'hommes vaillants ; il leur abandonne une large part du butin. Venez avec moi. Mieux vaut batailler à l'armée que d'attaquer les voyageurs sur les routes ; il y a péril égal, mais plus grand profit. » – Ces bandits suivirent mon conseil et m'accompagnèrent ; notre petite troupe se grossit en route d'autres gens sans aveu, mais déterminés. La veille de la bataille de Poitiers, nous arrivâmes au camp de Karl ; je me donnai à lui comme fils d'un noble frank, mort pauvre, et ne m'ayant laissé pour héritage que son cheval et ses armes. Karl m'accueillit avec sa rudesse habituelle : – « On se bat demain, – me dit-il, – si je suis content de toi et de tes

hommes, vous serez contents de moi. » – Le hasard voulut que, dans cette bataille contre les Arabes, je sauvai la vie du chef des Franks en l'aidant à se défendre contre plusieurs cavaliers berbères qui l'attaquaient avec furie, je reçus plusieurs blessures, entre autres, celle-ci… au front. À dater de ce jour, je conquis l'affection de Karl ; de la faveur dont il m'a donné tant de preuves depuis cinq ans, je ne vous parlerai pas, ma mère ; cette haute fortune était empoisonnée par cette pensée, presque toujours présente à mon esprit : – « J'ai menti ! j'ai lâchement renié ma race par une ambition coupable, je me suis allié aux oppresseurs de la Gaule asservie ; je leur ai prêté l'appui de mon épée pour repousser ces Saxons et ces Arabes, ni plus ni moins barbares que les Franks, nos conquérants maudits, eux que j'aide dans l'affermissement de leur conquête, sur notre malheureuse patrie, qu'ils désolent autant par leurs guerres civiles que les Saxons et les Arabes par leurs invasions. » Ce n'est pas tout, ma mère ; plusieurs fois, dans ces combats incessants des seigneurs d'Austrasie contre les seigneurs de Neustrie ou d'Aquitaine, guerres impies où les comtes, les duks, les évêques entraînaient leurs colons gaulois comme soldats, j'ai combattu les hommes de ma race… j'ai rougi mon épée de leur sang.

– Honte et douleur sur moi ! – murmura Rosen-Aër en cachant sa figure entre ses mains, – je suis la mère d'un tel fils !

– Oui, honte et douleur… non sur vous, mais sur moi, ma mère, car je cédais à l'entraînement d'une première faute : je combattais les hommes de ma race, de crainte de paraître lâche aux yeux de Karl, de crainte de démentir mon passé. L'orgueil m'enivrait, lorsque je me voyais honoré par les plus fiers de nos conquérants… moi, fils de ce peuple conquis, asservi ! Mais ces moments de vertige passés, j'enviais parfois les plus misérables esclaves ; ceux-là, du moins, avaient droit au respect qu'inspire le malheur immérité. En vain j'ai cherché la mort dans les batailles : j'étais condamné à vivre… je trouvais seulement dans l'ivresse du combat, dans les entreprises périlleuses, une sorte d'étourdissement passager. Ah ! que de fois j'ai songé avec amertume à la vallée de Charolles, où vivait ma famille ! ! ! Puis, lorsque j'ai appris le ravage de cette contrée par les Arabes, la résistance désespérée de ses habitants… eux, mes parents, mes amis ! Lorsque j'ai songé que mon épée, offerte au chef des Franks par une coupable ambition, aurait pu vous défendre ou vous venger, ma mère, vous, dont j'ignorais le sort et qui deviez, comme mon père, avoir, dans cette invasion, trouvé la mort ou

l’esclavage !… Oh ! de ce jour, le remords a flétri ma vie !

– Votre père a combattu jusqu’à son dernier soupir pour la liberté, pour celle des siens. Je l’ai vu tomber à mes pieds, mort et percé de coups !… Et vous ? où étiez-vous alors, pendant que votre père défendait, avec l’héroïsme de nos aïeux, son foyer, sa liberté, sa famille, où étiez-vous ?… Auprès du chef des Franks, briguant ses faveurs ! ou combattant contre vos frères ! – Amael cacha son visage entre ses mains et répondit par un sanglot étouffé.

– Oh ! par pitié, ne l’accablez pas ! – dit Septimine à Rosen-Aër. – Voyez comme il est malheureux… comme il se repent.

– Rosen-Aër, – ajouta le vieillard, – songez aussi qu’hier, encore favori du chef souverain de la Gaule, et arrivé au comble d’une fortune inespérée, votre fils renonce aujourd’hui à ces faveurs qui l’avaient enivré. Le voici non moins misérable que nous, n’ayant d’autre désir que de retourner vivre d’une vie pauvre et rude, mais libre, dans cette vieille Armorique, berceau de notre commune famille.

– Par Hésus ! – s’écria Rosen-Aër, – ces biens, ces terres, ces faveurs, dons maudits de Karl, mon fils les a-t-il volontairement abandonnés ? Ne l’avez-vous pas, bon père, tiré de ce cachot où, sans vous, il périssait ? Ah ! les dieux sont justes ! Cette fortune, mon fils la devait à une ambition impie… elle lui a été funeste ! Glorifié, enrichi par les Franks, il a été honteusement puni et dépouillé par une femme de leur race !

– Hélas ! – s’écria Septimine en fondant en larmes, – croyez-vous qu’Amael, même au comble de la fortune, n’y eut pas renoncé pour vous suivre, vous, sa mère ?

– L’homme qui a renié sa patrie, sa race, aurait pu renier sa mère !… J’ai maintenant l’horrible droit de douter du cœur de mon fils !

– Maître Bonaïk, – s’écria soudain l’un des apprentis avec un accent de frayeur, – voyez donc là-bas, au tournant de la route, ces guerriers… Ils approchent rapidement : dans peu d’instants ils seront près de nous. – À ces mots du jeune garçon, les fugitifs se levèrent ; Amael lui-même, oubliant un moment la douleur où le jetait la juste sévérité de sa mère, essuya son visage baigné de larmes et fit quelques pas en avant, afin de s’assurer de la venue des cavaliers.

– Grand Dieu ! – s’écria Septimine, – si l’on était à la poursuite d’Amael !… Bon père Bonaïk, il faut nous cacher dans ce taillis…

– Mon enfant, ce serait risquer de nous faire poursuivre, car maintenant ces cavaliers nous ont vus… notre fuite éveillerait leurs soupçons. D'ailleurs, au lieu de venir du côté de Nantes, ils viennent par une route opposée ; ils ne peuvent donc être à notre recherche.

– Maître Bonaïk, – dit un des apprentis, – voici trois de ces guerriers qui pressent l'allure de leurs chevaux en nous faisant de la main signe de venir à eux.

– Un nouveau danger nous menace peut-être ! – dit Septimine en se rapprochant de Rosen-Aër, qui, seule, ne s'étant pas levée, semblait indifférente à ce qui se passait autour d'elle. – Hélas ! qu'allons-nous devenir ?

– Ah ! pauvre enfant ! – dit Rosen-Aër, – peu m'importe la vie, à cette heure !… et pourtant le seul espoir de retrouver un jour mon fils l'avait soutenue jusqu'ici ma triste vie !

– Mais il est retrouvé, ce fils si tendrement regretté ?

– Non, – répondit la Gauloise avec une morne et sombre douleur, – non, ce n'est plus là mon fils !

Amael, assez inquiet, s'était avancé à la rencontre des trois cavaliers franks qui précédaient un groupe plus nombreux. L'un d'eux, arrêtant son cheval, dit au fils de Rosen-Aër : – Es-tu de ce pays ?

– Oui.

– Cette route conduit-elle à Nantes ?

– Oui.

– Conduit-elle aussi à l'abbaye de Meriadek ?

– Oui, – répondit encore Amael, aussi surpris de cette rencontre que de ces questions.

– Arnulf, – dit le guerrier à l'un de ses compagnons, après avoir interrogé Amael, – va dire au comte Bertchramm que nous sommes en bonne route ; je vais désaltérer mon cheval à ce ruisseau.

Le cavalier partit ; pendant que ses deux compagnons laissaient leurs chevaux boire quelques gorgées d'eau au courant du ruisseau, Amael, qui n'avait pu cacher son étonnement croissant en entendant nommer le comte Bertchramm, dit aux cavaliers : – Vous êtes des hommes de Bertchramm ?

– Oui.

– Que vient-il faire en ce pays ?

– On vient comme messager de Karl, chef des Franks. Mais, dis-moi, avons-nous encore une longue route à faire avant d'arriver à l'abbaye de Meriadek ?

– Vous ne pourrez y arriver qu'assez tard dans la nuit.

– On la dit riche, cette abbaye ?

– Elle est riche… mais pourquoi cette question ?

– Pourquoi ? – dit joyeusement le guerrier, – parce que Bertchramm et nous, ses hommes, nous allons prendre possession de cette abbaye, que le bon Karl nous a octroyée.

– Karl vous l'a concédée ?

– Cela t'étonne ?

– J'avais entendu dire dans le pays que Karl avait donné ce monastère et ses biens à un certain Berthoald.

– Tu connais le comte ?

– Oui.

– Alors tu connais l'un des guerriers les plus renommés, les plus vaillants parmi les Franks ; il est le favori du bon Karl ; c'est tout dire, car il ne choisit ses favoris que parmi les fortes épées.

Pendant cet entretien, les autres cavaliers avaient rejoint ceux qui leur servaient d'avant-garde, l'on voyait s'avancer, au loin, plusieurs chariots ou mulets chargés de bagages, et quelques chevaux conduits en main par des esclaves. À la tête du principal groupe marchait Bertchramm, guerrier à barbe grise, et d'une physionomie rude et stupide. Amael fit quelques pas vers le comte ; celui-ci arrêta brusquement son cheval, laissa tomber ses rênes, se frotta les yeux comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il voyait, et s'écria en contemplant d'un air ébahi le fils de Rosen-Aër : – Berthoald ! le comte Berthoald !

– Oui, c'est moi… salut à toi, Bertchramm !

– C’est bien toi ?

– C’est bien moi.

Bertchramm, descendant de son cheval, courut au jeune homme pour le regarder de plus près, et s’écria : – C’est lui… c’est assurément lui ! Et que fais-tu là, avec ces mendiants et ces mendiantes ?

– Parle plus bas, – reprit Amael en lui faisant un signe mystérieux. – Je vais accomplir une mission de Karl.

– Ainsi nu-tête ? sans armes, tes habits souillés de boue et en guenilles ?

– Silence ! c’est un déguisement que j’ai pris pour ne pas éveiller les soupçons.

– Oh ! je le sais, tu es un fin compagnon ! Lorsque le bon Karl avait quelque affaire hardie et délicate, il te choisissait toujours ; car si nous étions aussi valeureux que toi, tu étais plus subtil que nous, et que moi surtout. Karl me disait d’habitude : « – Vieux Bertchramm, tu serais un fier homme si ta cervelle valait tes poings… » – Mais tu ignores sans doute que je suis chargé d’un message pour toi ?

– Quel message ?

– Je viens, moi et mes hommes, te remplacer à l’abbaye de Meriadek. Karl nous en fait don.

– Il est le maître de donner et de reprendre.

– Ne va point considérer ceci comme une disgrâce, Berthoald. Loin de là ! une lettre que je t’apporte te prouvera le contraire : Karl t’élève au rang de duk, et te réserve le commandement de son avant-garde dans la guerre qu’il va faire contre les Frisons, guerre qu’il ne comptait entreprendre qu’au printemps : – « Foi de Marteau, – nous a-t-il dit, – j’étais fou en confinant dans une abbaye l’un de mes plus jeunes et plus hardis capitaines, en ces temps où il faut si souvent guerroyer à l’improviste ; et puis, c’est surtout depuis que je n’ai plus Berthoald à mes côtés, que je sens combien il me manque : le poste que je lui ai donné sans savoir que j’aurais à combattre sitôt les Frisons est d’ailleurs un poste de vétéran ; il te convient mieux à toi qu’à lui, vieux Bertchramm ; va donc remplacer Berthoald et ses hommes ; tu lui remettras cette lettre de moi, et, en gage d’amitié constante, tu lui mèneras deux de mes meilleurs chevaux, pris sur les Arabes, afin qu’il soit plus

tôt de retour près de moi ; de plus, tu lui porteras, de ma part, une magnifique armure de Bordeaux. Il aime les belles armes et les beaux chevaux, il sera content. » – Et, de fait, Berthoald, – ajouta Bertchramm, – tu vas voir les chevaux ; ils sont là, conduits en main par des esclaves ; l'on ne peut rien imaginer de plus admirable : l'un est noir comme l'aile d'un corbeau, l'autre blanc comme un cygne. Quant à l'armure, Karl l'avait fait acheter pour lui-même, c'est tout dire… Elle est soigneusement emballée dans mes bagages, je ne peux te la montrer ; mais c'est un chef-d'œuvre du plus fameux armurier de Bordeaux ; elle est enrichie d'ornements d'or et d'argent ; le casque seul est une merveille ; quant aux chevaux, tu vas en juger, – ajouta Bertchramm en s'adressant à l'un de ses hommes. – Que l'on amène les deux chevaux !

– Je suis touché de cette nouvelle preuve de l'affection de Karl, – répondit Amael. – Je me rendrai à ses ordres lorsque j'aurai accompli ma mission.

– Mais il veut que tu ailles le rejoindre sur-le-champ, ainsi que tu vas le lire dans sa lettre que j'ai placée précieusement sous ma cuirasse, – ajouta le guerrier en cherchant le parchemin.

– Karl ne regrettera pas de me voir arriver un jour ou deux plus tard, si je retourne auprès de lui ma mission heureusement accomplie ; je retrouverai les chevaux et les présents à l'abbaye où j'irai demain te rejoindre, et de là, je partirai avec mes hommes. Mais, dis-moi, tu as dû faire un long circuit, d'après le chemin que tu as pris ?

– Karl m'avait donné le commandement d'une grosse troupe qu'il envoie se cantonner sur les frontières de cette maudite Bretagne.

– Veut-il donc l'attaquer ?

– Je ne sais ; j'ai laissé ces troupes retranchées dans l'enceinte de deux anciens camps romains, l'un à droite et l'autre à gauche de cette longue route qui y conduit.

– Cette troupe est-elle nombreuse ?

– Environ deux mille hommes, répartis dans les deux camps.

– Karl ne peut rien tenter contre la Bretagne avec si peu de soldats.

– Il veut seulement, je crois, observer les frontières de ce pays, et, sa guerre avec les Frisons terminée, venir en personne attaquer

et réduire cette maudite Armorique ; car, dis, Berthoald, n'est-ce pas une honte pour nous autres Franks que cette province ait résisté à nos armes depuis plus de trois siècles que le glorieux Clovis a conquis la Gaule !

– Oui, l'indépendance de l'Armorique est une honte pour les armes des Franks.

– Tiens, voici la lettre de Karl, – dit Bertchramm en tirant enfin de dessous sa cuirasse un petit rouleau de parchemin et le remettant à Amael ; puis voyant amener les chevaux caparaçonnés de riches housses dont les esclaves achevaient de les débarrasser, Bertchramm reprit : – Regarde ! est-il au monde de plus nobles, de plus fiers animaux ?

– Non, – répondit Amael ne pouvant s'empêcher d'admirer les deux superbes étalons qui, difficilement contenus par les esclaves, tantôt se cabraient violemment, tantôt de leur léger sabot, heurtaient et fouillaient le sol ; le premier, d'un noir d'ébène, brillait de reflets bleuâtres ; l'autre, d'un blanc de neige, brillait de reflets argentés ; leurs naseaux frémissaient, leurs yeux étincelaient sous leur longue crinière, et ils fouettaient l'air de leur queue flottante comme un panache.

– Heim ! – reprit Bertchramm, – qu'en dis-tu, Berthoald ?

– Ce sont de nobles coursiers ! – répondit Amael en étouffant un soupir dont il eut honte ; et, faisant signe aux esclaves de couvrir les étalons de leurs housses de pourpre brodée, il murmura : – Adieu, beaux chevaux de bataille ! adieu, riches armures ! – Puis s'adressant au guerrier frank : – Heureux voyage je te souhaite, Bertchramm… au revoir !

– Mais j'y songe, Berthoald, si tes hommes refusaient de nous recevoir dans l'abbaye en ton absence ?

– Ne crains pas cela, et d'ailleurs, fais mieux, garde cette lettre de Karl, tu pourras ainsi donner à mes hommes connaissance de ses volontés, tu briseras toi-même le sceau devant eux.

– Tu as raison ; je vais donc, Berthoald, te remplacer à l'abbaye ; le logis doit être avantageux ? Ces tonsurés font bien leur nid. Et puis, si Karl t'avait octroyé ce monastère, à toi, son favori, c'est que le morceau était bon. Ainsi, à bientôt, Berthoald !

– Un mot encore… ces troupes cantonnées près des frontières de Bretagne, quels chefs les commandent ?

– Deux de nos amis, Hermann et Gondulf ; ils m'ont prié de te

porter leurs saluts.

– Et maintenant au revoir, Bertchramm !

– Au revoir, Berthoald !

Le chef des guerriers franks s'étant remis en marche, suivi de sa troupe et de ses bagages, s'éloigna, et bientôt disparut aux yeux des fugitifs. Amael se rapprocha de l'arbre sous lequel étaient réunis ses compagnons de route. À peine eut-il fait quelques pas au devant de sa mère, qu'elle lui tendit les bras, en disant : – Viens, mon fils ! J'ai tout entendu : je sais les nouvelles faveurs que Karl t'offrait. À cette heure du moins, c'est volontairement que tu renonces à un sort brillant qui aurait pu de nouveau t'éblouir.

– M'éblouir ? Non, ma mère ; vous étiez près de moi… et là-bas, je voyais les frontières de la Bretagne !

– Ah ! – s'écria la matrone gauloise en serrant Amael avec un attendrissement ineffable, – ce jour me fait oublier tout ce que j'ai souffert.

– Ma mère, voilà, depuis dix ans, mon seul jour de bonheur pur et sans mélange !

– Vous le voyez, il ne fallait pas douter du cœur de votre fils, – dit Septimine à Rosen-Aër avec une grâce touchante. – Moi, je n'en ai jamais douté.

– Septimine ! – reprit Amael en attachant sur sa Coliberte un regard attendri, – ce cœur, dont vous n'avez jamais douté, en douteriez-vous pour l'avenir ?

– Non, Amael, – répondit-elle naïvement en regardant le jeune homme d'un air timide et surpris ; – mais pourquoi cette question ?

– Ma mère, cette douce et courageuse enfant vous a sauvé la vie, la voilà fugitive, à jamais séparée sans doute des siens. Si elle consentait à m'accorder sa main, la prendriez-vous pour votre fille ?

– Oh ! avec joie ! avec reconnaissance ! – dit Rosen-Aër. – Mais à cette union consentirais-tu, Septimine ?

La Coliberte, rougissant de surprise, de bonheur et de douce confusion, se jeta au cou de la mère d'Amael et cacha son visage dans son sein en murmurant :

– Je l'ai aimé du jour où il s'est montré si généreux pour moi au

couvent de Saint-Saturnin.

– Ô Rosen-Aër ! – reprit le vieillard jusqu'alors plongé dans un silencieux recueillement : – les dieux ont béni ma vieillesse, puisqu'ils lui réservaient un tel jour. – Puis, après quelques instants d'une muette émotion que partagèrent les jeunes apprentis, le vieillard reprit : – Mes amis, si vous m'en croyez, nous nous remettrons en route. Il nous faudra rudement marcher pour arriver demain soir aux frontières de Bretagne.

– Ma mère, – dit Amael, – appuyez-vous sur moi ; cette fois vous ne refuserez pas l'appui de mon bras ?

– Non ! oh ! non, mon enfant ! – répondit tendrement la Gauloise en prenant avec bonheur le bras de son fils.

– Et vous, bon père, – dit Septimine à l'orfèvre, – appuyez-vous sur moi.

– Les fugitifs se remirent en marche.

Après avoir marché sans mauvaise rencontre jusqu'à la fin du jour, ainsi que pendant la nuit et la journée suivantes, ils arrivèrent, au lever de la lune, non loin des premières rampes des sauvages et hautes montagnes qui servent de limites et de défense à l'Armorique. La vue du sol natal réveilla, comme par enchantement, chez Bonaïk les souvenirs de sa première jeunesse ; ayant autrefois traversé les frontières avec son père pour aller aux *vendanges bretonnes*, il se rappela que quatre pierres druidiques colossales s'élevaient non loin d'un sentier pratiqué à travers les roches, et si étroitement encaissé, qu'il ne pouvait donner passage qu'à une seule personne de front. Les fugitifs s'engageant les uns après les autres dans ce passage, commencèrent à gravir sa pente escarpée : Amael marchait le premier. Ce chemin, à peine praticable, serpentait à travers d'énormes blocs de granit d'un gris sombre, dont le faîte était vivement éclairé çà et là par la brillante clarté de la lune, que l'on apercevait parfois du fond de cet obscur ravin. Rosen-Aër, Amael et le vieil orfèvre, en foulant le sol de l'Armorique, éprouvaient une émotion profonde, religieuse. Bientôt ils arrivèrent à une sorte de petite plate-forme entourée de précipices, d'immenses rochers la surplombaient. Soudain les fugitifs entendirent, à une grande hauteur au-dessus de leur tête, une voix jeune et sonore qui, vibrant au milieu du profond silence de la nuit, chantait mélancoliquement ces paroles : – « *Elle était belle, elle était jeune, elle était sainte ! – Elle s'appelait Hêna… Hêna, la vierge de l'île de Sên* ! »

Rosen-Aër, Bonaïk et Amael, ces trois descendants de Joel, restèrent un moment stupéfaits ; puis, cédant à un mouvement irrésistible, ils s'agenouillèrent pieusement… les larmes coulèrent de leurs yeux. Septimine et les apprentis, partageant une émotion dont ils ne se rendaient pas compte, s'agenouillèrent aussi, et tous écoutèrent, tandis que la voix sonore, semblant descendre du ciel, acheva le vieux bardit gaulois qui datait de huit siècles.

– Ô Hésus ! – dit enfin Rosen-Aër en levant son noble visage baigné de larmes vers le firmament étoilé, où rayonnait l'astre sacré de la Gaule. – Ô Hésus ! je vois un divin présage dans ce chant si cher à la mémoire des descendants de Joel… Béni soit ce chant ! il nous salue et nous accueille à cette heure solennelle, où touchant enfin cette terre libre, nous revenons à l'antique berceau de notre famille !

* *

*

Amael, sa mère, Septimine et les apprentis, guidés par le vieil orfèvre, arrivèrent près des pierres sacrées de Karnak, et furent tendrement accueillis par le fils du frère de Bonaïk. Amael se fit laboureur, les jeunes apprentis l'imitèrent et s'établirent dans la tribu… À la mort de Bonaïk, la *crosse abbatiale* fut jointe aux reliques de la famille de Joel, ainsi que cette légende écrite par Amael, peu de temps après son retour en Bretagne.

FIN DE LA CROSSE ABBATIALE

LES PIÈCES DE MONNAIE KAROLINGIENNES OU LES FILLES DE CHARLEMAGNE (KARL LE GRAND) – 727-814.

Les filles de l'empereur Karl l'accompagnaient toujours en voyage dans l'intérieur de la Gaule. Elles étaient fort belles ; il les aimait avec passion ; il ne voulut jamais les marier et les garda toutes chez lui jusqu'à sa mort. Quoique heureux en toute chose, *il éprouva, dans ses filles, la malignité de la mauvaise fortune* ; mais il dissimula ce chagrin, et se conduisit envers elles comme si elles n'eussent *jamais fait naître de soupçons injurieux et qu'aucun bruit ne se fût répandu.*

(CHRONIQUE D'ÉGINHARD, p. 145, *Coll. Hist. franc.)*

… Le cœur de *Louis le Pieux* (fils de Charlemagne) était, par nature, depuis longtemps *indigné de la conduite que ses sœurs tenaient dans la maison paternelle*, seule tache dont elle fût souillée ; voulant donc porter remède à ces désordres, il envoya devant lui Walla, Warnaire, Lambert et Ingobert, avec ordre, aussitôt qu'ils arriveraient à Aix-la-Chapelle, de veiller prudemment à ce que rien de scandaleux ne se commît de nouveau, et de mettre sous une étroite garde *ceux qui auraient offensé la majesté impériale par un commerce criminel* (avec les filles de l'empereur). QUELQUES-UNS, COUPABLES DE CES CRIMES, vinrent au devant de Louis le Pieux pour obtenir leur grâce et l'obtinrent ; *Audoin* résista seul, frappa mortellement Warnaire, blessa Lambert à la cuisse et fut tué lui-même d'un coup d'épée… Louis le Pieux résolut ensuite de chasser du palais c*ette multitude de femmes qui le remplissait du temps de son père*.

(L'ASTRONOME, *Vie de Louis le Pieux*, p. 345, 346, *Collect. de l'Hist. Franc.)*

SOMMAIRE.

*La Gaule au huitième siècle. – Charlemagne (*Karl le Grand*)* Karolus magnus. – *Amael et Vortigern. – Les otages. – Le palais d'Aix-la-Chapelle. – Une journée chez Charlemagne. – La blonde Thétralde et la brune Hiltrude. – Le bouquet de romarin. – L'École. – Les enfants pauvres et les enfants riches. – Le lutrin. – L'évêque et le rat empaillé. – La chasse. – La hutte du bûcheron.* – Les pièces de monnaie karolingiennes. – *L'esclave et sa fille. – Charlemagne et son empire. – Le pavillon de la forêt. – Mœurs de la cour karolingienne. – Les amoureux de quinze ans. – Vortigern et Thétralde.*

Soixante-quatorze ans s'étaient passés depuis qu'Amael avait retrouvé sa mère Rosen-Aër au couvent de Meriadek. L'ambitieuse espérance de Karl-Marteau s'était réalisée. Ce descendant de tant de Maires du palais avait fait souche de rois ; onze ans après sa mort, arrivée en 741, PÉPIN LE BREF, son fils aîné, proclamé roi des Franks par ses bandes et par ses Leudes en 752, fut sacré, consacré par l'évêque de Soissons dans la basilique de cette ville.

Et le dernier rejeton du pieux Clovis ? ce petit Childéric III, envers qui Septimine la Coliberte s'était si généreusement apitoyée ? ce petit Childérik, de qui Amael, qui portait alors le nom frank de Berthoald, refusa d'être le geôlier, qu'était-il devenu, ce roitelet, dernier rejeton du glorieux Clovis, le conquérant des Gaules ? Par Ritta-Gaür ! ce saint de la vieille Gaule, qui tondait et rasait aussi les rois, mais au profit des peuples, le dernier rejeton de Clovis avait été rasé, tondu, puis enfermé dans le monastère de Fontenelle, en Neustrie, où il mourut, ce dernier fils des rois fainéants mérovingiens ! Et l'Église catholique, enrichie par Clovis et par sa race des dépouilles de la Gaule ? l'Église catholique a donc consacré l'usurpation du fils de Karl-Marteau ? Certes, les prêtres de Rome ne sacrent-ils point toujours qui leur donne pouvoir et argent ? De sorte que par l'ordre du pape Zacharie, l'évêque Boniface a sacré Pépin le Bref, de même que saint Rémi consacra, par le baptême, le pieux Clovis ; seulement, comme les derniers descendants de ce gracieux roi, abandonnés, méprisés, insultés, déshérités, n'avaient plus un denier à offrir à l'Église, l'Église les a religieusement abandonnés

pour le fils du rude Karl, qui l'avait avilie, conspuée, bafouée, larronée, Pépin le Bref, alors tout-puissant, ayant promis aux prêtres de leur rendre les biens dont son père, ce païen de Karl, les avait dépossédés. Aussi, le pape Étienne se donna-t-il la peine de venir en Gaule, afin d'oindre Pépin de l'onction sainte, comme roi des Franks, en retour de quoi ce Pépin s'engageait à soutenir de ses armes l'Église en Italie ; oui, car les Italiens, les Lombards, les Béméventins et autres peuples, commençant à trouver le joug papal d'autant plus affreux qu'il pesait directement sur eux, l'avaient brisé, ce joug, puis chassé le pape. Pépin le Bref promit à ce pontife beaucoup d'argent pour l'Église, et le châtiment des Italiens rebelles à la divine puissance des vicaires de Jésus-Christ, comme ils osent s'intituler ! Le pape Étienne, en bon compère, promit à son tour au fondateur de la nouvelle dynastie des rois karolingiens que l'Église continuerait d'hébéter saintement le pauvre peuple des Gaules au profit de l'autel et du trône, en montrant à ce peuple, sous des couleurs méritoires pour son salut éternel, l'abjection, la misère et l'esclavage, où, de par l'immuable volonté divine, il devait vivre sous les descendants de Karl-Marteau. Durant le règne de Pépin le Bref, la Gaule fut, ainsi que sous les rois de la race de Clovis, ravagée, ensanglantée par les guerres civiles : Griffon, frère du roi usurpateur, s'arma contre lui et son autre frère, Karloman ; les seigneurs franks établis en Aquitaine et en Gascogne s'engagèrent dans cette lutte fratricide, tandis que les Frisons et les Saxons recommencèrent de menacer la Gaule. Les Arabes, un moment contenus, renouvelèrent leurs invasions ; les populations, décimées par ces guerres sans fin, suffisaient à peine à cultiver une partie du sol pour leurs seigneurs, comtes, duks, évêques ou abbés. De terribles disettes se manifestèrent ; les esclaves des campagnes se virent souvent réduits à manger un mélange d'herbe et de terre ; les habitants des villes ruinées, sans commerce, toujours exposées au choc des discussions civiles qui, depuis trois cents ans et plus, désolaient la Gaule, les habitants des villes étaient non moins misérables que ceux des campagnes : tout souffrait, tout gémissait ; mais quelques milliers de seigneurs, d'évêques et d'abbés, disséminés dans le pays, dont ils consommaient presque à eux seuls les produits, jouissaient, ripaillaient, chassaient, bataillaient entre eux, et faisaient joyeusement l'amour, tandis que la vieille Gaule, hâve, épuisée, abrutie, saignante sous son joug, nourrissait cette exécrable race de fainéants couronnés, mitrés et casqués, de même que le corps le plus exténué engraisse encore la vermine qui le

ronge !

Vers le commencement du mois de novembre de l’année 811, une assez nombreuse chevauchée se dirigeait vers la ville d’Aix-la-Chapelle, alors capitale de l’empire de Karl le Grand, empire si rapidement augmenté par d’incessantes conquêtes sur la Germanie, la Saxe, la Bavière, la Bohême, la Hongrie, l’Italie, l’Espagne, que la Gaule, ainsi qu’aux temps des empereurs de Rome, n’était plus qu’une province de ses immenses États. Huit ou dix soldats de cavalerie devançaient la chevauchée, qui se dirigeait vers Aix-la-Chapelle ; à quelque distance de cette escorte venaient quatre cavaliers ; deux d’entre eux portaient de brillantes armures à la mode germanique. L’un avait pour compagnon de route un grand vieillard d’une physionomie martiale et ouverte ; sa longue barbe, d’un blanc de neige comme sa chevelure, à demi cachée par un bonnet de fourrure, tombait sur sa poitrine. Il portait une saie gauloise en étoffe de laine grise, serrée à la taille par un ceinturon auquel pendait une longue épée à poignée de fer ; ses larges braies de grosse toile blanche, tombant un peu au-dessous du genou, laissaient apercevoir des jambards de cuir fauve étroitement lacés le long de la jambe, et rejoignant des bottines au talon desquelles s’attachaient des éperons. Ce vieillard était Amael ; il atteignait alors sa centième année ; malgré son âge et sa taille un peu voûtée, il semblait encore plein de vigueur ; il maniait avec dextérité un fougueux cheval noir, aussi ardent que s’il n’eut pas déjà parcouru beaucoup de chemin. De temps à autre, Amael se retournait sur sa selle afin de jeter un regard de sollicitude paternelle sur son petit-fils VORTIGERN, jouvenceau de dix-huit ans à peine, que l’autre guerrier frank accompagnait. La figure de Vortigern, d’une beauté rare chez un homme, s’encadrait de longs cheveux châtains, naturellement bouclés, qui, s’échappant de son chaperon de drap écarlate, tombaient jusqu’au bas de son cou, gracieux comme celui d’une femme ; ses grands yeux bleus, frangés de cils noirs, comme ses sourcils, hardiment arqués, avaient un regard à la fois ingénu et fier ; ses lèvres vermeilles, ombragées d’un duvet naissant, montraient, lorsqu’il souriait, des dents d’émail ; un nez légèrement aquilin, un teint frais et pur, quoique un peu bruni par le soleil, complétaient l’harmonieux ensemble du charmant visage de cet adolescent ; ses vêtements, coupés comme ceux de son aïeul, en différaient seulement par la couleur et une sorte d’élégance due à la main d’une mère tendrement orgueilleuse de la beauté de son fils : ainsi la saie bleue du jouvenceau était ornée à l’entour du cou, aux

épaules et à l'extrémité des manches, de jolies broderies de laine blanche; un ceinturon de buffle où pendait une épée à poignée d'acier poli serrait sa fine et souple taille. Ses braies de toile cachaient à demi ses jambards de peau de daim, étroitement lacés à sa jambe nerveuse, et rejoignaient ses bottines de peau tannée, armées de larges éperons de cuivre, brillants comme de l'or. Vortigern, quoiqu'il eût le bras droit soutenu par une écharpe d'étoffe noire, maniait de la main gauche son cheval avec autant d'aisance que d'habileté; il avait pour compagnon de route un jeune guerrier aux traits agréables, hardis, railleurs, au regard vif et gai; la mobilité de son visage ne rappelait en rien la pesanteur germanique. Il se nommait Octave. Romain de naissance, d'extérieur et de caractère, il savait, par son intarissable verve méridionale, dérider parfois son jeune compagnon; mais bientôt celui-ci retombait dans une sorte de rêverie silencieuse et sombre. Ainsi tristement absorbé depuis quelque temps, il marchait au pas de son cheval, lorsque Octave lui dit gaiement d'un ton de reproche amical: – Par Bacchus!… te voici encore soucieux et muet…

– Je pense à ma mère, – répondit l'adolescent en étouffant un soupir, – je pense à ma mère, à ma sœur, à mon pays!

– Chasse donc, au contraire, ces pensées chagrines!

– Octave… la gaieté sied mal aux prisonniers.

– Tu n'es pas prisonnier, mais otage, tu n'as d'autre lien que ta parole, tandis que l'on conduit le prisonnier, solidement garrotté, au marché d'esclaves; aussi, ton aïeul et toi, vous chevauchez avec nous de compagnie, et nous vous conduisons au palais de l'empereur Karl le Grand, le plus puissant monarque du monde. Enfin, l'on désarme les prisonniers, et ton grand-père, ainsi que toi, vous gardez vos épées.

– À quoi bon maintenant nos épées? – répondit Vortigern avec une douloureuse amertume, – la Bretagne est vaincue!

– C'est la chance de la guerre. Tu as fait bravement ton devoir de soldat; tu t'es battu comme un démon aux côtés de ton aïeul. Il n'a pas été blessé; tu n'as reçu qu'un coup de lance, et, par le vaillant dieu Mars! vous frappiez tous deux si dru dans la mêlée, que vous auriez dû être hachés en morceaux.

– Au moins, nous n'aurions pas survécu à la honte de l'Armorique!

– Il n'y pas de honte à être vaincu lorsqu'on s'est vaillamment défendu, et surtout lorsqu'on a combattu, décimé les vieilles bandes du grand Karl !

– Pas un des soldats de ton empereur n'aurait dû échapper !

– Pas un seul ? – reprit gaiement le jeune Romain. – Quoi ! pas même moi… qui tâche d'être à ton égard bon compagnon de route et de t'égayer ?

– Octave, je ne te hais pas personnellement ; je hais ceux de ta race ; ils ont porté sans raison la guerre et le ravage dans mon pays.

– D'abord, mon jeune ami, je ne suis pas de race franque, je suis de race romaine… Je t'abandonne ces grossiers Germains, aussi sauvages que les ours de leurs forêts ; mais, entre nous, cette guerre de Bretagne ne manquait pas de motifs : voyons, n'avez-vous pas, endiablés que vous êtes, attaqué, exterminé, l'an dernier, la garnison franque établie à Vannes ?

– Et de quel droit Karl, il y a vingt-cinq ans, a-t-il fait envahir nos frontières par ses troupes ?

L'entretien de Vortigern et d'Octave fut interrompu par la voix d'Amael, qui, se retournant sur sa selle, appela son petit-fils. Celui-ci, pour se rendre auprès de son aïeul, et cédant aussi à un mouvement de colère provoqué par sa discussion avec le jeune Romain, attaqua brusquement de l'éperon les flancs de son cheval ; l'animal, surpris, bondit si violemment, qu'en deux ou trois sauts il eut dépassé Amael ; mais alors Vortigern, retenant sa monture d'une main ferme, la fit ployer sur ses jarrets, et marcha de front avec son aïeul et l'autre guerrier frank. Celui-ci dit au vieillard : – Je ne m'étonne pas de la supériorité de votre cavalerie bretonne, en voyant un garçon de l'âge de ton petit-fils, malgré la blessure qui le gêne, manier ainsi son cheval ; toi-même, pour un centenaire, tu es aussi ferme en selle que ce jouvenceau.

– Il avait à peine cinq ans, que son père et moi nous mettions déjà cet enfant à cheval sur les poulains élevés dans nos prairies, – répondit le centenaire. Et son front s'étant légèrement assombri, sans doute au souvenir de ces temps paisibles, il reprit après un moment de silence, en s'adressant à Vortigern : – Je t'ai appelé pour savoir si tu ne souffrais pas davantage de ta blessure.

– Grand-père, je ne souffre presque plus, et, si vous le vouliez, je débarrasserais mon bras de cette gênante écharpe.

– Non, ta blessure pourrait se rouvrir, pas d'imprudence : pense à ta mère, à ta sœur et à son époux, qui te chérit comme un frère.

– Hélas ! cette mère, cette sœur, ce frère tant aimés, les reverrai-je un jour ?

– Patience, – reprit Amael à voix basse, de façon à ne pas être entendu du guerrier frank qui marchait à ses côtés, – tu reverras peut-être la Bretagne plus tôt que tu ne le crois… patience !

– Il serait vrai ! – s'écria impétueusement l'adolescent. – Oh ! grand-père, quel bonheur !

Mais le vieillard fit signe à Vortigern de se modérer, et il ajouta tout haut : – Je crains toujours que la fatigue de la route n'enflamme de nouveau ta blessure. Heureusement nous devons approcher du terme de notre voyage ; n'est-ce pas, Hildebrad ? – ajouta-t-il en se tournant vers le guerrier.

– Avant le coucher du soleil, nous serons à Aix-la-Chapelle, – répondit le Frank ; – Sans cette colline que nous allons gravir, tu verrais au loin la ville.

– Va rejoindre ton compagnon, mon enfant, – dit Amael ; – surtout replace ton bras dans son écharpe, et conduis ton cheval sagement ; des mouvements trop brusques pourraient rouvrir ta plaie, à peine cicatrisée.

L'adolescent obéit, et alla au pas de sa monture rejoindre Octave. Grâce à la mobilité des impressions de la jeunesse, Vortigern se sentit apaisé, réconforté par les paroles de son aïeul, qui lui faisait espérer de revoir bientôt sa famille et son pays ; la douceur de cette pensée se réfléchit si visiblement sur ses traits ingénus, qu'Octave lui dit gaiement : – Quel magicien que ton aïeul !… Tu étais parti soucieux et irrité, enfonçant de colère tes éperons dans le ventre de ton cheval… te voici revenu calme comme un évêque sur sa mule !

– Tu l'as dit, Octave, la magie de mon grand-père a chassé ma tristesse.

– Tant mieux ! je pourrai, sans crainte de blesser ton chagrin, donner libre cours à ma joie croissante à chaque pas.

– Pourquoi ta joie va-t-elle toujours ainsi croissant ?

– Pourquoi le plus piètre cheval prend-il une allure de plus en plus vive et allègre à mesure qu'il approche de la maison où il sait trouver sa provende ?

– Octave, je ne te savais pas si glouton.

– Ma figure, en ce cas, est fort trompeuse, car glouton je suis… terriblement glouton de ces délicates friandises que l'on ne trouve qu'à la cour, et qui sont ma provende, à moi !

– Quoi ! – dit ingénument Vortigern, – ce grand empereur dont le nom remplit, dit-on, le monde, est entouré d'une cour où l'on ne songe qu'aux friandises…

– Certes, – répondit gravement Octave en contenant difficilement son envie de rire causée par la naïveté du jeune Breton, – certes, et plus que pas un de ses comtes, de ses duks, de ses savants ou de ses évêques, l'empereur Karl se montre glouton des friandises dont je te parle… il en a toujours une chambre remplie à côté de la sienne… parce que la nuit…

– Il se relève pour en manger, peut-être ? – s'écria dédaigneusement le jouvenceau, pendant qu'Octave riait aux éclats. – Je ne trouve rien, moi, de plus honteux qu'une pareille goinfrerie chez un homme qui gouverne des hommes !

– Que veux-tu, Vortigern ! Il faut pardonner quelques travers aux grands princes, et puis, vois-tu, c'est un défaut qui tient de famille… car les filles de l'empereur…

– Ses filles aussi donnent dans cette laide goinfrerie ?

– Hélas ! non moins gloutonnes que leur père, elles sont là six ou sept friandes… des plus affriolantes et des plus affriandées.

– Ah ! fi ! – s'écria Vortigern ; – fi ! elles ont peut-être aussi près de leur chambre à coucher des chambres à friandises ?

– Calme ta légitime indignation, mon bouillant ami ; des jeunes filles ne se peuvent permettre une commodité pareille, c'est bon pour l'empereur Karl, qui n'est plus ingambe ; car il se fait vieux, il boite du pied gauche et son ventre est énorme.

– Je le crois : un pareil glouton !

– Tu comprendras donc qu'étant si peu alerte, ce puissant empereur ne puisse, comme ses filles, voleter à une friande picorée, ni plus ni moins qu'oiselets en plein verger, qui s'en vont becquetant amoureusement, ici, une cerise vermeille, là, une pomme empourprée, ailleurs, une grappe de raisin doré. Non, non, avec son auguste bedaine et son pied boiteux, l'auguste Karl serait incapable de courir ainsi à la picorée, les soins de son empire y perdraient trop. L'empereur a donc sous sa main, à sa

portée, une chambre à friandises, où…

– Octave ! – s'écria vivement Vortigern d'un air hautain, en interrompant le jeune Romain, – je ne veux pas être raillé ; j'ai pris d'abord tes paroles au sérieux… ton envie de rire, à peine contenue, me prouve que tu parlais par moquerie.

– Allons, mon hardi garçon, ne te fâche pas ; je ne me moque point ; mais, respectant la candeur de ton âge, je me sers d'une image pour te dire la vérité. En un mot, cette *friandise*, dont moi, Karl, ses filles et, par Vénus ! tout le monde à la cour est plus ou moins glouton, c'est… *l'amour* !

– L'amour, – reprit Vortigern, rougissant et baissant pour la première fois les yeux devant Octave. Puis il ajouta dans son trouble croissant : – Mais, pour éprouver de l'amour, les filles de Karl sont donc mariées ?

– Ô innocence de l'âge d'or ! ô naïveté armoricaine ! ô chasteté gauloise ! – s'écria Octave ; mais, voyant le jeune Breton froncer le sourcil à cette plaisanterie sur sa terre natale, le Romain ajouta : – Loin de moi la pensée de railler ton vaillant pays. Je te dirai donc, sans plus d'ambages, à toi qui me représentes Adonis, avant que Vénus lui eût traduit le sens du doux mot *amour*, je te dirai donc que les filles du grand Karl ne sont pas mariées ; il n'a jamais voulu leur donner d'époux.

– Par fierté ?

– Oh ! oh ! on dit, à ce sujet, bien des choses… Enfin, il ne veut pas se séparer d'elles ; il les adore, et, à moins qu'il n'aille en guerre, il les a toujours avec lui durant ses voyages, ainsi que ses concubines, ou, si tu le préfères, ses *friandises*, le mot effarouchera moins ta pudeur ; car, après avoir épousé ou répudié ses cinq femmes : *Désidérata, Hildegarde, Fustrade, Himiltrude, Luitgarde*, l'empereur s'est approvisionné de friandises variées, parmi lesquelles je te citerai, en passant, la succulente *Mathalgarde*, la doucereuse *Gerswinthe*, la piquante *Regina*, l'appétissante *Adalinde*, sans parler des autres saintes de cet amoureux calendrier ; car le grand Karl ne ressemble pas seulement au grand Salomon par la sagesse ; il lui ressemble encore par son goût pour les sérails, ainsi que disent les Arabes. Mais à propos des filles de l'empereur, écoute une historiette : *Imma*, l'une de ces jeunes princesses, était charmante. Un beau jour, elle s'amouracha de l'archichapelain de Karl, nommé *Éginhard*. Un archichapelain étant naturellement archiamoureux, Imma recevait Éginhard, chaque soir en secret,

dans sa chambre… pour parler de chapelinage, je suppose ; or il arriva que, pendant une nuit d'hiver, il tomba tant et tant de neige, que la terre en fut couverte. Éginhard, un peu avant l'aube, quitte sa belle ; mais au moment de descendre par la fenêtre, chemin ordinaire des amants, il voit, à la faveur d'un superbe clair de lune, la terre couverte de blancs frimas, et se dit : – Moi et Imma, nous sommes perdus ! je ne puis sortir d'ici sans laisser sur la neige l'empreinte de mes pas…

– Alors, qu'a-t-il fait ? – demanda Vortigern, de plus en plus intéressé à ce récit, qui jetait dans son cœur un trouble inconnu. – Comment ont-ils, tous deux, échappé à ce danger ?

– Imma, robuste commère, fille de tête et de résolution, descend par la fenêtre, vous prend bravement son archichapelain sur son dos(12), et, sans broncher sous ce poids chéri, elle traverse une grande cour qui séparait sa demeure de l'une des galeries du palais. Imma, quoique de force à porter un archichapelain, avait de charmants petits pieds : leurs traces devaient éloigner tout soupçon à l'endroit d'Éginhard ; mais, par malheur, ainsi que tu le verras en arrivant à Aix-la-Chapelle, l'empereur Karl, possédé du démon de la curiosité, a fait construire, sur ses propres plans, son palais de telle sorte, que, d'une espèce de terrasse attenant à sa chambre, et qui domine l'ensemble des bâtiments, il découvre de cet observatoire tous ceux qui entrent, sortent ou traversent ses cours. Or, l'empereur, qui souvent se relève la nuit, vit, grâce au clair de lune, sa fille traversant la cour avec son amoureux fardeau.

– La colère de Karl dut être terrible ?

– Terrible… puis sans doute fort enorgueilli d'avoir procréé une commère capable de porter sur son dos des archichapelains, l'auguste empereur pardonna aux coupables ; ils vécurent depuis en amour et en joie.

– Cet archichapelain était un prêtre, cependant ?

– Hé ! hé ! mon jeune ami, les filles de l'empereur sont loin de mésestimer les prêtres. *Berthe*, une autre de ses filles, lorsqu'il y a six mois j'ai quitté la cour, estimait de toutes ses forces Enghilbert, le bel abbé de Saint-Riquier(13). Cependant, l'impartialité m'oblige d'avouer qu'une des sœurs de Berthe, nommée *Adeltrude*, estimait non moins fortement le comte *Lantbert*, un des plus vaillants officiers de l'armée impériale. Quant à la petite *Rothaïde*, autre fille de l'empereur, elle ne

refusait point non plus sa vive estime à *Romuald*, qui s'est fait un nom glorieux dans nos guerres contre les Bohémiens. Des autres princesses, je ne te parlerai pas, car voici plus de six mois que j'ai quitté la cour, et je craindrais de médire sur leur compte. Toujours est-il que la crosse et l'épée se disputent généralement l'amoureuse tendresse des filles de Karl. J'excepte pourtant *Thétralde*, la plus jeune d'entre elles, trop novice encore pour estimer quelqu'un : quinze ans à peine ! une fleur ! ou plutôt le bouton d'une fleur prête à s'épanouir !… Je n'ai rien vu de plus charmant ! lors de mon départ de la cour, Thétralde promettait d'effacer, par sa douce et franche beauté d'Hébé, toutes ses sœurs et toutes ses nièces ; car j'oubliais ce détail, mon jeune ami, les filles des fils de Karl, élevées avec ses filles, sont non moins charmantes. Tu les verras ; ton admiration n'aura qu'à choisir entre *Adélaïd, Atula, Gondrade, Berthe* ou *Théodora* !

– Quoi ! toutes ces jeunes filles habitent le palais de l'empereur ?

– Certes, sans compter leurs suivantes, leurs gouvernantes, leurs caméristes, leurs lectrices, leurs cantatrices et autres innombrables femmes de service. Par Vénus ! mon Adonis, on voit dans le palais impérial encore plus de cotillons que de cuirasses ou de robes de prêtre, l'empereur aime au moins autant à être entouré de femmes que de soldats et d'abbés, sans oublier pourtant les savants, les rhétoriciens, les dialecticiens, les rhéteurs, les péripatéticiens et les grammairiens ; le grand Karl étant aussi passionné pour la grammaire que pour l'amour, la guerre, la chasse et le plain-chant au lutrin. Que te dirai-je ? dans son ardeur de grammairien, l'empereur invente des mots ; oui ; ainsi, par exemple, en langue gauloise, comment appelles-tu le mois où nous sommes ?

– Le mois de novembre.

– Nous aussi, barbares Italiens que nous sommes ! mais l'empereur a changé tout cela de par sa volonté souveraine et grammaticale ; ses peuples, si toutefois ils peuvent obéir sans étrangler, diront, au lieu de *novembre*, HERBISMANOHT ; au lieu *d'octobre*, WINDUMMEMANOHT.

– Octave…

– Au lieu de *mars*, LENZHIMANOHT(14), au lieu de *mai*…

– Assez, assez, par pitié ! – s'écria Vortigern, – ces noms barbares font frissonner. Quoi ! il se trouve des gosiers capables

d'articuler de pareils sons ?

– Mon jeune ami, les gosiers franks sont capables de tout… Ah ! prépare tes oreilles au plus farouche concert de mots rauques, gutturaux, sauvages, que tu aies jamais entendu, à moins que tu n'aies ouï à la fois coasser des grenouilles, piailler des chats-huants, beugler des taureaux, braire des ânes, bramer des cerfs et hurler les loups ! car, sauf l'empereur et sa famille, qui savent à peu près parler la langue romaine et gauloise, les langues humaines, enfin, tu n'entendras parler que frank dans cette cour germanique, où tout est germain c'est-à-dire barbare : langage, costumes, mœurs, repas, habits, coutumes ; en un mot, Aix-la Chapelle n'est plus la Gaule, c'est la pure Germanie !

– Et pourtant Karl règne sur la Gaule !… Est-ce assez de honte pour mon pays ?… l'empereur qui le gouverne, sans autre droit que celui de la conquête, est un roi frank, entouré d'une cour franque et de généraux, d'officiers de même race, qui ne daignent seulement pas parler notre langue.

– Ne vas-tu pas t'attrister encore, Vortigern ? Par Bacchus ! imite donc mon insouciante philosophie ! est-ce que ma race ne descend pas de cette fière race romaine qui, après la tienne et comme la tienne, fit trembler le monde, il y a des siècles ? Est-ce que je n'ai pas vu le trône des Césars occupé par des papes hypocrites, ambitieux, cupides ou débauchés, comme leur noire milice de tonsurés ? Est-ce que les descendants de nos fiers empereurs romains ne sont pas allés, fainéants imbéciles, végéter à Constantinople, où ils rêvent encore l'empire du monde ? Les prêtres catholiques n'ont-ils pas chassé de leur Olympe les dieux charmants de mes pères ? n'ont-ils pas abattu, mutilé, ravagé ces temples, ces statues, ces autels, chefs-d'œuvre de l'art divin de Rome et de la Grèce ?… Va, crois-moi, Vortigern, au lieu de nous irriter contre un passé fatal, buvons ! oublions ! que nos belles maîtresses soient nos saintes, les lits de table nos autels ! notre Eucharistie une coupe ornée de fleurs, et chantons, pour liturgie, les vers amoureux de Tibulle, d'Ovide ou d'Horace… Oui, crois-moi, buvons, aimons, jouissons ! c'est la vie ! Jamais tu ne retrouveras une occasion pareille ; le dieu des plaisirs t'envoie à la cour de l'empereur !

– Que veux-tu dire ? – reprit presque machinalement Vortigern, dont la jeune raison se sentait, non pervertie, mais éblouie par la facile et sensuelle philosophie d'Octave. – Que veux-tu que je devienne au milieu de cette cour étrangère ?

– Enfant !… une foule de beaux yeux vont être fixés sur toi !

– Octave, est-ce encore une raillerie ? l'on me remarquerait, moi, fils de laboureur ! moi, pauvre Breton, conduit ici, prisonnier sur parole ?

– Et n'est-ce donc rien que ton renom de Breton endiablé ? J'ai entendu parler plus d'une fois de la curiosité furieuse qu'inspiraient, il y a vingt-cinq ans, les otages amenés à Aix-la-Chapelle, lors de la première guerre de l'empereur contre ton pays ; les plus charmantes femmes voulaient les voir, ces indomptables Bretons, que le grand Karl, seul, avait pu vaincre : leur air rude et fier, l'intérêt qui s'attachait à leur glorieuse défaite, tout, jusqu'à leur costume étrange, encore aujourd'hui le tien, tout attirait sur eux les regards et la sympathie des femmes, toujours fort sympathiques en Germanie. Ces belles enthousiastes sont à cette heure mères ou grand'mères ; heureusement elles ont des filles ou des petites-filles dignes de t'apprécier. Tiens, moi, qui connais la cour et les mœurs de la cour, je voudrais, avec tes dix-huit ans, ta bonne mine, ta blessure, ta grâce à cheval et ton renom de Breton, je voudrais, avant huit jours…

Le jeune Romain fut interrompu par Amael, qui, se retournant vers son petit-fils, en étendant la main à l'horizon, lui dit : – Regarde au loin, mon enfant ; voici la ville d'Aix-la-Chapelle.

Vortigern se hâta de se rendre auprès de son aïeul, dont, pour la première fois peut-être, il évita le regard avec un certain embarras. Les conseils d'Octave lui semblaient mauvais, dangereux ; cependant il se reprochait de les avoir écoutés avec complaisance. Rejoignant Amael, il jeta les yeux du côté que lui indiquait le vieillard, et vit, à une assez grande distance, une masse imposante de bâtiments, non loin desquels s'élevaient les hautes tours d'une basilique ; puis, au delà, il aperçut les toits et les terrasses d'une multitude de maisons, se perdant, à l'horizon, dans la brume du soir : c'était le palais de l'empereur Karl, la basilique et la ville d'Aix-la-Chapelle. Vortigern contemplait avec curiosité ce tableau nouveau pour lui, lorsque Hildebrad, qui, pendant un moment, était allé interroger le conducteur d'un chariot passant sur la route, dit aux deux Bretons : – On attend l'empereur d'un moment à l'autre au palais ; ses coureurs ont annoncé sa venue ; il arrive d'un voyage dans le nord de la Gaule ; tâchons de le devancer à Aix-la-Chapelle, afin de pouvoir le saluer dès son arrivée.

Les cavaliers pressèrent l'allure de leurs chevaux, et, avant le

coucher du soleil, ils entrèrent dans la première cour du palais, cour immense, environnée de corps de logis de formes et de toitures variées, percés d'une innombrable quantité de fenêtres(15). Par une disposition étrange, dans un grand nombre de ces bâtiments, le rez-de-chaussée, complètement à jour, formait une sorte de hangar dont les piliers de pierres massives supportaient la bâtisse des étages supérieurs. Une foule d'officiers subalternes, de serviteurs et d'esclaves du palais, vivait et logeait sous ces abris ouverts à tous les vents, et se chauffaient en hiver à de grands fourneaux remplis de feu, allumés jour et nuit. Ces constructions bizarres avaient été imaginées par la curiosité de l'empereur ; car, de son observatoire, il voyait d'autant mieux ce qui se passait sous ces hangars, qu'ils n'avaient pas de murailles(16). Plusieurs longues galeries reliaient entre eux d'autres bâtiments ornés de colonnes et de portiques richement sculptés à la mode romaine. Un pavillon carré, assez élevé, dominait l'ensemble de ces innombrables bâtiments. Octave fit remarquer à Vortigern une sorte de balcon situé au faite de ce pavillon ; c'était là l'observatoire de l'empereur(17). Partout le mouvement et l'animation annonçaient l'arrivée de Karl : des clercs, des soldats, des femmes, des officiers, des rhéteurs, des moines, des esclaves, se croisaient en tous sens d'un air affairé, tandis que plusieurs évêques, jaloux de présenter des premiers leurs hommages à l'empereur, se dirigeaient à grands pas vers le péristyle du palais. Il advint même qu'au moment où la chevauchée dont faisaient partie Vortigern et son aïeul, entra dans la cour, plusieurs personnes, trompées par l'apparence guerrière de cette troupe, s'écrièrent : – L'empereur ! voici l'escorte de l'empereur ! – Ce cri vola de bouche en bouche, et, au bout de quelques instants, la cour immense fut encombrée d'une foule compacte, à travers laquelle l'escorte des deux Bretons put à peine se frayer un passage, pour se rendre non loin du portique principal. Hildebrad avait choisi cette place afin de se trouver l'un des premiers sur le passage de Karl, et de lui présenter les otages qu'il ramenait de Bretagne. La foule reconnut qu'elle s'était trompée en acclamant l'empereur ; mais cette fausse nouvelle se propageant bientôt dans l'intérieur du palais, les concubines de Karl, ses filles, ses petites-filles, leurs suivantes, accoururent soudain et se groupèrent sur une vaste terrasse régnant au-dessus du portique dont les deux Bretons et leur escorte se trouvaient fort rapprochés.

– Lève les yeux, Vortigern, – dit en riant Octave à son

compagnon, – et vois quel essaim de beautés renferme le palais de l'empereur !

Le jeune Breton, rougissant, jeta les yeux sur la terrasse, et resta frappé d'étonnement à la vue de vingt-cinq ou trente femmes, toutes filles, petites-filles ou concubines de Karl, vêtues à la mode franque, et offrant à la vue la plus séduisante variété de figures, de chevelures, de tailles, d'âge, de beauté, qu'il fût possible d'imaginer ; il y avait là des femmes brunes, blondes, rousses, châtaines, grandes, grosses, minces ou petites ; c'était, en un mot, un échantillon complet de la race féminine germanique, depuis la fillette jusqu'à l'imposante matrone de quarante ans. Les yeux de Vortigern s'étaient, de préférence, arrêtés sur une enfant de quinze ans au plus, vêtue d'une tunique vert-pâle, brodée d'argent. Rien de plus doux que son rose et frais visage couronné de longues tresses blondes si épaisses, que son cou délicat, blanc comme celui d'un cygne, semblait ployer sous le poids de sa chevelure. Une autre jeune fille de vingt ans, brune, grande, forte, aux yeux hardis et aux cheveux noirs, vêtue d'une tunique orange, s'accoudait sur les balustres de la terrasse, à côté de la jeune enfant blonde, et appuyait familièrement son bras sur son épaule ; toutes deux tenaient à la main un bouquet de romarin dont elles aspiraient de temps à autre la senteur en se parlant à voix basse et regardant le groupe des cavaliers avec une curiosité croissante, car elles venaient d'apprendre que l'escorte n'était pas celle de l'empereur, mais qu'elle amenait des otages bretons.

– Rends grâce à mon amitié, Vortigern, – dit à demi-voix Octave au jouvenceau ; – je vais te mettre en évidence et te faire valoir. – Ce disant, Octave appliquait à la dérobée un si violent coup de houssine sous le ventre du cheval de Vortigern, que celui-ci, moins bon cavalier, eût été désarçonné par le bond furieux de sa monture ; ainsi frappée à l'improviste, elle se cabra, fit une pointe formidable, et s'élança si haut, que la tête de Vortigern effleura le soubassement de la terrasse où se tenait le groupe de femmes. La blonde enfant de quinze ans pâlit d'effroi, et cachant son visage entre ses mains, s'écria : – Le malheureux !... il est perdu !

Vortigern, cédant à l'impétuosité de son âge et à un sentiment d'orgueil, en se voyant l'objet des regards de la foule rassemblée en cercle autour de lui, châtia rudement son cheval, dont les bonds, les soubresauts devinrent furieux ; mais le jouvenceau, toujours plein de sang-froid et d'adresse, bien qu'il eût son bras

droit en écharpe, montra tant de grâce dans cette lutte, que la foule s'écria en battant des mains : – Gloire au jeune Breton ! honneur au Breton ! – À ce moment deux bouquets de romarin tombèrent aux pieds du cheval, qui, enfin dompté, rongeait son frein en creusant le sol de son sabot. Vortigern relevait la tête vers la terrasse d'où l'on venait de lancer les bouquets, lorsqu'il entendit au loin un cliquetis formidable ; et soudain ce cri retentit : – L'empereur ! l'empereur ! – Aussitôt toutes les femmes disparurent du balcon pour descendre recevoir le monarque sous le portique du palais. La foule reflua en criant : – Vive Karl ! vive le grand Karl ! – Le petit-fils d'Amael vit alors s'approcher au galop une troupe de cavaliers ; on les eût pris pour des statues équestres en fer ; montées sur des chevaux caparaçonnés de fer, leur casque de fer cachait leurs traits : cuirassés de fer, gantelés de fer, ils portaient jambards de fer, cuissards de fer, boucliers de fer ; et les derniers rayons du soleil luisaient sur la pointe de leurs lances de fer(18) ; enfin l'on n'entendait que le choc du fer. À la tête de ces cavaliers qu'il précédait, et, comme eux, couvert de fer de la tête aux pieds, s'avançait un homme de taille colossale. À peine arrivé en face du portique principal, il descendit lourdement de cheval et courut tout boitant vers le groupe de femmes qui l'attendaient sous le portique, leur criant joyeusement d'une petite voix grêle et glapissante, qui contrastait étrangement avec son énorme stature : – Bonjour, fillettes ! bonjour, chères filles ! – Et, sans s'occuper de répondre aux vivats de la foule et aux saluts respectueux des évêques et des grands, accourus sur son passage, l'empereur Karl, ce géant de fer, disparut dans l'intérieur du palais, et fut suivi de sa cohorte féminine.

* *

*

Amael et son petit-fils, conduits par Hildebrad dans l'une des chambres hautes du palais, s'y reposèrent ; l'on y apporta leur modeste bagage ; on leur servit à souper, et ils se couchèrent. Au point du jour, Octave vint frapper à la porte du logis des deux Bretons, et leur apprit que l'empereur voulait les voir à l'instant. Il engagea Vortigern à se vêtir de sa plus belle saie. Le jouvenceau n'avait guère de choix ; il ne possédait que deux vêtements, celui qu'il portait en route et un autre de couleur verte, brodé de laine orange. Cependant, grâce à ce vêtement frais et neuf, mélangé de couleurs harmonieuses, que rehaussaient sa charmante figure, sa taille élégante et sa bonne grâce, Vortigern parut à Octave digne

de paraître honorablement devant le plus puissant empereur du monde. Le centenaire ne put s'empêcher de sourire avec un certain orgueil, en entendant vanter la tournure de son petit-fils par le jeune Romain qui lui conseillait de serrer plus étroitement encore le ceinturon de son épée, sous ce prétexte : que lorsque l'on avait la taille fine, il était juste de la faire valoir. Octave, en donnant avec sa bonne humeur accoutumée ses avis à Vortigern, lui dit tout bas : – As-tu vu tomber hier aux pieds de ton cheval deux bouquets de romarin ?

– Je ne sais trop… je crois que oui, – répondit le jeune Breton en balbutiant, et il devint cramoisi, songeant, malgré lui (et ce n'était pas la première fois depuis la veille) à la charmante fille aux cheveux blonds. – Il me semble, – ajouta-t-il, – que j'ai vu tomber ces bouquets.

– Ah ! il te semble, hypocrite !… C'est pourtant mon coup de houssine qui les a fait tomber, ces deux jolis bouquets ! Et sais-tu quelles impériales mains les ont jetés aux pieds de ton cheval, comme un hommage à ton adresse et à ton courage ?

– Que dis-tu ? ces bouquets ont été jetés par des mains impériales ?

– Naturellement, puisque Thétralde, la timide enfant blonde, et Hildrude, la grande et hardie brune, sont toutes deux filles de Karl : l'une était vêtue de vert, couleur de ta saie ; l'autre, vêtue d'orange, couleur de tes broderies… Par Vénus ! n'es-tu pas un mortel favorisé ?

Amael, occupé à l'autre extrémité de la chambre, n'entendit pas ces paroles d'Octave, qui rendirent Vortigern aussi écarlate que l'étoffe de son chaperon ; puis, ces préparatifs de présentation terminés, les deux otages suivirent leur guide pour se rendre auprès de l'empereur. Après avoir traversé un nombre infini de couloirs et d'escaliers, où ils rencontrèrent plus de femmes que d'hommes, car le nombre de femmes logées dans la palais impérial était prodigieux, ils arrivèrent dans des salles immenses. Décrire leur somptueuse magnificence serait non moins impossible que d'énumérer les peintures dont elles étaient ornées. Des artisans, venus de Constantinople, où florissait alors l'école de peinture Byzantine, avaient couvert les murailles de compositions gigantesques : ici, l'on voyait les conquêtes de Cyrus sur les Perses ; là, les crimes du tyran Phalaris, assistant au supplice de ses victimes, que l'on entraînait pour être brûlées vivantes dans l'intérieur d'un taureau d'airain rougi au feu ; ailleurs, c'était la

fondation de Rome par Rémus et Romulus, les conquêtes d'Alexandre, d'Annibal, et tant d'autres sujets héroïques ; l'une des galeries du palais était tout entière consacrée aux batailles de Karl-Martel. On le voyait triompher des Saxons et des Arabes, enchaînés à ses pieds, implorant sa clémence(19). La ressemblance était d'ailleurs si frappante, qu'Amael, en traversant cette salle, s'arrêta et s'écria : – C'est lui ! ce sont ses traits, sa tournure ! il revit ! c'est lui ! c'est Karl !

– Ne croirait-on pas que vous l'avez connu ? – dit en souriant le jeune Romain au centenaire. – Renouvelez-vous donc connaissance avec Karl-Martel ?

– Octave, – reprit mélancoliquement le vieillard, – j'ai cent ans… je combattais à la bataille de Poitiers contre les Arabes.

– Dans les troupes de Karl-Martel ?

– Oui, et je lui ai sauvé la vie, – répondit Amael en contemplant la gigantesque peinture. Et, se parlant à lui-même, il ajouta en soupirant : – Ah ! que de souvenirs doux et tristes ce temps me rappelle !

Octave regardait le vieillard avec une surprise croissante ; puis, semblant soudain réfléchir, il devint pensif et hâta le pas suivi des deux otages. Vortigern, ébloui, examinait avec la curiosité de son âge les richesses de toute sorte amoncelées dans ce palais ; il ne put s'empêcher de s'arrêter devant deux objets qui attirèrent surtout son attention : le premier était un grand meuble en bois précieux, enrichi de moulures dorées ; des tuyaux de cuivre, d'airain et d'étain de différentes grosseurs, placés les uns auprès des autres, s'étageaient sur l'une des faces de ce meuble. – Octave, – demanda le jeune Breton, – qu'est-ce que ce meuble ?

– C'est un *Orgue* grec envoyé à Karl par l'empereur de Constantinople. Cet instrument est vraiment merveilleux ; à l'aide de cuves d'airain et de soufflets de peau de taureau que tu ne peux apercevoir, l'air arrive dans ces tuyaux, et lorsqu'ils sont en jeu, tantôt l'on croit entendre les grondements du tonnerre, tantôt les sons légers de la lyre et de la cymbale(20). Mais, tiens, là, près de cette grande table d'or massif, où est figurée en relief la ville de Constantinople(21), voici un objet non moins curieux ; c'est une horloge persane, envoyée, il y a quatre ans, à l'empereur par Abdhallah, roi des Perses(22). – Et Octave montra au jeune Breton et à son aïeul, non moins intéressé que Vortigern, une grande horloge en bronze doré : les chiffres des douze heures entouraient

le cadran placé au centre d'une sorte de palais de bronze, aussi doré ; douze portes, encadrées d'arcades, se voyaient au rez-de-chaussée de cette imitation monumentale. – Lorsque l'heure sonne, – dit Octave aux deux Bretons, – des boules d'airain, marquant le nombre des heures, tombent sur une petite cymbale. Au même instant (toujours selon le nombre des heures), ces portes s'ouvrent, et par chacune d'elles sort un cavalier armé de sa lance et de son bouclier. Si une, deux, trois, quatre heures sonnent, une, deux, trois, quatre portes s'ouvrent ; les cavaliers sortent, saluent de la lance, puis ils rentrent, et les portes se referment sur eux.

– Cette œuvre est vraiment merveilleuse ! – dit Amael ; – et sait-on les noms des hommes qui ont fabriqué les prodiges dont nous sommes entourés ? ces peintures magnifiques ? cette table d'or, où toute une ville est figurée en relief ? cet orgue, cette horloge ? toutes ces merveilles enfin ?

– Par Bacchus ! Amael, voilà une plaisante question ! – reprit Octave en souriant. – Qui se soucie du nom des obscurs esclaves qui ont créé ces choses ?

– Et le nom de Clovis, de Brunehaut, de Clotaire, de Karl-Marteau traversera les âges ! – murmura le centenaire avec amertume, tandis que le jeune Romain disait à Vortigern :

– Hâtons-nous ! l'empereur nous attend. Il faudrait des journées, des mois, pour admirer en détail les trésors dont ce palais est rempli, car c'est la résidence favorite de l'empereur. Cependant, il aime presque autant que sa demeure d'Aix-la-Chapelle, son vieux château d'Héristall, berceau de sa puissante famille de maires du palais.

Les deux otages, suivant leur guide, quittèrent ces somptueuses et immenses galeries pour monter, sur les pas d'Octave, un escalier tournant, qui conduisait à l'appartement particulier de l'empereur, appartement autour duquel régnait le balcon qui servait à Karl d'observatoire. Deux chambellans, richement vêtus, se tenaient dans une première pièce. – Attendez-moi en ce lieu, – dit Octave aux Bretons ; – je vais prévenir l'empereur de votre venue, et savoir s'il lui plaît de vous recevoir en ce moment.

Vortigern, malgré sa haine de race et de famille contre les rois ou empereurs franks, conquérants et oppresseurs de la Gaule, éprouvait une sorte d'émotion à la pensée de se trouver en face de ce puissant Karl, souverain de presque toute l'Europe, puis, à cette émotion s'en joignait une autre : ce puissant empereur était le père

de Thétralde, cette charmante enfant qui, la veille, avait jeté son bouquet au jouvenceau ; car jamais sa pensée ne s'arrêtait sur la brune Hildrude. Au bout de quelques instants, Octave reparut, il fit signe à Amael et à son petit-fils d'entrer en leur disant à demi-voix : – Ployez très-bas le genou devant l'empereur, c'est l'usage.

Le centenaire regarda Vortigern et lui fit de la tête un signe négatif ; l'adolescent le comprit, et tous deux pénétrèrent dans la chambre à coucher de Karl, alors en compagnie de son favori Éginhard, l'archichapelain, qu'Imma avait autrefois bravement porté sur son dos. Un serviteur de la chambre impériale attendait les ordres de son maître. Lorsque les deux otages entrèrent chez lui, ce monarque, d'une taille colossale (elle avait *sept fois* la longueur de son pied), était assis sur le bord de sa couche, seulement vêtu d'une chemise et d'un caleçon de toile, qui dessinait la proéminence de son énorme ventre ; il venait de chausser une de ses chaussettes et tenait encore l'autre à la main(23). Il avait les cheveux presque blancs, la tête ronde, les yeux grands et vifs, le nez long, le cou large et court, comme celui d'un taureau(24) ; sa physionomie, ouverte et empreinte d'une certaine bonhomie, rappelait les traits de son aïeul Karl-Marteau. À l'aspect des deux Bretons, l'empereur se leva du bord de son lit, et, tenant toujours sa chaussette à la main, il fit, en boitant du pied gauche, deux pas à l'encontre d'Amael, semblant en proie à une certaine émotion mêlée d'une vive curiosité ; puis il s'écria de sa voix grêle, qui contrastait si singulièrement avec sa gigantesque stature : – Vieillard ! Octave m'a dit que tu as fait la guerre sous Karl-Martel, mon aïeul, et que tu lui as sauvé la vie à la bataille de Poitiers ? est-ce vrai ?

– C'est vrai. – Et, portant son doigt à son front, où se voyaient encore les traces d'une profonde cicatrice, le vieux Breton ajouta : – J'ai reçu cette blessure à la bataille de Poitiers.

L'empereur se rasseyant sur le bord de son lit, chaussa sa chaussette et dit en se tournant vers son archichapelain : – Éginhard, toi qui as recueilli dans ta chronique les faits et gestes de mon aïeul, toi dont la mémoire est toujours si présente, te rappelles-tu avoir entendu raconter ce que rapporte ce vieillard ?

Éginhard resta un moment pensif, et reprit : – Je me souviens d'avoir lu dans quelques parchemins, écrits de la main du glorieux Karl, et renfermés dans ton cartulaire auguste, qu'en effet, à la bataille de Poitiers… – Mais, s'interrompant et s'adressant au centenaire : – Ton nom ?

– Amael.

L’archichapelain réfléchit, et dit en secouant la tête : – Quoiqu’il ne soit pas présent à mon souvenir, ce n’est pas là le nom du guerrier qui sauva la vie de Karl-Martel à la bataille de Poitiers… c’était, certainement, un nom frank, et point celui que tu dis.

– Ce nom, – reprit le vieillard, – n’était-il pas celui de *Berthoald* ?

– Oui, – répondit vivement Éginhard ; – c’est ce nom-là, Berthoald… et dans quelques lignes écrites de sa main, le glorieux Karl recommandait à ses fils ce Berthoald, auquel il devait la vie.

Pendant ces mots échangés entre le vieux Breton et l’archichapelain, l’empereur avait continué et terminé de s’habiller à l’aide du serviteur de sa chambre. Ce costume, l’antique costume des Franks auquel Karl restait fidèle (sauf les jours de réception et d’apparat), se composait d’abord d’un haut de chausses d’épaisse toile de lin, que des bandelettes de laine rouge, croisées les unes sur les autres, assujettissaient autour des cuisses et des jambes, puis d’une tunique de drap de Frise, bleu saphir, maintenue par une ceinture de soie ; l’empereur endossait ensuite, pour la saison d’automne et d’hiver, une large casaque de peau de loutre ou de brebis(25). Karl, ainsi vêtu, s’assit sur un siège non loin d’un rideau destiné à voiler au besoin une des fenêtres donnant sur le balcon qui lui servait d’observatoire. Le serviteur sortit à un signe de Karl : resté seul avec Éginhard, Vortigern et Amael, il dit à ce dernier : – Vieillard, si j’ai bien écouté mon chapelain… un Frank, nommé Berthoald, a sauvé la vie de mon aïeul… Comment se fait-il que ce Berthoald et toi vous soyez le même personnage ?

– En deux mots, voici l’histoire, – dit Amael. – À quinze ans, poussé par l’esprit d’aventure, j’ai quitté ma famille de race gauloise, alors établie en Bourgogne. Après plusieurs traverses, j’ai réuni une bande d’hommes déterminés ; j’avais alors vingt ans. J’ai, par un honteux mensonge, pris un nom frank, me disant de cette race afin de gagner la protection de Karl-Martel. Pour l’intéresser davantage à mon sort, je lui ai offert mon épée, celle de mes hommes, peu de jours avant la bataille de Poitiers. À cette bataille, je lui ai sauvé la vie ; depuis lors, comblé par lui de faveurs, j’ai combattu sous ses ordres pendant cinq ans.

– Et ensuite ?

– Ensuite… honteux de mon mensonge et encore plus honteux

de servir avec les Franks, j'ai quitté Karl-Martel pour retourner en Bretagne, mon pays natal… Là, je me suis fait laboureur.

– Et par la chappe de saint Martin, tu t'es fait aussi rebelle ! – s'écria l'empereur de sa voix glapissante, qui prit alors un ton de fausse perçant. – Oui, je sais que l'on t'a justement choisi pour otage, toi l'instigateur et l'âme des révoltes, des guerres qui ont éclaté en Bretagne, sous le règne de Pépin, mon père, et sous mon règne, à moi ! puisque dans cette dernière guerre tes endiablés compatriotes ont décimé mes vieilles bandes aguerries !

– J'ai combattu de mon mieux dans toutes nos guerres.

– De ton mieux, traître ! Quoi ! comblé des faveurs de mon aïeul, tu n'as pas craint de te révolter en armes contre son fils et contre moi !

– Je n'ai eu qu'un remords, celui d'avoir mérité la faveur de ton aïeul. Je me reprocherai toujours de m'être battu pour lui… au lieu de m'être battu contre lui.

– Vieillard ! – s'écria l'empereur en devenant pourpre de colère, – tu as encore plus d'audace que d'années !

– Karl… brisons là ! Tu te regardes comme souverain de la Gaule… nous autres Bretons, nous ne reconnaissons pas tes droits. Ces droits, comme tout conquérant, tu les tiens de…

– Je les tiens de Dieu ! – s'écria l'empereur, en frappant du pied et en interrompant Amael. – Oui, mes droits sur la Gaule, je les tiens de Dieu… et de mon épée !

– De ton épée, oui ; de la violence, oui ; mais de Dieu, non ! Le Dieu juste ne consacre pas le vol… qu'il s'agisse d'une bourse ou d'un empire. Clovis s'était emparé de la Gaule ; ton père et ton aïeul ont dépouillé de sa couronne le dernier rejeton de Clovis, peu nous importe, à nous autres, qui ne voulons obéir ni à la race de Clovis, ni à celle de Karl-Martel. Tu disposes d'une armée innombrable, tu as déjà ravagé, vaincu la Bretagne, tu pourras la vaincre, la ravager encore, mais la soumettre… non ! Maintenant, Karl, j'ai dit. Tu n'entendras plus un mot de moi à ce sujet : je suis ton prisonnier, ton otage. Dispose de moi !

L'empereur, qui plusieurs fois avait failli laisser éclater son indignation, se tourna vers Éginhard, et lui dit d'un ton calme après un moment de silence : – Toi qui écris les faits et gestes de Karl, Auguste Empereur des Gaules, César de Germanie, Patrice des Romains, Protecteur des Suèves, Bulgares et Hongrois, tu

écriras ceci : qu'un vieillard a tenu à Karl un langage d'une audace inouïe, et que Karl n'a pu s'empêcher d'estimer la franchise, le courage de l'homme qui lui parlait ainsi. – Et, changeant soudain d'accent, l'empereur, dont les traits un moment courroucés prirent une expression de bonhomie nuancée de finesse, dit au vieillard : – Ainsi donc, seigneurs bretons de l'Armorique, quoi que je fasse, vous ne voulez à aucun prix de moi pour empereur ? et pourtant, toi ? me connais-tu seulement ?

– Karl, nous te connaissons en Bretagne par les maux des guerres que ton père et toi vous nous avez faites. Nous savons aussi tes nombreuses conquêtes en Europe ; mais les peuples conquis admirent peu les conquérants.

– Ainsi, pour vous autres hommes de l'Armorique, moi, Karl, je ne suis qu'un homme de conquête ? de violence ? de bataille ?

– Oui.

– Vraiment ? eh bien, suis-moi, je te ferai peut-être changer d'avis, – dit l'empereur, après un moment de réflexion. Et se levant, il prit sa canne et son bonnet. Avisant alors Vortigern, qui jusque-là s'était tenu à l'écart : – Qu'est-ce que ce jeune et beau garçon-là ?

– C'est mon petit-fils.

– Octave, – dit l'empereur en se retournant vers le Romain, – voici un otage bien jeune ?

– Auguste prince, pour plusieurs raisons l'on a dû choisir ce jouvenceau. Sa sœur a épousé *Morvan*, simple laboureur, mais l'un des chefs bretons les plus intrépides ; dans cette dernière guerre, il commandait la cavalerie.

– Mais alors, pourquoi ne l'a-t-on pas amené ici, ce Morvan ? c'eût été un excellent otage ?

– Prince auguste, pour l'amener ici, il eût fallu d'abord le prendre… et quoique gravement blessé, Morvan, grâce à sa femme, une héroïne, est parvenu à s'échapper avec elle ; il a été impossible de les atteindre dans les montagnes inaccessibles où ils se sont tous deux réfugiés. L'on a donc choisi pour otages deux autres chefs de tribu, très-influents, que nous avons laissés en chemin par suite de leurs blessures, puis ce vieillard qui a été l'âme des dernières guerres, et enfin ce jeune homme qui, par sa famille, tient à l'un des chefs les plus dangereux de l'Armorique. L'on a aussi, je l'avoue, cédé aux prières de la mère de ce jeune

garçon ; car elle désirait vivement le voir accompagner son aïeul durant ce long voyage, fort rude pour un centenaire.

– Et toi ? – reprit l'empereur en s'adressant à Vortigern, qu'il avait, pendant le récit d'Octave, regardé avec attention et intérêt, – tu le hais sans doute aussi beaucoup, Karl le conquérant ? Karl le batailleur ?

– L'empereur Karl a des cheveux blancs ; moi, j'ai dix-huit ans, – répondit le jeune Breton en rougissant et baissant les yeux, – je ne saurais répondre.

– Vieillard, – reprit Karl en se tournant vers Amael, – la mère de ton petit-fils doit être une heureuse mère. Mais j'y songe, mon garçon, est-ce qu'hier, peu de temps avant mon arrivée, tu n'as pas failli te casser le cou en tombant de cheval ?

– Moi ? – s'écria Vortigern en rougissant d'orgueil, – moi, tomber de cheval ? Qui a osé dire cela ?

– Oh ! oh ! mon garçon, te voilà rouge jusqu'aux oreilles, – reprit l'empereur en riant. – Allons, rassure-toi, je ne veux point blesser ton amour-propre d'écuyer, loin de là ; car avant de te voir, j'avais entendu d'interminables récits sur ta bonne grâce et ta hardiesse à cheval. Mes chères filles, et surtout la petite Thétralde et la grande Hildrude, m'ont dix fois répété pendant le souper, qu'elles avaient vu un sauvage petit Breton, quoique blessé d'un bras, manier son cheval comme le meilleur de mes écuyers.

– Si je mérite quelques éloges, il faut les adresser à mon grand-père, – répondit modestement Vortigern ; – c'est lui qui m'a appris à monter à cheval.

– J'aime cette réponse, mon garçon ; elle me prouve ta modestie et ton respect pour les vieilles gens. Maintenant, dis-moi, es-tu savant ? Sais-tu lire et écrire ?

– Oui, grâce aux enseignements de ma mère.

– Sais-tu chanter la messe au lutrin ?

– Moi ! – reprit Vortigern fort étonné, – moi, chanter la messe ! Non, non, l'on ne chante guère la messe chez nous.

– Les voyez-vous, ces païens bretons ! – s'écria Karl. – Ah ! mes évêques ont raison, c'est un peuple endiablé que ce peuple armoricain ! Quel dommage qu'un si beau et si modeste garçon ne sache point chanter au lutrin ! – Et, mettant son bonnet de fourrure sur sa grosse tête et s'appuyant sur sa canne, l'empereur

dit au vieillard : – Allons, suis-moi, seigneur breton. Ah ! tu ne connais que Karl le Batailleur ? Je vais t'en faire voir un autre Karl, moi, que tu ne connais pas. Viens, viens ! – Et l'empereur, boitant et s'appuyant sur sa canne, se dirigea vers la porte en faisant signe aux assistants de le suivre ; mais, s'arrêtant au seuil, il dit à Octave : – Va prévenir Hugh, mon grand veneur, que je chasserai tantôt le cerf dans la forêt d'Oppenheim, qu'il y envoie la meute.

– Auguste prince, vos ordres seront exécutés.

– Tu diras aussi au grand Nomenclateur de ma table(26), que peut-être je dînerai dans le pavillon de la forêt, si la chasse se prolonge. Ma suite dînera aussi ; que le festin soit somptueux. Quant à moi, tu diras au Nomenclateur que mon goût n'a pas varié : un bon gros cuisseau de venaison rôti, que l'on m'apporte tout fumant sur la broche, c'est toujours mon régal(27).

Le jeune Romain s'inclina de nouveau ; Karl sortit le premier de la chambre, puis Éginhard et Amael. Octave s'approchant alors de Vortigern, lui dit tout bas : – Je vais faire savoir à l'appartement des filles de l'empereur qu'il chasse tantôt. Par Vénus ! la mère des amours te protège, mon jeune Breton.

Le jouvenceau rougit de nouveau, et il hésitait à répondre au Romain, lorsque Amael se retournant, l'appela et lui dit : – Viens, mon enfant, l'empereur veut s'appuyer sur ton bras pour descendre l'escalier.

Vortigern, de plus en plus troublé, s'approcha de Karl, qui disait à ses chambellans : – Non, personne ne m'accompagnera, sinon Éginhard et ces deux Bretons. – S'adressant alors au jouvenceau : – Ton bras me sera d'un meilleur appui que ma canne, cet escalier est rapide ; viens et marche prudemment.

L'empereur, appuyé sur le bras de Vortigern, descendit lentement les degrés d'un escalier qui aboutissait à l'un des portiques d'une cour intérieure ; là, Karl abandonna le bras du jeune Breton et lui dit en reprenant sa canne : – Tu as marché fort sagement, tu es un bon guide. Quel dommage que tu ne saches pas chanter au lutrin ! – Ce disant, Karl suivit une galerie qui longeait la cour ; les personnes dont il était accompagné marchaient à quelques pas derrière lui. Bientôt il aperçut, en dehors de la galerie, un esclave qui traversait la cour et portait sur ses épaules un grand panier : – Eh ! là bas ! – lui cria l'empereur de sa voix perçante, – l'homme au panier ! approche ! Qu'as-tu dans

ce panier ?

– Des œufs, seigneur.

– Où les portes-tu ?

– Aux cuisines de l'auguste empereur.

– D'où viennent-ils, ces œufs-là ?

– De la métairie de Mulsheim, seigneur.

– De la métairie de Mulsheim ? – répéta l'empereur en réfléchissant, et il ajouta presque aussitôt : – il doit y avoir trois cent vingt-cinq œufs dans ce panier ?

– Oui, seigneur ; c'est la redevance que chaque mois l'on apporte de la ferme.

– Va… et prends garde de casser tes œufs. – L'empereur, s'arrêtant alors un instant, appuyé sur sa canne, se tourna vers Amael, et l'appelant : – Eh ! seigneur breton, venez ici, à côté de moi. – Amael obéit ; l'empereur, continuant de marcher, ajouta : – Karl le Batailleur, le conquérant, est du moins un bon ménager… qu'en penses-tu ? Il sait, à un œuf près, combien pondent les poules de ses métairies(28). Si jamais tu retournes en Bretagne, tu raconteras ceci aux ménagères de ton pays.

– Si je revois jamais mon pays, je dirai la vérité sur ce que je vois ici.

En ce moment Karl frappa à une porte donnant sur la galerie. Aussitôt un clerc, vêtu de noir, vint ouvrir, et s'écria, frappé de surprise, en fléchissant le genou : – L'empereur ! – Et comme le clerc faisait un mouvement pour courir à la porte d'une salle voisine, dont on voyait l'entrée, Karl lui dit : – Ne bouge pas !… Maître Clément professe à cette heure, n'est-ce pas ?

– Oui, prince Auguste.

– Reste là… – Et s'adressant à Amael : – Seigneur Breton, tu vas visiter une école que j'ai fondée ; elle est sous l'enseignement de maître Clément, fameux rhéteur, que j'ai fait venir d'Écosse. Les enfants des plus grands seigneurs de ma cour viennent, d'après ma volonté, étudier dans cette école, avec les enfants des plus pauvres de mes serviteurs.

– Karl, ceci est bien… je t'en félicite !

– C'est pourtant Karl le Batailleur qui a fait cette bonne chose… Enfin, viens, entrons. – Et se tournant vers Vortigern : – Eh ! mon

jeune homme, vous qui ne savez pas chanter la messe, entrez, entrez, et ouvrez de toutes vos forces les yeux et les oreilles ; vous allez voir des écoliers de votre âge.

L’école *palatine*, dirigée par l’Écossais Clément, et dans laquelle les deux Bretons suivirent l’empereur, était remplie d’environ deux cents écoliers ; tous se levèrent de leurs bancs à la vue de Karl ; mais lui leur faisant signe de se rasseoir : – Restez assis, mes enfants ; j’aime mieux vous voir le nez baissé sur vos cahiers d’étude, que le nez en l’air, sous prétexte de respect à mon égard. – Maître Clément, directeur de l’école palatine, se disposait à descendre de sa chaire ; mais Karl s’écria : – Reste sur ton trône de sapience, mon digne maître ; je ne suis ici que l’un de tes sujets ; je désire seulement jeter un coup d’œil sur les travaux de ces enfants, savoir de toi s’ils te satisfont et s’ils ont progressé en mon absence. Voyons les travaux de ce jour.

L’empereur se piquait fort de belles-lettres ; il s’assit sur un siège près de la chaire de Clément, et examina longuement plusieurs cahiers qui lui furent soumis par différents écoliers ; mais les élèves appartenant à des parents nobles ou riches ne présentèrent à l’empereur que des travaux médiocres ou détestables, tandis qu’au contraire, les élèves les plus pauvres, ou des conditions les moins élevées, présentèrent des ouvrages tellement distingués, que Karl s’écria en se tournant vers Amael : – Si tu étais plus lettré, seigneur Breton, tu apprécierais comme moi ces lettres et ces vers que je viens de parcourir ; les plus douces saveurs de la science se font sentir dans la plupart de ces écrits. – Et Karl, s’adressant aux écoliers : – « Je vous loue beaucoup, mes enfants, de votre zèle à remplir mes intentions ; efforcez-vous d’atteindre à la perfection, et je vous donnerai de riches évêchés, de magnifiques abbayes. » – Puis, fronçant le sourcil, en jetant un regard irrité sur les nobles paresseux et sur les riches fainéants, il ajouta : – « Quant à vous, fils des principaux de la nation, quant à vous, enfants délicats et fort gentils, d’ailleurs, qui, vous reposant sur votre naissance et sur votre fortune, avez négligé mes ordres et vos études, préférant le jeu et la paresse… quant à vous ! – s’écria-t-il de plus en plus courroucé en frappant le plancher de sa canne, – que d’autres vous admirent ; je ne fais, moi, aucun cas de votre naissance et de votre fortune !… Écoutez et retenez ces paroles : Si vous ne vous hâtez de réparer votre négligence par une constante application, vous n’obtiendrez jamais rien de moi(29) ! » – Les riches fainéants baissèrent les yeux, tout tremblants. L’empereur alors se leva et dit à un jeune clerc, nommé Bernard, à

peine âgé de vingt ans, l'un des écoliers dont les travaux distingués venaient d'attirer son attention : – Toi, mon garçon, suis-moi, je te fais dès aujourd'hui clerc de ma chapelle(30), et ma protection ne s'arrêtera pas là. – Puis s'adressant à Amael : – Eh bien, seigneur Breton ? tu le vois, Karl le Batailleur agit dans son humble humanité, comme agit le Seigneur Dieu dans sa divinité ; il sépare l'ivraie du bon grain, met les bons à sa droite et les mauvais à sa gauche. Si jamais tu retournes en Bretagne, tu diras aux rhéteurs de ton pays que Karl ne surveille pas trop mal l'école qu'il a fondée.

– Je dirai, Karl, que je t'ai vu agir, en ceci, avec sagesse, justice et bonté.

– Je veux que les belles-lettres et la science illustrent mon règne. Si tu étais moins barbare, je te ferais assister à une séance de notre Académie ; nous avons pris des noms de l'antiquité : Éginhard s'appelle *Homère*, Clément *Horace;* moi, je suis le *roi David*(31). Ces noms immortels nous siéent comme des armures de géants à des nains ; mais, du moins, nous honorons ces génies de notre mieux. Et maintenant, – ajouta l'empereur en poursuivant sa marche, – allons, en bons catholiques, entendre la messe.

L'empereur, précédant les personnes dont il était accompagné, suivit une longue galerie. À l'angle d'un tournant, endroit assez sombre, Karl, rencontrant une jeune et jolie esclave, l'accosta familièrement, ainsi qu'il en usait avec l'innombrable quantité de femmes de toute condition dont il remplissait son palais, lui prit en riant le menton, puis la taille ; il allait même pousser plus loin ses agressions libertines, lorsque se souvenant que malgré l'obscurité de la galerie, il pouvait être aperçu des personnes de sa suite, il fit signe à l'esclave de s'éloigner, et dit en riant à Amael : – Karl aime à se montrer accessible à ses sujets.

– Et surtout à ses sujettes, – reprit le vieillard ; – mais, bon ! la messe t'absoudra !

– Ah ! païen de Breton ! païen de Breton ! – murmura l'empereur ; et peu d'instants après, il entrait dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, attenant au palais impérial. Vortigern et son aïeul furent éblouis de l'incroyable magnificence de ce temple, dans lequel s'étaient rendus tous les commensaux du palais impérial. Vortigern vit au loin, près du chœur, parmi les concubines, les filles et petites-filles de Karl, brillamment parées, la blonde et charmante Thétralde, assise à côté de sa sœur Hildrude. L'empereur prit sa place accoutumée, derrière le lutrin,

au milieu des chantres, somptueusement vêtus. L'un d'eux offrit respectueusement à l'empereur un bâton d'ébène avec lequel il battit la mesure, et donna, lorsqu'il le fallut, le signal des différents chants indiqués par la liturgie. Un peu avant la fin de chaque verset, Karl, en manière de signal, poussait de sa voix grêle une sorte de cri guttural si étrange(32), que Vortigern, dont le regard venait de rencontrer, par hasard, les grands yeux bleus de la blonde Thétralde obstinément fixés sur lui, faillit éclater de rire au cri de l'empereur, malgré la sainteté du lieu, malgré le trouble croissant où le jetaient les doux regards de Thétralde. La messe terminée, Karl dit à Amael : – Eh bien, seigneur breton, avoue qu'au besoin, tout batailleur que je suis, je ferais un bon clerc et un bon chantre ?

– Je ne me connais point à ces choses ; je te dirai seulement que comme chantre, tu as poussé un cri cent fois plus discord que le cri des corbeaux de mer de nos grèves. Puis, le chef d'un empire a, ce me semble, mieux à faire que de chanter la messe.

– Tu seras toujours un barbare et un idolâtre ! – s'écria l'empereur en sortant de la basilique. Au moment où il se trouvait sous le portail de ce monument, l'un des grands de sa cour qui se pressaient sur son passage, lui dit : – Auguste prince, l'on vient d'apprendre à l'instant même la mort de l'évêque de Limbourg.

– Oh ! oh ! seulement à l'instant ? Cela m'étonne fort ; l'on est si âpre à la curée des évêchés, que l'on annonce toujours la mort des évêques au moins deux ou trois jours à l'avance. Est-il du moins mort en bonne odeur de sainteté, ce défunt évêque ? S'est-il recommandé dans l'autre monde par de grosses aumônes laissées aux pauvres ?

– Auguste prince, il n'a laissé, dit-on, aux pauvres, que deux livres d'argent.

– Quel léger viatique pour un si long voyage(33) ! – s'écria une voix ; c'était celle de Bernard, le pauvre et savant écolier que Karl avait déjà nommé clerc de sa chapelle, et qui, d'après les ordres de l'empereur, se tenait non loin de lui, depuis sa sortie de l'école palatine. Karl, se tournant vers le jeune homme qui, rouge de confusion, regrettant déjà la hardiesse de son langage, tremblait de tous ses membres, lui dit en se remettant en marche : – Suis-moi ; – mais voyant les grands de sa cour se préparer à l'accompagner, Karl ajouta : – Non, non ; ces deux Bretons, Éginhard et ce jeune clerc m'accompagneront seuls ; vous autres, tenez-vous prêts pour la chasse de tantôt.

La foule brillante s'arrêta, l'empereur regagna les galeries du palais sans autre suite que Vortigern, Amael, Éginhard et le pauvre Bernard ; plus mort que vif, le clerc marchait le dernier, craignant d'avoir par son indiscrète échappée, en critiquant l'avarice du défunt évêque, courroucé l'empereur. Aussi quelle fut la surprise de l'écolier, lorsqu'au bout de quelques pas, Karl, se retournant à demi, lui dit : – Approche, approche ! Tu trouves donc que l'évêque de Limbourg a laissé trop peu d'argent pour les pauvres ?

– Seigneur !…

– Réponds ? Si je te donnais cet évêché, serais-tu, au moment de paraître devant Dieu, plus libéral que l'évêque de Limbourg ?

– Auguste prince, – répondit le pauvre clerc, abasourdi de cette fortune inouïe, en se jetant aux pieds de l'empereur, – c'est à la volonté de Dieu et à votre toute-puissance de décider de mon sort.

– Relève-toi, je te nomme évêque de Limbourg(34), et suis-moi ; il est bon que tu saches avec quelle âpreté l'on se dispute ici les évêchés ! On peut juger des richesses qu'il rapportent par l'ardeur avec laquelle on se les dispute. Et cependant, une fois que l'on tient l'évêché, la cupidité, loin de s'assouvir, s'irrite encore. Te souviens-tu, Éginhard, de cet insolent évêque de Manheim ? Lors d'une de mes campagnes contre les Huns, je l'avais laissé près de ma femme Hildegarde ; ne voilà-t-il pas que ce compère, se gonflant de la familiarité que lui témoignait ma femme, poussa l'audace jusqu'à lui demander en don la baguette d'or dont je me sers comme symbole de mon autorité, à cette fin, disait l'évêque, de s'en servir comme de canne(35) ! Par le roi des cieux ! le sceptre de Karl, empereur, ne servira pas de sitôt de bâton aux évêques de son empire !

– Tu te trompes, Karl ! C'est moi qui te le dis, – reprit Amael ; – tôt ou tard tes évêques se serviront de ton sceptre comme d'un bâton pour conduire tes peuples à leur guise.

– Par le marteau de mon aïeul ! je briserais les mitres des évêques sur leur tête s'ils voulaient usurper mon pouvoir !

– Non, car tu les crains ! J'en prends à témoin les grands biens et les flatteries que tu leur prodigues.

– Je crains les évêques, moi ? – s'écria l'empereur ; et s'adressant à Éginhard : – L'affaire du *rat* est-elle arrangée avec le juif ?

– Oui, seigneur, – répondit en souriant Éginhard ; – hier l'évêque a conclu le marché.

– Ceci arrive à point pour te prouver si je crains les évêques, seigneur Breton… Les flatter ! moi ! lorsqu'au contraire je ne manque jamais l'occasion de leur donner de sévères ou plaisantes leçons lorsqu'ils méritent le blâme. Quant aux méritants, je les enrichis, et encore je regarde toujours à deux fois avant de leur donner des terres et des abbayes dépendant du domaine impérial ; car, avec telle abbaye ou telle métairie, je suis certain de m'assurer un vassal plus fidèle que tel comte ou tel évêque(36).

En devisant ainsi, l'empereur avait regagné son palais et était remonté dans son appartement, accompagné d'Éginhard, d'Amael, de son petit-fils et de Bernard, nouvel évêque de Limbourg. À peine Karl fut-il entré dans son observatoire, qu'un de ses chambellans lui dit : – Auguste empereur, plusieurs grands officiers du palais ont sollicité l'honneur d'être admis en votre présence pour vous entretenir d'une demande très-urgente… La noble dame Mathalgarde (c'était une des nombreuses concubines de Karl) est aussi déjà venue deux fois pour le même objet.

– Faites entrer ces demandeurs, – dit Karl au chambellan, qui sortit aussitôt ; se tournant ensuite vers le jeune clerc, en lui montrant le rideau de la fenêtre auprès de laquelle était placé son siège habituel, l'empereur ajouta en riant : – Cache-toi derrière ce rideau, mon jeune homme, tu vas connaître le nombre de rivaux que suscite la vacance d'un évêché(37).

À peine le jeune clerc eut-il disparu derrière le rideau, que la chambre fut envahie par un grand nombre de familiers du palais, officiers ou seigneurs de la cour ; chacun d'eux, faisant valoir ses propres droits à l'évêché ou les droits des postulants qu'il recommandait, assourdissait l'empereur de ses sollicitations. Parmi eux se trouvait un évêque magnifiquement vêtu, à l'air hautain et superbe. À son tour, il s'approcha de Karl.

– Voici l'évêque au *rat*, – dit tout bas Éginhard à l'empereur ; – le prix qu'il a payé au juif est de dix mille sous d'argent… le juif m'a scrupuleusement rapporté la somme, d'après vos ordres.

– Évêque de Bergues, n'as-tu pas assez d'un évêché ? – dit Karl à ce prélat si magnifique ; – viendrais-tu en solliciter un second ?

– Prince Auguste… je vous prie de m'accorder, en échange de l'évêché de Bergues, l'évêché de Limbourg.

– Parce que ce dernier évêché est plus riche ?

– Oui, seigneur, et, si je l'obtiens, la part des pauvres n'en sera que plus considérable.

– Et maintenant, vous tous, écoutez bien ceci, – s'écria l'empereur d'un air sévère, en montrant l'évêque. – Connaissant le goût passionné du prélat que voilà pour les frivolités curieuses et ruineuses qu'il achète à des prix insensés, j'ai commandé à Salomon, le juif, de prendre un rat dans sa maison… vous entendez, un rat… le plus vulgaire des rats qui ait jamais été pris dans une ratière ; puis d'embaumer ce rat avec de précieux aromates, de l'envelopper d'étoffes orientales brodées d'or, de l'offrir à l'évêque de Bergues comme un rarissime rat de Judée rapporté par un vaisseau vénitien, et de le vendre à ce prélat comme le plus prodigieux, le plus miraculeux des rats(38).

Un immense éclat de rire éclata parmi les témoins de cette scène, tandis que l'évêque, irrité, mais se contraignant, baissait les yeux devant Karl, qui poursuivit : – Or, savez-vous quel prix l'évêque de Bergues l'a payé, ce rat prodigieux ? *Dix mille sous d'argent* ! oui, dix mille sous d'argent(39), tout autant ! J'ai la somme ici, le juif me l'a rapportée… elle sera distribuée aux pauvres ! – Puis il ajouta d'un air sévère : – « Évêques, évêques, songez-y bien !… vous devez être les pères, les pourvoyeurs des pauvres, ne point vous montrer avides de vaines frivolités… et voici que, faisant tout le contraire, vous vous adonnez plus que les autres mortels à l'avarice et à de vaines cupidités !(40) » Par le roi des cieux ! prenez-y garde !… la main de l'empereur vous a élevés, elle pourrait vous abaisser. Non, évêque de Bergues, tu n'auras pas l'évêché de Limbourg ; conserve le tien, et sache-moi gré de ma clémence. Quant à vous autres, sachez que j'ai promis l'évêché à un jeune homme. Or, je ne veux pas, moi, manquer de parole à mon jeune homme.

À ce moment, les courtisans s'écartèrent pour donner passage à Mathalgarde, une des concubines de l'empereur. Cette femme, d'une grande beauté, s'approcha de Karl d'un air confiant et assuré dans le succès de sa demande, et lui dit gracieusement : – Mon aimable seigneur, l'évêché de Limbourg est vacant ; je l'ai promis à un clerc que je protège, ne doutant pas de votre approbation.

– Chère Mathalgarde, je n'ai rien à vous refuser ; mais j'ai donné l'évêché à un jeune homme… et je ne saurais le lui reprendre.

Mathalgarde, prenant alors sa voix la plus insinuante, la plus

douce, saisit une des mains de l'empereur et ajouta tendrement : – Auguste prince, mon gracieux maître, pourquoi si mal placer cet évêché, en le donnant à un jeune homme, à un enfant, sans doute ?... Je vous en conjure, accordez l'évêché à mon clerc ; vous n'avez pas de serviteur plus dévoué.

Soudain une voix lamentable, sortant de derrière le rideau, s'écria au grand étonnement des assistants : – « Seigneur empereur, tenez ferme !... ne souffrez pas que personne arrache de vos mains la puissance que Dieu vous a donnée... Tenez ferme ! auguste prince ! tenez ferme(41) ! » C'était la voix du pauvre Bernard, qui, craignant de voir Karl se laisser séduire par les paroles caressantes de Mathalgarde, le rappelait ainsi à ses promesses. Alors l'empereur, écartant le rideau derrière lequel se tenait le clerc, le prit par la main, et dit en le présentant à l'assistance : – Voici le nouvel évêque de Limbourg... – Et s'adressant à Bernard : – N'oublie jamais de distribuer d'abondantes aumônes... ce sera un jour ton viatique pour ce long voyage dont on ne revient pas(42).

La belle Mathalgarde, ainsi trompée dans son espérance, rougit de dépit et sortit brusquement de l'appartement, bientôt suivie par les courtisans, non moins déçus, et par l'évêque de Bergues, qui, sans le vouloir, avait si chèrement payé au bénéfice des pauvres un humble rat de ratière.

– Seigneur Breton, – dit l'empereur en faisant signe à Amael de s'approcher de la fenêtre qu'il ouvrit, afin de sortir sur le balcon pour y jouir de la douce chaleur du soleil d'automne, – trouves-tu que Karl soit d'humeur à laisser les évêques se servir de son sceptre, en guise de bâton, pour conduire ses peuples ?

– Karl, si tu veux, à la fin de cette journée, m'accorder quelques moments d'entretien, je te dirai sincèrement ma pensée sur ce que je vois ici ; je louerai le bien... je blâmerai le mal.

– Tu vois du mal ici ?

– Ici... et ailleurs.

– Comment, ailleurs ?

– Crois-tu que ton palais et ta ville d'Aix-la-Chapelle, ta ville de prédilection... soient la Gaule tout entière ?

– Que me parles-tu de la Gaule ! Je viens de parcourir le nord de ses contrées... j'ai été jusqu'à Boulogne, où j'ai fait établir un phare pour les vaisseaux, et de plus... – Mais l'empereur,

s'interrompant, dit au vieillard en lui désignant un endroit de la cour que le balcon dominait : – Regarde !… et écoute !

Amael vit auprès d'une des galeries un jeune homme de haute et robuste taille, à barbe noire et touffue, portant les riches habits des évêques ; deux de ses esclaves venaient de lui amener un cheval des plus pacifiques, ainsi qu'il convient à un prélat, et de l'approcher d'un banc de pierre, afin qu'il fût plus facile à leur maître d'enfourcher sa monture ; mais le jeune évêque, remarquant deux femmes qui, d'une croisée, le regardaient, et voulant, sans doute, faire preuve d'agilité, ordonna impatiemment aux serviteurs d'éloigner le cheval du banc ; puis, dédaignant même le secours de l'étrier, il saisit d'une main la crinière de l'animal, et s'élança d'un bond si vigoureux, que, dépassant le but, il faillit tomber de l'autre côté du cheval, et eut assez de peine à se raffermir en selle. Cette espèce de saut périlleux avait attiré l'attention de l'empereur sur le trop agile prélat ; aussi lui cria-t-il de sa voix grêle et glapissante en se penchant au balcon : – Eh !… eh !… mon alerte évêque… un mot, s'il te plaît ? – Le jeune homme releva la tête, et, reconnaissant Karl, s'inclina respectueusement.

– « Tu es vif, agile et prompt, – lui cria l'empereur ; – tu as bon pied, bon bras, bon œil ; la tranquillité de notre royaume est, chaque jour, troublée par la guerre ; nous avons très-grand besoin de *clercs* de ton espèce ; reste donc pour partager nos fatigues, puisque tu peux monter si lestement à cheval(43)… Je donnerai ton évêché à un homme moins ingambe. »

Le jeune évêque baissa la tête avec confusion. Il regardait l'empereur d'un air suppliant, lorsque l'on entendit les aboiements lointains d'une meute nombreuse et le retentissement des trompes. – C'est ma vénerie, – dit l'empereur ; – nous allons partir pour la chasse, seigneur Breton, et ce soir, si tu le veux, nous causerons… Retourne chez toi avec ton petit-fils ; l'on vous servira votre réfection du matin, après quoi vous viendrez me rejoindre ; je suis curieux de voir si ton jouvenceau est aussi habile écuyer qu'on le dit, et puis, vois-tu, quoique l'exercice de la chasse soit un plaisir frivole, plaisir que j'aime, je l'avoue, avec passion, car, en temps de paix, il me maintient en vigueur et en santé, tu trouveras peut-être que Karl le Batailleur tire parfois bon parti des frivolités. Allez donc prendre votre repas, je vais prendre le mien, et ensuite, à cheval !

* *

*

Octave était venu chercher Amael et son petit-fils après leur réfection du matin. Tandis qu'ils se dirigeaient vers l'une des cours du palais, le jeune Romain, profitant d'un moment où le vieillard ne pouvait l'entendre, dit tout bas en riant à Vortigern : – Heureux garçon ! je suis certain que deux paires de beaux yeux, les uns noir d'ébène, les autres bleu d'azur, ont déjà cherché au loin dans la foule des courtisans… – Mais, s'interrompant à la vue de la vive rougeur dont le visage du jeune Breton se colorait, Octave ajouta : – Attends donc la fin de mes paroles avant de devenir pourpre… Je disais que deux beaux yeux bleus et deux beaux yeux noirs ont, plus d'une fois déjà, cherché dans la foule des courtisans… la vénérable figure de ton grand-père, car rien n'attire davantage les beaux yeux qu'une longue barbe blanche. Cela est si vrai, que, ce matin, à la messe, la blonde Thétralde et la brune Hildrude oubliaient l'office divin pour regarder incessamment… ton aïeul qui se trouvait à côté de toi… Allons, te voici encore à rougir. Crains-tu pas que les charmantes filles de l'empereur deviennent amoureuses d'un centenaire ?

– Laisse-moi !… tes plaisanteries me sont insupportables, – dit Vortigern avec impatience. – Je ne sais pas ce que tu veux dire.

– Oh ! que l'air de la cour est contagieux ! – s'écria Octave. – Ce jeune Breton est à peine échappé de ses bruyères, et le voici déjà non moins dissimulé qu'un vieux clerc !

Vortigern, de plus en plus embarrassé par les railleries d'Octave, balbutia quelques mots, et bientôt le vieillard, son petit-fils et le jeune Romain, montés sur d'excellents chevaux qu'ils trouvèrent gardés par des esclaves dans l'une des cours du palais, rejoignirent l'empereur.

Karloman et Louis (*Hlut-wig*, comme disent les Franks), arrivés le matin même du château d'Héristall, accompagnaient Karl, ainsi que cinq de ses filles et quatre de ses concubines, les autres femmes du palais impérial ne prenant pas, cette fois, le divertissement de la chasse. Parmi les chasseresses, on remarquait Imma, qui avait vaillamment porté sur son dos Éginhard, l'archichapelain. Belle encore, elle atteignait la maturité de l'âge ; puis venait Berthe, cherchant du regard Enghilbert, le bel abbé de Saint-Riquier ; ensuite Adelrude, qui, de loin, souriait à Audoin, l'un des plus hardis capitaines de l'empereur ; puis, enfin, la brune Hildrude et la blonde Thétralde, qui, toutes deux, cherchaient des yeux… le Breton centenaire, sans doute, ainsi que l'avait dit

Octave à Vortigern. La plupart des seigneurs de la suite de Karl portaient de très-singuliers habits, venus à grands frais de Pavie, où le commerce apportait les richesses de l'Orient. Parmi ces courtisans, les uns étaient vêtus de tuniques teintes de pourpre tyrienne ornées de larges pèlerines, de parements et de bordures en peaux d'oiseaux de Phénicie ; les plumes naissantes du cou, du dos et de la queue des paons d'Asie, faisaient resplendir ces riches vêtements de tous les reflets de l'azur, de l'or et de l'émeraude(44). D'autres courtisans portaient de précieux justaucorps de fourrures de loirs ou de belettes de Judée, pelleteries aussi fines, aussi délicates que la peau des oiseaux ; des bonnets à plumes flottantes, des hauts-de-chausses d'étoffe de soie, des bottines de cuir oriental rouges ou vertes, brodées d'or ou d'argent, complétaient les splendides ajustements de ces gens de cour. La grossière rusticité du costume de l'empereur contrastait seule avec la magnificence des courtisans : ses grosses et grandes bottes de cuir, à éperons de fer, lui montaient jusqu'aux cuisses ; il portait par-dessus sa tunique une ample casaque de peau de brebis, la toison en dessus, coiffé d'un bonnet de peau de blaireau, il tenait à la main un fouet à manche court pour châtier ses chiens de chasse. Grâce à sa taille élevée, qui dépassait de beaucoup celle de ses officiers, Karl, apercevant de loin Vortigern et son aïeul, s'écria : – Eh ! seigneur Breton ! venez, s'il vous plaît, ici, à côté de moi ; je veux savoir si votre petit-fils est aussi bon écuyer que le disent mes fillettes. – Les rangs des cavaliers s'ouvrirent, afin de donner passage à Amael et à son petit-fils, qui suivait modestement son aïeul, n'osant lever les yeux sur le groupe de femmes dont était entouré l'empereur. Celui-ci, examinant attentivement Vortigern, qui maniait son cheval avec sa bonne grâce accoutumée, lui dit : – Le vieux Karl juge d'un coup d'œil l'habileté d'un écuyer. Je suis content ; mais, avoue-le, mon garçon, tu aimes mieux la chasse que la messe, et la selle de ton cheval qu'un banc d'église ?… Voyons, réponds…

– Je préfère la chasse à la messe, – dit franchement Vortigern ; – mais j'aime mieux la guerre que la chasse.

– Si ta réponse n'est pas celle d'un bon catholique, elle est celle d'un garçon sincère. Qu'en pensez-vous ? fillettes ? – ajouta l'empereur en se tournant vers le groupe de chasseresses – N'êtes-vous pas de mon avis ?

– Tu avais demandé à ce jeune homme sa pensée, – répondit la brune Hildrude en regardant fixement Vortigern ; – il a parlé

sincèrement. De ceci, je le loue ; il dit ce qu'il fait, il ferait ce qu'il dit. Vaillance et loyauté se lisent sur son visage.

La blonde Thétralde, n'osant parler après sa sœur, devint vermeille comme une cerise, et jeta un regard d'envie, presque de colère, sur la brune Hildrude, dont elle jalousait sans doute la repartie.

– Il me faut donc louer aussi ce jeune païen de sa franchise pour n'être point en désaccord avec ces fillettes, – dit l'empereur. – Allons, en marche ! – Et, se penchant à l'oreille d'Amael, il lui dit tout bas, en lui montrant d'un regard malin la foule de ses courtisans si brillants, si miroitants sous leurs tuniques emplumées : – Voilà des compères fort richement vêtus, n'est-ce pas ? Regarde-les attentivement ; tâche de ne pas oublier la magnificence de leurs costumes, je te rappellerai ce souvenir en temps opportun. – Et l'empereur partit au galop suivi de toute sa cour, après avoir dit aux courtisans, ainsi qu'aux deux Bretons : – Une fois en forêt, chacun pour soi, et à la grâce de son cheval. À la chasse, il n'y a plus d'empereur et de cour, il n'y a que des chasseurs !

* *

*

La chasse avait lieu dans une vaste forêt, située aux portes d'Aix-la-Chapelle. Le soleil d'automne, d'abord radieux, s'était peu à peu voilé sous l'un de ces brouillards si fréquents dans cette saison et dans ces pays du Nord. D'après l'ordre de l'empereur, aucun de ses courtisans ne s'était attaché à ses pas ; les chasseurs se disséminèrent : les uns, plus aventureux, ne quittaient pas la meute acharnée à la poursuite du cerf à travers les futaies : les autres, moins intrépides veneurs, se guidant d'après le son des trompes ou les aboiements des chiens, voyaient au loin, de temps à autre, le cerf, la meute et les veneurs sortir des enceintes et traverser les allées. Dès le début de la chasse, Karl, emporté par son ardeur, avait abandonné ses filles, incapables d'ailleurs de le suivre au plus épais des fourrés, où l'empereur des Franks pénétrait comme le dernier de ses veneurs. Vortigern, un moment séparé de son aïeul, au milieu de ce tumultueux rassemblement, où près de cent chevaux, réunis dans un carrefour, excités par les fanfares des trompes, et s'animant entre eux, piaffaient, hennissaient, se cabraient, Vortigern, dressé sur ses étriers, cherchait Amael du regard, lorsque, faisant un violent écart, son cheval s'emporta si rapidement, que lorsque le jeune Breton

parvint, après de grands efforts, à maîtriser sa monture, il se trouva très-éloigné des chasseurs. Tâchant alors de percer des yeux le brouillard qui s'épaississait de plus en plus, il se vit seul dans une longue avenue dont il ne pouvait plus distinguer les issues voilées par la brume. Il prêta l'oreille, espérant entendre au loin le bruit de la chasse, qui l'aurait guidé pour la rejoindre ; mais le plus profond silence régnait dans cette partie de la forêt, dont Vortigern ignorait les chemins. Cependant, au bout de quelques instants, le galop rapide de deux chevaux, s'avançant derrière lui à toute vitesse, frappa son oreille ; puis, un cri, paraissant poussé plutôt par la colère que par l'effroi, parvint à son oreille, et bientôt il aperçut à travers le brouillard une forme vague ; elle devint de plus en plus distincte, et la blonde Thétralde, fille de l'empereur des Franks, apparut aux yeux du jeune Breton : vêtue d'une longue robe de drap bleu-saphir, bordée d'hermine, blanche comme le pelage de sa haquenée, Thétralde portait, sur ses tresses blondes, un petit bonnet aussi d'hermine ; une écharpe de soie tyrienne, aux vives couleurs, dont les longs bouts flottaient au vent, ceignait sa fine taille. La naïve et charmante figure de la fille de l'empereur, animée par l'ardeur de sa course, brillait d'un vif incarnat ; rougissant de plus en plus à l'aspect de Vortigern, elle baissa ses grands yeux bleus, tandis que les brusques ondulations de son sein de quinze ans soulevaient l'étroit corsage de sa robe. Le trouble de Vortigern égalait le trouble de Thétralde ; comme elle, il restait muet, embarrassé ; comme elle, il tenait les yeux baissés ; comme elle enfin, il sentait son cœur battre avec violence. Le silencieux embarras des deux enfants fut interrompu par Thétralde. D'une voix timide et mal assurée, elle dit au jeune Breton sans oser le regarder : – Je croyais ne pouvoir jamais te rejoindre ; ton cheval avait tant d'avance sur ma haquenée…

– C'est que… mon cheval m'a emporté…

– Oh ! je m'en suis aperçue… ma sœur Hildrude aussi, – ajouta Thétralde en fronçant ses jolis sourcils ; – alors nous nous sommes élancées toutes deux à ta poursuite… de peur que, dans ton ignorance des routes de la forêt, tu ne t'égares, – se hâta d'ajouter Thétralde.

– Aussi m'avait-il semblé entendre le galop de deux chevaux… puis un cri.

– Ma sœur voulait me dépasser ; mais, moi, j'ai appliqué sur la tête de son cheval un bon coup de houssine. Alors, tout effaré, il s'est jeté de côté dans une allée où il a emporté Hildrude ; ne

pouvant le maîtriser, elle a poussé un cri de colère.

– Mais elle court un danger, peut-être ?

– Non, non ; ma sœur finira par arrêter son cheval. Seulement, comme le brouillard est très-épais, elle ne pourra pas nous rejoindre, et j'en suis bien aise.

Vortigern était au supplice ; pourtant un sentiment d'une douceur ineffable se mêlait à ses angoisses. Les deux enfants restèrent de nouveau silencieux ; la fille de l'empereur des Franks rompit encore la première le silence en disant au jeune Breton : – Tu ne parles pas… Est-ce que cela te chagrine que je t'aie rejoint ?

– Non, oh ! non !…

– Tu me trouves peut-être méchante, parce que j'ai battu le cheval de ma sœur ? mais, que veux-tu ? quand je l'ai vue s'efforcer de me dépasser, je n'ai plus été maîtresse de moi.

– J'espère qu'il ne sera arrivé aucun mal à votre sœur.

– Je l'espère aussi.

Thétralde et Vortigern demeurent encore muets pendant quelques moments. La jeune fille reprit avec un léger accent de dépit : – Tu es très-silencieux…

– Ce n'est pas de ma faute. Je ne sais que dire…

– Ni moi non plus ; cependant je mourais d'envie de te parler… Comment t'appelles-tu ?

– Vortigern.

– Vortigern… c'est un nom de ton pays ?

– Oui.

– Moi, je me nomme Thétralde… Dis-le ce nom.

– Thétralde…

– J'aime à t'entendre prononcer mon nom… tu le dis doucement.

– C'est qu'il est doux à prononcer.

– Le tien aussi, quoiqu'un peu barbare… Vortigern.

– De quel côté peut être la chasse ? – reprit le jeune Breton en regardant d'un côté et d'autre avec une anxiété croissante ; – il sera difficile de retrouver les chasseurs, le brouillard s'épaissit de plus en plus.

– Si nous allions nous perdre, – dit Thétralde en riant. – Moi, je ne connais pas les routes de la forêt.

– Alors, pourquoi n'être pas restée auprès des gens de la cour de votre père ?

– Je ne sais. Je t'ai vu t'éloigner rapidement, je t'ai suivi malgré moi.

– Et maintenant, voyez dans quel embarras nous voilà !

– Tu es donc fâché de te trouver ici seul avec moi ?

– Mon Dieu ! je ne suis pas fâché, – s'écria le pauvre Vortigern ; – mais je crains pour vous que cet épais brouillard se change en pluie vers le soir ; vous serez mouillée jusqu'aux os, surtout si nous nous égarons de plus en plus. Nous devrions tâcher de rejoindre la chasse.

– Essayons… de quel côté irons-nous ?

– Tout à l'heure il m'a semblé entendre, très au loin, le bruit affaibli des trompes.

– Écoutons encore, – dit Thétralde en penchant de côté sa tête charmante, tandis que Vortigern, faisant faire quelques pas à son cheval, allait, à peu de distance, prêter l'oreille de son côté.

– Entends-tu quelque chose, toi ? – reprit la fille de l'empereur des Franks en élevant sa douce voix et s'adressant à Vortigern, éloigné d'elle de quelques pas. – Moi, je n'entends rien.

– Ni moi non plus, – répondit le jeune Breton en se rapprochant de Thétralde. – Quel malheur ! Comment faire ?

– Nous voilà perdus ! – dit la jeune fille en riant aux éclats. – Et si la nuit vient, quelle terrible chose !

– Quoi ! vous riez en un pareil moment !

– Est-ce que tu as peur, toi, soldat, qui t'es battu si jeune ? – Puis la jolie figure de Thétralde, devenant inquiète, elle ajouta : – Et ta blessure ?

– Ne parlons pas de ma blessure, parlons de vous… Voyez, le brouillard s'épaissit de plus en plus… Comment retrouver notre route ?

– Moi, je veux te parler de ta blessure, – reprit la fille de Karl avec une impatience enfantine. – Pourquoi ton bras n'est-il plus soutenu comme hier par une écharpe ?

– Cela m'aurait gêné pendant la chasse.

Thétralde, détachant vivement sa longue ceinture de soie tyrienne, l'offrit à Vortigern, en lui disant : – Tiens, ma ceinture remplacera ton écharpe et soutiendra ton bras.

– C'est inutile, je vous assure.

– Tu me refuses ? – dit tristement Thétralde en tenant toujours à la main la ceinture qu'elle présentait à Vortigern ; puis, attachant sur lui ses beaux yeux bleus, presque suppliants : – Je t'en prie, ne me refuse pas !

Le jeune Breton, vaincu par ce timide et gracieux regard, accepta l'écharpe ; mais, tenant en main les rênes de son cheval, il se trouvait fort empêché pour attacher cette ceinture en sautoir.

– Attends, – lui dit Thétralde, et approchant sa haquenée tout près du cheval de Vortigern, elle se pencha sur sa selle, prit les deux bouts de l'écharpe, les noua derrière le cou du jouvenceau. Il sentit ainsi les mains de la jeune fille effleurer ses cheveux ; il tressaillit si vivement, que Thétralde lui dit en achevant le nœud : – Tu trembles…

– Oui, – répondit Vortigern avec un trouble croissant. – Le brouillard devient si épais, si humide… Et vous-même, n'avez-vous pas froid ?

– Moi… oh ! non… Mais puisque tu as froid, nous allons, si tu le veux, marcher au pas de nos chevaux. Il est inutile d'aller plus vite… Peut-être la chasse que nous cherchons reviendra-t-elle de ce côté.

– Puissions-nous avoir ce bonheur ! – répondit le jeune Breton avec un soupir. Les deux enfants continuèrent de s'avancer côte à côte et au pas dans cette longue avenue, où l'on ne distinguait rien à vingt pas de distance, tant le brouillard devenait épais ; la nuit approchait. Thétralde reprit au bout de quelques instants de silence : – Ton aïeul a l'air très-bon et très-vénérable.

– Aussi je l'aime autant que je le vénère.

– Et ton père ?

– Il est mort !

– Quoi ! tu n'as plus ton père !… Et ta mère, vit-elle encore ?

– Oh ! oui… heureusement !

– Est-ce que tu lui ressembles ?

– On me l'a dit.

– Combien elle a dû pleurer en te quittant !

– Ma mère a du courage. Ses dernières paroles ont été celles-ci : « Tu t'en vas comme otage en pays ennemi… quoi qu'il arrive, honore et fais honorer le nom breton. »

– C'est vrai ! Nous sommes, nous autres Franks, les ennemis des gens de ton pays ; et pourtant je ne me sens contre toi aucune inimitié… Et toi, en as-tu contre moi ?

– Comment serais-je l'ennemi d'une jeune fille ?

– As-tu des sœurs ?

– J'en ai une.

– Est-ce qu'elle te ressemble ?

– Nous ressemblons tous deux à notre mère.

– Tu dois être très-chagrin d'être éloigné de ton pays ? Veux-tu que je demande à l'empereur, mon père, de te faire grâce à toi et à ton aïeul ?

– Grâce !… Un Breton ne demande jamais grâce ! – s'écria fièrement Vortigern. – Moi et mon grand-père nous sommes otages, prisonniers sur parole ; nous subirons la loi de la guerre sans demander jamais de grâce.

– Tant mieux ! oh ! tant mieux !

– Que voulez-vous dire ?

– Ton grand-père et toi vous resterez alors longtemps ici.

Un nouveau silence suivit cet entretien ; bientôt, ainsi que l'avait prévu Vortigern, l'épais brouillard se changea en une pluie fine et pénétrante. – Voici la pluie, – dit le jeune Breton, – elle va mouiller vos vêtements ! c'est à se désespérer ! L'on n'entend rien, rien, et l'on dirait cette route sans fin ; mais en voilà une à gauche, si nous la prenions ?

– Prenons-la ! – dit Thétralde avec indifférence, et elle changea la direction de sa haquenée. Vortigern arrêta soudain son cheval, déboucla le ceinturon de son épée, ceinturon et épée qu'il plaça à l'arçon de sa selle, afin de pouvoir se dévêtir de sa saie. Thétralde lui dit : – Que fais-tu donc ?

Vortigern, sans répondre, ôta sa saie, restant vêtu d'un justaucorps d'épaisse toile blanche comme ses larges braies. – J'ai consenti à prendre votre écharpe, – dit-il à la fille de l'empereur, – vous allez me laisser vous couvrir de ma saie, en nouant ses

manches sous votre cou ; elle vous servira de manteau et vous garantira de la pluie.

– Mais toi-même, avec ce justaucorps de toile, tu seras beaucoup plus mouillé que moi.

– Ne craignez rien ; je suis habitué aux intempéries des saisons. J'ai accepté votre écharpe, prenez ma saie.

– Alors, attache-la sur mes épaules, – répondit Thétralde en rougissant. – Je n'ose abandonner les rênes de ma haquenée.

Vortigern, non moins ému que sa compagne, se rapprocha et posa la tunique sur les épaules de Thétralde ; mais lorsqu'il s'agit de nouer les manches du vêtement sous le cou, et presque sur le sein palpitant de la jeune fille, qui, les yeux baissés, la joue incarnate, levait, autant que possible, son petit menton rose, afin de donner à Vortigern toute facilité pour l'accomplissement de son obligeant office, les mains de l'adolescent tremblèrent si fort, si fort… que, par deux fois, il se reprit à nouer les manches.

– Vois-tu, comme tu as froid, – dit Thétralde ; – tu frissonnes encore plus fort que tout à l'heure.

– Oh ! ce n'est pas de froid que je tressaille…

– Qu'as-tu donc alors ?

– Je ne sais… l'inquiétude où je suis pour vous ; car la nuit approche… Cette pluie augmente, et nous ne savons quel chemin prendre.

Soudain, Thétralde, interrompant son compagnon, poussa un cri de joie, et dit en tendant la main vers l'un des côtés de l'allée qu'ils suivaient : – Vois donc là-bas, cette hutte.

Vortigern aperçut en effet, sous une futaie de châtaigniers séculaires, une hutte construite d'épaisses mottes de terre entassées les unes sur les autres. Une étroite ouverture donnait accès dans cette tanière, devant laquelle fumaient quelques débris de broussailles naguère allumées. – C'est une de ces cabanes où les esclaves bûcherons se retirent durant le jour lorsqu'il pleut, – dit Thétralde ; – nous serons là-dedans à l'abri. Attache ton cheval à un arbre et aide-moi à descendre de ma haquenée.

À la seule pensée de partager ce réduit solitaire avec la jeune fille, Vortigern sentit son cœur tour à tour se serrer et s'épanouir ; une chaleur brûlante lui monta au visage et pourtant il frissonnait ; mais après un moment d'hésitation, obéissant aux

ordres de sa compagne, il attacha son cheval à un arbre, et pour aider la jeune fille qui se penchait vers lui à descendre de sa monture, il lui tendit les bras et y reçut bientôt le corps souple et léger de Thétralde. À ce contact, l'émotion de Vortigern fut si profonde qu'il se sentit presque défaillir ; mais la fille de Karl, courant vers la cabane avec une curiosité enfantine, s'écria gaiement : – Il y a dans la hutte un banc de mousse et une provision de bois sec, nous allons faire du feu, il reste encore de la braise. Viens vite, viens vite !

L'adolescent accourait rejoindre sa compagne lorsqu'il trébucha sur un corps rond qui roula sous son pied ; il se baissa et vit sur le sol un grand nombre de gousses épineuses tombées des immenses châtaigniers de cette futaie. Cédant à la mobilité des impressions de son âge, il dit vivement : – Grande découverte ! des châtaignes ! des châtaignes !

– Quel bonheur ! – reprit non moins gaiement Thétralde, – nous ferons griller ces châtaignes ; je vais les ramasser pendant que tu rallumeras le feu !

Le jeune Breton se rendit d'autant plus volontiers aux désirs de sa compagne, qu'il espérait trouver dans ces jeux un refuge contre les pensées vagues, tumultueuses, ardentes, remplies de charme et d'angoisse auxquelles il se sentait en proie depuis sa rencontre avec Thétralde. Il entra donc dans la hutte, y prit plusieurs brassées de bois sec et raviva le brasier, tandis que la fille de Karl, courant de ci de là, ramassait une grosse provision de châtaignes qu'elle rapporta dans un pan de sa robe. S'asseyant alors sur le banc de mousse placé au fond de la cabane, dont l'intérieur était vivement éclairé par la lueur du feu allumé près du seuil, elle dit à Vortigern, en lui montrant une place à côté d'elle : – Assieds-toi là, et viens m'aider à écosser ces châtaignes.

L'adolescent s'assit auprès de Thétralde luttant avec elle de prestesse, et comme elle se piquant plus d'une fois les doigts pour retirer les fruits mûrs de leur enveloppe, il lui dit en riant : – Voici pourtant la fille de l'empereur des Franks assise dans une hutte de terre, écossant des châtaignes comme la pauvre enfant d'un esclave bûcheron.

– Vortigern, tu me croiras si tu veux, – reprit Thétralde en regardant son compagnon d'un air radieux, – jamais la fille de l'empereur des Franks n'a été plus contente.

– Et moi, Thétralde, je vous jure que depuis que j'ai quitté ma

mère, ma sœur et la Bretagne, jamais je n'ai été plus heureux qu'aujourd'hui.

– Ce que tu dis là, tu le penses ?

– Oh ! oui !

– Et si demain ressemblait à aujourd'hui ? et s'il en était ainsi pendant longtemps, bien longtemps… toujours ? tu serais content ?

– Et vous, Thétralde ?

– Dis-moi donc *toi* ; on se tutoie en Germanie.

– Mais le respect…

– Je te dis *toi*, et je ne t'en respecte pas moins, – reprit la jeune fille en riant ; – ainsi tu me demandais si je serais heureuse de penser que tous les jours seraient semblables à celui-ci ?

– Oui.

– Vortigern, cette pensée me ravirait !

– Et moi aussi, Thétralde.

La jeune fille se tut, resta pensive, tenant entre ses doigts délicats une gousse de châtaignes à demi ouverte, puis, après quelques instants de silence, elle reprit : – Vortigern, y a-t-il loin, très-loin d'ici à ton pays ?

– D'ici en Bretagne ?

– Oui.

– À cheval, nous avons mis plus d'un mois à venir.

– Vortigern, quel joli voyage nous ferions !

– Quoi ! que dis-tu ?

Thétralde fit un geste d'impatience rempli de gentillesse, ordonna par un signe à Vortigern de garder le silence et reprit : – As-tu de l'argent, toi ?

– Non.

– Il me reste encore là, dans cette pochette, quelques pièces, car en venant du palais à la forêt, j'ai presque tout donné aux pauvres gens. Détachant alors de sa ceinture un petit sac brodé, Thétralde en vida sur ses genoux le contenu : il s'y trouvait plusieurs pièces d'or assez grosses, et un plus grand nombre de petites pièces

d'argent et de cuivre. Deux de ces dernières, l'une en argent, l'autre en cuivre, et tout au plus de la grandeur d'un denier, étaient percées et reliées ensemble par un fil d'or.

– Qu'est-ce que ces deux petites pièces attachées ensemble ? – dit Vortigern, avec un regard de curiosité.

– Oh ! celles-là, il ne faudra pas les dépenser, nous les garderons précieusement. Je les ai fait attacher ensemble, sais-tu pourquoi ? L'une, celle de cuivre, a été frappée l'année de ma naissance ; l'autre, celle d'argent, a été frappée cette année-ci, où je vais avoir quinze ans. Fabius, l'astronome de mon père, a gravé sur ces pièces certains signes magiques correspondant aux astres dont l'influence est heureuse ; l'évêque d'Aix-la-Chapelle les a ensuite bénites : c'est un talisman.

– C'est dommage !

– Pourquoi ?

– Si cela n'eût pas été un talisman, Thétralde, je t'aurais demandé, en souvenir de ce jour-ci, ces deux petites pièces qui disent ton âge.

– À quoi bon garder un souvenir de ce jour-ci plutôt que des autres jours ? Ne désires-tu pas, comme moi, que tous se ressemblent ? Mais si tu désires ces petites pièces, prends-les, mets-les seulement de côté, tu les conserveras soigneusement. Un talisman est toujours chose très-utile pour un long voyage. Tiens, place-les à part, dans la pochette de ton justaucorps.

Vortigern obéit presque machinalement, tandis que la jeune fille, après avoir compté ingénuement son petit trésor, reprit : – Nous avons cinq sous d'or, huit deniers d'argent et douze deniers de cuivre, de plus mes bracelets, mon collier, mes boucles d'oreilles ; crois-tu qu'avec cela nous aurons assez d'argent pour voyager jusqu'en Bretagne ?

– Quoi, Thétralde !… tu voudrais ?…

– Laisse-moi donc achever ; ton cheval est excellent, ma haquenée vigoureuse ; tout à l'heure, la nuit sera venue, nous la passerons abrités dans cette hutte. L'esclave bûcheron qui s'y retire durant le jour, y reviendra demain à l'aube ; nous lui donnerons un sou d'or pour qu'il nous conduise à Worsten, petit bourg situé sur la lisière de la forêt, à deux lieues d'Aix-la-Chapelle. Nous y achèterons pour moi des vêtements simples, une bonne mante de voyage en drap…

– Thétralde, écoute-moi…

– Je t’écouterai lorsque j’aurai parlé. Donc, nous nous mettons en route demain au point du jour. Ne crois pas que je redoute la fatigue ; je ne suis ni aussi grande ni aussi forte que ma sœur Hildrude, et pourtant si tu étais fatigué, blessé, je suis sûre que je te porterais sur mon dos comme ma sœur aînée Imma a porté jadis Éginhard, son amant ; mais voici nos châtaignes écossées, viens m’aider à les mettre sous la cendre chaude, et surtout prenons garde de nous brûler les doigts.

Et Thétralde relevant d’une main le pan de sa robe où étaient contenus les fruits, courut au foyer. Vortigern la suivit ; il se croyait le jouet d’un songe. Parfois sa raison faiblissait au milieu d’une sorte d’amoureux et ardent vertige. Il s’agenouilla silencieux, troublé, côte à côte de Thétralde, devant le brasier, où, pensive, elle jetait lentement les châtaignes une à une. Au dehors, la pluie avait cessé, mais le brouillard redoublant d’intensité aux approches de la nuit, rendait déjà l’obscurité complète ; les reflets du brasier éclairaient seuls les charmants visages des deux enfants agenouillés près l’un de l’autre. Lorsque la dernière châtaigne fut enfouie sous la cendre, Thétralde se releva en s’appuyant familièrement sur l’épaule de Vortigern, et lui dit en le prenant par la main : – Maintenant, pendant que notre souper va cuire, allons nous asseoir sur le banc de mousse, j’achèverai de te dire mes projets.

* *

*

La nuit devint profonde. En vain la flamme du foyer vacillante, expirante, semblait demander de nouveaux aliments… en vain les châtaignes éclatant bruyamment dans leur enveloppe, semblaient annoncer la cuisson de leur pulpe savoureuse… en vain le cheval et la haquenée de Vortigern et de Thétralde piaffaient, hennissaient comme pour appeler leur provende du soir… le foyer s’éteignit, les châtaignes se changèrent en charbon, les hennissements des chevaux retentirent au milieu du silence de la forêt… Thétralde ni Vortigern ne sortirent pas de la cabane.

* *

*

L’empereur des Franks, dès le début de la chasse, s’était, avec son impétuosité habituelle, élancé à la suite de la meute. Amael, d’abord peu inquiet de la disparition de son petit-fils au milieu

d’un si grand concours de cavaliers, s’était, par hasard, dirigé vers la partie de la forêt où le cerf se faisait poursuivre d’enceinte en enceinte. Amael assista même, quelque temps avant la nuit, à la mort du cerf, qui, épuisé de fatigue après quatre heures d’une course haletante, fit tête aux chiens, lorsqu’ils l’atteignirent enfin, et tenta de se défendre contre eux au moyen de l’énorme ramure dont sa tête était couronnée. L’empereur n’avait presque jamais quitté sa meute ; il arriva bientôt sur ses traces, ainsi que quelques-uns de ses veneurs ; sautant de cheval, il courut, tout boitant, vers le cerf, qui avait déjà de ses bois aigus transpercé plusieurs chiens. Choisissant alors, d’un coup d’œil expérimenté, le moment opportun, Karl tira son couteau de chasse, s’élança sur l’animal aux abois, lui plongea son arme au défaut de l’épaule, l’abattit à ses pieds, et l’abandonna aux chiens ; ceux-ci, se précipitant sur cette palpitante et chaude curée, la dévorèrent au bruit retentissant des fanfares sonnées par les veneurs, qui annonçaient ainsi la fin de la chasse et rappelaient les chasseurs. L’empereur, son couteau sanglant à la main, après avoir assez longtemps contemplé avec une vive satisfaction ses chiens aux mufles ensanglantés, qui se disputaient les lambeaux du cerf, aperçut Amael et lui cria joyeusement : – Eh ! seigneur Breton… trouves-tu Karl un bon et hardi veneur ?

– Je trouve qu’en ce moment l’empereur des Franks, avec son grand couteau à la main, ses bottes et sa casaque tachées de sang, a l’air d’un boucher, – répondit le centenaire. – Excuse ma sincérité.

– Mes chiens ont si valeureusement chassé, que je suis tout joyeux et disposé à l’indulgence, seigneur Breton, – répondit l’empereur en riant… puis il dit à demi-voix au vieillard d’un air narquois : – Regarde donc là-bas les seigneurs de ma cour, si brillants au commencement de la chasse.

En effet, la plupart des courtisans et des officiers de l’empereur accouraient à cheval de différents côtés, répondant à l’appel des trompes ; la pluie tombait alors depuis deux heures ; le jour touchait à sa fin. Ces seigneurs, si magnifiquement vêtus au début de la chasse, si glorieux sous leurs riches tuniques de soie, ornées de l’éblouissant plumage des oiseaux les plus rares, offraient, à leur retour, un aspect aussi piteux que ridicule. Toutes ces plumes, naguère diaprées de si vives couleurs, étaient ternies, hérissées ou collées aux tuniques, souillées de boue et presque mises en lambeaux par les ronces des buissons ou par les branches des

fourrés ; les panaches des bonnets de fourrure, pendaient, mouillés, brisés, dépenaillés, ressemblant fort, pour la plupart, à de longues arêtes de poisson ; les fines bottines de cuir oriental disparaissaient sous une épaisse couche de fange ; d'autres, déchirées par les épines, laissaient voir les chaussettes, souvent même la peau des chasseurs. Karl, au contraire, simplement, chaudement vêtu de son épaisse casaque de peau de brebis, qui tombait jusque sur ses bottes de gros cuir, la tête couverte de son bonnet de blaireau, se frottait les mains d'un air matois en voyant ses courtisans, trempés jusqu'aux os, et frissonnant de froid sous la pluie. Karl, faisant alors à Amael un signe d'intelligence, lui dit à demi-voix : – Au moment de partir pour la chasse, je t'ai engagé à retenir en ta mémoire la magnificence des costumes de ces étourneaux, aussi vains et non moins dénués de cervelle que les paons d'Asie dont ils portaient les dépouilles. Vois-les un peu maintenant… ces beaux fils. – Amael sourit d'un air approbatif tandis que l'empereur, élevant sa voix criarde, disait à ces seigneurs en haussant les épaules : – « Oh ! les plus fous des hommes ! quel est, à cette heure, le plus précieux et le plus utile de nos habits ? Est-ce le mien, que je n'ai acheté qu'un sou ?… Sont-ce les vôtres, qui vous ont coûté si cher(45) ? »

À cette judicieuse raillerie, les courtisans restèrent silencieux et confus, tandis que l'empereur, ses deux mains sur son gros ventre, riait aux éclats de son rire glapissant.

– Karl, – lui dit tout bas Amael, – j'aime mieux t'entendre parler avec cette fine sagesse que de te voir éventrer un cerf aux abois.

Mais l'empereur, au lieu de répondre au vieux Breton, lui dit soudain en étendant au loin la main : – Regarde donc la jolie fille ! !

Amael suivit des yeux le geste de Karl, et vit parmi plusieurs esclaves bûcherons de la forêt, attirés par la curiosité de la chasse, une toute jeune fille, à peine vêtue de haillons, mais d'une beauté remarquable ; une enfant beaucoup plus jeune, âgée de dix ou onze ans, la tenait par la main ; une pauvre vieille femme, aussi misérablement vêtue, les accompagnait toutes deux. L'empereur des Franks, dont les gros yeux à fleur de tête brillaient d'une luxurieuse convoitise, répéta en s'adressant à Amael : – Par la chappe de saint Martin ! la jolie fille !… Est-ce parce que tu as cent ans, seigneur Breton, que tu restes insensible à la vue d'une si rare beauté ?

– Karl, la misère de cette pauvre créature me frappe plus que sa beauté.

– Tu es fort pitoyable, seigneur Breton… et moi aussi. Le lin et la soie doivent vêtir une si charmante enfant. C'est sans doute la fille de quelque esclave bûcheron. Il s'en trouve, par ma foi, de fort jolies dans la forêt, et souvent, en chassant, j'ai abandonné une chasse pour l'autre… Mais, vrai, je n'ai jamais rencontré ici plus mignonne personne. Sa bonne étoile l'aura amenée sur le passage de Karl. – Et, sans quitter la jeune fille des yeux, il appela l'un des seigneurs de sa suite : – Eh ! Burchard… approche !

Le seigneur Burchard descendit promptement de cheval et accourut à la voix de l'empereur, qui lui dit quelques mots à l'oreille en s'éloignant d'Amael. Le seigneur Burchard, très-honoré sans doute de l'honnête mission dont le chargeait son maître, s'inclina respectueusement, et, tenant son cheval par la bride, s'approcha de la vieille femme et des deux jeunes filles, leur fit signe de le suivre, et disparut avec elles derrière un groupe de chasseurs. Une vive rougeur colora les joues d'Amael ; il fronça le sourcil, ses traits exprimèrent autant d'indignation que de dégoût. Soudain il vit l'empereur regarder autour de lui avec une certaine inquiétude en disant à haute voix : – Où sont donc mes fillettes ? Elles n'arrivent pas… Est-ce qu'elles auraient perdu la chasse ?

– Auguste empereur, – dit l'un des officiers, – j'ai entendu Richulff, qui accompagnait vos augustes filles, affirmer que, lorsque la pluie a commencé de tomber, les unes se sont décidées à retourner à Aix-la-Chapelle, les autres à gagner le pavillon de la forêt où vous avez ordonné de préparer le souper.

– Voyez-vous, les peureuses ! pour un peu de pluie quitter la chasse ! Je gagerais que ma petite Thétralde est du nombre de ces amazones qui redoutent une goutte d'eau, et qui sont retournées en hâte au palais. Puisqu'il en est ainsi, je n'ai pas à m'inquiéter d'elles. Gagnons le pavillon de la forêt, car j'ai grand'faim. – Et l'empereur, remontant à cheval, ajouta : – Nous retrouverons dans ce pavillon celles de ces fillettes qui auront préféré souper avec leur père… à celles-là je ferai bonne fête.

Amael, en entendant Karl manifester une sorte d'inquiétude pour ses filles, commença de s'inquiéter à son tour de Vortigern, que plusieurs fois déjà il avait cherché du regard. Avisant alors Octave, qui venait seulement de rejoindre au galop de son cheval les seigneurs de la cour, il dit vivement au jeune Romain : – Octave, tu n'as pas vu mon petit-fils ?

– Non, nous avons été séparés presque au commencement de la chasse.

– Il ne vient pas, – reprit Amael avec inquiétude. – Voici la nuit et il ne connaît aucun des chemins de cette forêt… Pauvre enfant ! qu'est-il devenu ?

– Oh ! oh ! seigneur Breton, – dit l'empereur des Franks, qui, remontant à cheval, s'était rapproché du vieillard et avait entendu ses questions au jeune Romain, – te voici donc fort inquiet pour ton jouvenceau ? Eh bien ! quand il se serait égaré ce soir ? demain il retrouvera son chemin. Mourra-t-il pour une nuit passée en pleine forêt ? La chasse n'est-elle pas l'école de la guerre ? Allons, allons, viens, rassure-toi ! et puis, d'ailleurs, qui sait ? – ajouta Karl d'un ton guilleret, – peut-être a-t-il rencontré quelque jolie fille de bûcheron dans une des huttes de la forêt ? C'est de son âge ; tu ne veux pas en faire un moine de ce garçon !

* *

*

L'empereur des Franks se mit en marche vers le pavillon où il devait dîner avec ses courtisans, avant de regagner Aix-la-Chapelle. Il appela et fit placer près de lui Amael, toujours inquiet au sujet de Vortigern. – Seigneur Breton, – dit gaiement l'empereur au centenaire, – causons. Que penses-tu de cette journée ? Es-tu revenu de tes préventions contre Karl le Batailleur ? Me crois-tu quelque peu digne de gouverner les peuples divers de mon empire, aussi vaste que l'ancien empire romain ? Me crois-tu surtout quelque peu digne de régner sur ta sauvage petite peuplade armoricaine ?

– Je te répondrai avec sincérité.

– J'y compte.

– Karl, dans ma jeunesse, ton aïeul m'a proposé d'être le geôlier du dernier descendant de Clovis, un malheureux enfant, prisonnier dans une abbaye, ayant à peine une robe pour se couvrir. Cet enfant, devenu jeune homme, a été, par ordre de Pépin ton père, tondu et enfermé dans un monastère, où il est mort obscur, oublié.

– Que veux-tu conclure de ceci ?

– Ainsi finissent les royautés ; telle est l'expiation prompte ou tardive, réservée aux races royales issues de la conquête. C'est leur juste châtiment.

– De sorte que ma race, à moi, que le monde entier appelle Karl le Grand, – répondit l'empereur, avec un sourire de dédaigneux orgueil – de sorte que ma race, à moi, finira obscurément, lâchement, comme ce roi imbécile et fainéant, dernier rejeton de Clovis ?

– C'est là ma pensée. Je te l'ai dit : toute royauté expie tôt ou tard l'iniquité de son origine.

– Je te croyais, seigneur Breton, un homme de jugement et d'esprit sain, – dit l'empereur en haussant les épaules, – tu n'es qu'un vieux fou !

– Karl, ce matin, dans ton école Palatine, tu as remarqué, signalé ceci : les enfants pauvres étudient avec ardeur, tandis que les enfants riches sont paresseux. Simple en est la raison : les premiers sentent le besoin de travailler pour parvenir, les seconds sont certains de parvenir sans travailler. Tes ancêtres, les Maires du palais, voulant usurper la couronne, ont agi comme les enfants pauvres. Tes descendants, n'ayant plus de couronne à conquérir, agiront comme les enfants riches. C'est là une des mille causes de la dégradation des royautés.

– Ta comparaison, malgré certaine apparence de logique, est fausse. Mon père a usurpé la couronne, mais il m'avait à peine laissé le royaume des Gaules ; à cette heure, la Gaule n'est plus qu'une petite province de l'immense empire que j'ai conquis. Je ne suis donc pas resté paresseux, engourdi, comme un enfant riche !

– Je te parle de ta descendance et non de toi ; mais qu'importe ! biens larronnés, ou si le terme t'effarouche, pouvoir violemment conquis ne profite jamais : les rois franks et leurs leudes, plus tard devenus grands seigneurs bénéficiers, ont, à l'aide des évêques, dépouillé la Gaule, ils se sont partagé son sol et ont réduit ses peuples à l'esclavage. Rois, seigneurs et évêques expieront tôt ou tard leur crime. Ils se dévoreront les uns les autres, jusqu'à ce que…

– Achève, seigneur Breton.

– J'avais pour aïeul un soldat, frère de lait de *Victoria la Grande*.

– Une héroïne ! J'ai lu ce nom dans les historiens latins. Son fils a régné sur la Gaule.

– Oui, sur la Gaule libre, qui l'avait librement élu pour son chef, selon le droit de tout peuple libre. Donc, ce soldat, mon

aïeul, a entendu faire à Victoria mourante cette prédiction : « Après des siècles de douleur, d'oppression, de luttes sanglantes, la Gaule, brisant le joug abhorré des rois de race franque et des papes de Rome, se relèvera libre, glorieuse, terrible, et saura reconquérir sur ses anciens conquérants son sol et son indépendance. »

– La prophétie est, je l'avoue, bizarre ; d'ailleurs, cette discussion ne saurait aboutir à rien de raisonnable, – répondit l'empereur avec impatience, – il s'agit de l'avenir. Tu prédiras une chose, moi une autre : entre nous, qui décidera ?

– Le passé. Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets.

– Laissons l'avenir et le passé, parlons du présent. Que penses-tu de moi ?

– Il y a en toi du bon et du mauvais ; mais, je le crois, tu t'enorgueillis plutôt de ton mauvais côté que du bon.

– Selon toi, de quoi suis-je le plus glorieux ?

– De tes conquêtes stériles et désastreuses.

– Ensuite ?

– Des hommages menteurs que t'envoient rendre par leurs ambassadeurs, les empereurs de Perse, d'Asie ou d'Afrique.

– Est-ce tout ?

– Tu t'enorgueillis encore d'avoir à peu près reconstruit l'administration des empereurs romains, de faire peser comme eux ta volonté d'un bout à l'autre de tes innombrables États. Or, de tout ceci, que restera-t-il après toi ? Rien. Tous ces peuples conquis, asservis par tes armes, se révolteront tôt ou tard. Ton immense empire, composé de royaumes qu'aucun lien commun d'origine, de mœurs, de langage ne rattache entre eux, se démembrera, et en s'écroulant, il écrasera tes descendants sous ses ruines.

– Ainsi, l'empereur Karl le Grand aura passé sur le monde comme une ombre, sans rien fonder, sans rien laisser après lui ?

– Non, ta vie n'aura pas été inutile. En guerroyant sans cesse contre les Frisons, les Saxons, ces hordes sauvages de race germanique comme toi, qui voulaient à leur tour envahir la Gaule, tu as arrêté, sinon pour toujours, du moins pour longtemps, ces invasions continuelles qui ravageaient le nord et l'est de notre

malheureux pays, tandis que ses autres contrées étaient désolées par les guerres civiles des familles royales ; mais si tu as fermé la terre des Gaules aux Barbares, il leur reste la mer. Les pirates NORTH-MANS font chaque jour des descentes sur les côtes de ton empire, et souvent, remontant la Meuse, la Gironde ou la Loire, les bateaux de ces marins intrépides sont arrivés au cœur de tes possessions.

L'empereur, à ces mots d'Amael, tressaillit ; ses traits assombris exprimèrent une sorte d'angoisse mêlée d'abattement, et il reprit en soupirant : – Ah ! vieillard, cette fois, je le crains, tes prévisions ne te trompent pas. Les *North-mans !* Ah ! les *North-mans* sont l'unique souci de mes veilles. Je ne sais pourquoi à la seule pensée de ces païens, j'éprouve une appréhension étrange, involontaire. Un jour, j'étais à Narbonne ; quelques barques de ces maudits vinrent pirater jusque dans le port. Un noir pressentiment me saisit, mes yeux, malgré moi, se remplirent de larmes. Un de mes officiers me demanda la cause de cette soudaine tristesse. – « Savez-vous, mes fidèles, – ai-je dit à ceux qui m'entouraient, – savez-vous pourquoi je pleure amèrement ? Certes, je ne crains pas que ces *North-mans* me nuisent par leurs misérables pirateries, mais je m'afflige profondément de ce que, moi vivant, ils ont l'audace d'aborder un des rivages de mon empire, et grande est ma douleur, car j'ai le pressentiment des maux que ces *North-Mans* causeront à ma descendance et à mes peuples(46) » – Et l'empereur resta pendant quelques instants comme accablé de nouveau sous cette sinistre prévision qui lui revenait à la pensée.

– Karl, – reprit Amael d'une voix grave, – je te l'ai dit, toute royauté porte en soi un germe de mort, parce que son principe est inique. Peut-être ces pirates *North-mans* feront-ils expier un jour à ta race l'iniquité originelle de son pouvoir royal issu de la conquête. Que veux-tu ? vous autres, rois conquérants, en héritant du trône vous vous léguez les peuples asservis ; nous, peuple conquis, pour héritage, nous laissons à nos fils la haine des royautés.

Soit que l'empereur, absorbé dans ses pensées, n'eût pas entendu les dernières paroles du Gaulois centenaire, soit qu'il ne voulût pas y répondre, il s'écria : – Oublions ces maudits *North-mans* ; parle-moi de ce que, selon toi, j'ai encore fait de bon. Tes louanges sont rares, elles m'en plaisent davantage.

– Tu n'es pas cruel à plaisir, quoiqu'on puisse te reprocher un abominable massacre de plus de quatre mille Saxons égorgés par

tes ordres, après une bataille sanglante.

– Ne me rappelle pas cette journée, – dit vivement Karl en interrompant Amael ; – c'était horrible ! une véritable boucherie ; mais il me fallait terrifier ces barbares par un exemple. Fatale nécessité de la guerre ! je l'ai déplorée, je la déplore encore chaque jour.

– Je le crois, car malgré cet ordre de carnage donné, je le veux, dans le farouche emportement de la bataille, tu n'es pas regardé comme un homme cruel ; ton cœur est accessible à certains sentiments de justice, d'humanité ; tu t'es occupé, dans tes Capitulaires, d'améliorer un peu le sort des esclaves et des colons.

– C'était mon devoir de chrétien, de catholique.

– Tu n'es pas plus chrétien que tes amis les évêques ; tu as obéi à un instinct d'humanité naturel à l'homme, quelle que soit sa religion ; mais tu n'es pas chrétien.

– Par le roi des cieux ! je suis juif peut-être ?

– Le Christ a dit ceci, selon saint Luc l'évangéliste : – *Le Seigneur m'a envoyé pour annoncer aux captifs leur délivrance, – pour renvoyer libres ceux qui sont dans les fers !* – Or tes domaines sont peuplés de captifs enlevés par la conquête à leur pays ; les terres de tes évêques et de tes abbés sont peuplées d'esclaves ; donc, ni tes prêtres ni toi, vous n'êtes chrétiens, puisque un chrétien selon le Christ ne doit jamais retenir son prochain en servitude.

– La coutume le veut ainsi.

– La coutume ? Et qui vous empêche, les évêques et toi, tout-puissant empereur, d'abolir cette abominable coutume ? Qui vous empêche d'affranchir les esclaves ? Qui vous empêche de leur rendre, avec la liberté, la possession de ces terres qu'eux seuls fécondent de leurs sueurs, et qui appartenaient à leurs pères, libres jadis ?

– Vieillard, de tous temps il y a eu et il y aura des esclaves… À quoi bon être de race conquérante, sinon pour garder pour soi et pour les siens les fruits de la conquête ? Par le roi des cieux ! me prends-tu pour un barbare ? N'ai-je pas promulgué des lois, fondé des écoles, encouragé les lettres, les arts, les sciences ? Est-il au monde une cité comparable à ma ville d'Aix-la-Chapelle ?

– Ta somptueuse capitale d'Aix-la-Chapelle, capitale de ton empire germanique, n'est pas la Gaule. La Gaule est restée, pour toi, une contrée étrangère ; tu estimes beaucoup ses forêts propices

à tes chasses d'automne, et ses riches domaines, dont on voiture chaque année les revenus à tes résidences d'outre-Rhin ; mais la Gaule, épuisée d'hommes et d'argent par tes guerres incessantes, est tellement misérable, qu'en aucun temps, le blé, le vin, les bestiaux n'ont été plus rares et coûté plus cher. Une épouvantable misère désole nos provinces ; pour quelques milliers de seigneurs, d'évêques ou d'abbés, qui vivent dans la débauche et la fainéantise, des millions de créatures de Dieu, presque sans pain, sans abri, sans vêtements, travaillent de l'aube au soir, et meurent dans l'esclavage pour entretenir l'opulence de leurs maîtres ; pour quelques enfants, à qui tu fais donner l'instruction dans ton école Palatine, des millions de créatures de Dieu naissent, vivent et meurent comme des brutes, hébétées, avilies, trompées par tes prêtres, qui, gorgés de richesses, insatiables de pouvoir, prêchent aux multitudes la divinité de la misère et la sainteté de l'esclavage… Telle est la Gaule sous ton règne, Karl le Grand, empereur… De ces maux affreux, es-tu seul responsable ? Non… Je suis juste : ces maux sont, hélas ! la conséquence forcée de l'oppression. La conquête, source de ta puissance, est une horrible iniquité, elle ne peut engendrer que d'horribles iniquités.

– Vieillard, – reprit l'empereur d'un air sombre et contenant à peine son courroux, – après t'avoir traité en ami durant cette journée, je m'attendais, de ta part, à un autre langage.

– Je t'ai parlé sincèrement, je parlais toujours ainsi à ton aïeul.

– En mémoire de mon aïeul, en reconnaissance du service que tu lui as rendu à la bataille de Poitiers, je voulais être généreux envers toi.

– Je suis ici ton prisonnier sur parole ; je ne demande aucune grâce.

– Il ne s'agit pas de grâce ; je désirais accomplir une chose bonne pour moi, pour ton peuple et pour toi. Oui, j'espérais après cette journée passée dans mon intimité, te voir revenir de tes préventions, et alors te dire : – J'ai vaincu les Bretons par la force de mes armes, je veux affermir ma conquête par la persuasion. Retourne en ton pays, raconte à tes compatriotes la journée que tu as passée avec Karl, ce conquérant, ce tyran ; ils auront foi à tes paroles, car ils ont en toi, je le sais, une confiance absolue. Tu as été l'âme des deux dernières guerres qu'ils ont soutenues contre moi, sois l'âme de la pacification que je désire. Une conquête basée sur la force est souvent éphémère ; une conquête affermie par l'affection, par l'estime, devient impérissable. Je crois t'avoir

prouvé que l'on peut estimer, affectionner Karl ; je me fie à ta loyauté pour me gagner le cœur des Bretons. – Oui, tel était mon espoir. Cet espoir, l'amère injustice de tes paroles le détruit, n'y pensons plus. Tu resteras ici en otage ; je te traiterai comme je dois traiter un vaillant soldat qui a sauvé la vie de mon aïeul ; peut-être, à la longue, me jugeras-tu plus équitablement ; ce jour-là venu, tu pourras retourner en ton pays, et, j'en suis certain, tu diras à mon sujet ce que tu croiras le bien, de même que tu leur dirais aujourd'hui ce que tu crois le mal.

– Karl, quoique ta pensée ne puisse en aucun cas atteindre ton but, cette pensée est généreuse, je t'en sais gré.

– Par la chappe de saint Martin ! vous êtes un étrange peuple, vous autres Bretons ! Quoi ! si tu avais créance que je mérite estime et affection, tes compatriotes, s'ils partageaient ton opinion, n'accepteraient pas avec joie mon empire qu'ils subissent aujourd'hui par la force ?

– Il ne s'agit pas pour nous d'avoir un maître plus ou moins méritant : nous ne voulons pas de maître.

– Ah ! vous n'en voulez pas ! je suis pourtant maître chez vous, païens !

– Jusqu'au jour où nous nous révolterons de nouveau contre toi.

– Vous serez écrasés, exterminés, j'en jure Dieu.

– Soit, fais exterminer jusqu'au dernier Gaulois de Bretagne, fais égorger tous les enfants, alors tu pourras régner en paix sur l'Armorique déserte et dépeuplée ; mais tant qu'un homme de notre race vivra dans ce pays, tu pourras le vaincre, jamais le soumettre.

– Vieillard, ma domination est-elle donc si terrible ?

– Nous ne voulons pas de domination étrangère. Vivre selon la loi de nos pères, élire librement nos chefs, en hommes libres, ne payer de tribut à personne, nous renfermer dans nos frontières et les défendre, tel est notre vœu. Accepte-le, tu n'auras rien à redouter de nous.

– Des conditions, à moi ! à moi, qui règne en maître sur l'Europe ! Une misérable population de bergers, de bûcherons et de laboureurs m'imposer des conditions, à moi, dont les armes ont conquis le monde !

– Je pourrais te répondre que pour vaincre ce misérable peuple de bergers, de bûcherons et de laboureurs, retranchés au milieu de leurs montagnes, de leurs rochers, de leurs marais et de leurs bois, il t'a fallu envoyer dans la Gaule armoricaine tes vieilles bandes des guerres de Saxe et de Bohème !

– Oui ! – s'écria l'empereur avec dépit ; – et afin de maintenir ton maudit pays en obéissance, il me faut y laisser mes troupes d'élite, qui d'un moment à l'autre me feront faute en Germanie !

– Ceci est pour toi déplaisant, Karl, j'en conviens, et sans parler des invasions maritimes des North-mans, les Bohémiens, les Hongrois, les Bavarois, les Lombards et autres peuples conquis par tes armes sont, comme les Bretons, vaincus, mais non soumis ; d'un moment à l'autre, ils peuvent se soulever de nouveau, et, chose grave, menacer le cœur de ton empire. Nous autres, au contraire, nous ne demandons qu'à vivre libres et en paix, sans sortir de nos frontières.

– Et qui me le garantira ? Qui me dit qu'une fois mes troupes hors de ton infernal pays, vous ne recommencerez pas vos excursions, vos attaques contre les troupes franques cantonnées en dehors de vos limites ?

– Ce serait notre droit.

– Votre droit !

– Les autres provinces sont gauloises comme nous, notre devoir est de les provoquer, de les aider à briser le joug des rois franks ; mais les gens sensés pensent que le moment n'est pas venu. Depuis quatre siècles, les prêtres catholiques ont façonné les populations à l'esclavage ; des siècles se passeront, hélas ! avant qu'elles se réveillent ; mais écoute, Karl, tu as confiance en ma parole et en mon influence sur mes compatriotes ?

– Ne voulais-je pas te renvoyer vers eux ?

– Tu l'avoues, il est dangereux pour toi, d'être forcé de maintenir en Bretagne une partie de tes meilleures troupes ?

– Où veux-tu en venir ?

– Rappelle ton armée, je te donne ma parole de Breton, et je suis autorisé à te la donner au nom de nos tribus, que, jusqu'à ta mort, nous ne sortirons pas de nos frontières.

– Par le roi des cieux ! la raillerie est trop forte ! Me prends-tu pour un sot ? Ne sais-je pas que si, retirant mes troupes, je vous

accorde une trêve, vous en profiterez pour vous préparer à recommencer la guerre après ma mort ?

– Oui, si tes fils ne respectent pas nos libertés.

– Moi, vainqueur, consentir à une trêve honteuse ! consentir à retirer mes troupes d'un pays que j'ai dompté avec tant de peine !

– Laisse donc ton armée en Bretagne ; mais attends-toi dans un an ou deux, peut-être avant, à de nouvelles insurrections.

– Vieillard insensé ! oses-tu bien tenir un tel langage, lorsque toi, ton petit-fils et quatre autres chefs Bretons vous êtes mes otages ! Oh ! j'en jure Dieu ! votre tête tomberait à la première prise d'armes, entends-tu ? Ne te fie pas trop, crois-moi, à la bonhomie du vieux Karl ; je n'aime pas le sang ; mais le terrible exemple que j'ai fait des quatre mille Saxons révoltés te prouve que je ne recule devant aucune nécessité.

– Les chefs Bretons, restés en route par suite de leurs blessures, mais qui bientôt nous rejoindront à Aix-la-Chapelle, n'auraient pas accepté, non plus que moi et mon petit-fils, le poste d'otage, s'il eût été sans péril ; mais crois-moi, Karl, quel que soit le sort qui nous attende, nous ne faillirons pas à notre devoir : nous sommes ici au cœur de ton empire et à même de juger l'opportunité des choses ; donc nous donnerons, s'il le faut, d'ici même, le signal d'une nouvelle guerre lorsque le moment nous semblera venu.

– Par le roi des cieux ! est-ce assez d'audace ? – s'écria l'empereur, pâle de fureur ; – oser me dire que ces traîtres, d'après ce qu'ils verront ou épieront ici, enverront en Bretagne l'ordre de la révolte ! Oh ! j'en jure Dieu, dès demain, dès ce soir, toi et ton petit-fils vous serez plongés dans de si noirs cachots qu'il vous faudra des yeux de lynx pour voir ce qui se passe ici. Par la chappe de saint Martin ! tant d'insolence me rendrait féroce. Pas un mot de plus, vieillard ! Heureusement, nous voici arrivés au pavillon ; je vais retrouver mes filles, leur vue me consolera de tant d'ingratitude ! – Ce disant, l'empereur des Franks mit son cheval au galop afin de se rendre promptement au pavillon de chasse situé à peu de distance. Les seigneurs de la suite de Karl se préparaient à hâter comme lui la marche de leurs montures, lorsqu'il se retourna vers eux en s'écriant d'une voix courroucée : – Que personne ne me suive ! je veux rester seul avec mes filles ; vous attendrez mes ordres en dehors du pavillon.

Un profond et respectueux silence accueillit ces paroles de l'empereur, et tandis qu'il s'éloignait, les seigneurs de sa suite

continuèrent lentement leur route vers le rendez-vous de chasse ; Amael, confondu parmi eux, les accompagna, réfléchissant à son entretien avec Karl, et sentant aussi augmenter l'inquiétude que lui causait l'absence prolongée de Vortigern. Les courtisans de l'empereur, frissonnant de froid sous leurs habits de soie emplumés et dépenaillés, maugréaient tout bas contre le caprice de leur souverain, qui retardait ainsi le moment où ils espéraient se réchauffer au foyer du pavillon et se réconforter en soupant ; descendus de leurs chevaux, ils causaient depuis un quart d'heure, lorsque Amael, qui, ayant aussi mis pied à terre, se tenait pensif, adossé à un arbre, vit venir Octave qui, courant à lui, s'écria d'une voix émue et précipitée : – Amael, je vous cherchais ; venez vite. – Le vieux Breton attacha son cheval à un arbre, suivit Octave, et lorsque tous deux furent éloignés de quelques pas du groupe des seigneurs franks, le jeune Romain reprit : – Je suis dans une inquiétude mortelle au sujet de Vortigern.

– Que dis-tu ?

– Voici ce que je viens d'apprendre dans ce pavillon : votre petit-fils ayant sans doute été emporté par son cheval, au commencement de la chasse, Thédralde et Hildrude, deux des filles de l'empereur, l'ont suivi. Que s'est-il passé ? je l'ignore ; seulement l'on m'assure qu'Hildrude, qui semblait fort irritée, est retournée à Aix-la-Chapelle avec deux de ses sœurs et les concubines de son père… donc Thétralde est restée seule avec Vortigern en quelque endroit de la forêt.

– Achève !

– Amael, je connais par expérience la facilité des mœurs de cette cour. Thétralde a remarqué votre petit-fils ; elle a quinze ans, elle a été élevée au milieu de ses sœurs, qui ont autant d'amants que son père a de maîtresses. Vortigern a, malgré lui, le pauvre innocent, tourné la tête de Thétralde : ce sont deux enfants ; ils ont disparu ensemble, ils se seront perdus ensemble… car trois des filles de Karl sont retournées au palais, deux autres sont revenues ici. Thétralde seule ne se retrouve pas. Or, si, comme je le crois, elle s'est égarée en compagnie de Vortigern, il est à espérer, aurais-je dit ce matin… il est à craindre, dirai-je ce soir, que…

– Ciel et terre ! – s'écria le vieillard en pâlissant, – tu as le courage de plaisanter !

– Ce matin, j'aurais, je l'avoue, trouvé l'aventure divertissante ; ce soir, elle me paraît redoutable : voici pourquoi : tout à l'heure,

l'empereur ordonnant que personne ne le suivît, a piqué des deux vers le pavillon.

– Oui, oui ; c'était, disait-il, afin de rester seul avec ses filles.

– Maudit accès de tendresse paternelle ! Rothaïde et Berthe, filles de Karl, croyant, sans doute, être à l'avance prévenues de son arrivée par le bruit tumultueux de sa chevauchée, avaient gagné les chambres hautes du pavillon, Berthe avec Enghilbert, le bel abbé de Saint-Riquier, Rothaïde avec Audoin, l'un des officiers de l'empereur. Or, les deux couples pleins de sécurité se mirent, les imprudents ! à chanter les litanies de Vénus !

– Quelles mœurs ! quelle cour !

– L'empereur arrive seul, descend de cheval ; les amoureux n'entendent rien. – « Où sont mes filles ? – demande-t-il brusquement au grand Nomenclateur de sa table, qui veillait aux préparatifs du souper… C'est de lui que je tiens ces détails, car, tout à l'heure, transi de froid et mouillé jusqu'aux os, je suis, malgré les ordres de Karl, entré par une porte de derrière du pavillon, pour me réchauffer au feu de la cuisine…

– Eh ! qu'importe !

– Où sont mes filles ? – demanda donc l'empereur à l'officier de sa table d'un ton courroucé, car il semble véritablement furieux… de cette furie, vous savez peut-être la cause, Amael, vous qui l'avez entretenu tout le long du chemin ?

– Octave… tu me mets au supplice… achève donc !

– Le grand Nomenclateur, comme tous les officiers du palais, connaissait les galanteries des filles de l'empereur ; aussi, les voyant grimper aux chambres hautes avec Audoin et Enghilbert, notre homme supposa sagement qu'elles n'allaient point en ce lieu pour dire leurs oraisons. À la vue inattendue de Karl, qui lui demande où sont ses filles, le grand Nomenclateur se trouble et répond : – « Auguste empereur… je vais avertir les augustes princesses de votre auguste présence ; elles sont, je crois, montées aux chambres hautes pour prendre un peu de repos, en attendant le souper. » – « Je vais aller les rejoindre, » – reprit Karl, – et le voici grimpant à son tour à l'étage supérieur. Le vieux Vulcain, surprenant Mars et Vénus dans leurs amoureux ébats, ne dut pas être plus furieux que l'auguste empereur en surprenant ses filles et leurs galants, car le grand Nomenclateur, resté près de la porte de l'escalier, entendit bientôt un tapage infernal dans les chambres hautes : l'irascible Karl jouait à tort et à travers du manche de son

fouet de chasse sur les couples amoureux ; après quoi un grand silence se fit. L'empereur, ayant l'habitude de ne point ébruiter ces choses, redescendit, calme en apparence, mais pâle de colère, et… – Le récit d'Octave fut soudain interrompu par des cris tumultueux ; il vit, ainsi qu'Amael, des esclaves sortir du pavillon en tenant des torches à la main. Bientôt la voix perçante de l'empereur, dominant ce tumulte, s'écria : – À cheval !… ma fille Thétralde est égarée dans la forêt… elle n'est pas retournée au palais… et elle n'est pas venue dans ce pavillon… Prenez des torches… et cherchons-la !… Vite, à cheval ! à cheval !…

– Amael… au nom du salut de votre petit-fils, – s'écria précipitamment Octave, – suivez-moi de loin… il nous reste une chance de sauver Vortigern du courroux de l'empereur. – Ce disant, le jeune Romain disparut au milieu des seigneurs de la cour, qui couraient à leurs chevaux, tandis que Karl, dont la colère, un moment contenue, faisait explosion de nouveau, s'écriait : – Les voilà ahuris comme un troupeau en désordre… Que chacun prenne une torche et suive une des allées de la forêt… en appelant ma fille à grands cris. Holà ! quelqu'un pour porter une torche devant moi ! – Octave, à ces mots, saisit une torche et s'approcha de l'empereur, tandis que d'autres seigneurs s'éloignaient rapidement dans diverses directions, afin d'aller à la recherche de Thétralde. Amael comprit alors le sens de la recommandation d'Octave, et remontant à cheval, ainsi qu'y étaient remontés Karl et le jeune Romain qui l'éclairait, il les laissa tous deux prendre une assez grande avance, puis il les suivit de loin, se guidant sur la lumière de la torche qui brillait à travers les ténèbres.

* *

*

L'empereur, ainsi que le racontait plus tard Octave à Amael, semblait tour à tour en proie à la colère que lui causait la nouvelle preuve du libertinage de ses filles et à l'inquiétude où le jetait la disparition de Thétralde. Ces divers sentiments se traduisaient par quelques mots entrecoupés, parvenant aux oreilles du jeune Romain, qui précédait Karl de quelques pas : – Malheureuse enfant !… Où est-elle ? où est-elle ? mourant de froid et de frayeur… au fond de quelque taillis, peut-être ! – murmurait l'empereur ; puis il appelait à grands cris : – Thétralde ! Thétralde ! – Mais le silence seul lui répondant, il reprenait en gémissant : – Hélas ! elle ne m'entend pas ! Roi des cieux, aie pitié de moi ! Si

jeune… si délicate… une pareille nuit de froidure peut la tuer !… Oh ! malheur à ma vieillesse ! que cette enfant eût consolée… Elle n'eut pas ressemblé à ses sœurs ; son front de quinze ans n'a jamais rougi d'une mauvaise pensée ! Oh ! morte, morte, peut-être ! Non, non… la jeunesse est si vivace… et puis ces filles… je les ai élevées en garçons… elles sont habituées à la fatigue… à me suivre pendant mes voyages… et pourtant… cette nuit profonde… ce froid… la frayeur de se trouver seule… c'est affreux pour une enfant de cet âge ! – Et il se reprenait à crier : – Thétralde ! Thétralde ! – Puis, s'arrêtant soudain et prêtant l'oreille, l'empereur des Franks dit vivement au jeune Romain après un moment de silence : – N'as-tu pas entendu le hennissement d'un cheval ?

– En effet, auguste prince, il me semble…

– Écoute… écoute…

Octave se tut ; bientôt un nouveau et lointain hennissement retentit au milieu du silence de la forêt. – Plus de doute… ma fille, désespérant de retrouver son chemin, aura attaché sa haquenée à un arbre, – s'écria Karl, palpitant d'espérance, et s'adressant à Octave : – Au galop ! au galop ! – Précipitant alors sa course, l'empereur des Franks s'écria : – Thétralde ! ma fille !… me voici !

Amael, qui, à une assez grande distance et toujours dans l'ombre, suivait Karl, voyant la lumière de la torche sur laquelle il se guidait s'éloigner rapidement dans les ténèbres, prit aussi le galop, laissant toujours à l'empereur la même avance. Celui-ci eut bientôt atteint, ainsi qu'Octave, l'endroit de la route où Vortigern et Thétralde, avant d'entrer dans la hutte du bûcheron, avaient attaché leurs chevaux. Une lueur de la torche éclaira la forme blanche de la monture favorite de la jeune fille, et laissa dans l'ombre le noir coursier de Vortigern, attaché à quelques pas.

– La haquenée de Thétralde ! – s'écria Karl ; puis, avisant la cabane à la clarté du flambeau porté par Octave, il ajouta : – Ô roi des cieux ! grâces te soient rendues !… ma chère enfant a trouvé un abri ! – Mettant alors pied à terre, l'empereur dit au jeune Romain, en se dirigeant vers la hutte, éloignée d'une vingtaine de pas de la route. – Viens vite ! ma fille est là… Marche devant, éclaire-moi.

Octave, doué d'un coup d'œil plus perçant que celui de Karl, avait reconnu en frémissant le cheval de Vortigern, attaché auprès

de la haquenée de Thétralde ; aussi, pressentant l'accès de fureur où allait entrer l'empereur à la vue du spectacle qui l'attendait, sans doute… Octave recourut à un moyen extrême : feignant de trébucher, il laissa tomber sa torche dans l'espoir de l'éteindre sous ses pieds, comme par hasard. Mais Karl se baissa vivement, la ramassa en s'écriant : – Maladroit ! – Puis il courut à l'entrée de la hutte… Le jeune Romain, plein d'épouvante, suivait l'empereur ; soudain il le vit s'arrêter pétrifié au seuil de la cabane, intérieurement éclairée par la torche qu'il tenait, et dont la lueur continuait de guider Amael. Celui-ci, ayant aussi mis pied à terre, put, grâce à l'épaisse feuillée dont était jonché le sol, s'approcher sans être entendu de l'empereur des Franks, au moment où celui-ci, frappé de stupeur, s'était arrêté immobile. Voici ce que vit Amael à la clarté du flambeau : Vortigern, profondément endormi, couché, son épée nue à côté de lui, défendait l'entrée de la cabane, car, pour y pénétrer, il eût fallu marcher sur son corps placé en travers du seuil. Au fond de cette retraite, Thétralde, étendue sur un lit de mousse et soigneusement couverte de la tunique du jouvenceau, dormait aussi d'un profond sommeil, sa tête, candide et charmante, posée sur l'un de ses bras replié. Telle était la persistance de leur sommeil, que ni la jeune fille ni Vortigern ne furent d'abord réveillés par la lumière de la torche. De grosses gouttes de sueur tombaient du front pâle de l'empereur des Franks. À sa première stupeur de retrouver sa fille dans cette hutte solitaire en compagnie du jeune Breton, avait succédé sur les traits de Karl l'expression d'une angoisse terrible ; puis, ces doutes cruels sur la chasteté de sa fille firent placé à l'espoir, lorsqu'il remarqua la sérénité du sommeil de ces deux enfants. L'empereur se sentait encore rassuré par la précaution qu'avait eue Vortigern de se coucher en travers du seuil de la cabane, cédant, sans doute, ainsi à une pensée de respectueuse sollicitude et de vaillante protection. Thétralde, cependant, s'éveilla la première. La clarté de la torche frappa les paupières closes de la jeune fille ; elle souleva d'abord à demi sa tête, encore appesantie, porta la main à ses yeux, les ouvrit bientôt tout grands, se dressa sur son séant ; puis, à la vue de son père, elle poussa un cri de joie si sincère, ses traits enchanteurs exprimèrent un bonheur si pur de tout embarras, de toute honte, en se jetant d'un bond au cou de Karl, qu'il la pressa contre son cœur avec ivresse en murmurant : – Ah ! je ne crains plus rien… son front n'a pas rougi !

Ces mots arrivèrent aux oreilles d'Amael, jusqu'alors debout et immobile derrière l'empereur, qui courut bientôt un assez grand

danger : car Thétralde, courant à son père dans le premier élan de sa joie, avait heurté Vortigern en passant par-dessus son corps ; le jeune Breton, réveillé en sursaut, ébloui par la lumière et l'esprit encore troublé par le sommeil, saisit son épée, se releva d'un bond ; et voyant à l'entrée de la hutte deux hommes, dont l'un tenait Thétralde enlacée dans ses bras, il crut à un rapt, saisit d'une main Karl à la gorge, et, le menaçant de son épée nue, s'écria : – Tu es mort si… – Mais, reconnaissant aussitôt le père de Thétralde, Vortigern laissa tomber son épée, se frotta les yeux, et dit en reculant d'un pas : – L'empereur des Franks !…

– Lui-même, mon garçon ! – répondit joyeusement Karl en baisant de nouveau avec une sorte de frénésie le front et les cheveux de sa fille. – Tu avais défendu l'entrée de la hutte en te couchant en travers du seuil… Aussi, la vigueur de ton poignet me prouve qu'il eût été mal venu celui qui aurait eu quelque méchante intention contre mon enfant !

– Nous sommes tes ennemis, et cependant tu nous as accueillis avec bonté, mon aïeul et moi, – répondit simplement le jeune Breton, sans baisser les yeux devant le regard pénétrant de Karl ; – j'ai veillé sur ta fille… comme j'aurais veillé sur ma sœur.

Vortigern accentua si noblement ces mots : *ma sœur*, qu'Amael murmura tout bas à l'oreille de Karl : – Ainsi que toi, je ne doute pas de la pureté de ces enfants.

– Toi ici ? – s'écria l'empereur en se retournant avec surprise. – Sois le bienvenu ! D'où sors-tu ?

– Tu cherchais ta fille… moi je cherchais mon petit-fils.

– Et je l'ai retrouvée, ma douce fille ! – reprit Karl avec un attendrissement ineffable, en baisant encore Thétralde au front. – Oh ! je l'aime… je l'aime… plus que je ne l'ai jamais aimée ! – Et, la tenant toujours enlacée de l'un de ses bras, l'empereur alla jusqu'au fond de la hutte, où il se jeta brisé par l'émotion. Faisant alors asseoir Thétralde sur ses genoux, et la contemplant avec bonheur, il lui dit : – Voyons, fillette, raconte-moi ton aventure… Comment as-tu perdu la chasse ? Comment t'es-tu ainsi égarée ? Comment t'es-tu résignée à passer la nuit dans cette hutte, quoique gardée par ce vaillant soldat ?

– Mon père, – répondit Thétralde en baissant les yeux et cachant un instant son visage dans le sein de Karl, sur les genoux de qui elle restait assise, – laisse-moi rassembler mes souvenirs… je vais tout te raconter.

Vortigern, pendant un moment de silence qui suivit la réponse de Thétralde, se rapprocha d'Amael, qui le serra tendrement contre sa poitrine, tandis que, debout, la torche à la main, éclairant cette scène, le jeune Romain semblait, il faut l'avouer, encore plus surpris qu'enthousiasmé de la continence de Vortigern.

– Mon père, – reprit Thétralde en relevant la tête et attachant son regard candide sur l'empereur des Franks, – je dois tout te dire, n'est-ce pas ? tout… absolument ?

– Oui, fillette, tout absolument ! – Et Karl, réfléchissant, dit à Octave : – Plante cette torche en terre, et va avec ce jeune garçon veiller sur nos chevaux. – Le Romain obéit, s'inclina, et sortit avec le petit-fils d'Amael.

– Quoi ! mon père… tu renvoies Vortigern ? – dit Thétralde avec un accent de doux reproche. – J'aurais, au contraire, désiré qu'il restât pour te confirmer mon récit.

– Tout ce que tu me diras, ma fille, je le croirai. Parle, parle sans crainte devant moi et l'aïeul de ce digne garçon.

– Hier, – reprit Thétralde, – j'étais au balcon du palais lorsque Vortigern est entré dans la cour. Apprenant qu'il venait ici comme prisonnier, si jeune et blessé, je me suis tout de suite intéressée à lui ; puis, quand il a manqué d'être renversé, tué peut-être par son cheval, j'ai eu si grand'peur, si grand'peur, que j'ai poussé un cri d'effroi ; mais, lorsque Hildrude et moi nous l'avons vu se montrer intrépide cavalier, nous lui avons, dans notre admiration, jeté nos bouquets.

– Vous m'aviez toutes deux parlé de votre admiration pour ce jouvenceau comme habile écuyer, mais point du tout de ces bouquets-là ; enfin, passons… continue.

– J'ai été certainement très-heureuse de ton retour, bon père ; cependant, je te l'avoue, je pensais peut-être encore plus à Vortigern qu'à toi ; toute la nuit, ma sœur et moi, nous avons parlé du jeune otage breton, de sa bonne grâce, de sa figure, à la fois douce et hardie… de…

– Bien, bien, passons là-dessus, ma fille, passons…

– Tu ne veux donc pas, père, que je te dise tout ?…

– Si… si… continue…

– Au point du jour, je me suis endormie, mais c'était encore

pour rêver de Vortigern ; nous l'avons revu à l'église, quand je ne regardais pas son fier et doux visage, je priais pour le salut de son âme. Après la messe, lorsque j'ai su que l'on chasserait, ma seule crainte a été qu'il ne vînt pas à la chasse… Juge de ma joie, mon père, lorsque je l'ai aperçu. Soudain son cheval s'emporte ; moi, presque sans réfléchir, car j'agissais vraiment comme malgré moi, je donne un coup de houssine à ma haquenée pour rejoindre Vortigern. Hildrude me suit, elle veut me dépasser ; oh ! alors cela m'irrite ; je frappe son cheval à la tête ; il fait un écart, emporte ma sœur dans une autre allée ; j'arrive seule auprès de Vortigern. Le brouillard, la pluie, et bientôt la nuit nous surprennent ; nous remarquons cette hutte de bûcheron et un foyer à demi éteint ; alors nous nous disons : nous ne pouvons retrouver notre chemin, passons la nuit ici ! Par bonheur, nous voyons des châtaignes tombées des arbres ; nous les ramassons, nous les faisons cuire sous la cendre, mais nous avons oublié de les manger…

– Parce que vous étiez trop fatigués, sans doute ?… de sorte que, pour prendre du repos, tu t'es couchée, toi sur cette mousse, et ce garçon en travers du seuil ?

– Oh ! non, mon père… avant de nous endormir, nous avons beaucoup causé, beaucoup disputé, et c'est en disputant ainsi que nous avons oublié nos châtaignes… puis le sommeil nous a pris, et nous nous sommes endormis.

– Mais à quel propos toi et ce garçon vous êtes-vous disputés, ma fille ?

– Hélas ! j'avais eu des pensées mauvaises… ces pensées, Vortigern les combattait de toutes ses forces, et, à ce propos, nous nous sommes disputés ; pourtant, au fond, vois-tu, il avait raison ; car tu ne pourras jamais le croire. Je voulais fuir Aix-la-Chapelle, et aller en Bretagne avec Vortigern… pour nous y marier.

– Me quitter… ma fille… me quitter ? moi qui t'aime si tendrement !

– C'est ce que m'a répondu Vortigern. « – Thétralde, y songes-tu ? quitter ton père, qui te chérit, – me disait-il. – Quoi ! tu aurais le triste courage de lui causer ce cruel chagrin ? Et moi qu'il a traité, ainsi que mon aïeul, avec bonté, je serais ton complice ! Non, non ; d'ailleurs je suis ici prisonnier sur parole ; prendre la fuite, ce serait me déshonorer. Ma mère ne me reverrait de sa vie… » – Ta mère t'aime trop, – disais-je à Vortigern, – pour ne pas te pardonner ; mon père aussi nous pardonnera : il est si bon !

N'a-t-il pas été indulgent pour mes sœurs, qui ont leurs amants comme il a des maîtresses… Cela ne fait ni tort ni mal à personne de s'aimer quand on se plaît ; une fois mariés, nous reviendrons auprès de mon père ; heureux de me revoir, il oubliera tout, et nous vivrons auprès de lui comme Éginhard et ma sœur Imma. – Mais Vortigern, inflexible, me parlait sans cesse de sa promesse de prisonnier et du chagrin que te causerait ma fuite ; il pleurait ainsi que moi à chaudes larmes en me consolant et me grondant comme une enfant que j'étais ; enfin, quand nous avons eu beaucoup disputé, beaucoup pleuré, il m'a dit : « Thétralde, la nuit s'avance ; tu dois être fatiguée, il faut te coucher sur ce lit de mousse ; je me mettrai en travers du seuil, mon épée nue à côté de moi, pour te défendre au besoin… » Je tombais de sommeil ; Vortigern m'a couverte de sa tunique ; je me suis endormie, et je rêvais encore de *lui*, quand tout à l'heure tu m'as réveillée, mon bon père…

L'empereur des Franks avait écouté ce naïf récit avec un mélange d'attendrissement, de crainte et de chagrin ; bientôt il poussa un profond soupir d'allégement qui semblait répondre à cette réflexion : – À quel danger ma fille a échappé !… – Cette pensée dominant bientôt toutes les autres, Karl embrassa de nouveau Thétralde avec effusion, en lui disant : – Chère enfant, ta franchise me charme ; elle me fait oublier qu'un moment tu as pu songer à quitter ton père.

– Oh ! à ce méchant projet, Vortigern m'a fait renoncer ; aussi, pour le récompenser, tu seras bon, tu nous marieras, n'est-ce pas ? Nous nous aimons tant !…

– Nous reparlerons de cela. Quant à présent, il faut songer à regagner le pavillon, tu y prendras quelques moments de repos ; nous reparlerons ensuite pour Aix-la-Chapelle. Attends-moi ici ; j'ai à m'entretenir un moment avec ce bon vieillard. – Karl sortit de la hutte avec Amael, et lui dit en s'arrêtant à quelques pas : – Ton petit-fils est un loyal garçon, vous êtes une famille de braves hommes ; tu as sauvé la vie de mon aïeul, ton petit-fils a respecté l'honneur de ma fille ; car je sais ce qu'il y a de fatal, à l'âge de ces enfants, dans l'entraînement d'un premier amour ; cet entraînement, Vortigern l'eût payé de sa vie… mais j'aime mieux louer que punir.

– Karl, lorsqu'il y a quelques heures je te disais mes inquiétudes à propos de l'absence de Vortigern, tu m'as répondu : – « Bon ! il aura rencontré quelque jolie fille de bûcheron… l'amour est de son âge. Tu ne veux pas faire un moine de ce garçon ? – Et

pourtant, s’il eût traité ta fille comme la fille d’un bûcheron… qu’aurais-tu fait ?

– Par le roi des cieux ! Vortigern ne serait pas sorti vivant de cette hutte !

– Donc il est permis de déshonorer la fille d’un esclave ? et le déshonneur de la fille d’un empereur est puni de mort ? Toutes deux pourtant sont des créatures de Dieu, égales à ses yeux.

– Vieillard, ces paroles sont insensées !

– Et tu te dis chrétien ! et tu nous traites de païens ! Mon petit-fils s’est conduit en honnête homme, rien de plus. L’honneur nous est cher, à nous autres Gaulois de cette vieille Armorique qui a pour devise : *Jamais Breton ne fit trahison*. Un dernier mot : Veux-tu m’accorder une grâce ? je t’en saurai gré.

– Parle.

– Tantôt, je t’ai vu frappé de la beauté d’une pauvre fille esclave ; tu songes à faire d’elle une de tes concubines d’un moment ; sois généreux pour cette malheureuse créature, ne la corromps pas ; rends-lui la liberté, à elle et à sa famille ; donne à ces gens le moyen de vivre laborieusement, mais honnêtement.

– Il en sera ainsi, foi de Karl, je te le promets. Tu n’as rien de plus à me demander ?

– Rien.

– Écoute à ton tour. Tantôt tu m’as, au nom de ton peuple, dit ceci : Karl, retire tes troupes de notre pays, et j’engage la foi bretonne que durant ta vie, nous ne sortirons pas de nos frontières.

– Oui, cette offre, je te l’ai faite : je te la fais encore.

– Je l’accepte.

– Tu agis en homme sage. Sois fidèle à ta foi, nous serons fidèles à la nôtre.

– Ta main, Amael… ta main loyale.

– La voici, Karl, et qu’elle soit la main d’un traître si notre peuple parjure sa promesse ! Nous vivrons en paix avec toi ; si tes descendants respectent nos libertés, nous vivrons en paix avec eux.

– Amael, c’est dit et juré.

– Karl, c’est dit et juré.

– Maintenant, toi et ton petit-fils, au lieu de retourner à Aix-la-Chapelle, vous passerez la nuit dans le pavillon de la forêt ; demain, au point du jour, je vous enverrai vos bagages et une escorte chargée de vous accompagner jusqu'aux frontières de l'Armorique, et vous vous mettrez en route sans retard.

– Tu peux y compter.

– Je vais retourner au pavillon, seul avec ma fille, lui promettant, afin de ne pas la désespérer, que demain elle verra Vortigern. Je dirai à mes courtisans que je l'ai trouvée seule dans cette hutte : hélas ! les médisances des cours sont cruelles ; on n'y croit guère à l'innocence, et si l'on savait que Thétralde a passé une partie de la nuit dans ce réduit avec ton petit-fils, on dirait déjà d'elle ce qu'on dit de ses sœurs ! – Et portant sa main à ses yeux humides, l'empereur des Franks ajouta douloureusement : – Ah ! mon cœur de père saigne souvent ; j'ai trop aimé mes filles, j'ai été trop indulgent ! Et puis mes guerres continuelles au dehors de mon royaume, les affaires de l'État m'empêchaient de veiller sur mes enfants. Cependant, en mon absence, je les laissais aux mains des prêtres ! elles ne manquaient pas un office et brodaient des chasubles pour les évêques ! Enfin, le Seigneur Dieu, qui m'a toujours été secourable en toutes choses, a voulu me frapper dans ma famille, que sa volonté soit faite ! Je suis un malheureux père ! – Et appelant le jeune Romain, il lui dit d'une voix redoutable : – Octave, personne… tu m'entends, personne… ne doit savoir que ma fille a passé une partie de la nuit dans cette cabane avec ce jeune homme, car la malignité n'épargne pas même ce qu'il y a de plus chaste, de plus respectable au monde. Le secret de cette nuit n'est connu que de moi, de ma fille et de ces deux Bretons ; je suis aussi certain de leur discrétion que de la mienne et de celle de Thétralde. Rappelle-toi ceci : tu es perdu si un seul mot de cette aventure circule à la cour ; en ce cas, toi seul aurais parlé ; si, au contraire, tu me gardes le secret, tu peux compter sur ma faveur croissante.

– Auguste empereur, ce secret, je l'emporterai dans la tombe.

– J'y compte : amène mon cheval et celui de ma fille ; tu vas nous accompagner au pavillon de chasse, puis à Aix-la-Chapelle ; tu commanderas l'escorte que je donne à ces deux otages pour retourner en leur pays ; je te remettrai un ordre pour le commandant de mon armée en Bretagne. Demain, au point du jour, tu te rendras au pavillon de la forêt avec l'escorte, et vous partirez aussitôt pour l'Armorique.

Octave s'inclina. L'empereur dit alors à Amael : – La lune s'est levée, elle éclaire suffisamment la route. Monte à cheval avec ton petit-fils, suis cette allée jusqu'à ce que tu te trouves dans un carrefour ; tu t'y arrêteras ; c'est là que, par mes ordres, l'on viendra bientôt te chercher pour te conduire au pavillon d'où tu partiras demain au point du jour. Que ton peuple soit fidèle à ta parole, je serai fidèle à la mienne. Si tu trouves que l'empereur Karl mérite que l'on dise quelque bien de lui, dis-le en ton pays. Et maintenant, adieu.

Amael alla rejoindre son petit-fils, qu'il trouva profondément pensif, assis au bord de la route, sur un tronc d'arbre, sa figure cachée dans ses mains ; il pleurait silencieusement et n'entendit pas le vieillard s'approcher de lui. – Allons, mon enfant, – lui dit Amael, d'une voix douce et grave, – remontons à cheval et partons.

– Partir ! – dit Vortigern, en tressaillant et se levant brusquement, et essuyant du revers de sa main son visage baigné de larmes. – Partir ?… déjà ?

– Oui, mon enfant, demain nous nous mettons en route pour la Bretagne, où tu reverras ta mère et ta sœur. La noblesse de ta conduite a porté ses fruits ; nous sommes libres ; Karl rappelle ses troupes de l'Armorique.

* *

*

Mon aïeul Amael, peu de temps après notre retour d'Aix-la-Chapelle, a écrit ce récit que j'ai joint à la légende de notre famille. Moi, Vortigern, j'ai vu mourir mon grand-père à l'âge de cent cinq ans, peu de temps après mon mariage avec la douce Josseline. Karl le Grand est mort à Aix-la-Chapelle, l'année 814.

ÉPILOGUE – 818-912.

Le défilé de Glen-Clan. – Le marais de Peulven. – La forêt de Cardik. – Les landes de Kennor. – La vallée de Lokfern.

L'an 818, sept années après qu'Amael et son petit-fils Vortigern eurent quitté la cour de Karl, empereur des Franks, pour revenir en Bretagne, trois cavaliers et un piéton gravissaient péniblement une des chaînes ardues des *Montagnes noires*, qui s'étendent vers le sud-ouest de l'Armorique. Lorsque du haut de l'entassement de rochers à travers lesquels serpentait la route, les voyageurs abaissaient leurs regards au-dessous d'eux, ils voyaient à leurs pieds une longue suite de collines et de plaines. Tantôt couvertes de seigles et de blés déjà mûrs, tantôt se déroulant comme d'immenses tapis de bruyères ; çà et là, s'étendaient aussi à perte de vue de vastes marais ; quelques villages auxquels on arrivait par une chaussée, s'élevaient au milieu de ces marécages impraticables qui leur servaient de défense ; ailleurs des troupeaux de moutons noirs paissaient les bruyères roses ou les vertes vallées, qu'arrosaient de nombreux ruisseaux d'eau vive. L'on voyait aussi dans ces herbages des bœufs, des vaches, et surtout grand nombre de chevaux de l'infatigable race bretonne, rude au travail, ardente à la guerre. Les trois cavaliers, précédés du piéton, continuaient de gravir la pente escarpée de la montagne ; l'un de ces cavaliers, vêtu du costume ecclésiastique, était Witchaire, l'un des plus riches abbés de la Gaule. Les biens immenses de son abbaye presque royale avoisinaient les frontières de la Bretagne ; deux de ses moines, à cheval comme lui, et comme lui vêtus en religieux de l'ordre de *Saint-Benoît,* le suivaient. Entre eux marchait une mule de bât, chargée des bagages de cet abbé, homme de petite taille, à l'œil fin, au sourire tantôt béat, tantôt rusé ; le guide, montagnard dans la force de l'âge, robuste et trapu, portait l'antique costume des Gaulois bretons : larges braies de toile serrées à sa taille par une ceinture de cuir, justaucorps d'étoffe de laine, et sur son épaule pendait du même côté que son bissac sa casaque de peau de chèvre, quoiqu'on fût en été. Ses cheveux, à demi cachés par un bonnet de laine, tombaient jusque sur ses épaules ; il s'appuyait de temps à autre sur son *pen-bas*,

long bâton de houx, terminé par une crosse. Le soleil d'août, en son plein, dardait ses ardents rayons sur le guide, les deux moines et l'abbé Witchaire. Celui-ci, arrêtant son cheval, dit au piéton : – La chaleur est étouffante ; ces rochers de granit nous la renvoient brûlante, comme si elle sortait de la bouche d'un four ; nos montures sont harassées. Je vois là-bas, à nos pieds, un bois épais ; ne pourrais-tu nous y conduire ? nous nous y reposerions à l'ombre.

Karouër, le guide, secoua la tête et répondit en indiquant du bout de son pen-bas le massif boisé : – Pour nous rendre là, il faudrait faire un saut de deux cents pieds, ou un circuit de près de trois lieues dans la montagne ; choisis.

– Poursuivons donc notre route ; mais quand arriverons-nous donc à la vallée de Lokfern ?

– Vois-tu là-bas, tout là-bas, à l'horizon, la dernière de ces cimes bleuâtres ?

– Je la vois.

– C'est le *Menèz-c'Hom*, la plus haute des montagnes Noires ; cette autre, vers le couchant, un peu moins éloignée, est le *Loch-Renan* ; c'est entre ces deux montagnes que se trouve la vallée de Lokfern où demeure MORVAN, le laboureur, chef des chefs de la Bretagne.

– Es-tu certain qu'il soit à sa métairie ?

– Un laboureur revient toujours à sa métairie après le soleil couché.

– Le connais-tu ce Morvan ?

– Je suis de sa tribu ; j'ai guerroyé avec lui lors de nos dernières guerres contre les Franks, du vivant de Karl, leur empereur.

– Ce Morvan est marié, dit-on ?

– Sa femme Noblède le vaut par sa vaillance. Elle est de la race de Joel, c'est tout dire.

– Qu'est-ce que Joël ?

– Un des plus braves hommes dont l'Armorique ait gardé le souvenir. Sa fille Hêna, la vierge de l'île de Sèn, a offert sa vie en sacrifice pour le salut de la Gaule, lorsque les Romains ont envahi ce pays, comme les Franks l'ont envahi, et veulent, dit-on, l'envahir encore.

– Vous vous attendez donc à ce que *Louis-le-Pieux*, fils du grand Karl, vous déclare la guerre ?

– Depuis que tu as passé nos frontières, as-tu vu des préparatifs de bataille ?

– J'ai vu les laboureurs aux champs, les bergers conduisant leurs troupeaux, les cités ouvertes et paisibles ; mais l'on sait qu'en votre pays, au premier signal, bergers, bûcherons, laboureurs et citadins deviennent soldats.

– Oui, quand on les attaque.

– Ainsi, vous vous attendez à être attaqués ?

Karouër regarda fixement l'abbé, sourit d'un air sardonique, ne répondit rien, siffla entre ses dents, et faisant machinalement tournoyer son pen-bas, il devança d'un pied léger les trois moines.

La nuit s'approchait ; Karouër et ceux qu'il guidait ayant marché durant tout le jour, arrivèrent à l'un des points culminants de la route montueuse qu'ils suivaient, lorsque soudain l'abbé Witchaire, frappé d'un spectacle étrange, arrêta sa monture. Il remarquait à l'extrême horizon encore distinct malgré le crépuscule, un feu que l'éloignement rendait à peine visible. Presque aussitôt des feux pareils s'allumèrent de proche en proche sur les cimes espacées de la longue chaîne des montagnes Noires. Ces feux apparaissaient de plus en plus éclatants et considérables, à mesure qu'ils étaient plus proches de l'endroit où se trouvait l'abbé Witchaire. Soudain à vingt pas de lui, il vit poindre une lueur rougeâtre à travers une fumée épaisse ; bientôt cette lueur se changea en une flamme brillante qui s'élançant vers le ciel étoilé, jeta une clarté si vive, que l'abbé, les moines, le guide, les roches, une partie de la rampe de la montagne furent éclairés comme en plein jour. Quelques moments après, des feux pareils, continuant de s'allumer de colline en colline, semblèrent tracer la route que les voyageurs venaient de parcourir, et se perdirent au loin dans la brume du soir. L'abbé Witchaire restait muet d'étonnement. Karouër poussa par trois fois un cri guttural et retentissant comme celui d'un oiseau de nuit. Un cri semblable s'élevant de derrière le plateau de roches où brillait la flamme, répondit à l'appel de Karouër.

– Quels sont ces feux qui s'allument ainsi de montagne en montagne ? – dit vivement l'abbé frank, après un premier moment de surprise ; – c'est sans doute un signal ?

– À cette heure, – répondit le guide, – des feux pareils brillent

sur toutes les cimes de l'Armorique, depuis les montagnes *d'Arrès*, jusqu'aux montagnes Noires et à l'Océan.

– Réponds, – s'écria l'abbé frank, – de ce signal, quel est le but ?

Karouër, selon sa coutume, ne répondit rien, et hâta le pas en faisant tournoyer son pen-bas.

* *

*

La demeure de Morvan le laboureur, élu chef des chefs de la Bretagne, était située à mi-côte de la vallée de Lokfern, au milieu des derniers chaînons des montagnes Noires ; de fortes palissades en troncs de chêne bruts reliés entre eux par de fortes traverses, et placées sur le revers de profonds fossés, défendaient les abords de cette métairie. En dehors de cette clôture fortifiée s'étendaient, au nord et à l'est, des bois séculaires ; au midi, de vertes prairies descendaient en pente douce jusqu'aux sinuosités d'une rivière rapide bordée de saules et d'aulnaies. Le logis de Morvan, ses granges, ses écuries, ses étables, avaient l'extérieur agreste des constructions gauloises du vieux temps ; une sorte de porche rustique s'étendait devant l'entrée principale de la maison ; sous ce porche, et jouissant de la fin de ce beau jour d'été, se tenaient *Noblède*, femme de Morvan, et *Josseline*, jeune épouse de Vortigern. Cette toute jeune femme, d'une riante beauté, allaitait son dernier né, ayant à ses côtés ses deux autres enfants, *Ewrag* et *Rosneven*, âgés de quatre et cinq ans. *Caswallan*, druide chrétien, vieillard d'une figure vénérable, et dont la barbe était aussi blanche que sa longue robe, souriait doucement au petit Ewrag, qu'il tenait entre ses genoux. Noblède, femme de Morvan et sœur de Vortigern, âgée d'environ trente ans, était d'une grande beauté, quoique sa physionomie fût empreinte d'une vague tristesse, car, depuis dix années de mariage, Noblède ne connaissait pas encore le bonheur d'être mère. Son grave maintien, sa haute stature, rappelaient ces matrones qui, aux jours de l'indépendance de la Gaule, siégeaient vaillamment, à côté de leurs époux, aux conseils suprêmes de la nation. Noblède et Josseline filaient leur quenouille, tandis que les autres femmes et filles de la famille de Morvan s'occupaient des préparatifs du repas du soir ou de divers travaux domestiques, remplissant de fourrages les râteliers que les troupeaux devaient trouver garnis à leur retour des champs. Le druide chrétien Caswallan tenait sur ses genoux le petit Ewrag, et achevait de lui faire réciter sa leçon religieuse sous cette forme symbolique, lui disant : – « Enfant blanc du druide, réponds-moi ;

que te dirai-je ?

– » Dis-moi la division du nombre trois, – reprit l'enfant, – afin que je l'apprenne aujourd'hui.

– » Il y a trois parties dans le monde… trois commencements et trois fins pour l'homme comme pour le chêne… trois célestes royaumes, fruits d'or, fleurs brillantes, petits enfants qui rient(47). » Ces trois célestes royaumes où se trouvent les fruits d'or, les fleurs brillantes et les enfants qui rient, mon petit Ewrag, sont les mondes où vont tour à tour renaître et continuer de vivre de plus en plus heureux ceux-là qui, dans ce monde-ci, ont accompli des actions pures et célestes. Pour les accomplir, ces actions, mon enfant, que faut-il être ?

– Être sage, être bon, être juste… ne pas craindre la mort, car nous renaissons de monde en monde avec un corps toujours nouveau ; aimer la Bretagne comme une tendre mère… et la défendre comme on défend sa mère.

– Oui, mon doux enfant, – dit Noblède en attirant à elle le fils de son frère, – souviens-toi toujours de ces mots sacrés : – Défendre la Bretagne comme on défend sa mère ; – et l'épouse de Morvan embrassa tendrement Ewrag.

– Mère ! mère ! – s'écria le petit Rosneven en frappant joyeusement dans ses mains et s'élançant hors du portique, bientôt suivi de son frère Ewrag, – voici notre père !

Caswallan, Noblède et Josseline se levèrent aux cris joyeux des enfants, et s'avancèrent à la rencontre de deux grands chariots lourdement chargés de gerbes dorées, traînés par des bœufs. Morvan et Vortigern se tenaient assis à l'avant-train de l'une de ces voitures, entourées d'un assez grand nombre d'hommes et de jeunes gens de la famille ou de la tribu du chef des chefs, portant la faucille, la fourche et le râteau des moissonneurs. À quelque distance derrière eux, venaient les bergers et leurs troupeaux, dont on entendait au loin tinter les clochettes. Morvan, alors dans la force de l'âge, robuste et trapu comme la plupart des habitants des montagnes Noires, portait leur costume rustique : de larges braies de grosse toile blanche et une chemise de lin qui laissait entrevoir sa large poitrine et son cou hâlés, car, par cette rude et chaude journée de moisson, il avait quitté sa casaque ; ses longs cheveux, châtains comme sa barbe touffue, encadraient son mâle visage, au large front, aux regards intrépides et perçants. Chez Vortigern, la mâle gravité de l'homme, de l'époux et du père, avait

succédé à la fleur de l'adolescence. Ses traits exprimèrent une douce joie à la vue de ses deux enfants, qui accoururent à lui. Il les embrassa tendrement, cherchant des yeux sa femme et sa sœur, qui, accompagnées de Caswallan, ne tardèrent pas à s'approcher.

– Chère femme, la moisson sera bonne et abondante, – dit Morvan à Noblède. – Et il ajouta en se tournant vers les chariots chargés de gerbes : – As-tu jamais vu plus beaux épis, paille plus dorée ?

– Morvan, – reprit Josseline, – vous moissonnez de bonne heure cette année… nous autres, du côté de Karnak, nous laisserons encore nos blés mûrir sur pied pendant quinze ou vingt jours, n'est-ce pas, Vortigern ?

– Non, ma douce Josseline, répondit-il, – j'imiterai Morvan ; dès demain, nous retournerons chez nous, afin de commencer au plus vite notre moisson.

– Je vais, de plus, beaucoup vous surprendre, Josseline, – reprit Morvan ; – car, au lieu de laisser, selon notre vieille et bonne coutume, les gerbes engrangées pour mûrir le grain… ce blé, moissonné aujourd'hui, sera battu cette nuit ; Vortigern et moi, nous ne serons pas les derniers à jouer du fléau sur l'aire de la grange… Ainsi donc, Noblède, donne-nous vite à souper.

– Quoi, Morvan ! – reprit Josseline, – vous et Vortigern, après cette rude journée de moisson, vous allez encore passer la nuit au travail ?

– Joyeuse nuit, ma Josseline, – reprit Vortigern, – car, pendant que nous battrons le blé, toi et Noblède, vous nous chanterez quelque chanson… Caswallan nous dira quelque vieux bardit, et, de temps à autre, l'on défoncera une tonne d'hydromel pour réconforter les travailleurs.

– Vortigern, – dit en souriant le druide chrétien, – crois-tu donc mes bras tellement affaiblis par l'âge, que je ne puisse plus manier un fléau ?

– Et nous donc ? – reprit gaiement Josseline, – nous, filles et femmes de laboureurs, avons-nous donc perdu l'habitude d'apporter les gerbes sur l'aire ou d'ensacher le grain ?

– Et nous donc ? – dirent à leur tour le petit Ewrag et son frère Rosneven, – est-ce qu'à nous deux nous ne pourrons pas traîner une gerbe, dis, père ?

– Oh ! vous êtes des vaillants, chers petits, – reprit Vortigern en embrassant ses enfants, tandis que Morvan disait à sa femme :

– Noblède, n'oublie pas de faire porter quelques vivres dans la chambre des hôtes.

– Attendez-vous donc des hôtes, Morvan ? – demanda gaiement Josseline. – Bien-venus ils seraient ; ils nous aideraient à battre le grain.

– Ma douce Josseline, – répondit en souriant le chef des chefs, – les hôtes que j'attends mangent le plus pur froment, mais jamais ils ne se donnent la peine de le semer et de le récolter.

– La chambre des hôtes est préparée, – reprit Noblède, – le sol jonché de feuilles fraîches… Hélas ! personne n'y a logé depuis les derniers jours qu'elle a été occupée par notre aïeul Amael.

– Digne grand-père ! – reprit Vortigern en soupirant. – Il n'est venu chez vous que pour y languir quelques semaines et s'éteindre.

– Que sa mémoire soit bénie comme sa vie ! – dit Josseline. – Je l'ai connu pendant bien peu de temps, mais je l'aimais et je le vénérais comme un père.

Bientôt la famille de Morvan et tous ceux de sa tribu qui cultivaient ses terres avec lui, hommes, femmes et enfants, au nombre de trente personnes environ, s'assirent à une longue table dressée dans une grande salle, servant à la fois de cuisine, de réfectoire et de lieu de réunion pour les veillées d'hiver. Aux murailles étaient suspendus des armes de chasse et de guerre, des filets de pêche, des brides et des selles de chevaux. Quoiqu'on fût en plein été, telle était la fraîcheur de ce pays de bois et de montagnes, que la chaleur, du foyer, devant lequel avaient grillé les viandes du souper, agréait fort aux moissonneurs. Sa flamboyante clarté se joignait à celle des torches de bois résineux plantées dans des bras de fer scellés à la muraille. Lorsque les laboureurs eurent pris leur repas, Morvan se leva le premier de table en disant : – Maintenant, mes enfants, au travail !… La nuit est sereine, nous battrons le blé sur l'aire extérieure de la grange. Deux ou trois torches plantées entre les pierres de la margelle du puits nous éclaireront en attendant le lever de la lune. Nous aurons achevé notre besogne vers une heure de la nuit, nous dormirons jusqu'au point du jour, et nous retournerons aux champs pour achever la moisson.

Les torches, placées au bord du puits, jetèrent leurs vives lueurs

sur une partie de la cour et des bâtiments renfermés dans l'enceinte fortifiée. Hommes, femmes, enfants, commencèrent de décharger les chariots remplis de gerbes, tandis que ceux qui devaient battre le grain, et parmi eux Morvan, Vortigern et le vieux Caswallan, attendaient les gerbées le fléau à la main, n'ayant, pour se trouver plus à l'aise, conservé que leurs braies et leurs chemises. Les premières gerbes furent apportées au milieu de l'aire, et aussitôt retentit le bruit sourd et précipité des fléaux, vigoureusement maniés par les robustes bras des laboureurs. Dans l'appréhension d'une guerre prochaine, les Bretons se hâtaient de moissonner et d'engranger, afin de soustraire leur récolte sur pied aux ravages de l'ennemi et aussi de l'affamer, car les grains devaient être enfouis dans des cavités recouvertes de terre. Morvan, dont le front se mouillait déjà de sueur, dit en faisant voltiger rapidement son fléau : – Caswallan, tu nous a promis un bardit ; repose-toi un peu et chante, cela nous donnera doublement cœur à l'ouvrage.

Le druide chrétien chanta *Lez-Breiz*, ce vieux bardit national(48), si doux à l'oreille des Bretons, et qui commence ainsi :

« – Entre un guerrier frank et *Lez-Breiz*, a été arrêté un combat en règle ; – Que Dieu donne la victoire au Breton et de bonnes nouvelles à ceux de son pays ! – Lez-Breiz disait à son petit serviteur, ce jour-là : – Éveille-toi, va me fourbir mon casque, ma lance et mon épée, je veux les rougir du sang des Franks ; je les ferai encore sauter aujourd'hui ! »…

– Vieux Caswallan, – dirent les batteurs, lorsqu'il eut achevé son bardit, qui fit bouillonner leur sang d'une ardeur guerrière, – que les Franks maudits viennent nous attaquer encore, et nous dirons comme Lez-Breiz : À l'aide de nos deux bras, faisons-les encore sauter aujourd'hui. – À ce moment, les chiens des bergers, qui depuis quelques instants grondaient sourdement, aboyèrent soudain en se précipitant vers la porte de l'enceinte. Quelques instants après, Karouër parut précédant l'abbé Witchaire et ses deux moines, tous trois à cheval. – C'est ici la demeure de Morvan, – dit le guide à l'abbé, – tu peux mettre pied à terre.

– Quelles sont ces torches que je vois là-bas ? – demanda le prêtre, en descendant de sa monture qu'il remit à l'un des deux moines, – quel est ce bruit sourd que j'entends ?

– C'est celui des fléaux ; sans doute Morvan bat le grain de sa moisson. Viens, je vais te conduire auprès de lui. – L'abbé

Witchaire et son guide s'approchèrent du groupe de laboureurs éclairé par les torches ; Morvan, occupé à sa besogne et assourdi par le bruit retentissant des fléaux, ne put entendre les pas des nouveaux venus. Karouër ayant frappé sur l'épaule du chef des chefs pour attirer son attention, il se retourna et dit au guide : – Ah ! c'est toi ; et notre homme ?

– Le voici, – répondit Karouër en lui désignant son compagnon de voyage.

– Tu es l'abbé Witchaire ? – reprit Morvan d'une voix encore haletante de son rude labeur ; puis croisant ses deux robustes bras sur le manche de son fléau et s'y appuyant, il ajouta : – Je t'attendais, veux-tu souper ?

– Je préfère m'entretenir d'abord avec toi.

– Noblède, – dit Morvan, en essuyant du revers de sa main la sueur qui baignait son front, – une torche, ma chère femme. – Et se retournant vers l'abbé : – Suis-moi. – Noblède prenant une des torches placées près de la margelle du puits, précéda son mari et l'abbé Witchaire dans la chambre destinée aux hôtes ; deux grands lits y étaient préparés, ainsi qu'une table garnie de viande froide, de laitage, de pain et de fruits. Noblède, après avoir placé la torche dans un des bras de fer scellés à la muraille, se préparait à sortir, lorsque Morvan lui dit avec un accent significatif : – Chère femme, tu reviendras me donner le baiser du soir lorsque le battage du grain sera terminé. – Un regard de Noblède répondit à son mari qu'elle l'avait compris ; elle quitta la chambre des hôtes, où Morvan resta seul avec l'abbé Witchaire, qui, s'adressant au chef des chefs : – Morvan, je te salue ; je t'apporte un message du roi des Franks, Louis-le-Pieux, fils de Karl-le-Grand.

– Quel est ce message ?

– Il se compose de peu de mots ; les voici. – Et il lut : – « Les Bretons occupent une province de l'empire du roi des Franks et refusent de lui payer tribut en gage de sa royale souveraineté ; de plus, le clergé breton, généralement infecté d'un vieux levain d'idolâtrie druidique, méconnaît la suprématie de l'archevêque de Tours. Telles sont les conséquences de cette funeste hérésie, que Lant-bert, comte de Nantes, a écrit ceci au roi Louis-le-Pieux : *La nation bretonne est orgueilleuse, indomptable ; tout ce qu'elle a de chrétien, c'est le nom ; quant à la foi, au culte, aux œuvres, l'on en chercherait en vain en Bretagne*(49). Louis-le-Pieux, voulant mettre terme à une rébellion si outrageante pour l'église catholique et

l'autorité royale, ordonne au peuple Breton de payer le tribut qu'il doit au souverain de l'empire des Franks, et de se soumettre aux décisions apostoliques de l'archevêque de Tours ; faute de quoi, Louis-le-Pieux, par la force de ses armes invincibles, contraindra le peuple Breton à obéir. »

– Abbé Witchaire, – répondit Morvan, après quelques moments de réflexion, – Amael, aïeul du frère de ma femme, est convenu en 811 avec l'empereur Karl, que si nous ne sortions pas de nos frontières, il n'y aurait jamais guerre entre nous et les Franks. Nous avons tenu notre promesse, Karl la sienne ; son fils, que tu appelles *le Pieux*, ne nous avait point inquiétés jusqu'ici, il veut aujourd'hui nous faire payer tribut : nous le refusons.

– Louis-le-Pieux est roi, souverain et maître de la Gaule, la Bretagne fait partie de la Gaule, donc la Bretagne lui appartient, et lui doit payer tribut.

– Nous ne payerons à ton roi aucun tribut. Quant à ce qui touche les prêtres, moi, je te dirai ceci : Avant leur arrivée en Bretagne, jamais elle n'avait été envahie ; depuis un siècle tout a changé : cela devait être. Qui voit la robe noire d'un prêtre, voit bientôt luire l'épée d'un Frank.

– Tu dis vrai dans ton blasphème ; tout prêtre catholique est le précurseur de la royauté franque.

– Nous n'avons que trop de ces précurseurs-là. Malgré leurs querelles avec l'archevêque de Tours, les bons prêtres sont rares, les mauvais nombreux. Lors des dernières guerres, plusieurs de vos gens d'église, établis en Bretagne, ont servi de guides aux Franks, d'autres ont amené la trahison de quelques-unes de nos tribus en les persuadant que résister à vos rois, c'était encourir la colère du ciel. Malgré ces trahisons, nous avons défendu notre liberté, nous la défendrons encore.

– Morvan, tu es un homme sensé ; s'agit-il de vous asservir ? non ; de vous déposséder de vos terres ? non. Que demande Louis-le-Pieux ? Que vous lui payiez tribut en hommage de sa souveraineté, rien de plus.

– C'est trop, car c'est inique.

– Écoute-moi ; compare les épouvantables malheurs que subira la Bretagne si elle refuse de reconnaître la souveraineté de Louis-le-Pieux. Peux-tu préférer le ravage de tes champs, de tes moissons, la perte de tes bestiaux, la ruine de ta demeure, l'esclavage de tes proches, au payement volontaire de quelques

sous d'or versés pour ta part dans le trésor du roi des Franks ?

– Certes, je préférerais payer vingt sous d'or et n'être point ruiné, mais…

– Laisse-moi achever ; il ne s'agit point seulement des biens de la terre ; mais tu as une femme, une famille, des amis ? Voudrais-tu, par vain orgueil de rébellion, exposer tant de personnes chères à ton cœur, aux chances horribles de la guerre ? d'une guerre sans pitié, je te le déclare ! Et cela, au moment où, selon toi, tu ne retrouves plus dans le peuple Breton son indomptable énergie d'autrefois ?

– Non, – répondit Morvan d'un air sombre et pensif, les coudes appuyés sur ses genoux et son front caché dans ses deux mains, – non, le peuple Breton n'est plus ce qu'il était jadis !

– À mes yeux, ce changement est une des divines conquêtes de la foi catholique ; à tes yeux c'est un mal, soit, ne discutons pas ; mais enfin ce mal existe, tu es forcé de l'avouer ; la Bretagne, jadis invincible, a été depuis un siècle plusieurs fois envahie par les Franks ! Ce qui est arrivé doit arriver encore ! Et pourtant, malgré cette défiance de tes forces, malgré la certitude de succomber, tu veux essayer une lutte impitoyable, au lieu de payer librement un tribut qui n'aliène en rien ta liberté et celle des tiens.

Morvan, ébranlé par les insidieuses paroles de l'abbé, garda le silence, puis il dit lentement et avec effort : – Mais enfin, à quelle somme se monterait le tribut que demande ton roi ?

Witchaire tressaillit de joie à ces paroles de Morvan, qu'il crut décidé à une lâche soumission. À ce moment Noblède entra pour donner le baiser du soir à son époux ; celui-ci rougit et devint de plus en plus sombre à l'aspect de sa femme ; il la laissa s'approcher de lui sans aller affectueusement à sa rencontre, ainsi qu'il en avait coutume. La Gauloise devina presque la vérité à l'air embarrassé de Morvan et à la physionomie triomphante de l'abbé frank ; mais dissimulant son chagrin, elle s'avança près de son époux toujours assis, et lui baisa les mains, selon son habitude de chaque soir ; à ces caresses, le chef Breton tressaillit, sa volonté chancelante se raffermit, et, à la vue de sa femme, il l'étreignit passionnément contre sa poitrine, au grand courroux de Witchaire, qui voyait ainsi détruire en un instant le résultat de son insidieux entretien. Heureuse et fière de sentir répondre aux battements de son cœur les vaillants battements du cœur de son mari, la Gauloise le tenant toujours embrassé, s'écria, en jetant un

regard de haine et mépris sur le prêtre : – D'où vient donc cet étranger ? que veut-il ? Nous apporte-t-il la paix ou la guerre ?

Morvan ne répondit rien ; de nouvelles incertitudes, ébranlant sa résolution, succédaient en lui à la salutaire influence de la présence de Noblède. Celle-ci, surprise de ce silence, reprit d'un air digne et triste : – Morvan, je t'ai demandé si cet étranger nous apportait la paix ou la guerre ?

– Ce moine est envoyé par le roi des Franks ; – répondit brusquement le chef Breton ; – qu'il apporte la paix ou la guerre, c'est l'affaire des hommes et non la vôtre, femme !

Noblède, douloureusement affectée des paroles de son mari, le regardait avec une surprise croissante, lorsque l'abbé croyant le moment opportun pour obtenir de Morvan une décision favorable, lui dit : – Je repars à l'instant ; quelle réponse porterai-je à Louis-le-Pieux ?

– Vous ne pouvez vous remettre en route sans avoir pris du repos, – se hâta de dire Noblède, en interrogeant du regard son mari qui semblait retombé dans ses pénibles incertitudes ; – il sera temps de partir au lever du soleil.

– Non, non, – reprit vivement l'abbé, redoutant l'influence de la Gauloise sur l'esprit de son mari, – je repars à l'instant. Réponds, Morvan ! Porterai-je à Louis-le-Pieux des paroles de paix ou de guerre ?

Mais le chef Breton se leva et se dirigeant vers la porte, répondit à Witchaire : – Je veux la nuit pour réfléchir ; – et malgré les instances de l'abbé, il sortit de la chambre des hôtes avec Noblède.

Quelques instants après, Morvan, sa femme, Vortigern et Caswallan étaient réunis non loin de la maison sous un chêne immense ; la lune se levait radieuse à l'horizon. Le chef Breton tendit la main à Noblède, et lui dit : – Ma bien-aimée femme, mes paroles ont été dures ; pardonne-les-moi.

– Elles m'avaient affligée, non blessée. Ce n'est pas à toi que je les reproche, mais à ce prêtre étranger.

– Oui, ébranlé par son langage, ma résolution chancelait, mais à ta vue, chère femme, j'ai ressenti le remords de ma faiblesse.

– Et ce messager du roi des Franks, – reprit Vortigern, – que veut-il ?

– Si nous consentons à payer tribut à Louis-le-Pieux et à le reconnaître comme souverain, nous éviterons une guerre implacable. J'ai hésité un moment, et je l'avoue, j'hésite encore devant les désastres d'une lutte nouvelle.

– Hésiter ! – s'écria Vortigern, – quoi ! céder à la menace ?

– Frère, – répondit tristement Morvan, – le peuple Breton n'est plus ce qu'il était jadis !

– Tu dis vrai, – reprit Caswallan, – le souffle catholique, toujours mortel à la liberté des peuples, a passé sur ce pays ; le patriotisme d'un grand nombre de nos tribus s'est refroidi ; veux-tu l'éteindre ? Subissons une paix honteuse, et avant un siècle, la Bretagne sera peuplée d'esclaves !

– Frère, frère ! – ajouta Vortigern, en s'adressant au chef des chefs, – prends garde ! céder à la menace au lieu de retremper l'énergie bretonne dans cette lutte sainte, trois fois sainte, contre l'étranger, c'est nous perdre par l'avilissement ! Aujourd'hui nous payerons tribut au roi des Franks pour éviter la guerre ; demain, nous lui concéderons la moitié de nos terres pour qu'il nous laisse maîtres du reste ; plus tard nous subirons l'esclavage, ses hontes, ses misères, pour conserver seulement notre vie : la chaîne sera rivée ; nous la traînerons durant des siècles !

– Ô malheur et infamie sur la Bretagne ! – s'écria Noblède avec une indignation douloureuse ; – sommes-nous donc tombés si bas, que l'on en vienne à mesurer la longueur de notre chaîne ? Quoi ! voici trois hommes vaillants, sages, éprouvés, perdant leur temps et leurs paroles à discuter l'insolente menace d'un roi frank ! et pour lui répondre il ne fallait qu'une minute, qu'un mot : LA GUERRE !

Les trois Bretons bondirent à ce mot de : *guerre* prononcé par Noblède avec un héroïque enthousiasme ; elle poursuivit dans son exaltation croissante : – Ô Gaulois dégénérés ! il y a huit siècles, en ce pays où nous sommes, César, le plus grand capitaine du monde, commandant la plus formidable armée du monde, envoya aussi des messagers sommer la Bretagne de lui payer tribut ; on répondit à ces Romains en les chassant honteusement de la cité de Vannes ; le soir même, Hêna, notre aïeule, offrait son sang à Hésus pour la délivrance de la Gaule, et le cri de guerre retentissait d'un bout à l'autre du pays, je t'en prends à témoin, astre sacré, toi qui éclairas cette nuit sublime ! – s'écria Noblède en levant ses mains vers l'Armorique, – Albinik le marin et sa femme Méroë,

accomplissaient un voyage de vingt lieues à travers les plus fertiles contrées de la Bretagne, incendiées par les populations elles-mêmes ! César n'avait plus devant lui qu'un désert de ruines fumantes, et le jour de la bataille de Vannes, toute notre famille, femmes, jeunes filles, enfants, vieillards, combattaient ou mouraient vaillamment ! Ah ! ceux-là s'inquiétaient peu des terribles chances de la bataille ! Vivre libres ou périr, telle était leur foi ; ils la scellaient de leur sang ; et allaient revivre dans les mondes inconnus ! – Noblède parlait ainsi, lorsque l'abbé Witchaire, qui s'était adressé aux gens de la ferme pour retrouver Morvan, s'approcha du chêne, autour duquel il vit le chef breton, Caswallan, Noblède et Vortigern. Quoique la lune brillât de tout son éclat au firmament étoilé, les premiers feux de l'aube, hâtive à la fin du mois d'août, rougissaient déjà l'Orient. – Morvan, – dit l'abbé Witchaire, – le jour va bientôt paraître, je ne puis attendre plus longtemps ; quelle est ta réponse au message de Louis-le-Pieux ?

– Prêtre ! ma réponse ne te chargera pas la mémoire : « *Va dire à ton roi que nous lui payerons tribut… avec du fer*(50). »

– Tu veux la guerre ! tu l'auras donc sans merci ni pitié ! – s'écria l'abbé furieux, et s'élançant sur son cheval, que les moines venaient d'amener, il ajouta en se retournant vers le chef des chefs :

– La Bretagne sera ravagée, incendiée ! il ne restera pas une maison debout. Tremble ! le dernier jour de ce peuple est arrivé ! – En prononçant ces derniers mots, le prêtre sembla du geste maudire et anathématiser le chef breton ; éperonnant alors son cheval avec rage, et suivi de ses deux moines, il s'éloigna rapidement. Au bout d'un quart d'heure à peine, Witchaire entendit derrière lui le galop d'un cheval ; il se retourna et vit venir un cavalier à toute bride : c'était Vortigern. L'abbé s'arrêta, cédant à un dernier espoir ; il dit au frère de Noblède : – Puisse ta venue être d'un heureux présage. Morvan regrette sans doute sa résolution insensée ?

– Morvan regrette que dans ta précipitation, toi et tes deux moines, vous soyez partis sans guides ; vous pourriez vous égarer dans nos montagnes. Je t'accompagnerai jusqu'à la cité de Guenhek ; là, je te donnerai un guide sûr, qui te conduira jusqu'aux frontières.

– Jeune homme, écoute-moi. Tu es, m'a-t-on dit, le frère de l'épouse de Morvan ; tâche, pour le salut de la Bretagne, de faire

revenir cet homme sur sa résolution insensée.

– Moine, les feux allumés sur nos montagnes pendant la dernière nuit de ton voyage étaient un signal d'alarme donné à nos tribus de se préparer à la guerre, et de hâter leurs récoltes ; ton roi veut la guerre, il aura la guerre ! Pas un mot de plus à ce sujet. Maintenant, réponds, je te prie, à une question : Tu viens de la cour d'Aix-la-Chapelle ? Que sont devenues les filles de l'empereur Karl ?

L'abbé regarda Vortigern avec surprise et reprit : – Que t'importe le sort des filles de l'empereur ?

– Il y a huit ans j'ai accompagné mon aïeul à Aix-la-Chapelle ; là, j'ai vu les filles de Karl. Telle est la cause de ma curiosité sur leur sort.

– Les filles de Karl ont été, par l'ordre de leur frère Louis-le-Pieux, reléguées dans des monastères, – répondit brusquement Witchaire. – Puissent-elles par leur repentir mériter le pardon de leur abominable libertinage.

– Thétralde a-t-elle partagé le sort de ses sœurs ?

– Thétralde est morte depuis longtemps.

– Elle ! – s'écria Vortigern sans pouvoir cacher son émotion. – Pauvre enfant !… morte si jeune !

– De celle-là, du moins, l'auguste Karl n'a jamais eu à rougir.

– Quelle a été la cause de la mort de cette enfant ?

– On l'ignore. Elle avait joui jusqu'à quinze ans d'une santé florissante, soudain elle est devenue languissante, maladive, et à seize ans à peine elle s'est éteinte entre les bras de son père, qui l'a toujours pleurée. Mais assez parlé des filles de Karl-le-Grand ; une dernière fois veux-tu, oui ou non, tenter de faire revenir Morvan de sa résolution, qui sera la perte de ce pays ? Tu gardes le silence ; est-ce un refus ? Réponds, réponds donc ! – Vortigern, absorbé dans ses pensées, resta muet et triste, songeant à cette enfant morte si jeune, et dont le souvenir touchant avait longtemps rempli son cœur. L'abbé, impatienté du silence prolongé du Breton, lui mit la main sur l'épaule et lui dit : – Je te demande si tu veux, oui ou non, tenter de faire renoncer Morvan à sa résolution insensée ?

– Une dernière fois je te dis ceci, moine : Ton roi veut la guerre, il aura la guerre. – Et Vortigern, retombé dans ses réflexions,

chemina silencieux à côté de Witchaire jusqu'à ce que les cavaliers eussent atteint la cité de Guenhek. Là, Vortigern confia la conduite de l'abbé à un guide sûr, et tandis que le messager de Louis-le-Pieux se dirigeait vers les frontières de la Bretagne, le frère de Noblède regagna la demeure de Morvan.

LE DÉFILÉ DE GLEN-CLAN.

Le défilé de *Glen-Clan* est le seul passage praticable à travers le dernier chaînon des *montagnes Noires*, ceinture de granit qui défend le cœur de la Bretagne. Il est si étroit, le défilé de Glen-Clan, qu'un chariot peut à peine y trouver passage ; elle est si rapide, la pente du défilé de Glen-Clan, que six paires de bœufs suffisent à peine à traîner un chariot sur sa rampe escarpée, du haut de laquelle une pierre roulerait d'elle-même avec vitesse jusqu'en bas de ce chemin creusé comme le lit d'un torrent, au fond d'immenses rochers à pic de cent pieds de hauteur. Un bruit lointain, d'abord confus, et de plus en plus rapproché, vient troubler le profond silence de cette solitude ; on distingue peu à peu le sourd piétinement de la cavalerie, le cliquetis des armes de fer sur des armures de fer, le pas cadencé de nombreuses troupes de piétons, le cri de la roue des chariots cahotant sur un sol pierreux, le hennissement des chevaux, le mugissement des attelages de bœufs ; tous ces bruits divers se rapprochent, grandissent, se confondent, ils annoncent l'approche d'un corps d'armée considérable. Soudain le cri lugubre et prolongé d'un oiseau de nuit se fait entendre à la cime des roches qui surplombent les défilés ; d'autres cris, de plus en plus éloignés, répondent au premier signal comme un écho de plus en plus affaibli ; puis l'on n'entend plus rien… rien que le bruit tumultueux du corps d'armée qui s'avance. Une petite troupe paraît à l'entrée de ce tortueux passage, un moine à cheval la guide ; toujours les gens d'église, toujours ! lorsqu'il s'agit d'une conquête spoliatrice et sanglante ! À côté de ce moine marche un guerrier de grande taille, revêtu d'une riche armure ; son bouclier blanc, sur lequel sont peintes trois serres d'aigle, pend à l'arçon de sa selle, une masse de fer pend de l'autre côté ; derrière ce chef frank s'avancent quelques cavaliers accompagnés d'une vingtaine d'archers saxons, reconnaissables à leurs larges carquois.

– Hugh, – dit le chef des guerriers à l'un de ses hommes, – prends avec toi deux cavaliers, cinq ou six archers te précéderont pour s'assurer que nous n'avons pas à craindre d'embuscade ; à la moindre attaque, repliez-vous sur nous en poussant le cri

d'alarme. Je ne veux pas imprudemment engager le gros de ma troupe dans ce défilé. – Hugh obéit à son chef. Cette petite avant-garde, hâtant le pas malgré la pente rapide de la route tortueuse, disparut à l'un de ses tournants.

– Neroweg, la mesure est sage, – dit le moine ; – l'on ne saurait s'avancer avec trop de précaution dans ce maudit pays de Bretagne ; je l'habite depuis longtemps, je le connais.

– Ainsi, au sortir de ces défilés, nous entrerons dans un pays de plaine ?

– Oui, mais auparavant nous aurons à traverser le marais de *Peulven* et la forêt de *Cardik* ; puis nous arriverons aux vastes landes de *Kennor*, rendez-vous des deux autres corps d'armée de Louis-le-Pieux qui se dirigent vers ce point en traversant la rivière de la *Vilaine* et le défilé des monts *Oroch*, comme nous allons traverser celui-ci. Morvan, attaqué de trois côtés, est perdu.

– Je crains toujours de tomber dans quelque embuscade. Comment un passage aussi important que celui-ci n'est-il pas défendu ?

– Tu vas le comprendre. Je t'ai dit le plan de campagne de Morvan, tel qu'il m'a été livré par Kervor, excellent catholique, et chef des tribus du sud que nous venons de traverser sans rencontrer la moindre résistance.

– Il est vrai ; ces populations nous apportaient des vivres, et à ta voix s'agenouillaient à notre passage.

– Du temps des autres guerres, tu aurais laissé la moitié de tes troupes dans ce pays entrecoupé de marécages, de haies et de bois ; aujourd'hui, tu l'as traversé en maître ! D'où vient ce changement ? de ce que la foi catholique pénètre peu à peu chez ces peuples jusqu'alors indomptables ; nous leur avons prêché la soumission à Louis-le-Pieux, les menaçant du feu éternel s'ils résistaient à vos armes. Ils ont craint l'enfer et nous ont obéi.

– En effet, plusieurs Centeniers de ces vieilles bandes, qui ont guerroyé ici du temps de Karl-le-Grand, me disent chaque jour qu'ils ne reconnaissent plus ce peuple breton, jadis presque invincible. Cependant, moine, malgré tes explications, je ne puis comprendre que le passage de ces défilés soit abandonné.

– Rien de plus simple, cependant ; Morvan, d'après son plan de campagne, comptait sur la résistance des tribus que nous venons de traverser, et que cette résistance durerait deux ou trois jours ;

Kervor, chef de ces tribus, est au contraire venu m'instruire des desseins de Morvan, et m'assurer que ses hommes ne se battraient pas ; ces excellents catholiques ont tenu parole ; aussi, en un jour, sans tirer l'épée, tu as traversé un pays qui, sans la défection de Kervor, devait te coûter plus de trois jours de bataille et le quart de tes troupes. Morvan, ne se doutant pas de ta prompte arrivée aux défilés de Glen-Clan, ne les enverra occuper que ce soir ou demain ; il n'a pas assez de combattants pour les laisser un ou deux jours oisifs, surtout lorsqu'il est attaqué de trois côtés différents par trois corps d'armée.

– Je n'ai rien à répondre à cela, père en Christ ; tu connais le pays mieux que moi. Ah ! que cette guerre réussisse, j'aurai ma part des terres de la conquête. Selon la promesse de Louis-le-Pieux, je deviendrai aussi puissant seigneur en Bretagne que Gonthram, mon frère aîné, l'est en Auvergne, depuis la conquête de Clovis.

– Et tu n'oublieras pas de doter les églises. Songes-y, sans l'appui des prêtres catholiques, aucune conquête n'est possible !

– Je ne serai pas ingrat, bon père ; j'emploierai une partie du butin que nous ferons ici à bâtir une chapelle à saint Martin, pour lequel notre famille a toujours conservé une dévotion particulière ; mais, toi, qui sais les usages de ces damnés Bretons, en quels lieux cachent-ils leur argent ? L'on dit que lorsqu'ils fuient leurs maisons, ils ne laissent que les quatre murs, et se retirent, avec leurs trésors, au fond de retraites inaccessibles ?

– Quand nous arriverons au cœur du pays, où s'est concentrée la résistance, je t'indiquerai le moyen de découvrir ces riches cachettes ; elles sont presque toujours enfouies au pied de certaines pierres druidiques, pour lesquelles grand nombre de ces païens conservent un culte idolâtre ; ils croient ainsi mettre leurs trésors sous la protection de leurs dieux exécrables !

– Mais, ces pierres, où les chercher ? À quels signes les reconnaître ?

– C'est mon secret, Neroweg ; ce sera le nôtre, lorsque nous serons, je te l'ai dit, au cœur du pays. – En devisant ainsi, le moine et le chef frank gravissaient lentement les pentes escarpées du défilé ; de temps à autre quelqu'un des cavaliers ou des soldats de pied, détachés en éclaireurs, venaient instruire Neroweg de leurs observations. Enfin, Hugh, de retour, apprit à son chef que rien ne pouvait faire soupçonner une embuscade. Neroweg,

complètement rassuré par ces rapports et par les affirmations du moine, donna l'ordre de faire avancer ses troupes, les hommes de pied d'abord, ensuite les cavaliers, après eux les bagages, et enfin un dernier corps de soldats de pied. Le corps d'armée s'ébranlant, s'engagea dans cette passe si resserrée, que quatre hommes pouvaient à peine y marcher de front. Cette longue et tortueuse file d'hommes, couverts de fer, pressés les uns contre les autres, et cheminant lentement, offrait, du sommet des rochers qui dominaient cette route étroite, un aspect étrange ; on eût dit un gigantesque serpent à écailles de fer déployant ses replis sinueux dans un ravin creusé entre deux murailles de granit. La confiance des Franks, assez ébranlée au moment où ils s'engagèrent dans ce passage si propice aux embuscades, se raffermit bientôt. Déjà l'avant-garde, que précédaient Neroweg et le moine, approchait de l'issue du défilé de Glen-Clan, tandis que, commençant à peine à y entrer, les chariots de bagages, attelés de bœufs, se mettaient en mouvement suivis de l'arrière-garde, composée de cavaliers Thuringiens et d'archers Saxons. Les derniers chariots et la tête de l'arrière-garde entraient dans le défilé, lorsque soudain le cri lugubre d'un oiseau de nuit, cri semblable à ceux qui avaient salué l'approche des Franks, retentit de loin en loin sur la cime des deux escarpements ; aussitôt s'en détachant, poussés par des bras invisibles, plusieurs énormes blocs de rochers roulèrent, bondirent du haut en bas des montagnes avec le fracas de la foudre, tombèrent au milieu des chariots, et en broyèrent un grand nombre, écrasant ou mutilant leurs attelages. Les voitures brisées, les bœufs tués ou furieux de leurs blessures, s'affaissant ou se ruant les uns contre les autres, jetèrent un désordre effroyable dans l'arrière-garde des Franks, hors d'état d'avancer parmi ces obstacles, et ainsi séparée du gros des troupes, elle fut réduite à l'impuissance. Dans toute la longueur du défilé de Glen-Clan, des fragments de rochers roulèrent ainsi du haut des cimes, écrasant, décimant la file compacte des guerriers ; ce gigantesque serpent de fer, mutilé, coupé en plusieurs tronçons ensanglantés, grouillait convulsivement au fond du ravin, lorsque ses deux faîtes, se couronnant d'une foule de Bretons, jusqu'alors cachés, ceux-ci firent pleuvoir une grêle de flèches, d'épieux, de pierres, sur les cohortes franques éperdues, épouvantées, impuissantes et enserrées entre ces deux murailles de granit, du sommet desquelles nos rudes hommes envoyaient à l'ennemi une mort prompte et sûre. Vortigern commandait ces vaillants, son arc d'une main, son carquois au côté ; pas un de ses traits ne manquait

son but. Terrible boucherie ! superbe carnage ! les cris de guerre et de triomphe des Gaulois armoricains répondaient aux imprécations des Franks ! terrible boucherie ! superbe carnage ! cela dura tant que nos hommes eurent à lancer une pierre, un trait, un épieu. Ses munitions et celles de ses compagnons épuisées, Vortigern s'écria de la cime d'un rocher, en faisant aux Franks un geste de défi : – Nous défendrons ainsi notre sol pied à pied ; chacun de vos pas sera marqué par votre sang ou par le nôtre : toutes nos tribus ne sont pas lâches et traîtres comme celles de Kervor, le bon catholique ! – Et Vortigern entonna le chant guerrier laissé par son aïeul Scanvoch, le frère de lait de Victoria la Grande : « – Ce matin nous disions : – Combien sont-ils donc ces Franks ? – Combien sont-ils donc ces barbares ? – Ce soir nous dirons : – Combien étaient-ils ces Franks ? – Combien étaient-ils ces barbares ? »

LE MARAIS DE PEULVEN.

Le marais de *Peulven* est immense ; il forme, à l'est et au sud, une sorte de baie ; ses rives sont bordées par la lisière de l'épaisse forêt de Cardik ; au nord et à l'ouest, il baigne la pente adoucie des collines qui succèdent aux derniers chaînons des montagnes Noires dont les cimes apparaissent à l'horizon, empourprées par les derniers rayons du soleil ; une jetée, ou langue de terre aboutissant aux confins de la forêt, traverse le marais de Peulven dans toute sa longueur ; le silence est profond dans cette solitude ; les eaux dormantes réfléchissent les teintes enflammées du couchant, de temps à autres des volées de courlis, de hérons et d'autres oiseaux aquatiques, s'élevant du milieu des roseaux dont le marais est en partie couvert, tournoient ou montent vers le ciel en poussant leurs cris plaintifs. Plusieurs cavaliers franks, après avoir gravi le revers de la colline, arrivent à son faîte, y arrêtent leurs chevaux, leurs regards plongent au loin sur le marais, et après quelques moments d'examen ils tournent bride afin d'aller rejoindre Neroweg et le moine dont les soldats ont été décimés, quelques heures auparavant, au fond des défilés de Glen-Clan, et, ensuite, continuellement harcelés sur leur route par de petites troupes de Bretons qui, embusquées derrière les haies ou dans de profonds fossés à demi couverts de broussailles, attaquaient à l'improviste l'avant-garde ou l'arrière-garde des Franks, et après des engagements acharnés disparaissaient à travers ce terrain coupé d'obstacles de toute nature, impraticable à la cavalerie, et complètement inconnu des soldats de pied qui n'osaient s'éloigner de la colonne principale, craignant de tomber dans de nouvelles

embuscades. Neroweg, à cheval, à côté du moine, se tenait au sommet d'une colline peu éloignée de celle que les éclaireurs avaient gravie ; il attendait leur retour pour continuer sa route. À quelque distance du chef, l'avant-garde faisait halte ; plus loin, le gros de ses troupes faisait halte aussi ; une partie de l'arrière-garde avait dû rester à une lieue de là pour garder les bagages, les chariots et les blessés de ce corps d'armée qui auraient ralenti sa marche. Les traits du chef des Franks étaient sombres, abattus ; il disait au moine : – Ah ! quelle guerre ! quelle guerre ! J'ai combattu les *North-mans*, lorsqu'ils ont attaqué nos camps fortifiés à l'embouchure de la Somme et de la Seine ; ces damnés pirates sont de terribles ennemis, aussi prompts à l'offensive qu'à la retraite qu'ils trouvent dans ces légers bateaux à bord desquels ils viennent des mers du Nord jusque sur les côtes de la Gaule ; mais par saint Martin ! ces maudits Bretons sont encore plus endiablés, plus insaisissables que ces pirates, redoutables hommes pourtant que ces North-mans ! ils ont été l'inquiétude des dernières années de Karl, le grand empereur ! ils sont la désolation de son fils. – Puis Neroweg répéta d'un air sinistre, – Ah ! quelle guerre ! quelle guerre !

Le moine se retourna sur sa selle, et étendant la main dans la direction que les troupes des Franks venaient de parcourir, il dit à Neroweg : – Regarde vers l'Occident.

Le chef des Franks, suivant l'indication du prêtre, vit derrière lui, de loin en loin, des tourbillons de fumée teintée de feu qui s'élevaient des collines que l'armée laissait derrière elle. Le moine dit alors au Frank :

– Vois ! l'incendie signale partout notre passage ; les bourgs, les villages abandonnés par leurs habitants en fuite, ont été par nos ordres livrés aux flammes ; les Bretons n'ont pas, comme les pirates North-mans, la ressource de leurs bateaux pour fuir sur l'Océan avec leurs richesses. Nous poussons devant nous ces populations fuyardes, les deux autres corps d'armée de Louis-le-Pieux font de leur côté une pareille manœuvre, aussi devons-nous comme eux arriver demain matin dans la vallée de *Lokfern* ; là se trouveront refoulées, acculées, les populations attaquées depuis plusieurs jours au sud, à l'est et au nord ; là, entourées d'un cercle de fer, elles seront anéanties ou emmenées en esclavage. Ah ! cette fois la Bretagne à jamais domptée sera soumise enfin à la foi catholique et à la puissance des Franks ! Qu'importe que tes soldats aient été décimés pour le triomphe de la foi et de la

royauté franque ! les troupes qui te restent jointes aux autres corps de l'armée, ne suffiront-elles pas pour exterminer les Bretons ?

– Moine, – répondit brusquement Neroweg, – tes paroles ne me consolent pas de la mort de tant de vaillants guerriers, dont les os blanchiront au fond du défilé de Glen-clan et dans les bruyères de ce maudit pays !

– Envie plutôt leur sort ; ils sont morts pour la religion, le paradis leur est assuré.

Neroweg hocha la tête et reprit après un assez long silence : – Tu m'as promis de m'indiquer les lieux où ces païens Bretons enfouissent leurs richesses ?

– Écoute : au delà du marais de Peulven que nous devons traverser, est une forêt profonde, où se trouvent grand nombre de pierres druidiques ; je suis certain qu'en fouillant à leurs pieds, nous trouverons de grosses sommes d'argent enfouies là depuis le commencement de la guerre.

– Et à cette forêt, quand arriverons-nous ?

– Ce soir, avant la tombée de la nuit.

– Engager mes troupes si tard dans cette forêt, et tomber dans quelque embuscade pareille à celle du défilé, non ! non ! – s'écria Neroweg ; – le jour touche à sa fin, nous camperons cette nuit au milieu des collines nues où nous sommes ; l'on n'a point à redouter ici de surprises.

– Tes éclaireurs sont de retour, – dit le prêtre au chef des Franks, – interroge-les avant de prendre une résolution.

– Neroweg, – dit l'un des cavaliers qui venaient de descendre le versant de la colline opposée, – aussi loin que la vue peut s'étendre, l'on n'aperçoit rien sur le marais, pas un homme, pas un bateau et sur ses rives aucune hutte, aucun retranchement. La lisière d'une grande forêt borne ce marais à l'horizon.

Le chef frank, impatient de juger de la disposition du terrain, eut bientôt, suivi du moine, atteint le faite de la colline ; de là il vit l'incommensurable nappe d'eau dont la morne surface miroitait aux derniers feux du soleil couchant ; la chaussée verdoyante, coupant de grands massifs de roseaux, allait rejoindre la lisière de la forêt. – Il n'y a pas du moins à craindre d'embûches durant la traversée de cette solitude, – dit Neroweg ; – cette marche peut durer une demi-heure au plus.

– Et il reste environ une heure de jour, – reprit le moine. – La forêt que tu aperçois là-bas s'appelle la forêt de Cardik ; elle s'étend très-loin à droite et à gauche du marais, puisque à l'ouest elle atteint le rivage de la mer armoricaine ; mais la partie qui fait face à la jetée a tout au plus un demi-quart de lieue de largeur ; nous pourrons l'avoir traversée avant la fin du jour, et nous arriverons alors aux landes de *Kennor*, plaine immense où tu pourras camper en toute sécurité. Demain à l'aube, nous retournerons dans la forêt fouiller au pied des pierres druidiques où doivent être enfouies les richesses des Bretons.

Neroweg, après quelques moments d'hésitation, tenté par la cupidité, envoya un homme de son escorte donner l'ordre à ses troupes de se mettre en marche afin de traverser la chaussée, large d'environ trente pieds, parfaitement plane, recouverte d'herbe fine et accessible aux regards d'un bout à l'autre. Neroweg, se sentit rassuré ; néanmoins se souvenant des rochers de Glen-Clan, il ordonna prudemment à plusieurs cavaliers de précéder de cent pas les troupes. Celles-ci, à la suite de leur chef, commençant de défiler sur la chaussée, elle fut bientôt couverte de troupes dans toute sa longueur ; au loin l'on voyait massées depuis le pied jusqu'au sommet de la colline les dernières cohortes de l'armée, s'ébranlant à mesure qu'arrivait leur tour de passage. Soudain, de loin en loin et du milieu de plusieurs massifs de roseaux, disséminés le long de la langue de terre, s'élevèrent des cris d'oiseaux de nuit, cris semblables à ceux qui avaient déjà retenti sur la cime des rochers de Glen-clan. À ce signal les coups sourds et réitérés de plusieurs cognées semblèrent répondre, puis la chaussée, en différents endroits, s'effondra sous les pieds des soldats ; malheur à ceux qui se trouvèrent sur ces espèces de trappes, construites de poutres et de fortes claies cachées sous une couche de terre gazonnée ; cette invention, due à Vortigern, qui durant ses longues veillées d'hiver s'amusait au charronnage ; cette invention fort simple était d'un succès certain ; ces ponts mobiles pouvaient ou supporter le poids des troupes qui les traversaient, ou basculer sous leurs pas, si l'on coupait à coups de hache certaines énormes chevilles de bois, seul point d'appui de ces planchers volants. Vortigern et bon nombre d'hommes de sa tribu, plongés dans l'eau jusqu'au cou, s'étaient tenus immobiles, muets, invisibles au milieu des roseaux qui à l'endroit des trappes bordaient la jetée. Lorsqu'elle fut entièrement couverte de soldats Franks, les haches jouèrent, les chevilles tombèrent, et elle se trouva soudain coupée par plusieurs tranchées de vingt pieds de

largeur au fond desquelles s'entassèrent pêle-mêle piétons, cavaliers et chevaux, reçus dans leur chute sur la pointe aiguë d'une grande quantité de pieux enfoncés à fleur d'eau. À l'aspect de ces terribles pièges s'ouvrant sous leurs pas, aux cris féroces des blessés, un effroyable désordre suivi d'une terreur panique se répand parmi les Franks ; croyant la chaussée partout minée, ils refluent éperdus les uns sur les autres, soit en avant, soit en arrière des tranchées ; les chevaux épouvantés se cabrent, se renversent, ou furieux s'élancent dans le marais où ils disparaissent avec leurs cavaliers. Au plus fort de la déroute, Vortigern et ses Bretons, choisis parmi les meilleurs archers, se dressent du milieu des roseaux et font pleuvoir une grêle de traits sur cet amoncellement de guerriers éperdus de frayeur, se foulant aux pieds ou écrasés par les chevaux ; d'autres cris de guerre lointains répondent à l'appel de Vortigern, et une foule de Bretons sortis de la lisière de la forêt se rangent en bataille sur la rive du marais, prêts à disputer aux Franks le passage, s'ils osaient le tenter. La vue de ces nouveaux ennemis porte à son comble la panique des troupes de Neroweg ; au lieu de marcher vers la lisière de la forêt, elles tournent casaque afin de rejoindre le gros de l'armée encore massée sur la colline, et se ruent de ce côté avec une telle furie que la profondeur des tranchées est bientôt comblée par les corps d'une foule de guerriers blessés, mourants ou morts, et cet entassement de cadavres sert de pont aux fuyards criblés de traits par les Bretons. Alors Vortigern et ses vaillants répètent ce chant de guerre dont avaient déjà retenti les défilés de Glen-Clan : « – Ce matin, nous disions : – Combien sont-ils ces Franks ? – Combien sont-ils ces barbares ? – Ce soir, nous disons : – Combien étaient-ils ces Franks ? – Combien donc étaient-ils ces barbares ? »

LA FORÊT DE CARDIK.

– Quelle guerre ! quelle guerre ! – disaient les guerriers de Louis-le-Pieux, laissant à chaque pas les ossements de leurs compagnons au milieu des rochers et des marais de l'Armorique. Quelle guerre ! chaque haie des champs, chaque fossé des prairies cache un Breton au coup d'œil sûr, à la main ferme : la pierre de la fronde, la flèche de l'arc sifflent et ne manquent jamais le but… Quelle guerre ! Le creux des précipices, la vase des eaux dormantes, engloutissent les cadavres des soldats franks ; pénètrent-ils dans les forêts, le danger redouble ; chaque taillis, chaque cime d'arbre recèle un ennemi. Aussi la veille, n'osant pénétrer dans la forêt de Cardik, soudain environnée d'une

ceinture de braves, Neroweg, échappé au désastre du marais de Peulven, Neroweg a fui en disant : – Quelle guerre ! quelle guerre ! – La nuit, il l'a passée, ainsi que son armée, de plus en plus amoindrie, la nuit il l'a passée sur les collines, où il ne redoutait pas d'embuscades. Voici l'aube ; la honte, la rage au cœur, songeant à sa déroute de la veille, le chef frank fait sonner trompettes et clairons. À la tête de ses guerriers il traverse de nouveau la jetée du marais ; il veut pénétrer de vive force dans la forêt de Cardik. Piétons et cavaliers foulent de nouveau les cadavres entassés dans la profondeur des tranchées ; aucune embuscade n'a retardé le passage des Franks. Au lever du soleil les dernières phalanges ont traversé le marais, toutes les troupes de Neroweg sont développées sur la lisière de la forêt ; elle sert de retraite aux Gaulois armoricains ; ils s'y sont retirés la veille. Ces bois séculaires s'étendent à l'ouest jusqu'aux bords escarpés d'une rivière qui se jette dans la mer, et à l'est, jusqu'à d'insondables précipices. Furieux de sa défaite de la veille, espérant piller les richesses enfouies au pied des pierres druidiques, le chef frank peut à peine contenir son ardeur farouche ; toujours accompagné du moine, grièvement blessé la veille, il s'avance vers la forêt : les chênes, les ormes, les frênes, les bouleaux pressent leurs troncs gigantesques, entrelacent leurs branchages ; entre ces troncs, ce ne sont que taillis, ronces, broussailles ; une seule route tortueuse s'offre à la vue de Neroweg ; il s'y engage ; c'est à peine si le jour peut pénétrer cette voûte de verdure, formée par les cimes touffues des grands arbres. Des fourrés de houx de sept à huit pieds d'élévation bordent le chemin, leurs feuilles épineuses rendent ces retraites impénétrables. Les soldats, ne pouvant s'écarter ni à droite ni à gauche, sont forcés de suivre ce défilé de verdure, encore frappés du souvenir de leurs désastres récents, ils s'avancent avec défiance à travers la sombre forêt de Cardik, se parlant à voix basse, et de temps à autre interrogeant d'un regard inquiet la cime touffue des arbres ou les taillis des bords de la route. Cependant rien n'a jusqu'alors justifié la crainte des cohortes ; le bruit sourd et cadencé de leur marche, le cliquetis de leurs armures, troublent seuls le silence de la forêt. Ce silence même redouble le vague effroi des Franks ; ils étaient d'abord silencieux aussi les défilés de Glen-Clan et le marais de Peulven ! Déjà plus de la moitié de l'armée est engagée dans ces grands bois lorsqu'à l'un des détours de la route, Neroweg, qui marchait en tête, accompagné du moine, s'arrête tout à coup… Aussi loin que sa vue peut s'étendre, devant lui, à gauche, à droite, il voit un

immense abattis d'arbres ; des chênes, des ormes de cent pieds de hauteur et quinze ou vingt pieds de tour, tombés sous la cognée des bûcherons, couvraient le sol, tellement enchevêtrés dans leur chute, que leurs branches énormes, leurs troncs gigantesques, formaient une barrière infranchissable à la cavalerie ; les gens de pieds seuls auraient pu, après des peines inouïes, escalader ces obstacles et s'y frayer un passage à coups de hache. – Ah ! quelle guerre ! – s'écria de nouveau Neroweg en fermant les poings. – Après le défilé, le marais ! après le marais, la forêt ! À peine me restera-t-il le tiers de mes troupes lorsque je rejoindrai les autres chefs… Oh ! Gaulois indomptables ! Bretons endiablés ! que les flammes de l'enfer vous soient ardentes !

– Ils y brûleront, les idolâtres ! jusqu'au jour du dernier jugement, car ils méprisent la foi catholique ! – s'écria le moine. – Courage, Neroweg ! courage ! ce dernier obstacle surmonté, nous arriverons aux landes de Kennor. Là nous rallierons les deux corps de l'armée de Louis-le-Pieux, et nous pénétrerons dans la vallée de Lokfern, où nous exterminerons, jusqu'au dernier, ces maudits Armoricains.

– Est-ce le courage qui me manque, moine insensé ? – s'écria Neroweg furieux. – M'as-tu vu manquer de vaillance ? Toi qui nous conduis, tu nous as déjà fait tomber deux fois dans des embuscades. Par le grand saint Martin ! tu serais d'accord avec l'ennemi que tu ne nous aurais pas autrement guidés !

– Ces périls, ne les ai-je pas bravés avec toi ? – répondit dédaigneusement le prêtre en montrant son bras gauche soutenu par une écharpe ensanglantée. – Cette blessure reçue hier dans le marais de Peulven, ne te répond-elle pas de ma bonne foi ? Quant à ces abattis d'arbres, quoiqu'ils nous paraissent s'étendre à perte de vue, ils sont peut-être plus bornés que nous ne le pensons.

– Qu'importe ! comment trouver une autre route que celle-ci ? la seule, as-tu dit, qui traverse cette forêt, partout ailleurs impraticable à une armée. – Le moine, hochant la tête d'un air pensif, ne répondit rien. Les troupes commençaient de murmurer, en proie au découragement et à une terreur croissante, lorsque trois cris d'oiseaux nocturnes dominèrent le tumulte. Aussitôt, de derrière les abattis d'arbres, et du faîte de ceux qui bordaient la route, les frondeurs et les archers bretons, embusqués, assaillirent les Franks d'une nuée de pierres et de flèches ; d'énormes branches sciées au sommet des chênes s'en détachaient, et tombant, écrasaient ou mutilaient les soldats : nouvelle panique, nouveau

carnage des Franks ; cavaliers renversés de leurs montures, piétons broyés sous les pieds des chevaux, soldats aveuglés, déchirés en se précipitant effarés au milieu des fourrés de houx hérissés de pointes. Quel doux spectacle pour les yeux d'un Gaulois de l'Armorique ! Gémissements des mourants, imprécations des blessés, menaces de mort contre le moine accusé de trahison… Quel doux concert à l'oreille d'un Gaulois de l'Armorique ! Le carnage allait croissant au milieu de cette panique, lorsque Vortigern, tenant son arc d'une main et s'attachant de l'autre à l'une des branches qui dominaient le point le plus élevé de l'abattis d'arbres, parut aux yeux des Franks ; sa voix sonore fit entendre ces paroles : – Et maintenant, maudits, traversez, si vous le pouvez, cette forêt ; nos carquois sont vides ; nous allons vous attendre aux abords de la vallée de Lokfern ! – Puis avisant le chef des Franks, qui, descendu de cheval, opposait aux pierres et aux traits des assaillants son grand bouclier blanc, où se voyaient peintes trois serres d'aigles dorées, Vortigern, reconnaissant à cet emblème un fils des Neroweg, poussa une exclamation de surprise et de haine, ajusta sur la corde de son arc sa dernière flèche, et la lançant au chef des guerriers, s'écria : – Moi, descendant de Joel, je t'envoie ceci à toi, descendant de Neroweg, tué par mon aïeul Karadeuk-le-Bagaude. – La flèche siffla, et effleurant la bordure inférieure du bouclier du Frank, lui traversa le genou au-dessous du cuissard. À cette vive douleur, Neroweg, tombant agenouillé, s'écria, désignant le Gaulois à plusieurs arbalétriers saxons : – Tirez ! tirez sur ce bandit !

Trois flèches saxonnes volèrent, deux d'entre elles s'enfoncèrent en vibrant dans la branche d'arbre à laquelle se tenait Vortigern ; mais le troisième trait l'atteignit au bras gauche. Le descendant de Joel, arrachant aussitôt de sa plaie le fer acéré, le rejeta sanglant contre les Franks avec un geste de méprisant défi, et disparut derrière les branchages. Par trois fois, le cri de l'oiseau nocturne se fit entendre dans la forêt, et les Bretons se dispersèrent par des sentiers connus d'eux seuls, chantant ce vieux bardit de guerre, qui se perdit peu à peu dans l'éloignement : « – Ce matin, nous disions : Combien sont-ils, ces Franks ? – Combien sont-ils ces barbares ? – Ce soir, nous disons : – Combien étaient-ils ces Franks ? – Combien donc étaient-ils ces barbares ? »

LES LANDES DE KENNOR.

Elles ont environ quatre lieues de longueur et trois lieues de largeur, les landes de Kennor ; elles forment un vaste plateau ; il

s’abaisse au nord vers la vallée de *Lokfern*; il est borné à l’ouest par une large rivière qui, à peu de distance, se jette dans la mer armoricaine; la forêt de Cardik et les dernières pentes de la chaîne du *Men-Brèz* bordent ces landes; elles sont couvertes, dans toute leur étendue, de bruyères hautes de deux à trois pieds, l’ardent soleil caniculaire les a presque desséchées. Unie comme un lac, cette plaine immense, nue, déserte, offre un aspect désolé. Un vent violent, soufflant de l’est, fait onduler, comme des flots, les hautes bruyères couleur de feuilles mortes. Le ciel, par cette journée de vent et de hâle, est d’un azur éclatant; le soleil d’août inonde de sa lumière torride ce désert, dont le silence est seulement parfois troublé par l’aigre cri des cigales ou par les longs gémissements de la bise qui siffle dans ces landes. Bientôt, longeant le bord de la rivière, une masse noire, confuse, paraît, s’étend, s’augmente, et se dirige vers le centre de la plaine de Kennor. C’est un des trois corps de l’armée que Louis-le-Pieux conduit en personne contre les Gaulois bretons. Longtemps avant son apparition, d’autres troupes, formées en cohortes compactes, descendaient à l’est les dernières pentes de la chaîne du *Men-Brèz*, s’avançant aussi vers la plaine, lieu marqué pour la jonction des trois armées qui avaient envahi l’Armorique, incendiant, ravageant le pays sur leur passage et repoussant les populations vers la vallée de Lokfern. Seules, les troupes de Neroweg, engagées dans la forêt de Cardik depuis le matin, manquaient encore à ce rendez-vous. Enfin elles sortent en désordre des bois et se reforment en phalanges. Après des fatigues et des travaux inouïs, se frayant un passage la hache à la main, abandonnant la cavalerie, obligée de rebrousser chemin vers les marais de Peulven, les troupes de Neroweg sont parvenues à traverser la forêt, diminuées presque de moitié, autant par les pertes subies dans le passage des défilés et des marais, que par la défection de nombreuses cohortes qui, dans leur panique croissante, et malgré les ordres de leurs chefs, ont suivi le mouvement de retraite de la cavalerie. Ces trois corps d’armée se sont aperçus; leur marche converge vers le centre de la plaine; déjà la distance qui les sépare s’est tellement amoindrie, que de l’un à l’autre de ces corps, on voit miroiter au soleil les armures, les casques et le fer des lances, les phalanges de Louis-le-Pieux, descendues les premières dans la plaine par les pentes du *Men-Brèz*, firent halte, afin d’attendre des autres corps. Ces troupes démoralisées, décimées comme celles de Neroweg, ensuite de leur longue marche à travers des périls, des embûches de toutes sortes,

reprenaient cependant courage. Elles allaient, cette fois, combattre en plaine, après avoir traversé cet immense plateau, que l'on pouvait mesurer des yeux dans toute son étendue ; il ne devait cacher aucun piège ; cette dernière bataille allait mettre fin à la guerre ; les Bretons acculés dans la vallée de Lokfern seraient écrasés par des forces trois ou quatre fois supérieures aux leurs. Les premières cohortes des deux armées venant des bords de la rivière et de la forêt, allaient se confondre avec les troupes de Louis-le-Pieux… Soudain vers l'est d'où soufflait un vent sec et violent, de petits nuages de fumée, d'abord presque imperceptibles, s'élèvent, de loin en loin, sur les confins de la lande qui se prolongeait jusqu'à la dernière pente du *Men-Brèz* ; puis ces points fumeux s'étendant, se reliant entre eux sur un développement de plus de deux lieues, forment peu à peu une immense ceinture de fumée noirâtre, rougie d'ardents reflets… Le feu vient d'être allumé en cent endroits à la fois par les Gaulois bretons dans les bruyères desséchées des landes de Kennor ! Poussée par la violence de la bise, cette houle de flammes, embrassant bientôt l'horizon de l'est au midi, des versants du *Men-Brèz* à la lisière de la forêt, s'avance, rapide comme les grandes marées que le souffle du vent précipite encore… Épouvantés à la vue de ces flots embrasés qui arrivent sur leur droite avec la vitesse de l'ouragan, les Franks hésitent un moment : à leur gauche est une rivière profonde, derrière eux la forêt de Cardik, devant eux la pente du plateau qui s'abaisse vers la vallée de Lokfern ; Louis-le-Pieux, se sauvant à toute bride dans la direction de cette vallée, donne à ses troupes le signal de la fuite, espérant sortir du plateau avant que les flammes, envahissant la lande entière, aient coupé tout passage à l'armée. La cavalerie, impatiente d'échapper au péril, rompt ses rangs, suit l'exemple du roi frank, traverse les cohortes d'infanterie, les culbute, leur passe sur le corps. Elles se débandent ; le désordre, le tumulte, la terreur sont à leur comble : les flots de feu avancent, avancent toujours… La course la plus impétueuse ne saurait longtemps les devancer. L'immense nappe de feu atteint d'abord les soldats renversés, mutilés par le choc de la cavalerie, enveloppe ensuite le gros de l'armée ; en un instant, les phalanges effarées sont dans la flamme jusqu'au ventre. Par la vaillance de nos pères ! c'est l'enfer des damnés en ce monde ! douleurs atroces ! inouïes ! gai spectacle pour l'œil d'un Gaulois breton ! des cavaliers franks, bardés de fer, tombés de leurs chevaux, grillent dans leur armure rougie, comme tortues dans leurs écailles ; des piétons font des sauts réjouissants pour

échapper au flot embrasé ; il les rejoint, les devance ; leurs pieds, leurs jambes, brûlés jusqu'aux os ne peuvent plus les soutenir, ils s'affaissent, ils tombent dans la fournaise en poussant des hurlements affreux ; des chevaux, malgré leur course haletante, sentant la flamme qui les poursuit dévorer leur flancs et leurs entrailles, deviennent furieux ; frappés de vertige, ils se cabrent, se renversent sur leurs cavaliers ; chevaux et cavaliers roulent au milieu du feu : les chevaux hennissent, les hommes gémissent ou hurlent ; un immense concert d'imprécations, de cris de douleur et de rage, monte vers l'azur du ciel avec la flamme de ce magnifique hécatombe de guerriers franks ! Oh ! qu'elle était belle à voir, la lande de Kennor, rouge et fumante encore, une heure après son embrasement, qui avait mis en braise jusqu'aux racines des bruyères ! Splendide brasier de trois lieues d'étendue ! couvert de milliers de débris humains, informes, calcinés, chaude curée, au-dessus de laquelle tournoyaient déjà les bandes de corbeaux de la forêt de Cardik. Gloire à vous, Bretons ! plus d'un tiers de l'armée des Franks a trouvé la mort dans les landes de Kennor.

– Quelle guerre ! quelle guerre ! – disait aussi Louis-le-Pieux – Oui, guerre impitoyable, guerre sainte, trois fois sainte, d'un peuple qui défend sa liberté, sa famille, son champ, son foyer ! Ô terre antique des Gaules ! vieille Armorique ! mère sacrée ! tout devient arme pour tes rudes enfants ! rochers, précipices, marais, bois, landes enflammées ! Ô Bretagne à demi glacée par le poison mortel du souffle catholique ! Bretagne trahie, frappée au cœur, frappée à mort par l'épée des rois franks, perdant ton généreux sang par la poitrine de tes enfants, tu subiras peut-être le joug des conquérants et des prêtres de Rome ; mais les os de tes ennemis écrasés, noyés, brûlés dans cette lutte suprême, diront à nos descendants la résistance héroïque de la Gaule armoricaine !

LA VALLÉE DE LOKFERN

L'armée des Franks, décimée par l'incendie de la lande de Kennor, avait fui en désordre dans la direction de la vallée de *Lokfern* que dominait l'immense plateau où s'étaient réunis les trois corps de troupes. Échappée au désastre, emportée par l'impétuosité de sa course, une partie de la cavalerie franque, suivant *Louis-le-Pieux* dans sa course précipitée, arriva la première aux confins du plateau. Là, les cavaliers, poussés par la terreur, et ne songeant qu'à se dépasser les uns les autres, virent au-dessous d'eux, au pied du versant qu'il leur fallait descendre pour l'attaquer, la nombreuse cavalerie bretonne, rangée en bataille et

commandée par Morvan et Vortigern, cavalerie rustique, mais intrépide, aguerrie et parfaitement montée. Les Franks, entraînés sur la pente rapide du vallon par la fougue de leurs chevaux, et ne pouvant les maîtriser, afin de se reformer en ordre d'attaque, s'élancèrent à toute bride en masses confuses, dans l'espoir d'écraser la cavalerie ennemie sous l'irrésistible élan de cette descente impétueuse ; mais soudain se divisant en deux corps, commandés l'un par Morvan, l'autre par Vortigern, les cavaliers armoricains prirent la fuite à droite et à gauche, au lieu d'attendre les Franks. Le vaste espace qui s'étendait du pied de la colline à la rivière, se trouvant ainsi dégagé par la volte subite et rapide des Gaulois, les premiers rangs des Franks purent à grand'peine arrêter leurs chevaux à cent pas du bord de la Scoër. Alors Morvan et Vortigern, profitant du désordre des ennemis, successivement arrêtés par la largeur de la rivière, revinrent au combat, les prirent en flanc, à droite, à gauche, les chargèrent avec furie, et en firent un effroyable carnage, culbutant dans les eaux les Franks qui échappaient à leurs sabres ou à leurs haches. Pendant ce combat acharné, les débris de l'infanterie de Louis-le-Pieux, fuyant aussi la lande embrasée de Kennor, arrivèrent tour à tour en désordre ; mais, ces troupes, se reformant en cohortes sur le sommet des versants de la vallée, s'élancèrent sur les cavaliers bretons d'abord vainqueurs, et, changeant la face du combat, cette réserve les écrasa sous le nombre ; de l'autre côté de la rivière, leur dernière barrière, était rangée la rustique infanterie gauloise, laboureurs, bergers, bûcherons, armés de piques, de faux, de haches, les plus exercés portant l'arc et la fronde. Derrière eux, dans une enceinte défendue par des abattis de bois et des fossés, étaient rassemblés les femmes, les enfants des combattants ; ces familles éplorées fuyant devant l'invasion, avaient emporté leurs objets les plus précieux, et attendaient dans une angoisse terrible l'issue de cette dernière bataille…

Pleure ! pleure ! Bretagne, et pourtant glorifie-toi ! Tes fils écrasés par le nombre ont résisté jusqu'à la fin ! tous sont tombés blessés ou morts en détendant leur liberté ! La rivière était en un endroit guéable pour l'infanterie ; le moine qui avait guidé Neroweg indiqua aux troupes de Louis-le-Pieux ce passage, et elles le traversèrent après l'extermination de la cavalerie de Morvan. Les Armoricains, rangés sur l'autre rive de la Scoër, défendirent héroïquement le terrain pied à pied, homme à homme, se repliant vers l'enceinte fortifiée, dernier refuge de leurs familles. Les soldats catholiques de Louis-le-Pieux, le catholique, marchant sur

des monceaux de cadavres, assaillirent l'enceinte fortifiée dont tous les défenseurs étaient tués ou blessés. Les Franks, selon leur coutume, égorgèrent les enfants, violèrent les femmes et les filles dans le sang de leurs proches, les dépouillèrent et les emmenèrent esclaves dans l'intérieur de la Gaule. *Ermold le Noir*, un moine, compagnon de Louis-le-Pieux dans cette guerre impie (toujours les gens d'église), en a écrit le récit en vers latins. Il raconte de la sorte la mort de Morvan : « – Bientôt le bruit se répand que la tête du chef des Bretons a été apportée au roi des Franks. – Les Franks accourent en poussant des cris de joie pour contempler ce spectacle ; – l'on se passe de main en main la tête sanglante de Morvan, horriblement déchirée par le glaive qui l'a séparée du tronc. – *L'abbé* WITCHAIRE est appelé pour reconnaître si c'est bien celle du chef des Bretons. – Le moine jette de l'eau sur cette tête ; – l'ayant lavée, il en écarte la longue chevelure et déclare qu'il reconnaît les traits de Morvan. – Ainsi la Bretagne, qui était perdue pour les Franks, est de nouveau placée sous leur dépendance(51). »

* *

*

Vortigern, petit-fils d'Amael, a écrit ce récit de la guerre des Franks contre la Bretagne : laissé pour mort sur les rives de la Scoër, lorsqu'il a repris ses sens, un jour et une nuit s'étaient passés depuis la défaite des Bretons. Quelques druides chrétiens, guidés par Caswallan, qui, blessé, avait cependant échappé au massacre, vinrent sur le champ de bataille recueillir les blessés survivants. Vortigern fut de ce nombre ; il apprit que sa sœur Noblède, femme de Morvan, et quelques autres femmes et jeunes filles réfugiées dans l'enceinte fortifiée, s'étaient donné la mort pour se soustraire aux outrages des Franks et à l'esclavage. Vortigern, après que l'abbé Witchaire avait eu quitté la maison de Morvan, afin d'aller annoncer à Louis-le-Pieux le refus des Gaulois armoricains au sujet du tribut qu'il exigeait d'eux, Vortigern était retourné avec sa femme et ses enfants, près de Karnak, pour y moissonner ses champs. La moisson faite, il laissa sa famille dans la maison de ses pères, et alla rejoindre Morvan afin de combattre l'armée de Louis-le-Pieux. Vortigern, à peine guéri de ses blessures, revint à Karnak, où il retrouva sa femme et ses enfants ; les Franks n'avaient pas osé pousser leur invasion au delà des vallées de Lokfern, laissant l'Armorique ravagée, dépeuplée de ses plus courageux défenseurs, mais non soumise et n'attendant que le

moment de se révolter de nouveau. Vortigern a joint cette légende aux autres récits de sa famille, ainsi que *les deux pièces de monnaie karolingiennes*, don de Thétralde, une des filles de Karl-le-Grand. Ce jour-ci, 20 novembre de l'année 818, les pieuses reliques de la famille de Joël se composent de la *faucille d'or* d'HÊNA, de la *clochette d'airain* de GUILHERN, du *collier de fer* de SYLYEST, de *la croix* de GENEVIÈVE, de *l'alouette de casque* de SCANVOCH, de la *garde de poignard* de RONAN LE VAGRE, de la *crosse abbatiale* de BONAÏK l'orfèvre, et des *pièces de monnaie karolingiennes* de VORTIGERN.

FIN DES PIÈCES DE MONNAIE KAROLINGIENNES.

Moi, fils aîné de Vortigern, j'écris ici la date de la mort de mon père. Je l'ai perdu hier, le cinquième jour du mois de février 889. – La Bretagne a vu de tristes temps et notre famille de plus tristes jours encore, par la division de mes deux frères : l'un a quitté notre pays pour s'en aller dans les pays du nord avec les *pirates North-mans* ; le cœur me saigne à ces souvenirs, je n'ai ni le courage ni la volonté d'écrire ici ces lamentables récits ; peut-être mon fils aîné, Gomer, aura-t-il un jour ce courage et cette volonté qui me manquent.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Avril 2010

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Camelinat (Wikisource), Jean-Marc, Jean-Luc, PatriceC, Fred et Coolmicro.

1 Voir l'excellente dissertation de M. Michelet au mot *Colibert*, note du 1er vol. de son *Hist. de France*. (Le défaut d'espace nous empêche de la citer.)

2 *Hist. du Languedoc*, par Dom. Vaissette, liv. I, p. 39.

3 Ce fut ainsi que Karl-Martel dépouilla les églises du Seigneur, en octroyant à ses chefs de bandes les saintes abbayes et les saints évêchés, au grand deuil de la chrétienté. (Boll., liv. V, p. 129.)

4 Afin de donner plus de majesté à la figure des jeunes princes, on ornait leur visage d'une barbe feinte. (Eginhard, *Annales,* liv. I, p. 27.)

5 *Hist. rer. franc.*, ch. XII.)

6 Voir la Vie de saint Éloi, par Saint-Ouen, dans *la Vie des Saints*.

7 Voir le savant travail de M. Guérard, dans ses Prolégomènes du polyptique d'Irmanion. (V. 1, introd.)

8 Voir le savant travail de M. Guérard, dans ses *Prolégomènes du polyptique d'Irmanion*. (V. 1, introd.)

9 Voir le savant travail de M. Guérard, dans ses Prolégomènes du. polyptique d'Irmanion. (V. 1, introd.)

10 Voir le savant travail de M. Guérard, dans ses Prolégomènes du. polyptique d'Irmanion. (V. 1, introd.)

11 *L'Orfèvre Saint-Éloi*, livre d'or des métiers, par P. Lacroix (bibliophile Jacob).

12 Voir pour cette aventure si connue : *Faits et gestes de Karl-le-Grand*, par un moine de Saint-Gall.

13 Une des filles de Karl, Berthe, avait pour amant le bel abbé de Saint-Riquier. (*Ib.*)

14 L'empereur changea le nom des mois. Il appela *janvier* WINTHERMANOHT, *février* HORMUNE, etc., etc. (*Vie de Karl-le-Grand*, par Eginhard, p. 149)

15 La description du palais de Charlemagne est textuellement extraite : 1° *Des faits et gestes de Karl-le-Grand*, par le moine de Saint-Gall (p. 230 à 355), et de la chronique d'ERMOLD LE NOIR (p. 121 à 142).

16 Voir note précédente.

17 Voir note précédente.

18 Alors parut Karl lui-même, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les mains garnies de gantelets de fer, sa poitrine de fer et ses épaules de marbre défendue par une cuirasse de fer, la main gauche armée d'une lance de fer qu'il pourrait soutenir en l'air ; l'intérieur des cuisses que les autres, pour avoir plus de facilité à monter à cheval, dégarnissaient même de courroies, il l'avait entouré de lames de fer, ses bottines étaient de fer ; sur son bouclier on ne voyait que du fer, son cheval avait la couleur et la force du fer ; tous ceux qui précédaient le monarque, tous ceux qui marchaient à ses côtés, tous ceux qui le suivaient avaient des armures semblables ; le fer

couvrait le grand chemin, les pointes de fer réfléchissaient les rayons du soleil. Ce fer si dur était porté par un peuple d'un cœur plus dur encore. (MOINE DE SAINT-GALL, vol. I, p. 958.)

19 La description du palais de Charlemagne est textuellement extraite : 1° *Des faits et gestes de Karl-le-Grand*, par le moine de Saint-Gall (p. 230 à 355), et de la chronique d'ERMOLD LE NOIR (p. 121 à 142).

20 La description du palais de Charlemagne est textuellement extraite : 1° *Des faits et gestes de Karl-le-Grand*, par le moine de Saint-Gall (p. 230 à 355), et de la chronique d'ERMOLD LE NOIR (p. 121 à 142).

21 Voir note précédente.

22 Voir note précédente.

23 Le costume ordinaire du roi était celui de ses pères, l'habit des Franks ; il portait sur la peau une chemise et des hauts-de-chausses de toile de lin, par-dessus était une tunique serrée avec une ceinture de soie et des chaussettes, des bandelettes entouraient ses jambes, des sandales renfermaient ses pieds ; l'hiver, un justaucorps de peau de loutre lui garantissait les épaules et la poitrine contre le froid ; il portait une épée, dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent, quelquefois il en portait une enrichis de pierreries, mais c'était les jours de grande fête ou lorsqu'il donnait audience aux ambassadeurs ; alors il portait un justaucorps brodé d'or, des pierreries à ses sandales et un diadème d'or et de pierreries. A son repas on ne servait que quatre plats, en outre du rôti, gibier que ses veneurs apportaient tout fumant sur la broche, et dont il mangeait plus volontiers que de tout autre mets ; pendant ce repas il se faisait réciter ou lire de préférence les histoires et les chroniques des temps passés. Il se levait trois et quatre fois dans la nuit. Le matin, lorsqu'il s'habillait et se chaussait, il recevait non-seulement ses amis, mais si le comte du palais lui rendait compte de quelque procès sur lequel on ne pouvait prononcer sans son ordre, il faisait aussitôt entrer les parties, et rendait sa sentence comme s'il eût été assis sur un tribunal ; et ce n'était pas seulement les procès, mais tout ce qu'il avait à faire dans le jour, et les ordres à donner à ses ministres, que l'empereur expédiait ainsi en ce moment. Karl était gros, robuste et d'une taille élevée, mais bien proportionnée, et qui n'excédait pas en hauteur sept fois la longueur de son pied ; le sommet de la tête rond, les yeux grands et vifs, le nez long, les cheveux beaux, la physionomie ouverte et gaie, le cou gros et court, le ventre proéminent ; sa voix, quoique perçante, paraissait grêle pour son corps ; il boitait légèrement d'un pied, quatre ans avant sa mort. (*Vie de Karl-le-Grand*, par Eginhard, vol. I, p. 149 à 152)

24 Voir note précédente.

25 Voir note précédente.

26 L'officier de la table de l'empereur ou grand nomenclateur. (*Ibid.)*

27 Le costume ordinaire du roi était celui de ses pères, l'habit des Franks ; il portait sur la peau une chemise et des hauts-de-chausses de toile de lin, par-dessus était une tunique serrée avec une ceinture de soie et des chaussettes, des bandelettes entouraient ses jambes, des sandales renfermaient ses pieds ; l'hiver, un justaucorps de peau de loutre lui

garantissait les épaules et la poitrine contre le froid ; il portait une épée, dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent, quelquefois il en portait une enrichis de pierreries, mais c'était les jours de grande fête ou lorsqu'il donnait audience aux ambassadeurs ; alors il portait un justaucorps brodé d'or, des pierreries à ses sandales et un diadème d'or et de pierreries. A son repas on ne servait que quatre plats, en outre du rôti, gibier que ses veneurs apportaient tout fumant sur la broche, et dont il mangeait plus volontiers que de tout autre mets ; pendant ce repas il se faisait réciter ou lire de préférence les histoires et les chroniques des temps passés. Il se levait trois et quatre fois dans la nuit. Le matin, lorsqu'il s'habillait et se chaussait, il recevait non-seulement ses amis, mais si le comte du palais lui rendait compte de quelque procès sur lequel on ne pouvait prononcer sans son ordre, il faisait aussitôt entrer les parties, et rendait sa sentence comme s'il eût été assis sur un tribunal ; et ce n'était pas seulement les procès, mais tout ce qu'il avait à faire dans le jour, et les ordres à donner à ses ministres, que l'empereur expédiait ainsi en ce moment. Karl était gros, robuste et d'une taille élevée, mais bien proportionnée, et qui n'excédait pas en hauteur sept fois la longueur de son pied ; le sommet de la tête rond, les yeux grands et vifs, le nez long, les cheveux beaux, la physionomie ouverte et gaie, le cou gros et court, le ventre proéminent ; sa voix, quoique perçante, paraissait grêle pour son corps ; il boitait légèrement d'un pied, quatre ans avant sa mort. (*Vie de Karl-le-Grand*, par Eginhard, vol. I, p. 149 à 152)

28 Karl savait dans les moindres détails le revenu de ses métairies. (MOINE DE SAINT-GALL, p. 171)

29 Après une longue absence, Karl de retour en Gaule se fit amener les enfants d'une école qu'il avait confiés à Clément, et voulut qu'ils lui montrassent leurs lettres et leurs vers. Les élèves sortis des classes moyennes et inférieures présentèrent des ouvrages qui passaient toute espérance, et où se faisaient sentir les plus douces saveurs de la science ; les nobles, au contraire, n'eurent à produire que de misérables pauvretés. Karl mit à sa droite ceux qui avaient bien fait, et leur dit : « Je vous loue beaucoup, mes enfants, de votre zèle à remplir mes intentions ; efforcez-vous d'atteindre à la perfection, je vous donnerai de riches évêchés, de magnifiques abbayes. Tournant ensuite son front irrité vers les mauvais élèves demeurés à sa gauche : — Quant à vous, nobles, vous fils des principaux de la nation, vous enfants délicats et forts gentils, vous reposant sur votre naissance et votre fortune, vous avez négligé mes ordres et vos études, préférant le jeu, la paresse, les futiles occupations. Par le Roi de cieux ! permis à d'autres de vous admirer, je ne fais, moi, nul cas de votre naissance et de votre beauté. Retenez bien ceci, entendez-vous : Si vous ne vous hâtez de réparer votre négligence par une constante application, vous n'obtiendrez jamais rien de Karl. » (MOINE DE SAINT GALL, vol. 1, p. 177.)

30 Voir le *Moine de Saint-Gall;* tous les faits du récit qui renvoient à ces notes, sont aussi textuellement tirés de cette chronique que la scène de l'école ; l'espace nous manque pour citer à l'appui les passages de cette curieuse chronique.

31 Voir note précédente.

32 Voir note précédente.

33 Voir note précédente.

34 Voir note précédente.

35 Voir note précédente.

36 Voir note précédente.

37 Voir note précédente.

38 Voir note précédente.

39 Voir note précédente.

40 Voir note précédente.

41 Voir note précédente.

42 Voir note précédente.

43 Voir note précédente.

44 Voir note précédente.

45 Voir note précédente.

46 « Savez-vous, mes fidèles, pourquoi je pleure si amèrement ? — dit Karl regardant par la fenêtre d'une ville maritime de la Gaule narbonaise en voyant au loin des vaisseaux normands : — Je ne crains pas que ces hommes me nuisent par leurs pirateries, mais je prévois de quels maux les Normands écraseront mes neveux et leurs peuples. » (EGINHARD, *Vie de Karl-le-Grand*, p. 252.)

47 Aurélien de Courson, *hist. de Bretagne*, vol. I, p. 267.

48 Chants populaires de la Bretagne, par M. de Villemerqué, vol. I. *Leiz Breiz*.

49 Textuelle. Voir pour toute cette héroïque défense des Bretons contre les Franks, les Faits et gestes de *Louis-le-Pieux*, par ERNOLD-LE-NOIR (v. I, p. 97 à 161). Nous avons suivi scrupuleusement le récit d'Ermold, témoin oculaire de cette guerre.

50 Textuelle. Voir pour toute cette héroïque défense des Bretons contre les Franks, les Faits et gestes de *Louis-le-Pieux*, par ERNOLD-LE-NOIR (v. I, p. 97 à 161). Nous avons suivi scrupuleusement le récit d'Ermold, témoin oculaire de cette guerre.

51 Textuelle. Voir pour toute cette héroïque défense des Bretons contre les Franks, les Faits et gestes de *Louis-le-Pieux*, par ERNOLD-LE-NOIR (v. I, p. 97 à 161). Nous avons suivi scrupuleusement le récit d'Ermold, témoin oculaire de cette guerre.